

CIVILISATION DU SUD-OUEST

archéologie - anthropologie sociale et art de madagascar

UNIVERSITE DE
MADAGASCAR
1971

SOMMAIRE

LE SUD-OUEST

- L'extinction des subfossiles (BATTISTINI)
Rezoky, Asambalahy et Teniky
(VERIN, RAMILISAONINA, RAKOTOARISOA)
Archeologie de Sarodrano
(BATTISTINI, VERIN, CHIPPAUX, DERIJARD, MAUGE)
Les Mahafaly (SCHOMERUS)
Les Maroseranana (FIRINGA)
Les Bara Imamono (DUBOIS DE LA VILLERABEL)
Ankatsos (MILLE)

AUTRES REGIONS

- Villages Bezanozano (POURIER)
Kilonjy (RALAIMHOATRA)
Les grottes (DUFLOS)
La Grande Comore (VIALLARD)

ANTHROPOLOGIE SOCIALE

- Nosy be (BARE)
Comptes rendus (OTTINO - AUGUSTINS)

ART MUSEOGRAPHIE

- Lampes (POTIER)
Tissages (AUGUSTINS)
Tatouages (HEBERT)
Collection de Vohemar (VERIN)

SOMMAIRE

LE SUD-OUEST	Pages
Etude sur les civilisations de pêcheurs et de chasseurs et les genres de vie archaique à Madagascar	1
<i>Pierre VERIN</i>	
• Recherches sur le Sud-Ouest de Madagascar	3
<i>René BATTISTINI</i>	
• Conditions de gisement des sites littoraux de subfossiles et causes de la disparition de la faune des grands animaux dans le Sud-Ouest et l'extrême Sud de Madagascar	7
• Conditions de gisement des sites de subfossiles et modifications récentes du milieu naturel dans la région d'Ankazoabo	19
<i>Pierre VERIN</i>	
• Les anciens habitats de Rezoky et d'Asambalahy	29
<i>RAMILISAONINA et Jean Aimé RAKOTOARISOA</i>	
• Relevé archéologique du site de Teniky dit "Grotte des portugais" dans l'Isalo	47
<i>René BATTISTINI et Pierre VERIN</i>	
• Témoignages archéologiques sur la côte Vezo de l'embouchure de l'Onilahy à la Baie des Assassins	51
<i>Claude CHIPPAUX</i>	
• Examen ostéométrique du crâne C.39 et quelques ossements associés provenant de la région de Sarodrano	65
<i>R. DERIJARD et L. MAUGE</i>	
• Détermination des coquillages, des crustacés et des poissons du site de Sarodrano	77
<i>LOTTE SCHOMERUS - GERNBÖCK</i>	
• Les Mahafaly, introduction à leur culture matérielle	81
<i>FIRINGA</i>	
• La dynastie des Maroseranana	87
<i>A. CELLIER</i>	
• Notes sur les populations de la rive droite du Bas-Mangoky en 1906	99
<i>DU BOIS DE LA VILLERABEL</i>	
• Etude sur le secteur des Bara Imamono en 1899	111
<i>Adrien MILLE</i>	
• Anciens horizons d'Ankatso	117

ARCHEOLOGIE DES AUTRES REGIONS

<i>Jean POIRIER</i>	
• Villages fortifiés Bezanozano - Première approche ethnographique	127
<i>Gilberte RALAIMIHOATRA</i>	
• L'ancien site fortifié de Kilonjy	153
<i>Jean DUFLOS - Compte rendu</i>	
• Les cavités souterraines de Madagascar par R. Decary et A. Kiener	167
<i>Paule VIALLARD</i>	
• Les antiquités de la Grande Comore	169

ANTHROPOLOGIE SOCIALE

Jean François BARE

- . Traits des origines sociales des Sakalava du Nord (Les biens et le pouvoir) 185

Paul OTTINO - Compte rendu :

- . Placing the dead, tombs, ancestral villages and kinship organization in Madagascar par Maurice Bloch 197

Georges AUGUSTINS - Compte rendu :

- . Hiérarchie et Alliance dans un village de l'Imerina par Janine Razafindrakoto 201

ART ET MUSEOGRAPHIE

René POTIER

- . Une collection de lampes merina anciennes entre au musée 203

Georges AUGUSTINS

- . Le tissage dans la région d'Arivonimamo 205

Jean Claude HEBERT

- . Les tatouages de la côte Est de Madagascar d'après Chapelier (1794 - 1806) 211

Pierre VERIN

- . Les collections de Vohémar 225

LE SUD-OUEST
ETUDES SUR LES CIVILISATIONS DE PECHEURS CHASSEURS
ET PASTEURS
LES GENRES DE VIE ARCHAIQUE A
MADAGASCAR

Travaux du Musée d' Art et d'Archéologie et du Laboratoire
de Géographie de l'Université de Madagascar réalisés avec
le concours des Fondations Wenner-Gren et Gulbenkian et
en liaison avec la Station Marine de Tuléar.

recherches sur le sud-ouest de madagascar

PIERRE VERIN

Dans le Sud-Ouest de Madagascar se trouve un grand nombre de sites de subfossiles contenant les ossements d'animaux éteints très récemment à Madagascar. L'accumulation de certains de ces gisements semble être due à des causes naturelles, mais l'intervention de l'homme mérite d'être évaluée à sa juste mesure. On a, en effet, constaté que la couche superficielle de certains gisements de subfossiles était contemporaine de l'arrivée et du séjour de l'homme à Madagascar (les hippopotames d'Itampolo se sont éteints à une période éloignée de nous de 700 années au minimum et de 1.100 années au maximum). Mieux, à Taolambiby, près de Betsiboka, Alan Walker a retrouvé dans la couche supérieure des subfossiles trois tessons de poterie non décorée et à Lamboara une dent de Aye-Aye percée et des pierres taillées auraient été associées aux ossements d'animaux disparus(1). Dans ce même gisement de Lamboara, nous avons constaté, auprès des accumulations qui avaient été excavées des trous à subfossiles, la présence de tessons de poterie non décorés qui pourraient en provenir.

Nous avons eu déjà l'occasion de noter la contemporanéité de l'homme avec l'extinction de subfossiles à Madagascar, mais nous avons souligné que nous ignorions si cette extinction était le résultat d'une action directe (chasse par exemple) ou indirecte (modification du milieu rendant la vie impossible aux animaux). La contribution de R. Battistini marque une étape vers la solution de ce problème.

Sur le littoral, les sites de subfossiles sont nombreux en arrière du cor-don dunaire où des marécages et des étangs devaient exister. Or, ces lieux privilégiés de vie animale n'ont pu se créer que depuis quatre mille ans lorsqu'étaient réunies les conditions de mise en place des cordons littoraux récents du littoral malgache. Depuis cette époque, on suit l'épanouissement de la vie animale dans ces zones jusqu'à l'arrivée de l'homme, sans doute à la fin du premier millénaire. Cette arrivée coïncide avec une époque où une baisse du niveau marin a entraîné un assèchement des mares depuis le premier millénaire de notre ère. Ainsi selon Battistini "l'assèchement des mares littorales du fait de processus autres que climatiques a pu se produire largement depuis 2.000 ans entraînant ici et là la disparition locale du milieu de vie des grands subfossiles (par abaissement du niveau de la nappe générale et comblement éolien), une autre cause extrêmement importante d'extinction de la faune intervient aux environs du premier millénaire et peut être déjà un peu avant: l'implantation humaine dans les régions littorales".

Dans l'intérieur, il convient également de se pencher sur l'étude des modifications du milieu à la fin du quaternaire et des transformations que l'homme est venu introduire. Ces bouleversements, où intervient au premier chef la déforestation, ont causé la suppression des mares qui polarisaient la vie animale. Ces mares ont disparu "par suite de l'accroissement du coefficient d'écoulement qui a entraîné le rattachement de tous les thalwegs secondaires au drainage général hiérarchisé exoréique". Les gisements d'animaux se répartissent selon trois catégories : ceux qui proviennent d'anciennes mares, ceux qui sont la conséquence de remaniements fluviatiles et, enfin, ceux qui sont d'origine humaine sur des interfluvés.

C'est à cette troisième catégorie qu'appartiennent les sites de Rezoky et d'Asambalahy. Ces deux sites correspondent à d'anciens habitats qui paraissent avoir prospéré au XIVème et au XVIème siècle. Les deux gisements situés l'un au Nord d'Ankazoabo (Rezoky), l'autre à l'Est (Asambalahy près d'Ampoza)

montrent qu'il y a cinq siècles les habitants de ce qui est aujourd'hui le pays bara de l'Ouest vivaient largement de chasse(2), de coquillages et étaient pasteurs et forgerons. Leur poterie présente une décoration qui a des similitudes avec celles des autres populations de l'Ouest d'origine bantoue (les Kajemby de Kingany par exemple). Ils possédaient des céramiques chinoises et islamiques en petite quantité.

A ces cultures de Rezoky et d'Asambalahy, il ne semble pas hasardeux de mettre en parallèle celle de Teniky, au lieu dit "grotte des Portugais" dans l'Isalo où l'on a retrouvé des poteries importées datant du XVème siècle. On constate que vers la même époque et à 65 km à vol d'oiseau, à l'Est d'Asambalahy survivait un groupe, sans doute à l'existence précaire. Peut-être y avait-il à Teniky des Islamisés qui s'étaient aventurés profondément dans l'intérieur, pour y exercer un négoce, vraisemblablement celui des boeufs; à moins qu'il ne s'agisse d'un groupe ayant trouvé dans le cirque une zone commode de refuge.

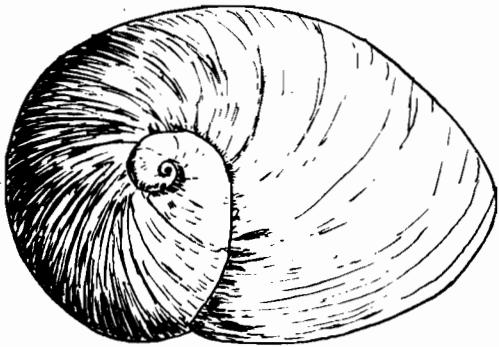
Vers 1500 (et sans doute bien avant, ainsi qu'en témoigne le site de Talaky dans l'Extrême Sud) existent, sur les rivages, des cultures faisant de la vie maritime le fondement même de leur existence. Ces sites protovezo ou pré-vezo se caractérisent par des accumulations importantes, sur le bord même des plages, de kjokkenmoddings riches en céramique peignée, en coquillages et en arêtes de poisson. Sarodrano est le plus gros de ces sites, mais ce genre de vie s'est perpétué sur toute la côte Ouest, à l'embouchure du Fiherenana, vers Ambolisatra, à Andavadaoka, etc ... et cela jusqu'au XXème siècle. Les Vezo ont su conserver leur indépendance vis-à-vis des puissants royaumes de l'Ouest (ils servirent d'auxiliaires dans le Menabe et se heurtèrent aux Mahafaly à Lanivato), mais aussi vis-à-vis des étrangers venus de l'extérieur. On est surpris de trouver relativement peu d'objets importés dans une région comme la baie de Saint-Augustin qui fut, pourtant, particulièrement fréquentée par les Européens.

L'étude de Sarodrano, le site vezo le plus important, est complétée par des analyses de kjokkenmoddings, et d'un témoignage d'anthropologie physique.

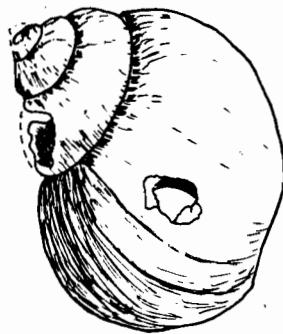
En un certain sens, la culture du plateau mahafaly est restée traditionnelle jusqu'au XXème siècle. Lotte Schomerus a bien voulu collecter pour le Musée des vestiges de la culture matérielle qu'elle présente dans une note d'introduction.

Ces recherches originales sur le Sud-Ouest ne font pas table rase des travaux des prédécesseurs. Ceux-ci, même s'ils ne sont plus à jour, méritent d'être connus. Ils ne sont plus guère accessibles, car ils se dissimulent dans des revues aujourd'hui introuvables. Aussi, nous avons cru bon de réimprimer des œuvres qui, élaborées à l'aube du XXème siècle, font mieux connaître des genres de vie dont l'archaïsme technique s'était perpétué jusqu'à nous.

Un utile point de comparaison avec les genres de vie de l'Ouest est fourni par les découvertes exhumées des horizons profonds d'Ankatso par Adrien Mille. Il semble qu'avant l'établissement de la riziculture inondée intensive et la déforestation, les genres de vie en Imerina (peut-être ceux des Vazimba) avaient des points communs avec ceux de Rezoky et d'Asambalahy. Dans le Sud-Ouest et en Imerina, on consommait des mollusques d'eau douce *Helicophanta vesicalis* et *Pila cecillei*.



Rezoky



Ankatsy

2 cm



(opercule)

"Pila cecillei"

"*Helicophanta vesicalis*"

Chacun des numéros de Taloha est centré sur un thème principal, mais les recherches sur le reste de Madagascar et les Comores n'en sont pas pour autant négligées. C'est ainsi qu'en appendice au numéro précédent sur l'Archéologie des Hautes Terres nous donnons les notes sur les villages bezanozano, de Jean Poirier, et les premières observations sur Kilonjy, un des villages les plus anciennement habités de l'Imerina Central, défriché par Gilberte Ralaimihoatra. Le rapport Viallard sur les Antiquités de la Grande Comore constitue lui aussi un des premiers recensements des monuments d'un archipel dont la connaissance archéologique est indispensable aux malgachisants.

La rubrique Anthropologie est la moins fournie dans une publication où est surtout mis l'accent sur l'Archéologie et l'Histoire culturelle. Mais grâce à Maurice Bloch, et Jeannine Razafindravoto, la connaissance des sociétés des Hautes Terres vient de faire des progrès considérables. Nous nous devions d'en rendre compte. Le lecteur trouvera un élément utile de comparaison dans l'étude d'organisation sociale de la région de Nosy-Be qui est le premier travail publié de Jean-François Baré.

Les moyens de travail qui ont été mis cette année à la disposition du Musée par l'Université de Madagascar ont permis de reprendre les acquisitions de collections : dans le pays mahafaly (cf. supra), en Imerina même (lampes anciennes que décrit René Potier). La connaissance de la culture matérielle fait des progrès avec les observations sur le tissage, d'Augustins, et celle de l'Art des tatouages, aujourd'hui disparu, est ressuscitée par J.C. Hébert.

- (1) Il est remarquable que le boeuf et l'hippopotame sont associés à Lamboara. D'autres sites analogues existent au Sud de la Baie des Assassins à Itampolove, où ils ont été signalés par Last (The Geographical Journal, Sept. 1895, pp. 227-252).
- (2) Comme sur la Côte orientale d'Afrique voisine, le feu de prairie a pu être considérablement utilisé comme moyen de chasse lorsque les terres malgaches étaient giboyeuses.



conditions de gisement des sites littoraux de subfossiles et causes de la disparition de la faune des grands animaux dans le sud-ouest et l'extrême sud de madagascar

RENE BATTISTINI

Pour la plupart connus de longue date, les sites de subfossiles sont nombreux le long de la côte de l'Extrême-Sud et du Sud-Ouest de Madagascar : dans l'Extrême-Sud Anavoha, Bevoalavo-Ouest, Bemafandry, Itampolo (tous les quatre fouillés en 1931 et 1936 par Lamberton); entre Tuléar et Manombo, Propriété Taratoni et Ambolisatra (décrise par A. Grandidier)(2); enfin, Lamboharano, au Nord de la baie des Assassins, site fouillé aussi par Lamberton (3).

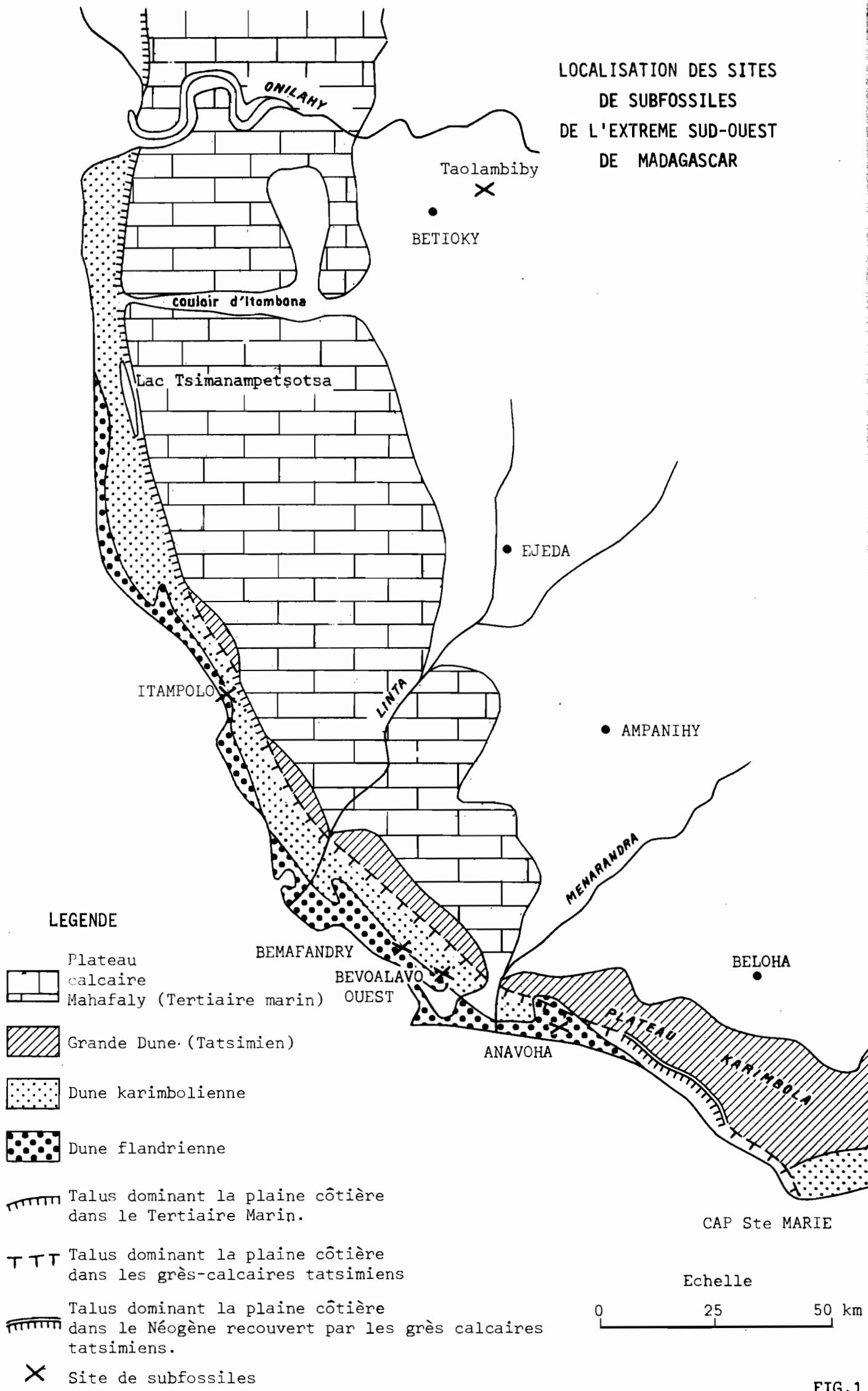
Tous ces gisements ont comme caractère commun une mise en place très récente, à l'Aepyornien supérieur, et toujours à une faible distance de la mer. Dès l'abord, ils apparaissent liés aux derniers épisodes de la transgression flandrienne et à la mise en place de cordons littoraux récents ou de dunes, les sites étant localisés généralement en arrière des cordons dans des dépressions salées plus ou moins colmatées (sira-sira d'Itampolo, de Bemafandry, de Bevoalavo, de Taratony, d'Ambolisatra), ou dans des dépressions entre des dunes flandriennes (Anavoha).

Aucun gisement de subfossiles n'a encore été trouvé dans l'Aepyornien moyen et dans l'Aepyornien ancien, qui ont pourtant une extension considérable dans l'Extrême-Sud et le Sud-Ouest : on y a seulement trouvé, parfois en quantité considérable, des débris d'oeufs de grands Ratites, mais jamais d'ossements.

La faune de l'Aepyornien supérieur, extrêmement riche, comprenait entre autres l'hippopotame nain (*H. Lemeriei*), une tortue fossile géante, *Testudo Grandidieri*, de grands ratites fossiles (*Aepyornis*), des grands lémurs aujourd'hui disparus. Les datations par la méthode du radiocarbone, effectuées soit sur des débris de bois associés aux ossements, soit sur des débris d'os, ont toutes données des âges inférieurs à 3.000 ans (Battistini et Vérité 1966, J. Mahé et M. Sourdat, 1970).

-
- (1) *Les visites sur le terrain au Nord de Tuléar ont été incluses dans le "Programme de Recherche sur les sites anciens" financé par la fondation Wenner Gren.*
 - (2) *Les circonstances de la découverte faites en 1868 sont relatées dans des souvenirs de voyage récemment publiés par l'Association Malgache d'Archéologie - Tananarive 1970, pp. 13-14.*
 - (3) *Un autre site signalé par Last existerait aussi au Sud de la Baie des Assassins.*

LOCALISATION DES SITES
DE SUBFOSSILES
DE L'EXTREME SUD-OUEST
DE MADAGASCAR



- ANAVOHA : Bois prélevé à 77 cm (J. Mahé 1968, Gak 1654) : 1954 ± 100 B.P.
- BEHAVOHA : Fragment de carapace de tortue prélevée à 148 cm au fond de la couche ossifère (J. Mahé 1968, Gak 1658) : 2160 ± 110 B.P.
- BEMAFANDRY : Bois prélevé à 98 cm au fond de la couche ossifère (J. Mahé 1968, Gak 1656) : 1980 ± 90 B.P.
Fragment de carapace de tortue prélevé au même niveau : (J. Mahé 1968, Gak 1655) : 2060 ± 150 B.P.
- ITAMPOLO : Bois prélevé à 120 cm au fond de la couche ossifère : (J. Mahé 1968, Gak 1652) : 2290 ± 90 B.P.
Os d'hippopotame prélevé à 15 cm de profondeur : (R. Battistini et P. Vérin, Gak 1506) 980 ± 200 B.P.
- LAMBOHARANA : Ossements prélevés à 60 cm de profondeur soit au fond de la couche ossifère : (J. Mahé, 1969. Gak 2307) : 2350 ± 120 B.P.
Ossements prélevés à 40 cm (J. Mahé 1969, Gak 2310) : 1220 ± 80 B.P.

Il ressort de ces datations que des conditions sinon favorables à la vie de ces grands animaux, du moins à l'accumulation en des points privilégiés de leurs ossements, sont apparues le long du littoral, il y a de cela moins de 3.000 ans (puisque les âges obtenus à la base des gisements sont dans tous les cas inférieurs à 3.000 ans). Il apparaît d'autre part que cette faune, et en particulier l'hippopotame, se sont perpétués dans le même milieu littoral jusqu'à une époque relativement récente de l'ordre de 1.000 ans B.P.

Grâce à un certain nombre de datations absolues par la méthode du radio-carbone, on commence à connaître assez bien les derniers épisodes de la transgression flandrienne dans le monde et à Madagascar. Il est intéressant de confronter ces datations avec celles obtenues pour les gisements littoraux de subfossiles de l'Extrême Sud et du Sud-Ouest Malgache.

La seule datation permettant de jalonner la remontée flandrienne du niveau marin antérieurement au Sub-boréal est celle effectuée sur des débris végétaux prélevés à 20 mètres au-dessous du niveau actuel de la mer dans le sondage de Hiaraka au fond de la baie d'Antongil (Travaux Publics; Pr. Kunihiko Kigoshi, Université Gakushuin, Tokyo). Ces débris végétaux, inclus dans un épais remblaiement flandrien de fond de baie, ont 8.910 ± 80 années. Cette datation est en bon accord avec ce qui est connu de la remontée flandrienne du niveau marin en Hollande : Pons et autres (1963) estiment en effet que ce niveau était à moins 20 mètres, il y a 8.000 ans et que dans les 2.000 ans qui suivirent, la remontée a été de 12 mètres environ, soit 60 cm par siècle. Les recherches américaines dans le Golfe du Mexique et le long du littoral atlantique des USA sont en accord aussi avec cette donnée : moins 90 mètres, il y a 17.000 ans, moins 10 mètres, il y a 7.000 ans (Shepard, Curray, etc ...).

Pour la période la plus récente, on possède des observations et des datations plus nombreuses. A Fénérive Est, à 100 km au Nord de Tamatave, une datation sur corail fossile en position de croissance entre 1,1 m et 1,4 m au-dessus du niveau de croissance actuel du corail a donné 3.740 ± 90 B.P. (R. Battistini 1970, Gak 2162) et pour un autre échantillon de corail entre 0,70 m et 1 m 2.930 ± 90 B.P. (R. Battistini 1970, Gak 2161). Dans la Baie des Galions, à 30 km à l'Ouest de Fort-Dauphin, dans l'Extrême Sud de

← SW

LE SITE DE LAMBOHARANA

NE →

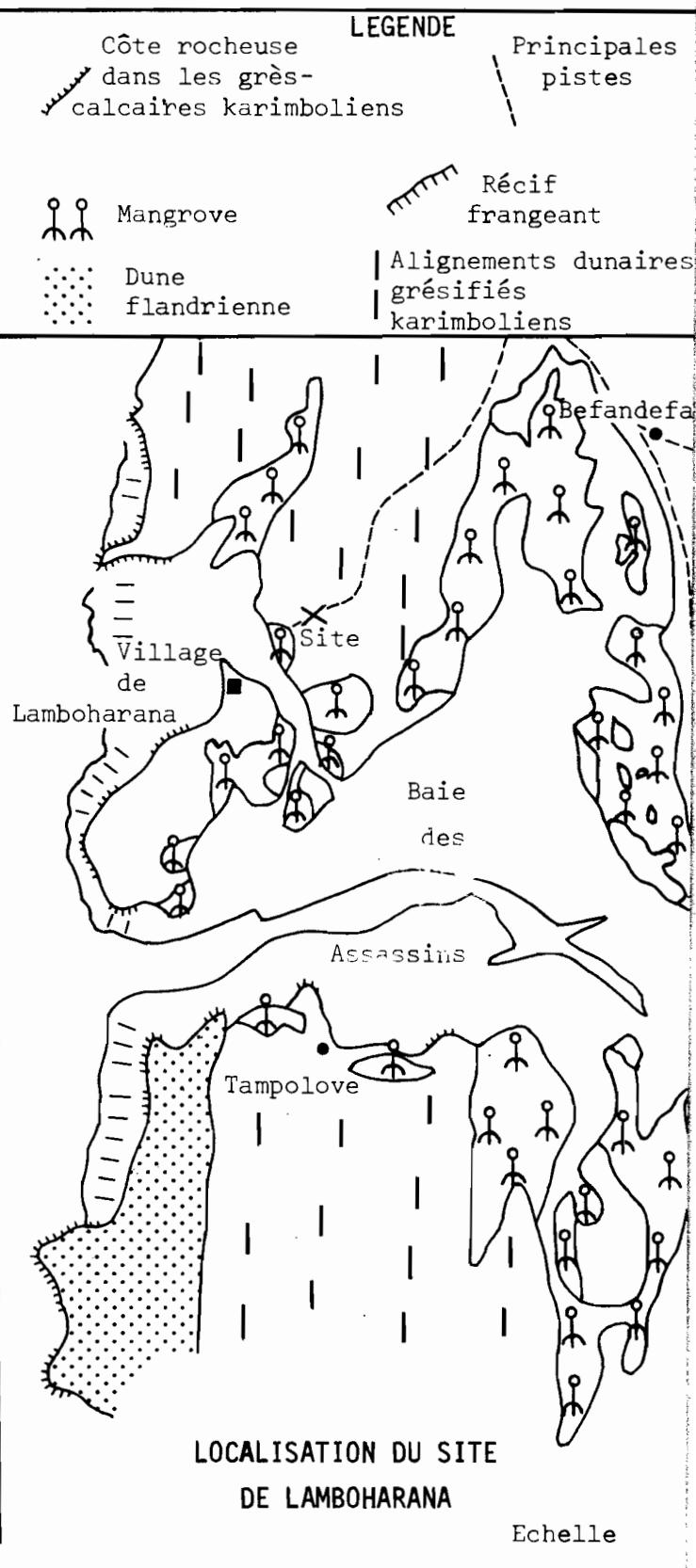
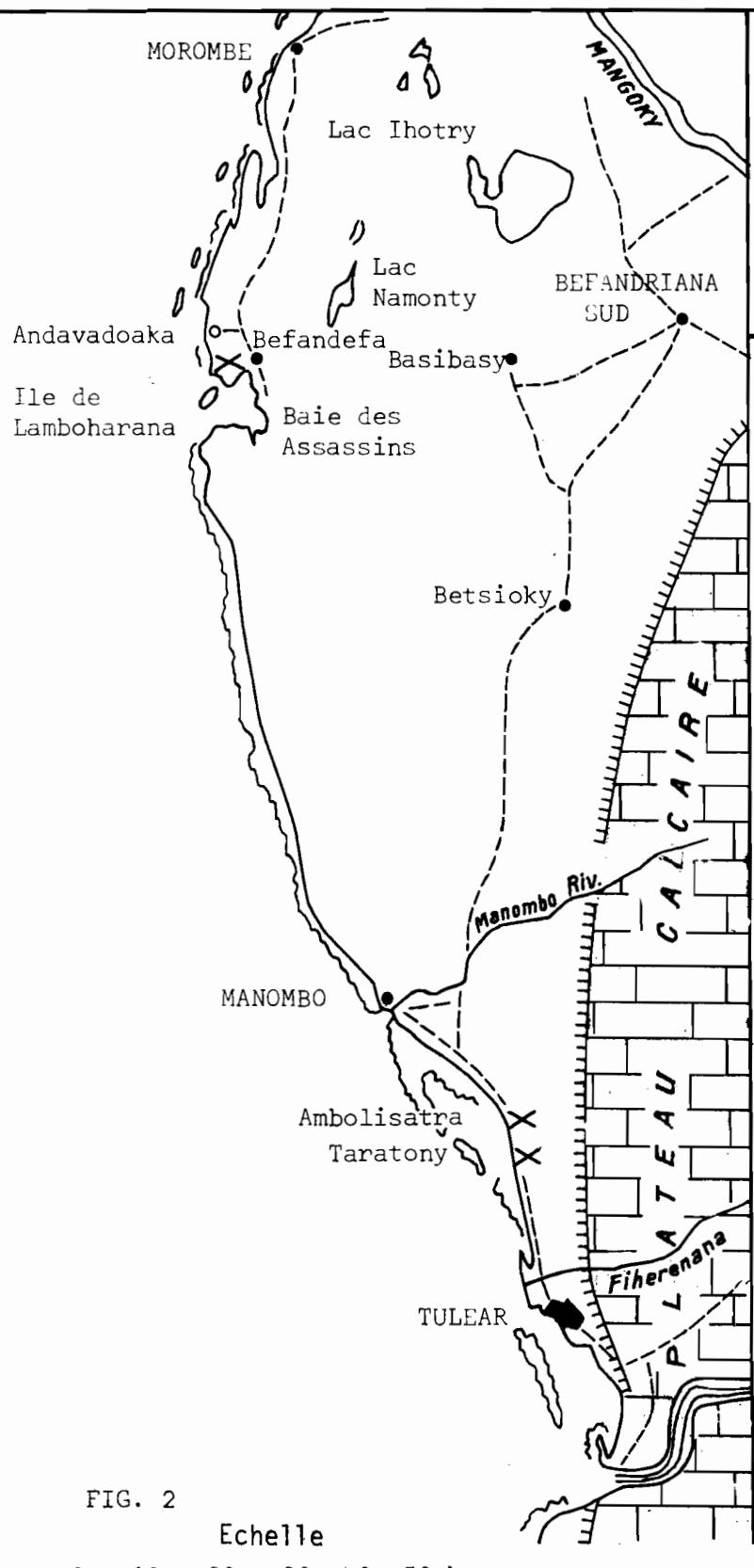
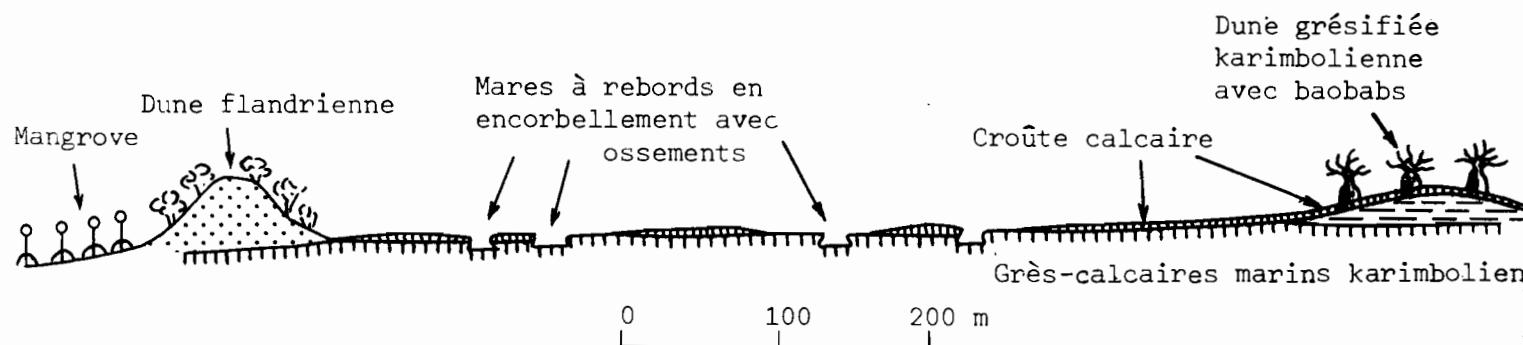


FIG. 2

Echelle

0 10 20 30 40 50 km

Echelle

0 1 2 km

Madagascar, une encoche de corrosion fossile dans des grès calcaires karim-boliens, entre 1 m et 1,3 m au-dessus de l'encoche actuelle, a pu être datée sur Tridacna de 2250 ± 420 B.P.. Une autre encoche existe entre 40 et 50 cm, reconnue aussi dans les îles Radama (A. Guilcher et autres 1958) et dans la Baie des Assassins où existe aussi l'encoche de 1 m - 1,5 m.

En différents endroits de la côte malgache autres que Fenerive Est, on connaît des fragments de platiers de corail mort en position de croissance qui n'ont pu se constituer qu'en fonction d'un nouveau marin un peu plus élevé qu'aujourd'hui. A la pointe N.E. de Kalakajoro (îles Radama), un tel platier se trouve à 0,30 m plus haut que les têtes de rafia (îles Radama), à 0,35 m; dans le S.W. de la même île, à 0,30 m; dans le Sud du récif Ouest d'Antanimora, à 0,40 m (A. Guilcher et autres 1958). Sur la côte orientale de Nosy-Be, en face du village d'Andrekareka, une dalle semblable monte jusqu'à 0,80 m (Battistini 1960).

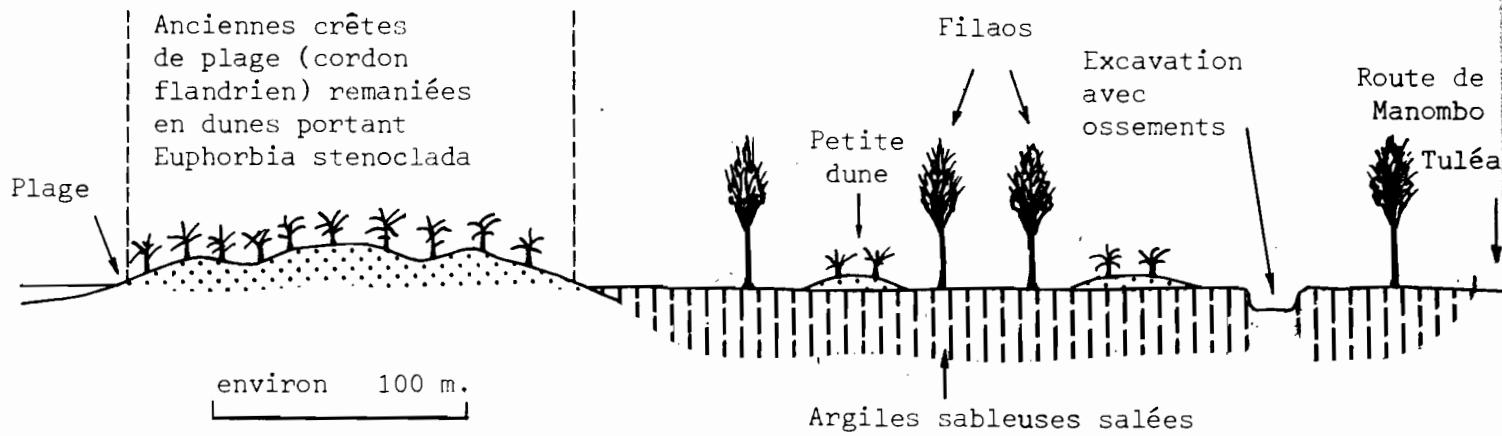
Dans l'Extrême Sud de Madagascar, à 2 km au S.W. d'Itampolo, un platier de corail mort lapiazé de ce type, situé entre 50 et 70 cm au-dessus du plan d'eau du chenal d'embarcations actuel, soit entre 40 et 60 cm au-dessus du niveau de croissance actuel du corail, a été daté par la méthode du C.14 de 860 ± 100 années

Ainsi donc, la mer n'aurait atteint un niveau proche du niveau actuel qu'il y a environ 4.000 ans. C'est à partir de ce moment qu'a pu être commencée la mise en place des cordons littoraux récents du littoral malgache. Aux environs de 3.700 ans, la mer semble avoir atteint son niveau maximum (un peu plus de 1 m au-dessus du niveau actuel) et c'est de cette époque que datent sans doute au moins certaines de flèches littorales les plus internes, ainsi que l'apparition des dépressions marécageuses liées à la construction du cordon et situées en arrière de ce dernier. Les datations de 2930 ans ± 90 B.P. et 2250 ± 420 B.P. correspondent aussi à des stationnements élevés entre 0,7 m et 1 m, au cours desquels s'est poursuivie la construction du cordon littoral. Il semble y avoir eu ensuite baisse du niveau marin, avec un palier aux environs de 0,40 - 0,50 m, il y a 800 ans environ. Pour la période plus récente, on sait que le niveau de la mer est descendu un peu au-dessous du niveau actuel et qu'il y a en ce moment une remontée de l'ordre de 1 à 2 mm par an (indications de marégraphes).

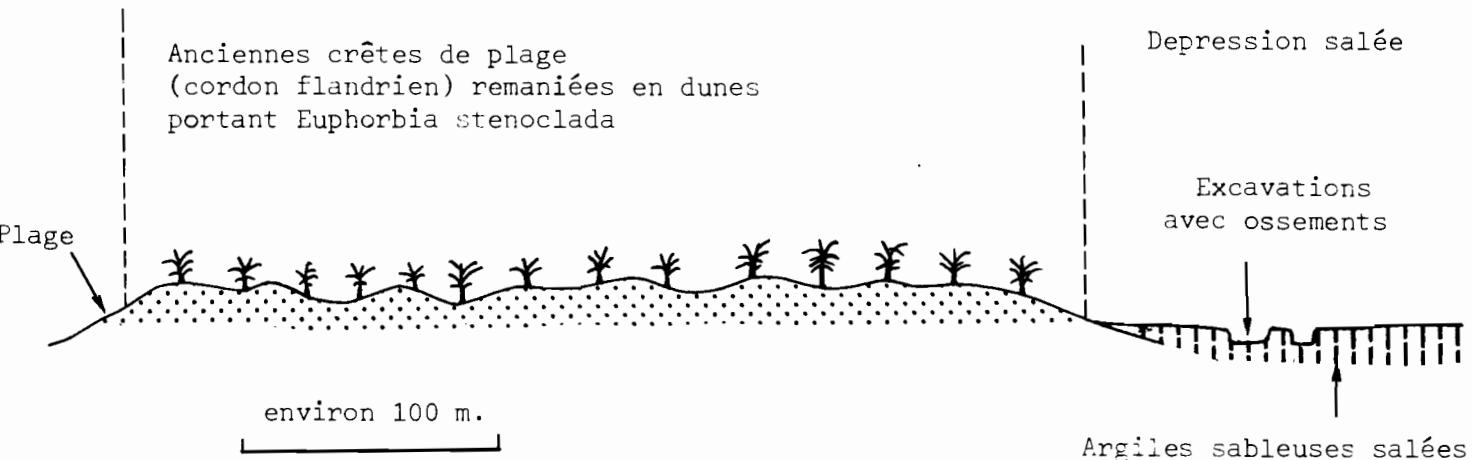
Ces données concordent bien avec celles relatives à l'âge des gisements littoraux de subfossiles de l'Extrême Sud et du Sud-Ouest. Après l'arrivée de la mer, l'apparition de dépressions d'eau douce ou saumâtre en arrière de la partie la plus ancienne des cordons littoraux a créé un milieu de vie favorable à la faune de grands animaux, qui y venaient sans doute boire, et particulièrement aux hippopotames qui probablement y vivaient.

Etant donné ce que nous savons de cet ancien stationnement marin maximum, on peut s'attendre à trouver pour la partie la plus ancienne des gisements littoraux de subfossiles de ce type des âges remontant jusqu'aux environs de 3.500 à 4.000 ans.

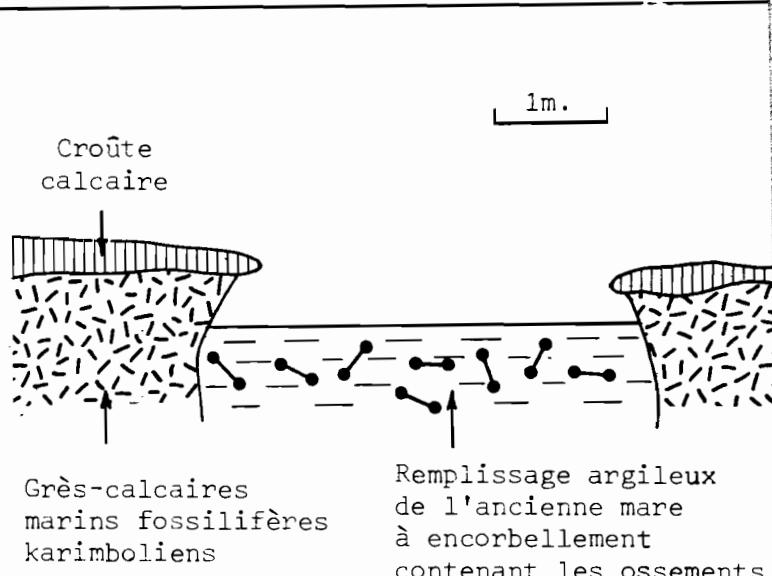
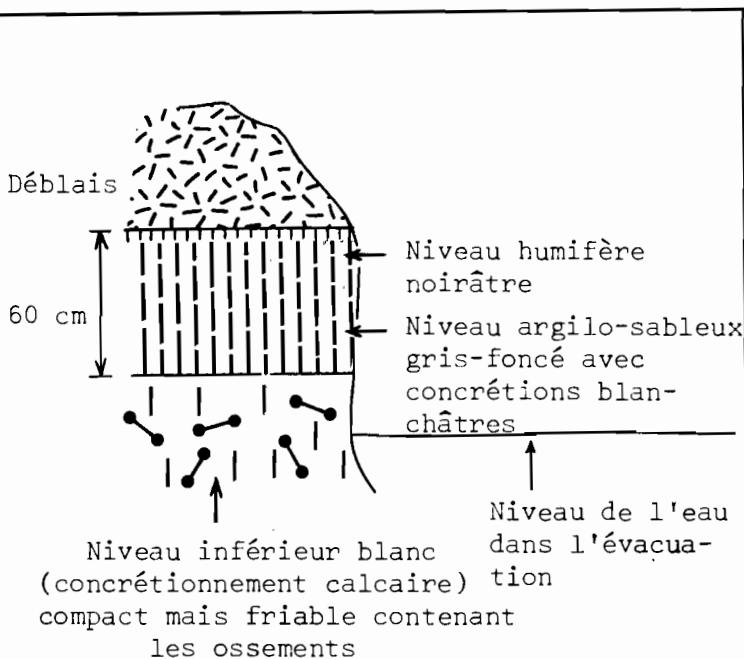
Le niveau de la nappe générale qui affleurait dans ces dépressions est étroitement lié aux variations du niveau de la mer : il s'est maintenu élevé pendant plus d'un millénaire, mais a accompagné ensuite la baisse du niveau marin, avec probablement diverses oscillations mineures qui n'ont pu encore être mises en évidence à Madagascar. Ces mares ont donc eu tendance à s'assécher durant le dernier millénaire, en même temps que le niveau marin s'abaissait jusqu'à 0,40 - 0,50 cm au-dessus puis ensuite jusqu'au-dessous du niveau marin actuel.



LE SITE DE TARATONY A AMBOABOAKA



LE SITE D'ITAMPOLO



Outre ce processus d'asséchement des mares par abaissement du niveau de la nappe générale, ont joué les processus habituels de comblement des dépressions par des apports éoliens, le long d'une côte où les phénomènes dunaires ont une grande ampleur, et par apports latéraux dus au ruissellement. Ainsi à Propriété Taratony, à Amboaboaka (km 27-28), par exemple, les argiles contenant les ossements sont enfouies sous une couche argilo-sableuse de 50 cm à 1 m d'épaisseur, d'origine essentiellement éolienne; de l'ancienne et ample dépression marécageuse, qui s'étendait là auparavant, il ne demeure rien qu'un fond argilo-sableux plat colonisé par des filaos, avec de nombreuses accumulations dunaires dépassant de 50 cm à 1 m et portant des touffes d'*Euphorbia stenoclada*. Il est évident qu'ici, si l'abaissement de la nappe générale a certes joué un rôle, comme partout ailleurs, les phénomènes de comblement, surtout par apports éoliens, ont été déterminants dans le comblement de l'ancien marécage.

Les modifications du climat, invoquées par Decary(1930) comme raison fondamentale de la disparition de la faune des grands subfossiles dans le Sud de Madagascar, ne semblent pas pouvoir être retenues. En effet, nous pensons que le climat ne s'est pas modifié de manière notable dans les trois ou quatre derniers millénaires.

La coupe de Lavanono fournit la succession suivante correspondant au dernier pluvial (Lavanonien) :

1. Reposant sur la dalle marine fossilifère karimbolienne, un mètre environ de sables de haut de plage à fins débris coquilliers.
2. 50 cm de sables calcaires fins où l'on trouve en mélange de fins débris coquilliers marins et des mollusques continentaux et contenant quelques poches de petits blocs.
3. Un niveau jaune cohérent (légèrement consolidé) constitué par un sable fin homométrique, riche en mollusques continentaux et contenant quelques poches de petits blocs.
4. Le niveau 3 est raviné dans sa partie supérieure par un grand nombre de poches remplies de blocs argileux et arrondis en mélange.
5. Sur environ un mètre d'épaisseur, une succession de lits de sables homométriques alternativement meubles et légèrement consolidés, avec mollusques continentaux. Par endroits, une croûte calcaire feuilletée se développe à ce niveau, sur 50 cm d'épaisseur.
6. La partie supérieure de la coupe, sur un mètre environ d'épaisseur, est de couleur grisâtre contrastant avec la couleur jaune dominante des niveaux inférieurs. Ce niveau supérieur comprend un grand nombre de lentilles de petits blocs arrondis et de blocs argileux en mélange. Alors que, dans les niveaux inférieurs, les débris d'oeufs d'*Aepyornis* sont très dispersés, ils se concentrent en poches dans le niveau supérieur purement sableux.

Une datation par la méthode du radio-carbone a été effectuée sur des mollusques continentaux (*Tropidophora*) prélevés à 2,40 m sous la surface, soit dans le niveau 3 et sensiblement à mi-hauteur de la coupe dans le Lavanonien. L'âge obtenu est de plus de 32.600 ans (carbone mort).

Climat	Erosion et sédimentations continentales	Dunes	Littoraux	Divisions chronologiques
Sec	Attaque du pied-mont	Dune flandrienne	Niveau marin actuel Maximum flandrien	Période actuelle Aepyornien supérieur
Plus humide que le climat actuel (Lavanonien)	Formation du pied-mont lavanonien	Petite dune	Transgression flandrienne Régression pré-flandrienne Maximum karimbolien	Aepyornien moyen
Sec		Grande dune	Transgression karimbolienne Régression pré-karimbo-lienne Maximum marin tatsimien	Aepyornien inférieur
Plus humide que le climat actuel (Ambovom-bien)	Creusement des râclées et rubéfaction de la grande dune		Transgression tatsimienne	
?	Découpage du biseau néogène en éléments de plateaux et buttes tabulaires		Grande régression pliocène	Néogène
Plus humide que le climat actuel à saisons alternées	Cuirassement de la série néogène			
Climat tropical humide	Intense latéritisation			

Une seconde datation a été faite sur des débris d'oeufs d'Aepyornis recueillis à 80 cm sous la surface, dans une poche de petits galets. L'âge obtenu est de 6.760 ans ± 100 B.P. Cette dernière datation marque l'achèvement de la période pluviale lavanonienne et nous pensons que durant les 3.000 ou 4.000 dernières années, le climat avait déjà évolué vers l'assèchement. Entre l'âge des subfossiles de la base des gisements (autour de 2.000 ans) et la période actuelle, le climat ne s'est sans doute plus transformé de manière notable.

Si, ainsi que nous l'avons vu, l'assèchement des mares littorales du fait de processus autres que climatiques a pu se produire largement depuis 2.000 ans, entraînant ici et là la disparition locale du milieu de vie des grands

subfossiles (par abaissement du niveau de la nappe générale et comblement éolien), une autre cause extrêmement importante d'extinction de la faune intervient aux environs du premier millénaire, et peut-être déjà un peu avant : l'implantation humaine dans les régions littorales.

On sait maintenant qu'une implantation humaine, souvent en gros villages, existait en divers endroits des côtes malgaches aux environs du premier millénaire. Plusieurs gros villages ont été décrits dans la région d'Irodo sur la côte Nord-Est, à environ 60 km au Sud de Diégo-Suarez et datés à Tafiantsirebika de 1090 - 90 B.P. (Gak 692, Battistini et Verin 1966). Dans l'Extrême Sud, le gros village littoral de Talaky a été daté de 840 ± 80 B.P. (Battistini et autres 1963).

Près de l'enracinement de la flèche littorale de Sarodrano, à 20 km au S.S.E. de Tuléar, un petit village de pêcheur existait déjà probablement vers 1400 B.P.

Il est donc indiscutable que les premières implantations humaines à Madagascar se sont faites alors que la faune des grands subfossiles existait encore. Dans certains sites de subfossiles de l'intérieur comme Taolambiby et Ampasambazimba, des restes d'industries humaines (poterie, objets en bois) sont indiscutablement associés aux ossements des grands subfossiles.

En conclusion, nous pensons que :

1. On ne peut expliquer la disparition de la faune des grands subfossiles à Madagascar par un assèchement du climat. Dans l'Extrême Sud, aucune modification notable du climat n'est sans doute intervenue depuis 2.000 ans. En outre, cette explication ne peut de toutes façons être invoquée pour des gisements de l'intérieur localisés dans des régions où la pluviosité est encore actuellement supérieure à 1 m, voire à 2 m.
2. Pour certains gisements littoraux de l'Extrême Sud et du Sud-Ouest, la disparition *locale* de la faune a pu être la conséquence de processus naturels : assèchement des mares par abaissement du niveau de la nappe générale et par comblement en particulier d'origine éolienne. Cette disparition *locale* a pu se faire avant les premières implantations humaines à Madagascar ou lors de ces premières implantations, sans qu'intervienne l'homme. Mais on peut supposer que la faune, abandonnant les mares asséchées, a pu se perpétuer aux alentours des marécages demeurant dans la région. En aucune manière, ces processus naturels n'ont pu entraîner la *disparition totale et dans toute une région*, de la faune des grands animaux.
3. Seule l'action humaine, directe ou indirecte, peut permettre de comprendre et d'expliquer de manière cohérente, la *disparition totale et dans l'ensemble de l'île*, de la faune des grands subfossiles vers la fin du premier millénaire ou au début du deuxième millénaire. Cette explication est naturellement valable aussi pour les sites littoraux de l'Extrême Sud et du Sud-Ouest.

BIBLIOGRAPHIE

- R. BATTISTINI : Note sur l'existence d'encoches fossiles de corrosion marine dans la baie des Galions (Extrême Sud de Madagascar) et sur les variations récentes du niveau de la mer. Mém. IRSM, 1958, série F., tome 2, pp.79-87, 5 fig.
- R. BATTISTINI : Définition du Tatsimien dans le Quaternaire littoral de l'Extrême Sud de Madagascar. C.R., somm. Soc. Géol. de France n°2, séance du 16 Février 1959.
- R. BATTISTINI : Les divisions du Plioquaternaire du Sud de Madagascar. C.R. Séances Académie des Sciences, tome 248, pp.992-993, du 16 Février 1959.
- R. BATTISTINI : Quelques aspects de la morphologie du littoral mikea (côte Sud-Ouest de Madagascar). Bull. d'Info. du C.I.E.C., XIIème année, n°8, Sept-Oct., 1960, 19 fig.
- R. BATTISTINI : Le Quaternaire littoral de Madagascar. Proceedings of the Fourth Pan Indian Ocean Science Congress, Section F., Océanography, Geography and Geophysics, Karachi, 1960, pp.57-61.
- R. BATTISTINI : L'âge absolu de l'encoche de corrosion marine flandrienne de 1 - 1,3 m de la baie des Galions (Extrême Sud de Madagascar) C.R. somm. Soc. Géol. de France, séance du 21 Janvier 1963, p.16
- R. BATTISTINI : Le bourrelet littoral quaternaire (Aepyornien) de l'Extrême Sud de Madagascar. C.R. semaine Géologique 1963, Imprimerie Nationale, Tananarive, pp.23-31, 9 fig.
- R. BATTISTINI : Les données actuelles sur le Quaternaire marin et dunaire de Madagascar. Bull. de la Section de Géographie du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, tome LXXV, 1962, Paris, Imprimerie Nationale, 1963, pp.117-131, 3 fig.
- R. BATTISTINI : Le site archéologique de Talaky : cadre géographique et géologique; premiers travaux de fouilles; notes ethnographiques sur le village actuel proche du site. Annales Malgaches, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Tananarive, tome I, 1963, pp.112-153, 11 fig., 4 photos.
- R. BATTISTINI : L'Extrême Sud de Madagascar. Etude géomorphologique. Thèse de Doct. Lettres. Etudes Malgaches n°10 et 11, Editions Cujas, 1964, 636 p.
- R. BATTISTINI : L'âge absolu de la plature de corail mort flandrienne de 50-60 cm d'Itampolo (côte Sud-Ouest de Madagascar). Madagascar, Revue de Géographie, n°4, Janvier-Juin 1964, pp.109-112, 1 fig., 1 photo.
- R. BATTISTINI : L'importance de l'action de l'homme dans les transformations proto-historiques du milieu naturel à Madagascar. Annales de l'Université de Madagascar, TALOHA n°1, 1965, pp.215-223, 1 fig.

- R. BATTISTINI : A propos d'une datation au radio-carbone du gisement de subfossiles d'Itampolo (Extrême Sud de Madagascar) Bull. Soc. Préhistorique française, séance du 8 Novembre 1964-1965, pp.183-185.
- R. BATTISTINI : Une datation au radio-carbone des oeufs des derniers Aepyornis de l'Extrême Nord de Madagascar. C.R. somm. soc. Géol. de France, séance du 6 Décembre 1965, p.309.
- R. BATTISTINI : Datation au radio-carbone du gisement de subfossiles d'Itampolo. Bull. de Madagascar, Juillet 1965, pp.681-682.
- R. BATTISTINI : L'âge absolu de la disparition de la faune des grands subfossiles dans l'Extrême Sud de Madagascar. Madagascar, Revue de Géographie, n°7, Juillet-Décembre 1965, p.229.
- R. BATTISTINI : Un essai de datation par la méthode du radio-carbone du La-vanonien (dépôts du dernier "pluvial" de l'Extrême Sud de Madagascar). C.R. somm. Société Géol. de France, 1966, fasc.8, séance du 7 Novembre 1966, p.281.
- R. BATTISTINI : Irodo et la tradition vohémarienne. Revue de Madagascar n°35, et P. VERIN 4ème trimestre 1966, pp.17-32, 11 fig. 1 photo.
- R. BATTISTINI : Les datations à Madagascar par la méthode R.C. 14 C.R. Semaine géologique, 1966, Tananarive.
- R. BATTISTINI : Les transformations écologiques à Madagascar à l'époque protohistorique. Bull. de Madagascar, pp.841-846, 4 fig.
- R. BATTISTINI : Les modifications du climat à Madagascar au Plioquaternaire. Semaine géologique 1967, Tananarive, pp.9-11.
- R. BATTISTINI : Ecologic changes in protohistoric Madagascar. Pleistocene, et P. VERIN Extinctions, The search for a cause, 7ème Congrès de l'INQUA, vol.6, Yale University Press, 1967, pp.407-424, 4 fig.
- R. BATTISTINI : Les recherches sur les modifications du climat au Plio-quaternaire à Madagascar. Palaeoecology of Africa, vol.4, 1969, A.A. Balkema, Cape Town, pp.9-10.
- R. BATTISTINI : Les modifications du climat à Madagascar au Plio-quaternaire. Mémoires de l'Académie Malgache. Mélanges Poisson, Fasc. XLIII, pp.103-114, 1 tableau, 6 fig., 1969.
- R. DECARY : L'Androy (Extrême Sud de Madagascar). Essai de monographie régionale. Tome I : Géographie, physique et humaine, Soc. d'Ed. Marit. et Colon., Paris 1930.
- A. GUILCHER : Les récifs coralliens des îles Radama et de la baie Ramantaka (côte Nord-Ouest de Madagascar). Etude géomorphologique et sédimentologique. Mém. IRSM, Série F., tome 2, 1958, pp.177-199, 33 fig., 29 photos.
- L. BERTHOIS
- R. BATTISTINI
- P. FOURMANOIR
- Ch. LAMBERTON : Contribution à l'étude de la faune subfossile de Madagascar. Lémuriens et Ratites. Mémo. Acad. Malg., fasc.XVII, Tananarive 1930, 132 p., 43 pl.

- J. MAHE et : Sur l'extinction des vertèbrés subfossiles et l'aridification du climat dans le Sud-Ouest de Madagascar. Fasc. ronéoté destiné à la public. au Bull. Soc. Géol. de France, 1970
- M. SOURDAT
- L. PONS : Evolution of the Netherlands coastal area during the Holocene
- S. JELGERSMA Verhandel. Koninkl. Ned. Geol. Mijnbouwk. Genoot., Geol.
- A.J. WIGGERS Ser., 21 (2) : 197-208, 1963.
- et J.D. DE JONG
- F.P. SHEPARD : Carbone 14 determination of sea level changes in stable
et J.R. CURRAY areas. Progr. Oceanog. 4, pl. 283-291, 1967.

conditions de gisement des sites de subfossiles et modifications récentes du milieu naturel dans la région d'ankazoabo (1)

(sud-ouest intérieur)

RENE BATTISTINI

Il semble que l'on puisse distinguer au moins trois types principaux de gisements d'ossements de subfossiles dans la région d'Ankazoabo :

1. LES GISEMENTS DU TYPE AMPOZA I

Un premier type, représenté par le gisement n°1 d'Ampoza (voir localisation fig.1), semble correspondre à d'anciennes mares, peut-être situées dans de petites dépressions fermées. Les ossements, très abondants, sont interstratifiés en plusieurs niveaux, alternant avec des lits surtout argileux : il semble bien qu'ils se soient sédimentés au fur et à mesure du comblement de la mare.

A Ampoza I, les ossements de grands subfossiles affleurent en plusieurs endroits et à plusieurs niveaux, le long de la rivière Ampoza.

a. Ossements dans le remblaiement ancien

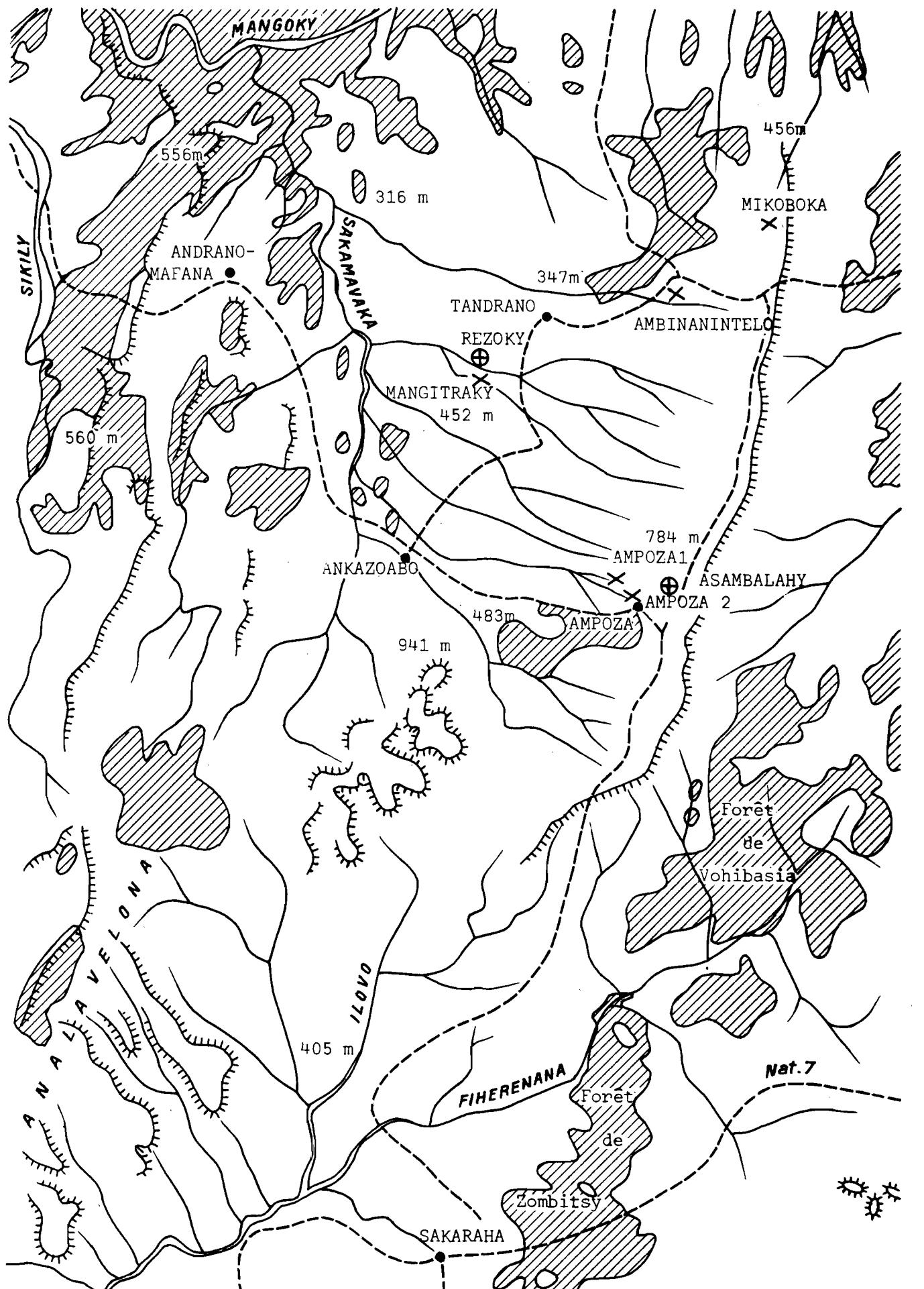
Des débris d'os, en au moins deux niveaux, sont visibles à la base et à mi-hauteur d'un vieux remblaiement découpé aujourd'hui en un rebord de terrasse d'environ 7 mètres de hauteur. Cette vieille terrasse présente des niveaux blanchâtres de concrétionnement calcaire et elle est dans l'ensemble très reconsolidée, de telle sorte que le dégagement des os fossiles est rendu très difficile : ils font partie intégrante de la roche qu'il faut briser au marteau.

Le matériel originel est très fin et essentiellement argileux. Il n'y a pas de lits sabloéus, ni de lits de galets. Les quelques galets isolés et les grains de quartz mélangés au matériel argileux proviennent vraisemblablement du remaniement des grès de l'Isalo qui affleurent en cet endroit et ont été mis en place par colluvionnement.

De bas en haut, la coupe est la suivante :

1. A la base, dans le lit mineur de la rivière, affleurement des grès de l'Isalo (I²III).

(1) Cette recherche, comme celle exposée dans l'article précédent, a été rendue possible par les visites sur le terrain du Programme de Recherche sur les sites anciens auquel a contribué la fondation Wenner Gren.



Principaux
escarpements



Lambeaux
forestiers

Principales
routes

X Gisements
de subfossiles

⊕ Anciens sites
d'habitat de chasseurs

2. Niveau blanc fin et très dur, argilo-calcaire, de texture fine (épaisseur 1,50 m).
3. Niveau 1 très riche en débris d'os (surtout *Testudo Grandidieri*). Ce niveau surmonte une encoche correspondant à une strate d'environ 20 cm, moins résistante.
4. Couche blanche, très dure, de texture fine, de même nature que la couche 1 (épaisseur 1 m).
5. Niveau 2, riche en débris de subfossiles, vers 2,80 m au-dessus de la base de la coupe.
6. Des lits jaunes (argileux) et blanchâtres (concentrations calcaires) en alternance à stratification subhorizontale, constituent les 4 mètres supérieurs de la coupe.

Nous considérons ce remblaiement comme d'âge Aepyornien moyen.

Les ossements de subfossiles sont très probablement au-delà du C.14 : on peut leur attribuer entre 60.000 et 150.000 ans. Il y a probablement seulement une faible différence d'ancienneté entre les niveaux 1 et 2 fossilières.

b. Ossements dans le remblaiement récent

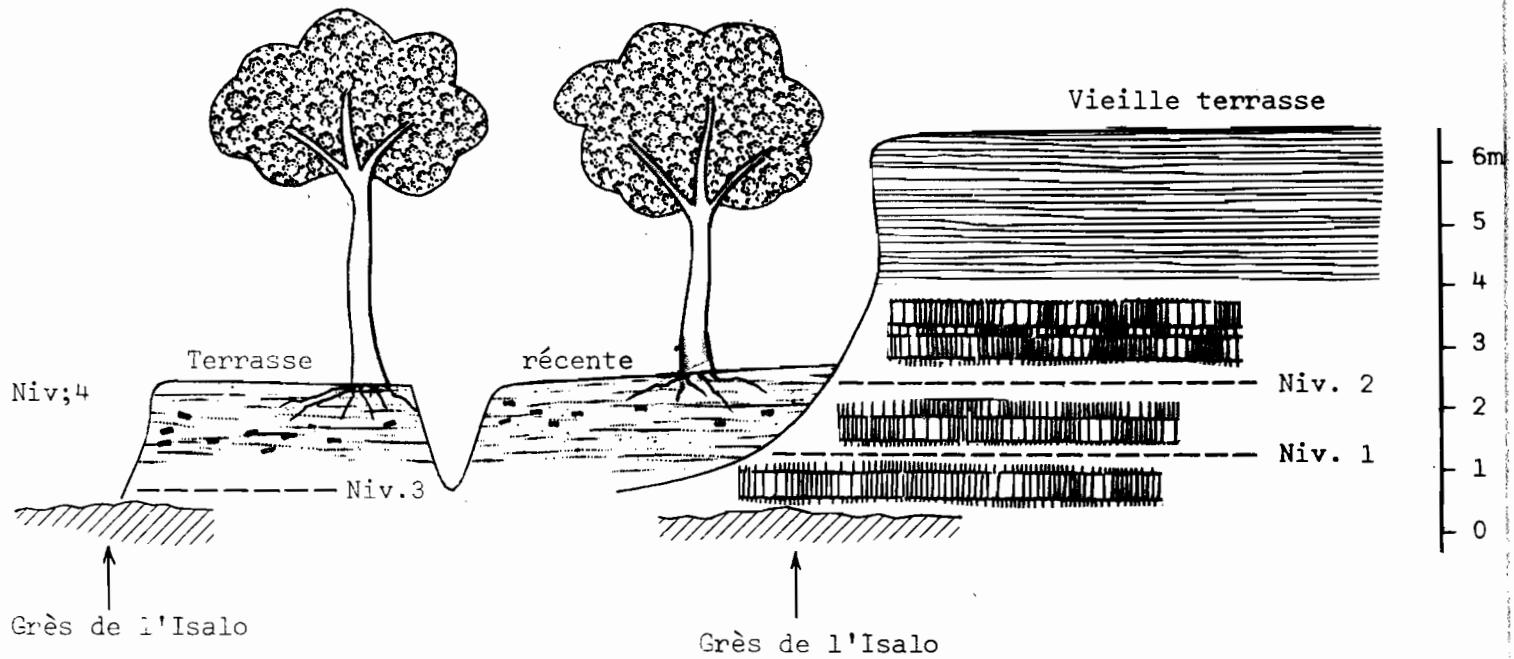
Pour une raison qu'il reste à déterminer et à une époque probablement assez récente, ce remblaiement ancien a été profondément entaillé, donnant le rebord de terrasse que l'on observe actuellement. En contrebas de la surface de l'ancienne terrasse et en *discordance* sur le remblaiement ancien, s'est produit un remblaiement récent, lui aussi essentiellement argileux, sans lits de sable ou de galets, mais ne présentant jamais les phénomènes de concrétionnements de la vieille terrasse : il s'agit d'argiles noires, non reconsolidées, desquelles on extrait, pour cette raison, très facilement les ossements. Une coupe sur le bord de la rivière, à une centaine de mètres de la précédente, montre la succession suivante, de haut en bas :

1. Les grès de l'Isalo III², affleurant dans le lit mineur.
2. Un niveau inférieur (niveau 3) très riche en ossements de subfossiles (surtout *Testudo Grandidieri* et *Hippopotamus Lemeriei*).
3. Sur 2 à 4 mètres d'épaisseur, des argiles noires à stratification subhorizontale, avec des débris d'ossements repartis un peu au hasard dans la masse (niveau 4).

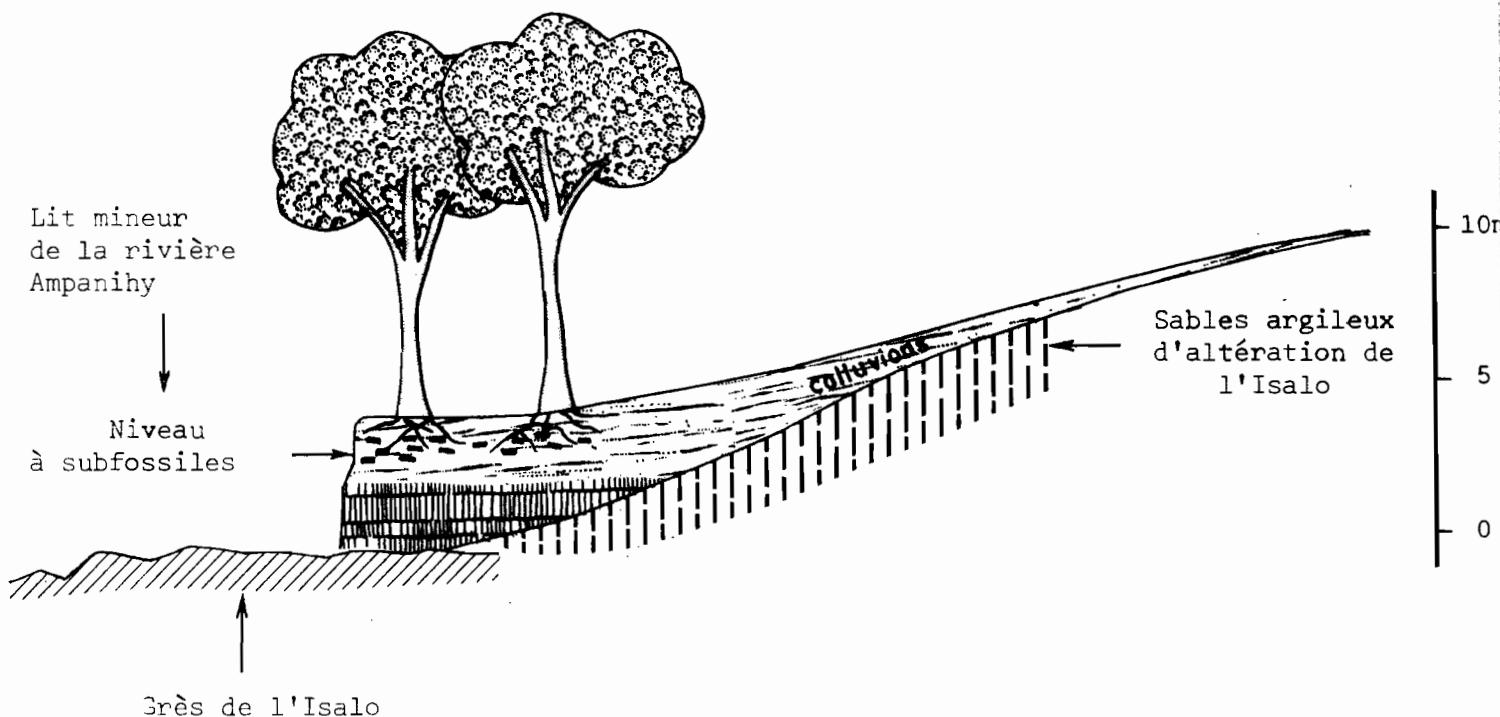
C'est dans cette seconde coupe qu'a été fait, par J. Mahé, le prélèvement daté de 1910-120 B.P. (ossements prélevés à 200 cm au fond de la couche ossifiée; 1969, Gak 2309).

L'ensemble de ce remblaiement récent est à placer dans l'Aepyornien supérieur. Depuis sa mise en place, il a été profondément raviné par la rivière actuelle, donnant un rebord de terrasse de 2 à 4 m. de hauteur.

Dans ce type de gisement, il ne fait pas de doute que les ossements très abondants se sont accumulés sur place et n'ont subi que peu ou pas de transport. La forme générale du gisement d'Ampoza I suggère un site de mare, dans laquelle ou à proximité de laquelle vivaient les grands animaux. La stratification s'est faite par remblaiement d'une ancienne mare avec des apports latéraux de colluvions à l'Aepyornien moyen; puis dans une mare plus récente en contrebas des dépôts de la première et au même emplacement, à l'Aepyornien supérieur. Il reste à comprendre les deux reprises d'érosion avec entaille



COUPE SCHEMATIQUE A TRAVERS LE GISEMENT DE SUBFOSSILES
D'AMPOZA 1 (AMPOZA-ANTSOA). Niv. 1 à 4 : NIVEAUX RICHES
EN DEBRIS DE SUBFOSSILES



COUPE SCHEMATIQUE A TRAVERS LE GISEMENT DE SUBFOSSILES
D'AMPOZA 2 (AMPOZA-AMPANIHY)

des dépôts de l'Aepyornien moyen, puis ceux de l'Aepyornien supérieur. Nous tâcherons plus loin d'ébaucher une explication.

Le gisement d'Ampoza 2 pourrait appartenir au même type qu'Ampoza 1, mais avec seulement de l'Aepyornien supérieur. Situé très près d'Ampoza, sur la rivière Ampanihy, ce second gisement est aussi extrêmement riche en ossements : *Testudo Grandidieri*, *Hippopotamus Lemeriei*, *Crocodile*, etc ... Ces ossements se concentrent dans la partie supérieure d'un rebord de terrasse d'une hauteur d'environ 5 m. La coupe est la suivante, de bas en haut :

1. Grès de l'Isalo III² affleurant dans le lit mineur de la rivière.
2. Lits blanchâtres calcaires moyennement durs, sur une épaisseur d'environ 2,5 m sans débris de subfossiles.
3. Niveau supérieur brun argileux tendre, très meuble, contenant de nombreux débris d'ossements, en importantes concentrations, sur environ 2 m d'épaisseur. Ce niveau est pénétré par les racines des grands arbres de la forêt galerie (surtout kily).

Le site de Taolambiby, près de Betroky, pourrait appartenir à la même catégorie.

2. LES SITES DE REMANIEMENT FLUVIATILE

En de nombreux endroits, dans la région d'Ankazoabo, des ossements de subfossiles ont été trouvés, généralement isolés ou en faibles concentrations, dans les alluvions fluviatiles récentes entaillées en rebord de terrasse par les rivières : à un quart d'heure de marche au Sud de Mikoboka, dans un *sakasaka* (microvallée), à un mètre de profondeur, des fragments de côtes d'*Hippopotamus Lemeriei*; en contrebas des chutes d'Ambinanintelo; à Mangitra-ky, près de Soarano, des ossements d'Hippopotames recimentés dans des alluvions fluviatiles.

Il est probable que, dans la plupart des cas, il s'agit d'ossements remaniés de sites du premier type et ayant subi un transport plus ou moins long, ce qui explique leur faible concentration en chaque point. Une étude approfondie de chaque gisement s'impose toutefois, avant d'acquérir la certitude qu'il appartient bien au premier ou au second type de site.

3. LES SITES D'INTERFLEUVES D'ORIGINE HUMAINE

A cette catégorie appartiennent les sites d'Asambalahy et de Rezoky. Ici les ossements d'animaux où peuvent se trouver des subfossiles, sont des débris de cuisine, associés à d'importantes accumulations de débris de poteries et à d'autres industries humaines. Ces ossements sont mélangés à des ossements de bovidés.

Les déterminations effectuées par L. Godfrie ont mis en évidence l'abondance de *Cryptoprox ferox*, du *tandraka* (*Centetes ecaudatus*) mais aussi d'ossements de lémuriens et en particulier d'*Hapalemur*. Les fragments sont trop petits pour assurer qu'il y avait aussi de grands lémuriens disparus genre *Hapalemur* ou *Megaladapis*.

Une évaluation d'âge fondée sur les poteries islamiques associées (cf. infra) permet de penser que ces sites vont du 14ème au 16ème siècle. Ils correspondent à l'épanouissement, dans la région d'Ankazoabo, d'une

civilisation de chasseurs qui étaient en même temps des pasteurs. Il semble qu'à cette époque la forêt ait été déjà largement entamée. Mais il demeurait certainement de vastes ensembles de forêt galerie, beaucoup plus étendus que les témoins qui subsistent actuellement.

4. LES MODIFICATIONS DU MILIEU NATUREL

Située entre le Mangoky et le Haut Fiherenana, la cuvette ou dépression d'Ankazoabo et de Tandrano présente un relief d'amples ondulations dans les grès de l'Isalo III² et de l'Isalo III³, profondément altérés en surface (carapace sableuse AC de la carte géologique, plus ou moins rubéfiée). La Sakamavaka, tributaire du Mangoky, et ses affluents, entaillent ces ondulations de quelques mètres à quelques dizaines de mètres : leurs vallées, étroites, souvent soulignées par une forêt galerie, délimitent ainsi des éléments de plateaux ou de lourdes croupes surbaissées, domaine de la savane, parfois arborée (savane à *mangarahara*) avec de place en place, en particulier au Nord-Est de Tandrano et à l'Ouest, des lambeaux résiduels de l'ancien couvert forestier originel.

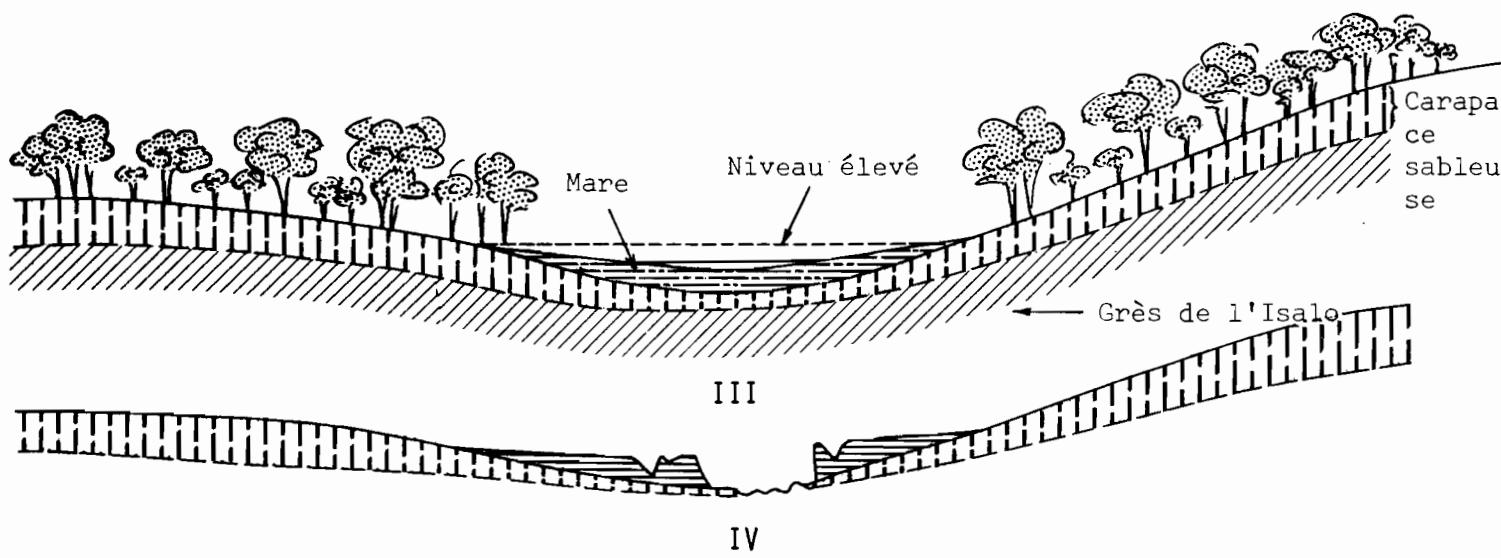
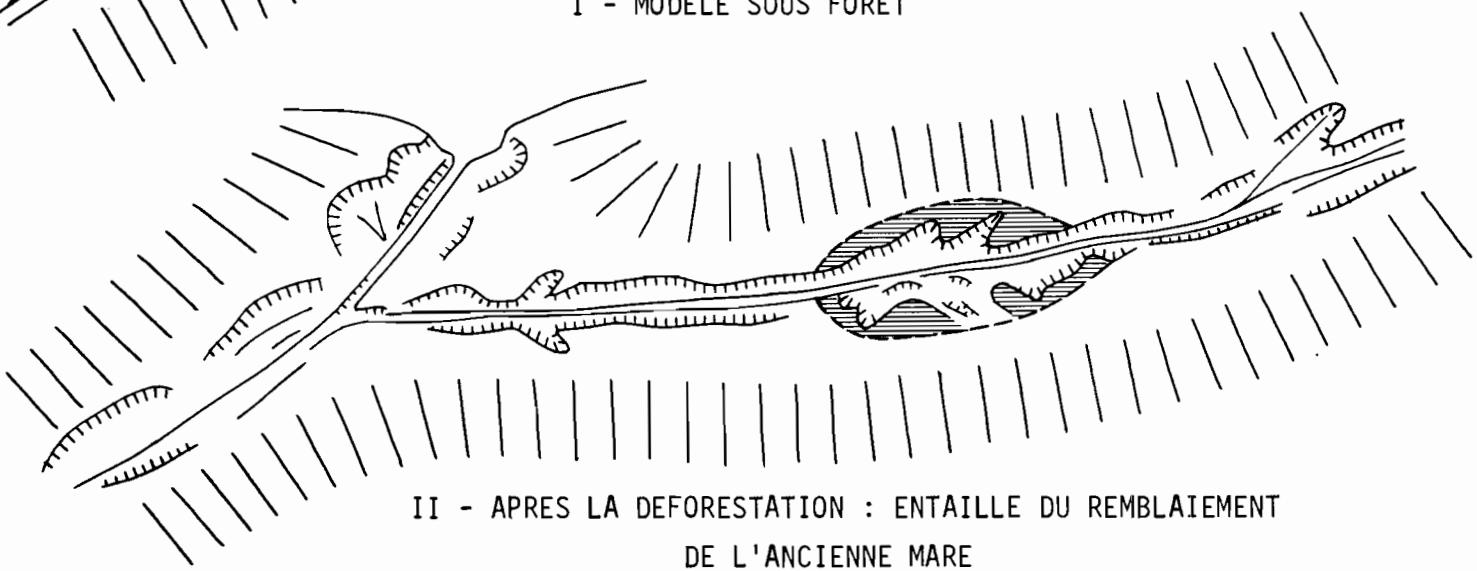
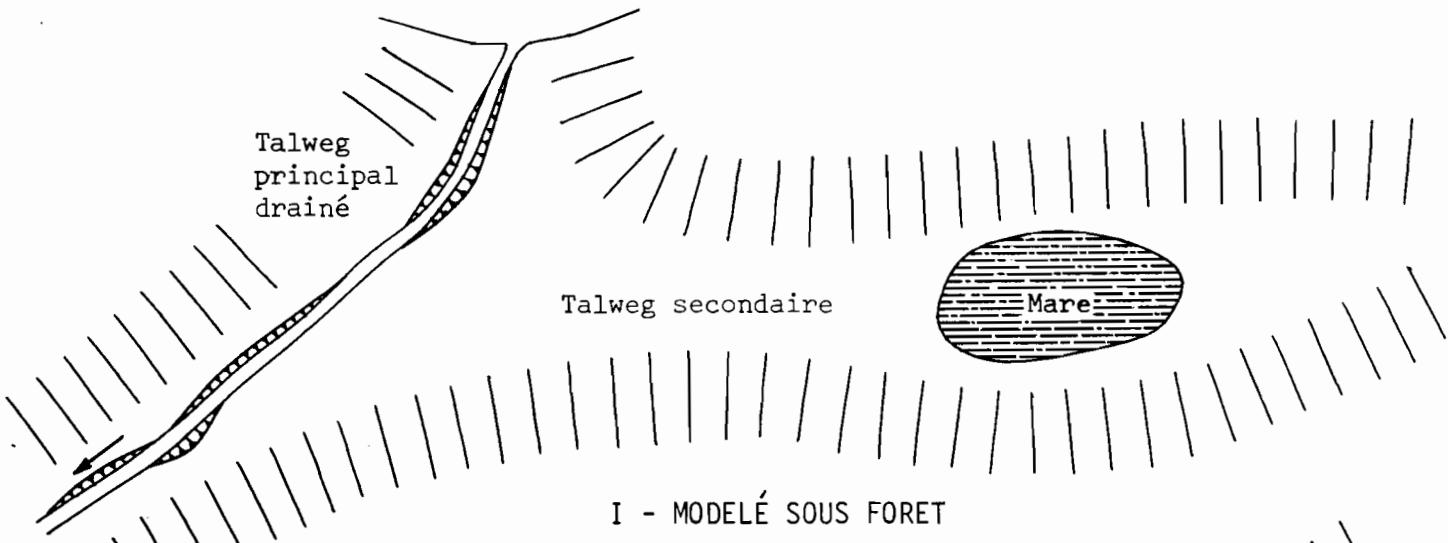
Alors que les altitudes varient, dans le domaine de la dépression, entre 300 et 450 mètres, des reliefs plus vigoureux dominent ce paysage tant à l'Est (revers de la cuesta de Lambosina qui atteint 780 mètres dans les grès de la base de l'Isalo III²), qu'au Sud (buttes du Manamana et l'Ankaranga dans J³⁻¹ et J⁴, 941 m) et à l'Ouest et au Sud-Ouest (important massif de l'Analavelona culminant à 1.348 m et reliefs de la zone faillée de la Sikily).

Pour comprendre quelle a été l'évolution du milieu naturel dans la région d'Ankazoabo, une comparaison s'impose avec la zone située à l'Est de la cuesta du Lambosina et de son prolongement méridional où d'importantes surfaces de forêts sont conservées à l'Est et au Nord-Est de Sakaraha dans la partie occidentale de la région des "domes sableux" (I_{III}¹ et I_{III}¹ de la carte géologique).

Les données géologiques sont sensiblement les mêmes (épaisses séries de grès continentaux à stratification entrecroisée, avec quelques bancs d'argilites) ainsi que le relief (amples ondulations) et l'évolution pédologique (carapace sableuse). Mais le couvert forestier y est conservé sur de plus grandes études (forêt de Zombitsy à l'Est de Sakaraha, forêt de Vohibasia).

Tant dans la région d'Ankazoabo-Tandrano que dans le Zombitsy et le Vohibasia, les lambeaux forestiers ont un caractère résiduel indiscutable et sont en voie de réduction rapide du fait des feux d'herbes qui affectent les savanes environnantes chaque année surtout en fin de saison sèche et viennent lécher les bordures forestières. La localisation actuelle de ces lambeaux résiduels ne peut en aucune manière s'expliquer par les conditions naturelles : conditions géologiques, topographiques ou climatiques. Leur taille, plus ou moins grande, est seulement en rapport avec un état plus ou moins avancé de la déforestation selon les endroits et sans doute aussi avec une action humaine plus ou moins tardive selon les secteurs. Il n'y a aucun doute, à notre avis, que toute cette région a été jadis couverte par une forêt d'un seul tenant, du même type que celle que nous observons aujourd'hui dans les divers lambeaux résiduels, c'est-à-dire une forêt tropophile de tendance plus ou moins sèche (pouvant inclure de grandes Euphorbes et des baobabs).

Les forêts du Zombitsy et du Vohibasia nous donnent une bonne idée de ce que devait être le paysage forestier de la dépression d'Ankazoabo avant son remplacement par les actuelles savanes à *mangarahara*. Or, l'un des traits



PROFIL TRANSVERSAL SOUS FORÊT (III) ET APRÈS LA DÉFORESTATION (IV) :
ENTAILLE DU REMBLAIS DE L'ANCIENNE MARE

caractéristiques du modélisé de ces deux périmètres forestiers, est l'existence de grandes mares, situées au fond des talwegs du relief à amples ondulations du type "dômes sableux", mares à niveau variable, presqu'à sec en fin de saison sèche, remplies au contraire en saison des pluies. Un bel exemple de telles mares est donné par la mare située à environ 200 mètres au Nord de la route nationale n°7, à environ 7 kilomètres à l'Est de Sakaraha : elle détermine une clairière presque parfaitement circulaire de 300 à 400 mètres de diamètre, dont le centre est occupé par la mare avec une auréole à végétation graminéenne dans la zone de battement du niveau des eaux. Un trou à l'angady sur les bords de la mare montre qu'elle se colmate, sans doute très lentement, par des apports presqu'uniquement argileux (il s'agit évidemment d'apports colluviaux venant des versants voisins en pente faible dans les grès et argilites de l'Isalo). Il n'est pas impossible qu'un écoulement puisse se produire parfois le long du talweg sur lequel est localisé la mare, lors de pluies exceptionnelles (cyclones), mais cet écoulement linéaire se fait alors à l'état diffus entre les pieds des arbres et des buissons, sans entraîner d'entaille linéaire. De tels écoulements contribuent surtout à remplir les mares, sans qu'il y ait vraiment de drainage organisé et hiérarchisé.

Des itinéraires à travers les forêts du Zombitsy et du Vohibasia nous ont montré que de telles conditions de drainage ne sont pas exceptionnelles, mais sont au contraire la règle dans les têtes des talwegs ou dans les talwegs secondaires. Les grands talwegs sont, par contre, normalement draînés : ainsi, par exemple, celui que suit le haut Fiherenana, qui traverse de part en part la zone forestière, et ceux de ses affluents.

Le site d'Ampoza 1 dont nous avons décrit la stratigraphie, semble correspondre à une telle mare en milieu forestier, milieu de vie de la Testudo Grandidieri, de l'Hippopotamus Lemeriei, et point de rassemblement des autres subfossiles, Aepyornis et grands lemuriens, qui probablement y venaient boire.

La disparition du couvert forestier soit par action humaine, soit pour tout autre raison, a dû entraîner obligatoirement la disparition de ces conditions très particulières de drainage. Elle a eu pour première conséquence une augmentation du coefficient d'écoulement. La seconde conséquence a été le rattachement de tous les talwegs secondaires au drainage général hiérarchisé exoréique, donc la disparition des mares et l'entaille linéaire de leur remplissage argileux par l'érosion fluviale.

Si notre interprétation de la stratigraphie du site d'Ampoza 1 est correcte, une telle modification dans le système d'érosion a dû se produire à une époque ancienne, entraînant l'entaille du matériel d'âge Aepyornien moyen. Cette première rupture est en tout état de cause antérieure à la venue de l'homme à Madagascar : on peut lui attribuer une cause climatique (le profil en long irrégulier, coupé de rapides et de chutes, des rivières, exclue une origine eustatique).

La seconde rupture d'équilibre ayant entraîné l'entaille du matériel argileux récent est, par contre, d'âge très récent (puisque un âge de 1910 ± 120 B.P. a été obtenu pour des ossements prélevés à deux mètres de profondeur dans ce second remplissage, Aepyornien supérieur). Etant donné qu'il a fallu un certain temps pour que soient mis en place les deux mètres de remblaiement argileux recouvrant les ossements datés, il semble légitime d'admettre que cette reprise de l'érosion linéaire est liée à la dernière période de déboisement par l'homme. Elle pourrait être sensiblement contemporaine des sites du type Rezoky et Asambalahy (vers 500 ans B.P.) ou peut-être un peu antérieure (?).

La modification du système d'érosion, consécutive à la récente déforestation, se marque largement et nettement dans la morphologie des bas de versant, dans les têtes de talweds sur le revers du Lambosy. On reconstitue facilement le profil mou des anciens versants forestiers, qui se raccordent sans rupture avec d'amples fonds de talweg : après la déforestation, le déclanchement de l'érosion linéaire a entraîné une entaille de la base du versant forestier et l'ancien profil est aujourd'hui tronqué et coupé par un ressaut d'un à quelques mètres dans le matériel sableux rouge d'altération des grès de l'Isalo (carapace sableuse); la cohésion de ce matériel sableux d'altération fait que ce ressaut est, en général, subvertical avec l'aspect d'une petite corniche franche, reculant par éboulements.

Ainsi que nous l'avons déjà écrit, il est probable qu'il y a 500 ans le recul de la forêt était déjà important dans les zones d'interfluves du fond de la dépression d'Ankazoabo. La faune de grands subfossiles vivant dans les mares (Hippopotame, grande tortue) devait avoir déjà disparu à cette époque, en même temps que les mares elles-mêmes qui constituaient leur milieu de vie. Toutefois, la forêt avait certainement encore un grand développement le long des talweds et c'est dans ces forêts qu'ont pu survivre encore quelque temps les lémuriens et les Cryptoprox ferox qui cohabitent avec eux à leurs dépend.

BIBLIOGRAPHIE

On consultera les titres de la bibliographie de l'article précédent en ajoutant en plus l'article de J.P. RAISON et P. VERIN : Le site de subfossiles de Taolambiby (Sud-Ouest de Madagascar) doit-il être attribué à une intervention humaine ? Annales de l'Université de Madagascar, série Lettres et Sciences Humaines, n°7, 1967, pp.133-142.



les anciens habitats de rezoky et d'asambalahy

PIERRE VERIN

Ces deux sites sont les plus anciens habitats malgaches découverts jus-
qu'ici dans l'intérieur de Madagascar. On a, pour les Hautes-Terres, des
présomptions que certains sites seraient aussi anciens sinon plus anciens,
mais les datations pour l'instant sont encore incertaines.

Les deux sites distants entre eux de moins de 30 km à vol d'oiseau sont
situés dans la sous-préfecture d'Ankazoabo, qui, avant la conquête française,
était largement occupée par le groupe Bara-Imamono, mais ils sont probable-
ment pré-baras; aucun habitant de l'endroit ne revendique ces sites comme
ayant appartenu à ses ancêtres; il y a même à Rezoky un mythe qui assure que
l'endroit fut jadis submergé par des eaux dévastatrices et que les premiers
habitants disparurent dans le cataclysme; les gens actuels de la région de
Rezoky ont encore souvenance que leurs ancêtres vivaient dans le Fiherenana.
Le substratum antérieur aux Bara actuels est d'ailleurs perceptible dans
toute la région; ceci et là, il y a encore des tombeaux sans maître où reposent
des défunt sakalava; la cimetière de la Mission catholique à
Ankazoabo même se serait établi auprès d'une sépulture de ceux qui sont re-
connus comme avoir été les premiers occupants. A Betalatala, sur la rive
droite du Mangoky, mais tout près d'Andranomafana, la famille royale du
Menabe (Kamamy) affirme avoir de lointains ancêtres. Abadie a lui-même signa-
lé un tombeau ancien au Mont Behora qu'il considère comme d'origine sakalava
(Bulletin de l'Académie Malgache, tome XXVIII, 1948, pp.21-23) (1).

LES FOUILLES DE REZOKY

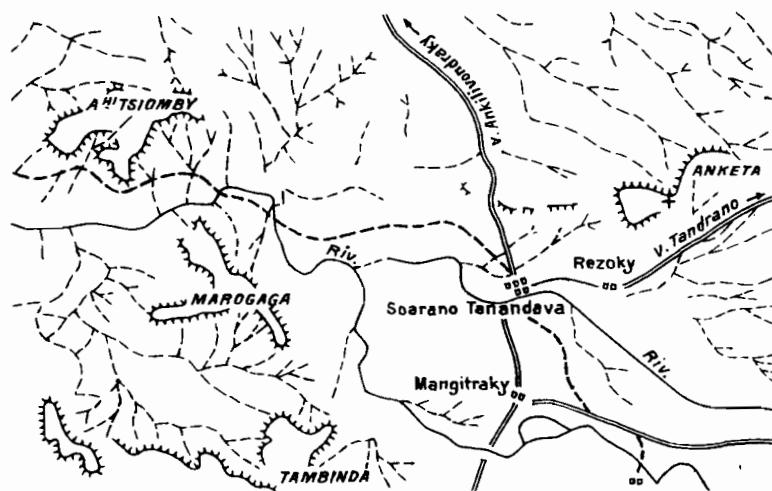
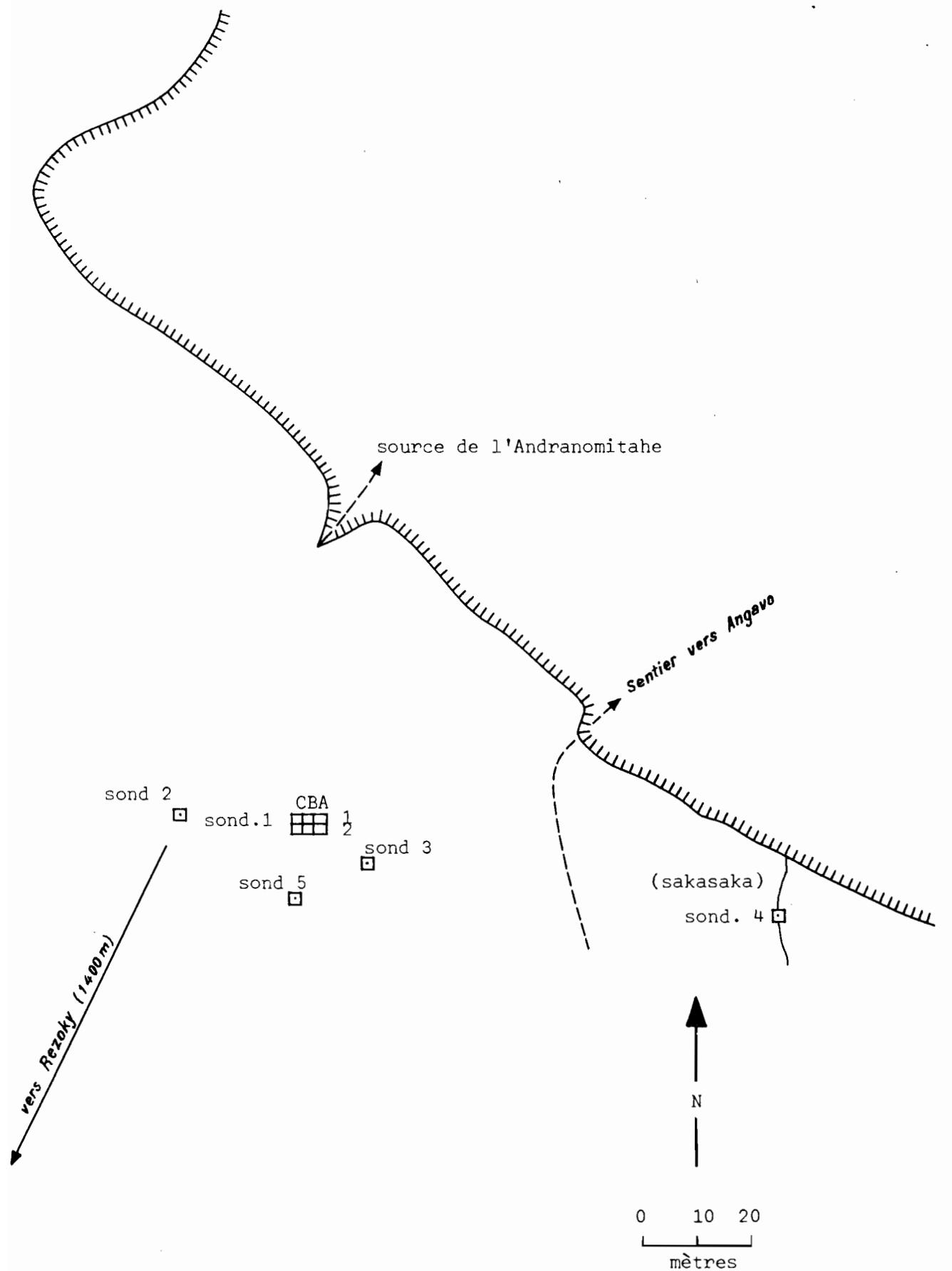


Fig.1

(1) Ce même auteur pense que depuis la conquête française des Sakalava sont revenus à leur terre ancestrale en franchissant le Mangoky pour se ré-installer dans la rive gauche.

FIG. 2

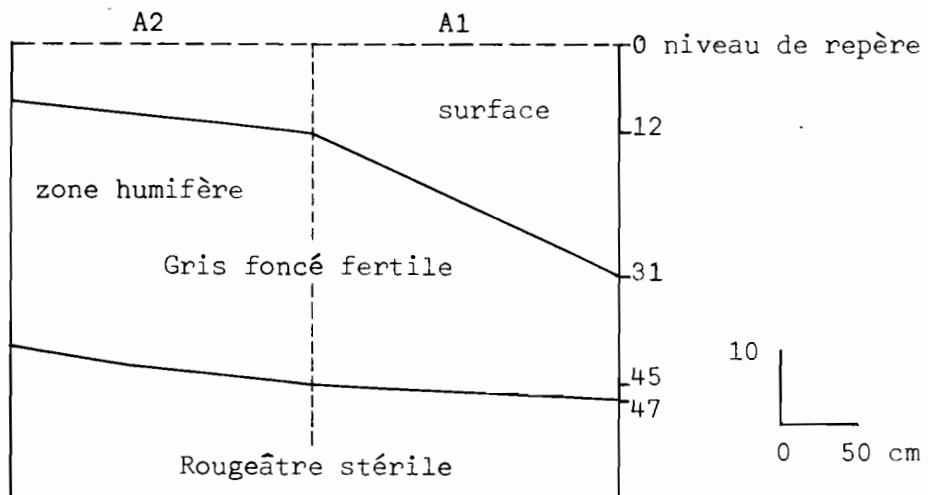


SITE DE REZOKY

Rezoky se trouve non loin de la rivière du même nom à une dizaine de kilomètres de Tandrano. Le site archéologique est situé à 1.400 m au Nord/Nord-Est du village actuel en bordure du sentier qui mène à Angavo (fig.1). Les habitants s'étaient installés sur une zone très légèrement en pente bordée par un petit escarpement de 12 m de commandement où permane la source de l'Andranomitehe. Sur le rebord de ce plateau, que couvre une savane arborée à *tsingilofilo* (sakoa) et à *mangarahara*, l'érosion a mis à jour les débris du site qui s'étend sur plusieurs hectares; M. Clément Lefèvre, Maire de Tandrano, qui est fort populaire parmi les villageois de Rezoky (la parentèle du vieux Bekibo) et s'intéresse en naturaliste averti à sa région, y remarqua le site qu'il fit connaître à J. Mahé. Sur les indications de notre collègue de la Faculté des Sciences, nous avons pu, à notre tour, nous rendre à Rezoky et y entreprendre une série de sondages (1) en Septembre 1970.

Sur le rebord Nord du site (fig.2), surtout là où des sillons d'érosion ravinent la terre humifère (*sakasaka*), on aperçoit épargnés, en surface ou dans les coupes, des ossements, des coquillages d'eau douce, des poteries locales, parfois importées, des scories. Nous avons opéré des sondages sur ce rebord exposé et aussi un peu à l'intérieur au hasard (site II et site V). En outre, des récoltes minitieuses de surface dans la partie déjà érodée ont produit des résultats appréciables.

Sondage I a été fouillé d'abord par trois carrés contigüs de 2 m. A1-B1-C1, d'Est en Ouest, puis on étendit vers le Sud A2 très productif et B2 dont les 3/4 Est et Nord ont été tamisés, B2 au contraire, s'amenuisait considérablement en épaisseur (fig.3).



COUPE REZOKY

Fig.3

(1) Nous sommes redevables à la fondation Wenner-Gren de l'aide matérielle apportée et au Centre des Oeuvres de l'Université de Madagascar d'avoir pris en charge les étudiants qui ont participé à ces fouilles (M. Maha-tsanga, A. Raharison, B. Rabary, L. Rabenjamina, G. Tantoandro, J. Ratsimba, J. Rakotonirina, J. Rakotoarisoa, V. Rajaonah, B. Ravaoarinivo, J. Razafintsalama, M. Bernard, Latouchent, C. Chanudet). Sur place, M. Clément Lefèvre, Mme Erard nous ont apporté une collaboration dévouée. Ramilisonina a contribué au chantier avec sa compétence habituelle.

Dans ces carrés, la couche fertile commence immédiatement dès la surface du sol et se poursuit sur une épaisseur de 16 à 30 cm; cette épaisseur gris foncé fertile repose sur un sol rougeâtre stérile.

Sur le bord immédiat de ces carrés, des quantités abondantes de vestiges ont été relevées; des poteries locales dont les bords sont plats, biseautés, plus rarement éversés. Parmi les tessons décorés, le peignage à larges rainures est courant, mais il est souvent associé, entre les secteurs, à des motifs en relief piqués, placés sur le col des récipients; il y a parfois des protubérances linéaires striées ou non.

Les coquillages d'eau douce sont très abondants, surtout *Helicophanta vesicalis* (Lam. 1822) et accessoirement *Clavator clavator* (Petit, 1844) (1); un fragment nacré (voir fig. 4 S1-B2-5) a été taillé pour faire un ornement ou un objet utilitaire (cuiller ?).

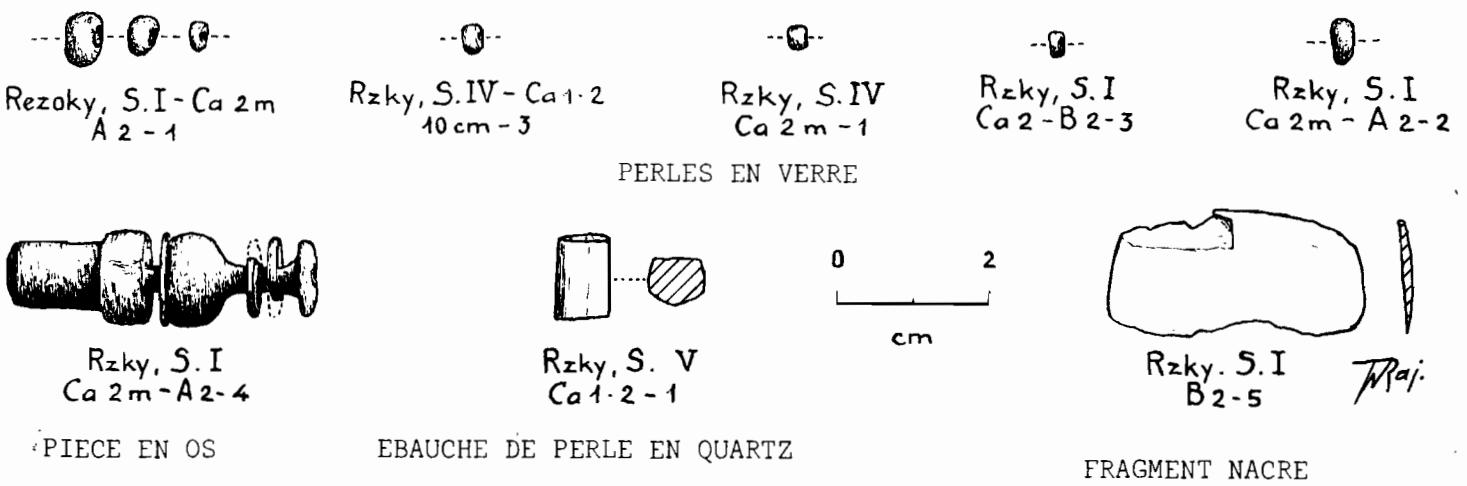


Fig.4

Dans les ossements, on reconnaît des fragments de bovidés, des Tenrecidae (surtout *Centetes Ecaudatus*), plusieurs os de *Cryptoprox ferox*, dont un calcaneum, peut-être selon Szalay des dents d'*Ulna* et des fragments de chien domestique (2).

Carré A1 du sondage I contenait une couche charbonneuse entre 15 et 17 cm sous la surface, des ossements abondants où dominent les Tenrecidae et les

-
- (1) Identification par Mme Francine Salvat du Laboratoire de Biologie Marine et de Malacologie de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, que nous remercions très vivement.
 - (2) Un rapide examen a été fait par J.J. Petter puis par Alan Walker et Fred Szalay lors de leur passage à Madagascar en 1970. En 1971, Mrs Laurie Godfrey a fait des identifications très précises et c'est sur la base de ses remarques qu'on peut assurer qu'il n'y a pas pour le moment de Lémuriens disparus dans nos trouvailles de Rezoky.

bovidés, des fragments de produits de forge, une bague en Fer (Rzky S.I.-Ca-A1/4 - Fig.5 -qui peut avoir été un ornement ou était simplement destinée à enserrer le manche d'un couteau), des poteries locales.

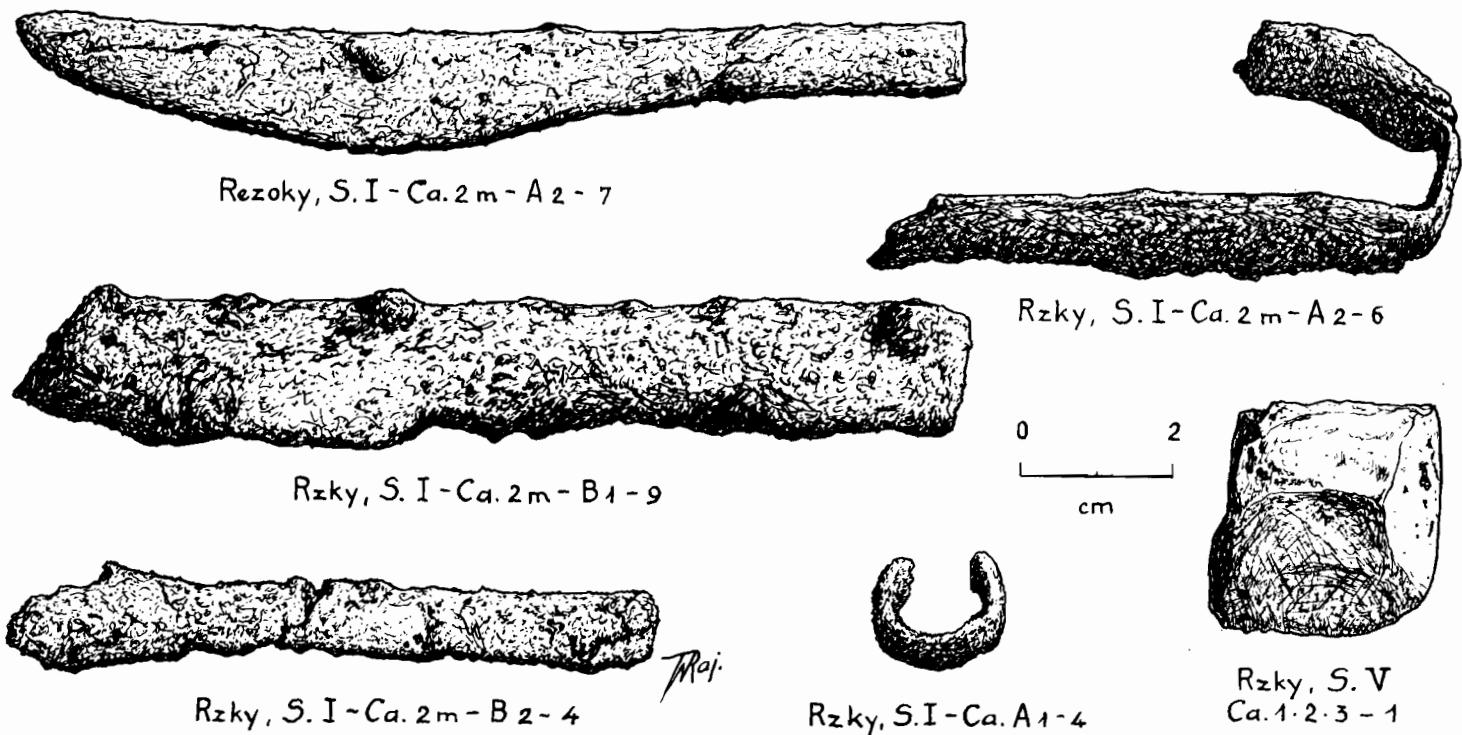


Fig. 5 - OBJETS EN FER

La poterie locale non décorée est à peu près équivalente en nombre (22 tessons) et en poids (250 g) à la poterie décorée (20 tessons) et (290 g). Parmi les tessons décorés, le peignage prédomine, parfois à peine visible, parfois un peu imprimé et réparti en secteurs géométriques, devenant souvent côtelé (les tessons de poterie locale sont représentés sur les figures 6, 7 et 8).

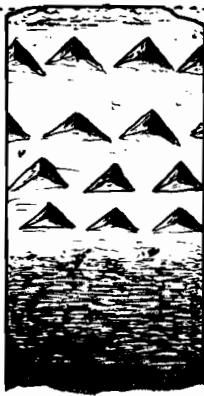
Le haut des bords porte des motifs en zigzag, qui peuvent devenir des bourrelets contenant des triangles en impressions; les points peuvent être aussi disposés en lignes autour du col. Le motif des lignes en zigzag en relief obtenu en impressions des triangles dans les interstices est très courant dans le site II-bis de Kingany (Baie de Boina) daté du XVème siècle et du début du XVIème siècle.

Carré A2 a livré une riche moisson d'objets divers : un couteau en fer (Rzky S.I A2/7) que les ouvriers ont appelé *fitohy* (ou *fitory*) jadis utilisé pour couper les fibres des nattes en *vondro* ou en *vinda*; un crochet en fer (Rzky S.I A2/6); quatre perles en verre : une grosse hémisphérique jaune, une sphérique aplatie rouge, une sphérique aplatie jaune, une jaune annelée; un fragment d'ocre (à poterie) ayant été utilisé (*anjofo*, dans le Nord de Madagascar, on dit *anjozomena*); une pièce travaillée en os (Rzky S.I A2/4) qui nous semble être une ancienne pièce de jeux d'échec *samantsy*, comme en a décrit Ardant du Picq dans l'Ikongo. La poterie locale est là encore abondante. Il y a 30 tessons non décorés pesant en tout 950 g. L'un (Rzky S.I A2/1) appartient à une jarre au col droit. Rzky S.I A2/4 présente une oreille

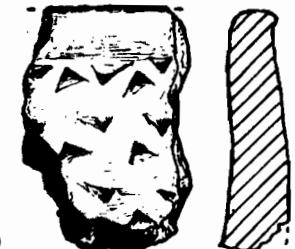
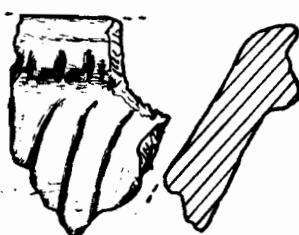
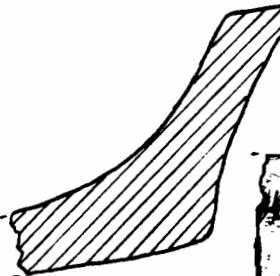
0 2
cm



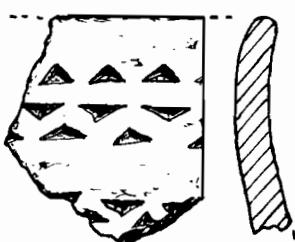
Rzky, 70-4



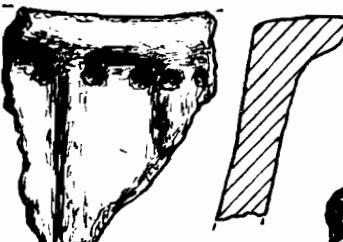
Rzky, S.II-Ca.2m-1



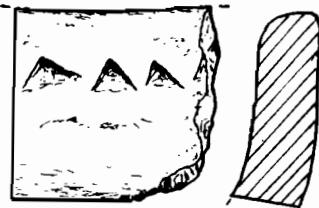
Rzky - S.I
A1-9



Rzky, 70-5



Rzky, S.I
Ca.2m-A2-8



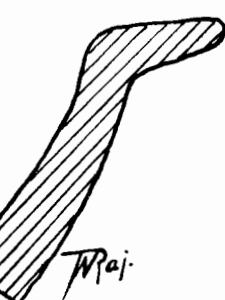
Rzky, S.IV-Ca.1.2-2



Rzky, S.I-Ca.2m-A2-7



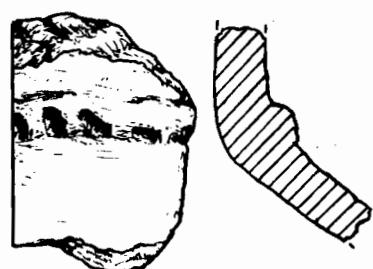
Rzky, S.I-41-1



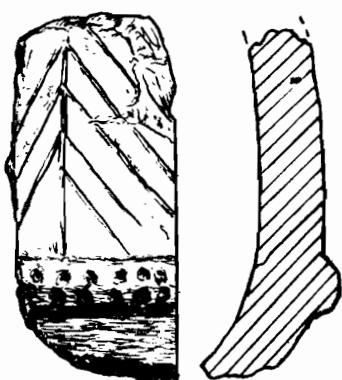
Maj.



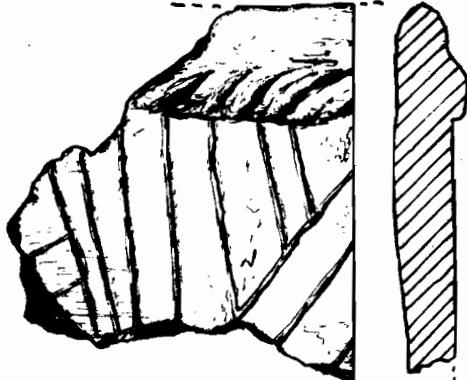
Rzky, S.I-Ca.2m-B1-4



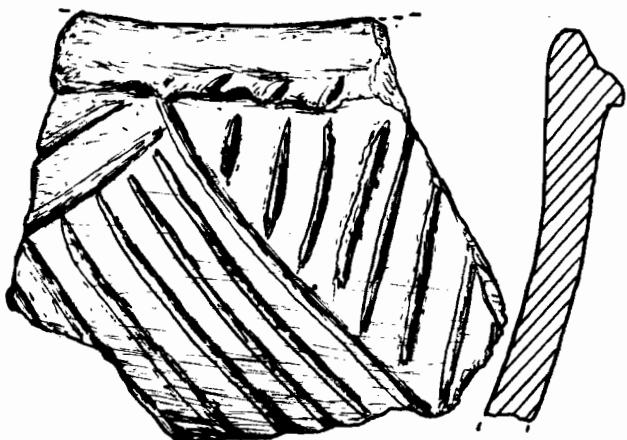
Rzky, S.I - A1-5



Rzky, S.V-Ca.1.2.3-2



Rzky, S.I-Ca.2m-B1-1



Rzky, S.I - B2-1

Fig. 6 - POTERIE LOCALE - MOTIFS

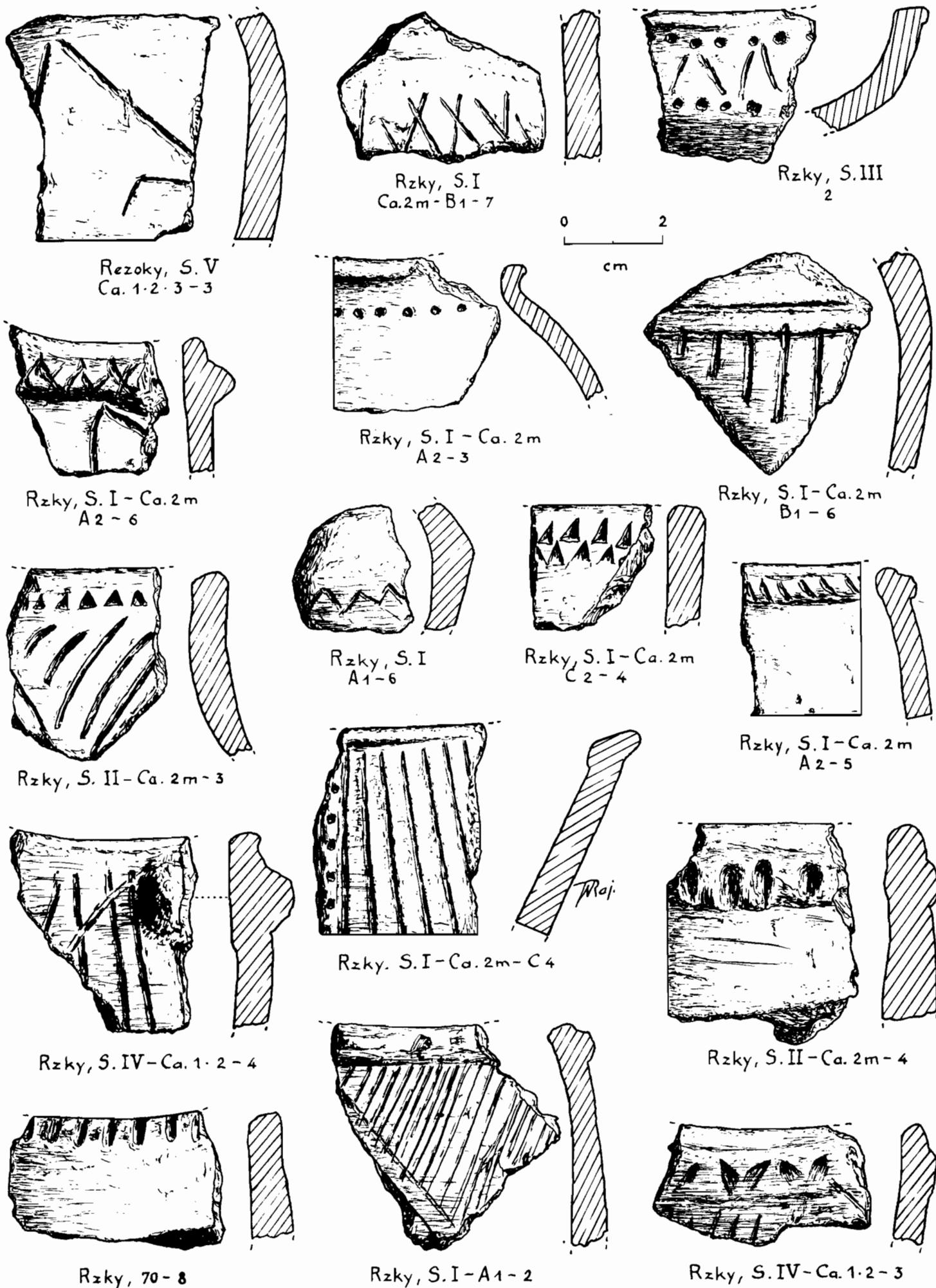


Fig. 7 - POTERIE LOCALE - MOTIFS

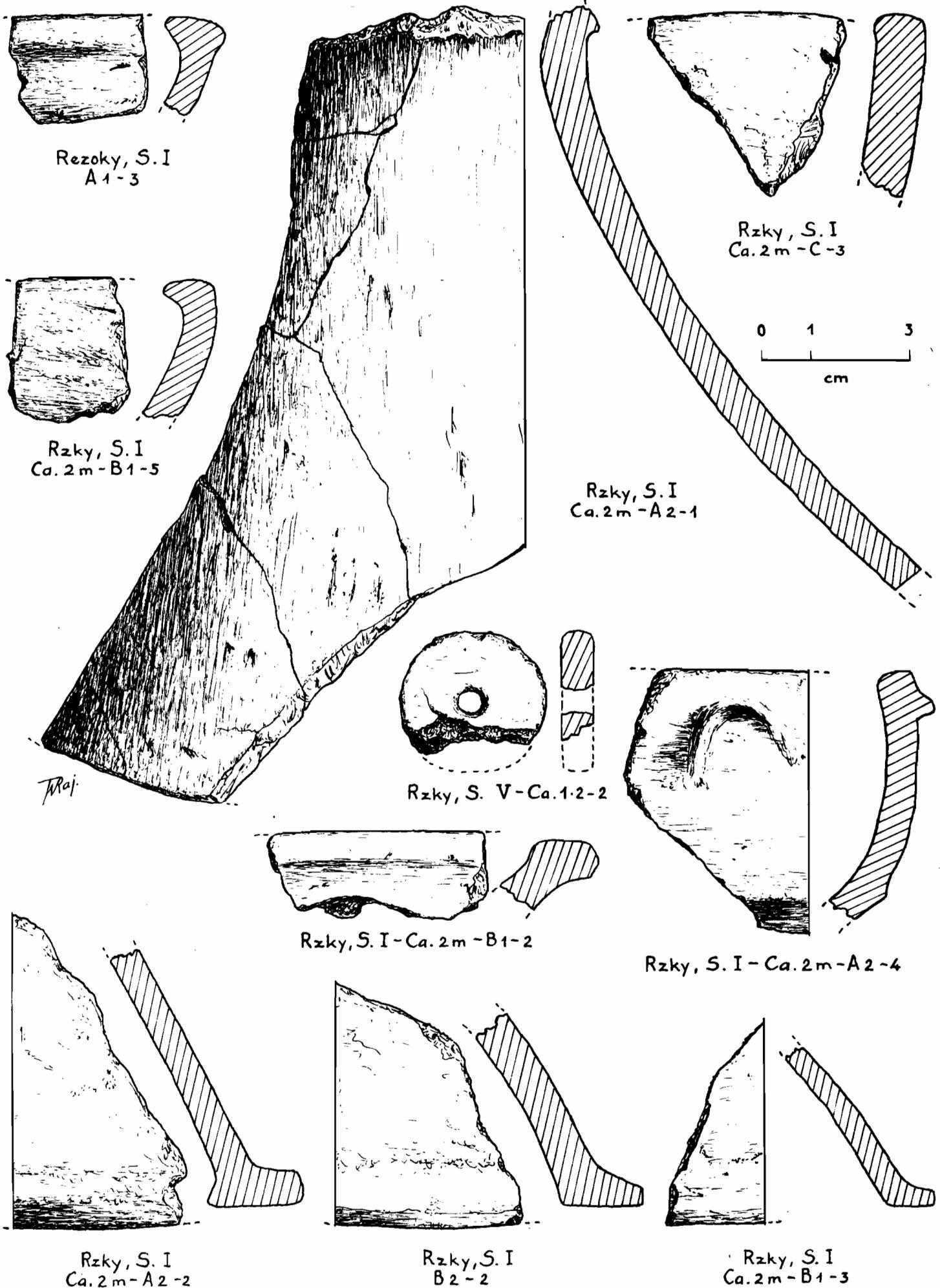


Fig. 8 - POTERIE LOCALE NON DECOREE

de préhension. Rzky S.I A2/2 a pu faire partie de récipients au fond plat. Sur les 18 tessons décorés pesant 220 g, le peignage à stries espacées se rencontre sur 14 tessons; les motifs décoratifs du pourtour des récipients sont variés : points, protubérances, stries, hachures, etc ... Enfin, comme partout ailleurs dans ce sondage, les os de bovidés et de Tenrecidae ainsi que les coquillages *Helicophanta vesicalis* sont nombreux.

Carré B1 contenait une lame de fer (Rzky S.I B1/9), de la poterie locale et des débris de cuisine. Parmi les tessons non décorés, on remarque un tesson de bord à biseauté incurvé vers l'intérieur (Rzky S.I B1/5); un autre est au contraire oblique externe (Rzky S.I B1/2) d'une allure fort courante dans l'ensemble de Madagascar.

Sur les 19 tessons décorés pesant 225 g, le motif peigné à larges stries en secteur triangulaire (Rzky S.I B1/1) est fréquent, avec parfois, un motif de bord cordé. Il arrive que les rainures du peignage sont si marquées qu'elles mettent en relief de véritables côtes rappelant celles du céladon flûté (Rzky S.I B1/4), mais quelquefois ces rainures sont très irrégulières.

Parmi les affûtoirs communs à Rezoky, B1 a livré un exemple particulièrement affiné (Rzky S.I B1/8, fig.9). Dans les vestiges animaux, on a reconnu de nombreux *Helicophanta vesicalis* et *Tenrecidae*, une dent et un os de pied de bovidé, un fragment de carapace de petite tortue, des os d'*Hapalemurs* et de *Lepilemurs* actuels; Mme Laurie Godfrey est sûre qu'ils n'appartiennent pas à des espèces disparues comme l'*Hadropithèque*.

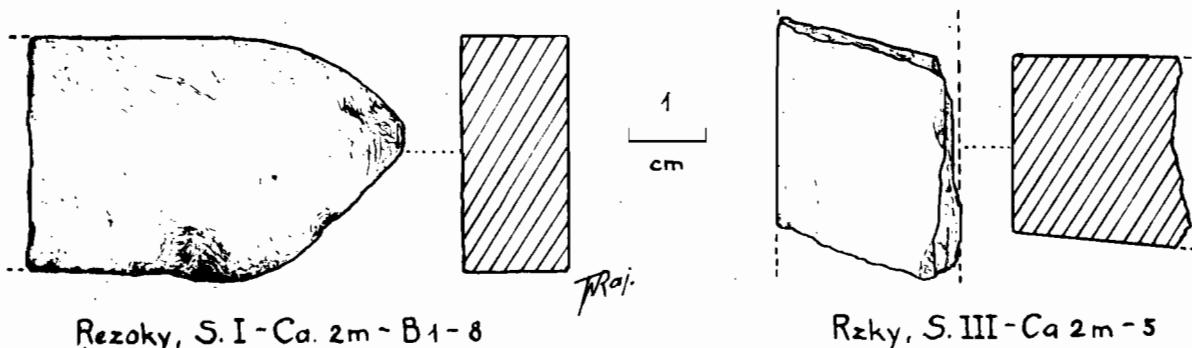


Fig. 9 - AFFUTOIRS

Carré C1 - La poterie locale non décorée comprend 22 tessons dont un seul (Rzky S.I C1/3) est remarquable par l'allure très plate du bord supérieur. La poterie locale décorée (14 tessons 100 g) est entièrement, sauf dans un cas, ornée de stries à larges espacements. Ces stries sont bordées parfois sur le bord de points, parfois disposées verticalement (Rzky S.I C4); elles peuvent être aussi recoupées par des hachures. Le tamisage a produit de notables quantités d'escargots et de *Tenrecidae*, mais aussi trois morceaux de minéraux de fer affinés.

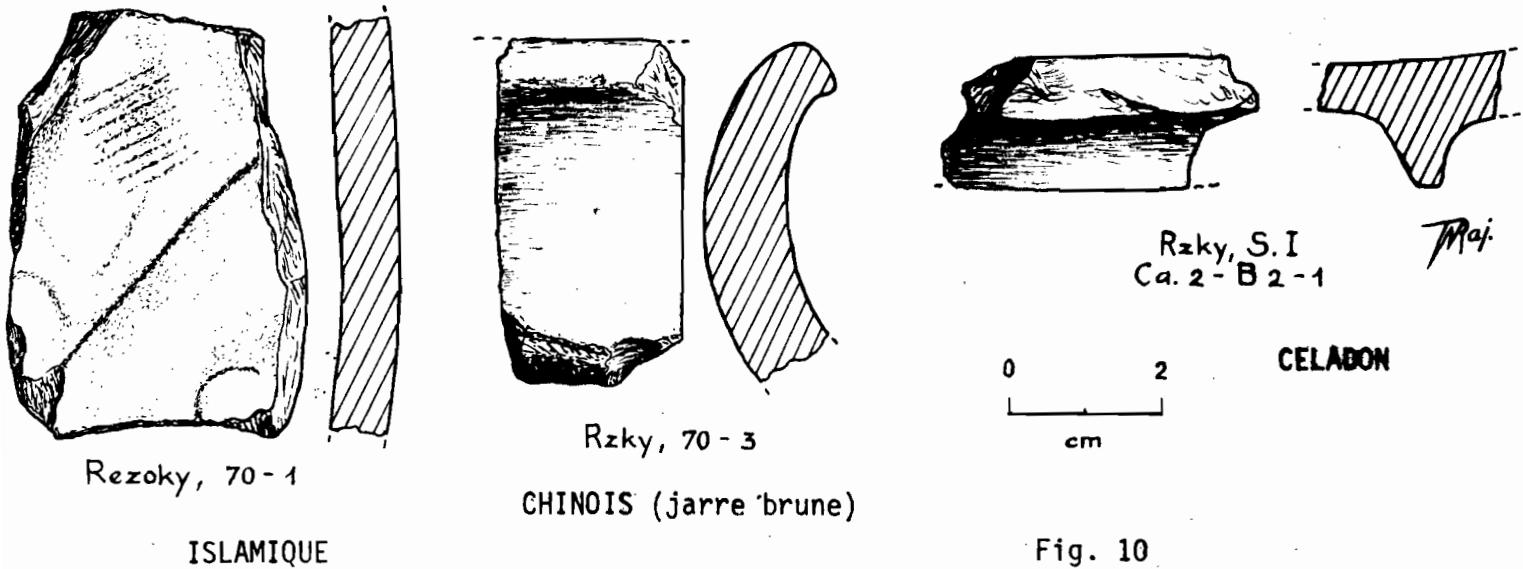
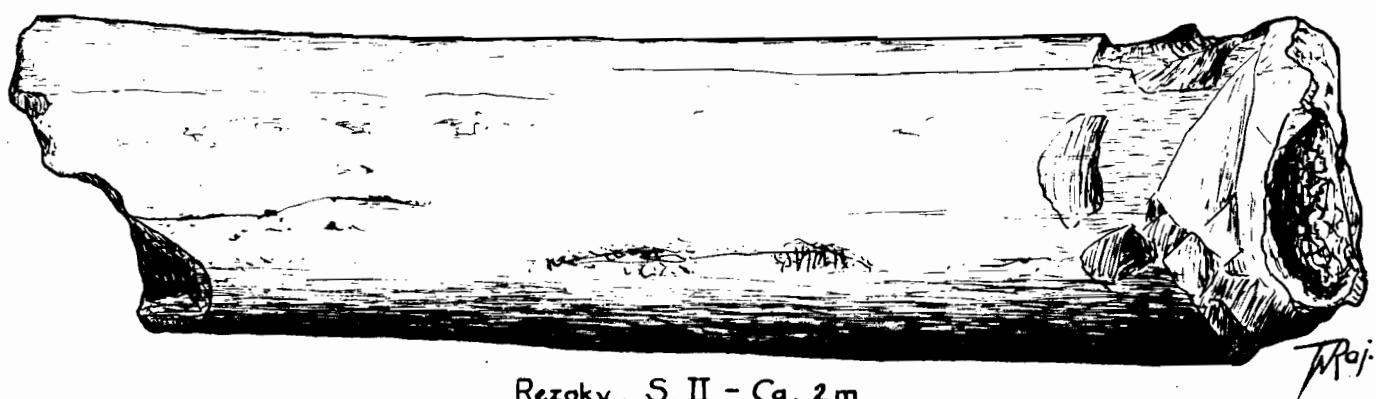


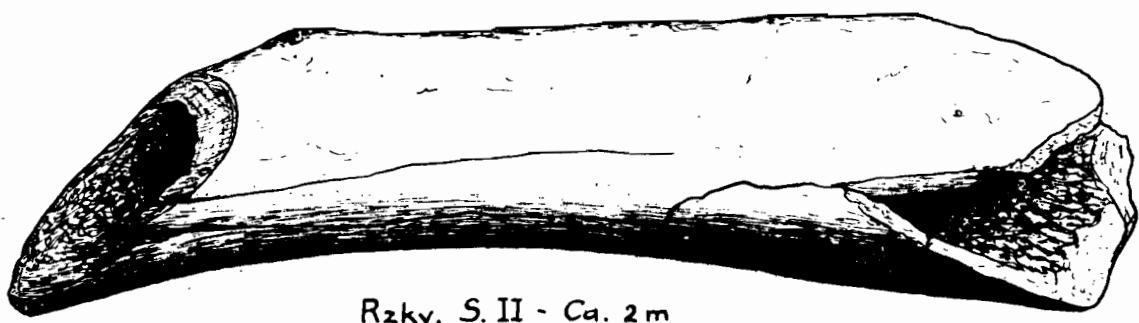
Fig. 10

REZOKY



Rzky. S. II
Ca. 2m

0 2
cm



Rzky, S. II - Ca. 2m

Fig. 11 - OS DE BOVIDES PORTANT DES MARQUES

Carré B2 - qui s'aminçissait considérablement dans le coin Sud-Est n'a pu être prélevé intégralement. Cependant, parmi les découvertes figure une lame de fer (Rzky S.I B2/4) un tesson de céladon (base du bol) (Rzky S.I B2/1, voir fig.10), deux perles sphériques aplatis (une jaune et une verte).

Sondage 2 est un carré de 2 m creusé jusqu'à 90 cm de profondeur. Il contenait une énorme quantité d'os de bovidés. Ceux-ci portaient des traces d'entailles bien visibles et nous en avons reproduit trois exemples. Dans ce coin de "l'abattoir" des gens de Rezoky, on a recueilli aussi un affûtoir de section carrée, des morceaux de fer provenant du travail de la forge et 17 tessons de poterie locale dont un a une ligne de triangles imprimés au-dessus (Rzky S.II 3) de stries, et l'autre une moulure en relief près du bord parsemé d'impressions au doigt (Rzky S.II C4) (fig.11).

Sondage 3 a été simplement la mise à jour au pinceau d'une série d'ossements qui affleuraient à la surface du sol. A l'étude en laboratoire, ils se sont révélés appartenir tous à des bovidés. Parmi les autres objets récupérés, il y a un affûtoir (Rzky S.III C5) et quelques tessons de poterie locale dont un (Rzky S.III 2) est assez insolite puisqu'il a un motif fait de deux rangées de points que relient des stries obliques, rappelant ainsi l'entrelacement de l'attache de la corde du tambour.

Sondage 4 a consisté dans le rafraîchissement d'une coupe de 25 cm d'épaisseur apparue dans un sillon d'érosion. On a retrouvé là une perle sphérique aplatie bleue et une autre jaune.

Sur les 10 tessons de poterie locale, 8 ont un décor peigné ou flûté. Les bords ont un motif à zigzag, à triangles imprimés (Rzky S.IV Cal-2/2 et S.IV Ca-1/2/3). Une bosse de préhension est visible sur Rzky S.IV Ca-1/2/4.

Sondage 5 a permis de procéder au tamisage de deux demi-carrés d'une zone exposée. On a noté une perle rouge sphérique aplatie, un morceau de quartz qui paraît être une ébauche de perle, un morceau de fer ayant été fondu dont une paroi est lisse (Rzky C.V Ca-1/2/3/1), un disque de fuseau pour filer (*Hoko-pañindrea* : Rzky S.V Ca-1/2/2) et des tessons de récipients de poterie locale où les stries dominent, mais l'un (Rzky S.V Ca-1/2/3/3) a une décoration linéaire peu ordinaire.

Sur l'étendue de la surface, on a essayé de compléter la collection issue des sondages par des ramassages superficiels. Parmi ces trouvailles, il y a deux tessons importés, l'un provenant d'une jarre chinoise (Rzky 70-3), brunâtre, l'autre avec des stries rappelant celles des sgraffiato antérieurs. Kirkman pense que ces tessons, comme l'imitation islamique du céladon du sondage I date du XVIème siècle, au minimum de la première moitié du XVIIème siècle.

Sur la surface, parmi les poteries locales, deux présentent ces séries de triangles si courantes à Kingany. Un seul a ces grosses moulures verticales et horizontales (Rzky 70-6) si communes à Asambalahy.

APPRECIATION SUR LA CIVILISATION DE REZOKY

D'après les découvertes du site, on peut donner certaines indications sur l'ancienne civilisation de Rezoky :

elle se situe vers le XVIème et le XVIIème siècle, c'est-à-dire, un peu avant que surgisse le complexe socio-politique du royaume Sakalava;

- les Rezokiens étaient pasteurs et possédaient de nombreux bovidés qu'ils consommaient;
- la chasse était couramment pratiquée; on mangeait les lémuriens et les *fosa* (*Cryptoproctes ferox*) qui cohabitent d'ailleurs normalement avec les lémuriens en se nourrissant de certaines espèces. Jusqu'ici, on n'a pas trouvé d'espèces fossiles, mais un développement considérable des fouilles en révélerait peut-être. Si les Rezokiens ont vécu à une époque où les grands lémuriens venaient de s'éteindre, on peut, au moins, assurer qu'ils ont bénéficié d'un milieu naturel plus favorable que celui d'aujourd'hui; les lémuriens ne se trouvent plus maintenant que dans les plus grandes forêts-galeries éloignées de Rezoky. Les Tenrecidae étaient aussi fort abondants alors qu'aujourd'hui, on en trouve assez peu même en saison humide;
- les ressources de la chasse étaient complétées par celles du ramassage des mollusques d'eau douce *Helicophanta vesicalis* et *Clavator clavator* que l'on trouve facilement à la saison chaude et humide;
- à en juger par les scories et les lingots de fer concentré, le travail de la forge se pratiquait à Rezoky. La poterie locale est d'une extrême variété de motifs décoratifs. La découverte des fragments d'ocre pourrait faire penser à son utilisation pour les poteries, mais aucune de celle-ci ne semble avoir été enduite de rouge ou de graphite; les ouvriers disent que l'ocre sert à enduire le visage pour le traitement de certaines maladies;
- les Rezokiens étaient en contact avec le commerce international d'alors puisque parvenaient jusqu'à eux les céramiques chinoises et islamiques et les perles indiennes qu'on négociait sur les côtes malgaches; les habitants taillaient aussi peut-être le quartz.

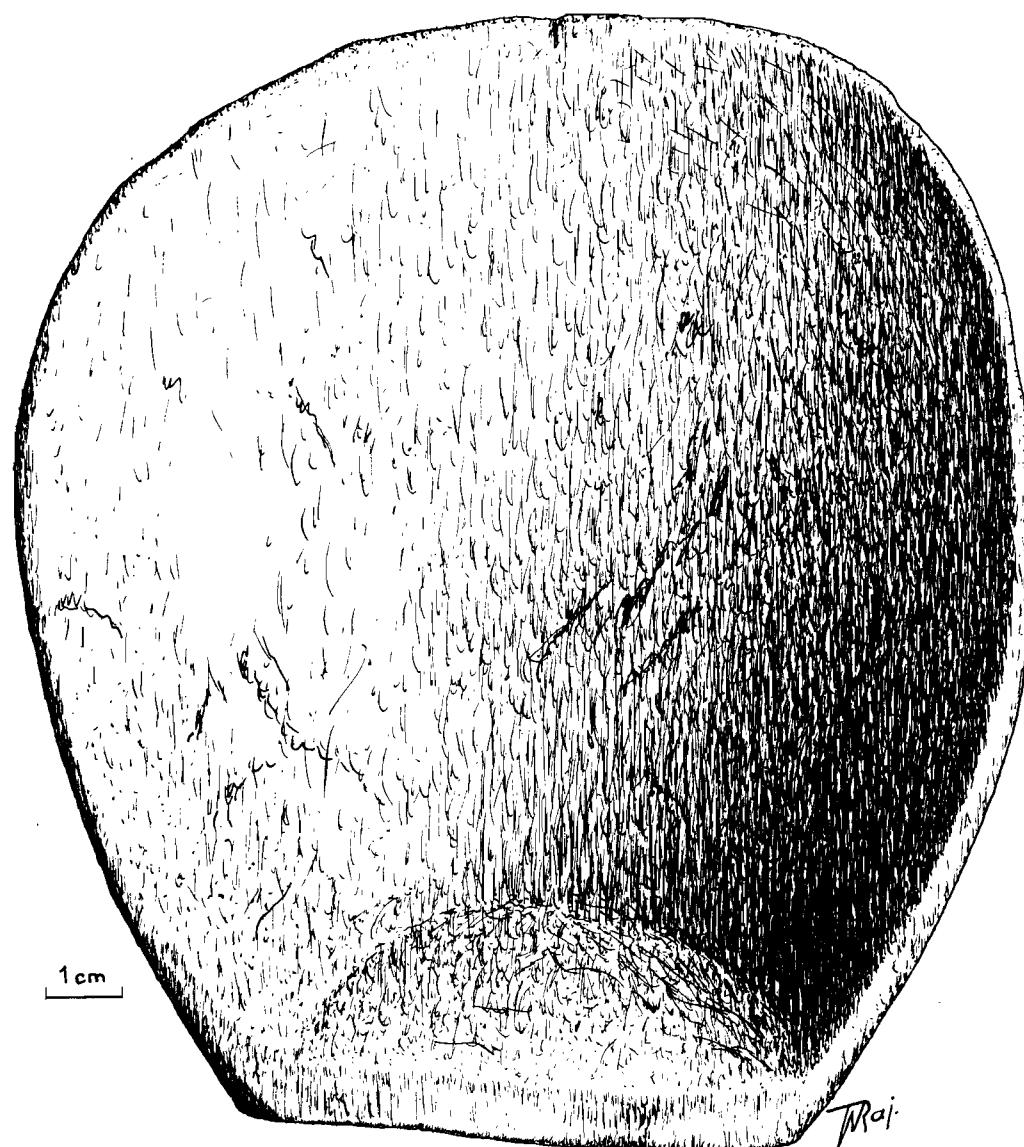
Le genre de vie était donc assez diversifié; même les jeux n'étaient pas inconnus puisqu'on devait posséder le *samantsy*.

Par certains côtés, les Rezokiens seraient assez proches des Vazimba de l'Ouest ou des Mikea qui vivent de pêche, de chasse, de cueillette et d'un peu d'agriculture et même d'élevage. Une description fort vivante de Mikea du XIVème siècle est donnée par A. Grandidier dans ses Souvenirs (1970).

*"En suivant le Maitampaka pour me rendre à Manja, je me suis croisé avec trois Miheha qui, le sagaye à la main et la tête couverte de la peau d'une bosse de zébu (cette peau de bosse qui a la forme d'une grande coupe et qui est imperméable sert à de nombreux usages; c'est non seulement un couvre-chef original et peu coûteux, mais un plat pour offrir un mets aux convives ou une assiette pour manger sa portion, un vase pour puiser de l'eau dans une rivière ou à une source et pour la boire, etc ...) portaient pendus à un bâton des calebasses de miel et des ovys ou ignames sauvages. Les Miheha sont des tompontany, les plus anciens habitants de cette région; ils habitent les bois par ménages isolés ou par petits groupes vivant surtout, malgré les quelques plantations et le peu d'élevage qu'ils font, de chasse et de racines sauvages; de tantana roy lela (*Phaner furcifer*) et autres marques nocturnes, de Keloro (*Centates ecaudatus*), du miel, de babo (*Dioscorea behandry*), d'ovy (*Dioscorea* d'espèces diverses), de kabija, (*Tacca pinnatifida*), etc ...".*

Cependant, le genre de vie de Mikea tel qu'on peut encore l'observer dans la région de Basibasy est très fluctuant; ainsi des Masikoro sédentarisés vont chercher de la nourriture en forêt (*mamango ala*) d'une façon plus

ou moins prolongée selon la période de soudure; pour déterrer les tubercules sauvages ils se servent du *kipao* (fig.12).



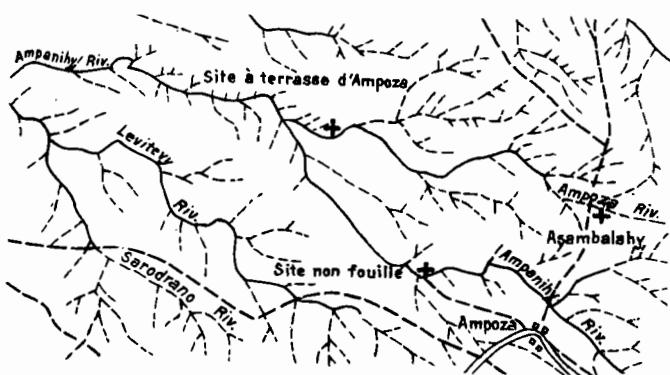
70-1-21
Mik.

Fig. 12 - KIPAO
Pelle à fouir des chasseurs Mikea (région de Vorehy)

Les Rezokiens devaient eux aussi "battre la forêt" (*mamango ala*) dont des témoins subsistaient sans doute un peu partout, mais comme les Tamby et à la différence des Mikea, ils pratiquaient la forge; à en juger par l'étendue du site, ils ne vivaient pas en petites familles mais en collectivité comme les villages bara actuels (40 à 150 personnes). Le genre de vie mikea est un mode d'existence un peu relique et dégénéré, tandis que celui de Rezoky devait être beaucoup plus pourvu.

LA CIVILISATION D'ASAMBALAHY

Asambalahy est une colline située aux sources de la rivière Ampoza à 3 km au Nord de ce village sur le sentier qui mène à Ambondro (fig.13); sur une surface d'environ 150 m de rayon, on voit dispersés des ossements de bovidés et des nombreux tessons de poterie locale. Un de nos guides aux sites paléontologiques des rivières Ampoza et Ampanihy (voir plus haut l'article sur les sites de subfossiles dans la région d'Ankazoabo par R. Battistini), voyant notre intérêt pour les ossements nous fit connaître l'existence d'Asambalahy où pâtraient ses bœufs.



La couche archéologique a été complètement érodée et nulle part, on ne voit d'accumulation supérieure à une dizaine de centimètres. Heureusement, un incendie de pâturage avait fort opportunément éclairci le site.

Asambalahy a fait l'objet de récoltes minutieuses de surface. On y a découvert une poterie locale dont les motifs sont assez variés et recherchés, quelques tessons de poteries importées, des objets en fer, un morceau de verre bleuté et divers affûtoirs.

Sur la figure 14, on a présenté un échantillonnage assez varié de cette poterie locale; les tessons proviennent de marmites et peut-être de jarres. Il est probable que les habitants d'Asambalahy faisaient eux-mêmes ces récipients puisqu'un galet pour le polissage y a été découvert.

Les motifs décoratifs commencent au-dessous du bord qui est lui-même légèrement renflé. Dans le cas le plus simple, ce sont des simples points ou impressions punctiformes en lignes ou en groupes. Ces points peuvent être également inclus dans les bandes horizontales; le peignage est également courant en lignes verticales, horizontales, obliques, parfois en hachures.

A Asambalahy, la poterie locale s'orne aussi des moulures sur le bord externe des récipients; ces moulures qui se combinent parfois avec les motifs précédemment décrits rappellent le céladon flûté, courant à cette époque parmi les céramiques importées à Madagascar.

Trois tessons de céramique importée ont été ramassés; deux paraissent appartenir à une bonne imitation islamique du céladon ou à une pauvre qualité de céladon chinois, un troisième est persan et possédait un vernissage bleuâtre.

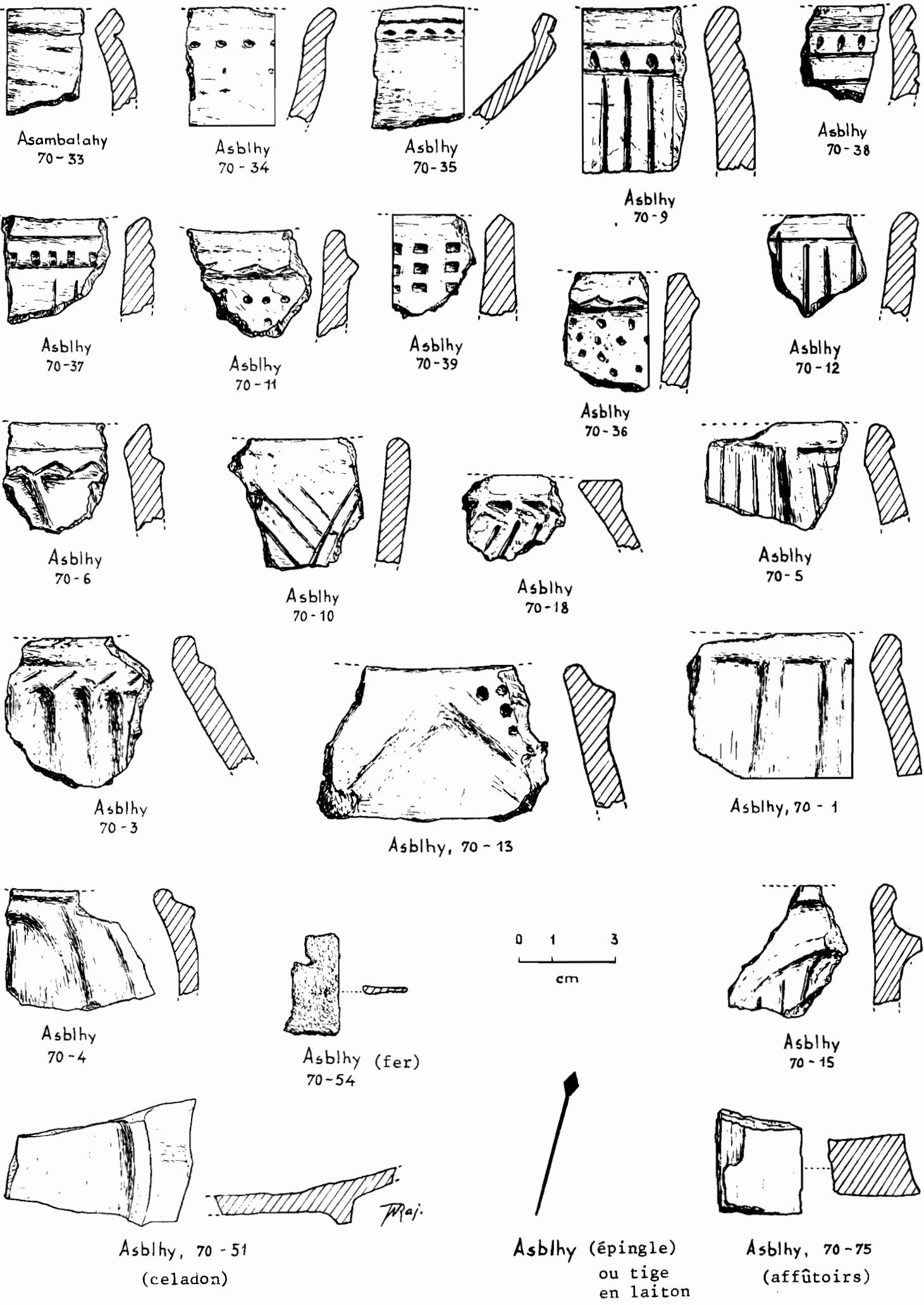


Fig. 14 - POTERIE LOCALE ET OBJETS

Le fragment de verre est si minuscule qu'on ne peut déceler à quel type de bouteille il appartenait; la petite perle en métal (laiton ?) montée sur une petite tige avait sûrement un effet décoratif (1). Le fragment de fer doit provenir d'un couteau (Asblhy 70-54). Les affûtoirs sont courants; celui qui est représenté (Asblhy 70-75) a été fait dans un morceau de bois silicifié.

Les débris animaux sont nombreux, mais par suite de l'état d'érosion du site, on ne peut en faire un inventaire précis comme à Rezoky; les morceaux d'os de zébus sont courants, mais d'autres plus petits très détériorés ont pu appartenir à des lémurs et à des Tenrecidae.

Parmi les coquillages, on a trouvé un peu d'*Helicophanta*, de *Clavator* et des débris d'oeufs d'*Aepyornis*, qui paraissent en association avec le midden.

COMPARAISON ENTRE REZOKY ET ASAMBALAHY

Des grandes similarités paraissent exister entre Rezoky et Asambalahy : genre de vie chasseur et pasteur, poterie locale très variée avec des motifs identiques ou apparentés, usage et forge du fer, importation de certains objets faits à l'extérieur de Madagascar (céramiques).

Mais des comparaisons de détail font apparaître des différences; certes dans les deux cas, les motifs de la poterie locale sont en moulures ou en impressions, avec des bords de récipients décorés de manière analogue; le peignage à stries espacées existe dans les deux cas; mais les motifs triangulaires ou à zigzag que nous avons rapproché de celles de Kingany n'existent qu'à Rezoky. Inversement, les grosses moulures verticales et horizontales (Asblhy 70-1) ou même obliques (Asblhy 70-13) n'ont été trouvées que dans un seul cas à Rezoky (Rzky 70-6).

Parmi les tessons de céramique importée d'Asambalahy figure une belle imitation islamique du céladon à couleur vert-clair que James Kirkman a trouvé dans les niveaux du XIV et du XVème siècle de la grande mosquée de Gedi. Un autre tesson, sans doute persan à pauvre enduit bleuâtre, se retrouve aussi dans les niveaux du XVIème siècle de Gedi. Les tessons islamiques et chinois de Rezoky se trouvent dans des niveaux plus tardifs au Kenya (XVI et XVIIème siècle).

Il faudrait donc en conclure qu'Asambalahy est légèrement antérieur à Rezoky; le premier aurait prospéré du XIVème au XVIème siècle et le second du XVIème au XVIIème siècle. Ce serait pendant ce laps de temps que la décoration à grosses moulures si populaire à Asambalahy aurait été à peu près abandonnée. Nous avons là peut-être un précieux repère pour la chronologie de la poterie locale, tout comme d'ailleurs pour le style à impressions triangulaires présent à Kingany du XVème au XVIème siècle et à Rezoky du XVIème au XVIIème siècle.

(1) Dessinée de mémoire car cet objet a été égaré dans le voyage de retour.

L'acquisition de céramiques et de perles véhiculées par les Islamisés n'a pas été pour nous une médiocre surprise; mais, à titre de comparaison, on peut indiquer que selon Garlake, les poteries chinoises parvenaient bien en plein XVIIème siècle au cœur de la Rhodésie.

L'étude des civilisations de pasteurs-chasseurs-forgerons de Rezoky et d'Asambalahy lève pour la première fois un peu du voile de mystère qui recouvre le passé des civilisations de l'Ouest. Il faudra relier ces cultures, peut-être bantoues, à celles plus anciennes de la Côte et à leurs prototypes du continent africain.



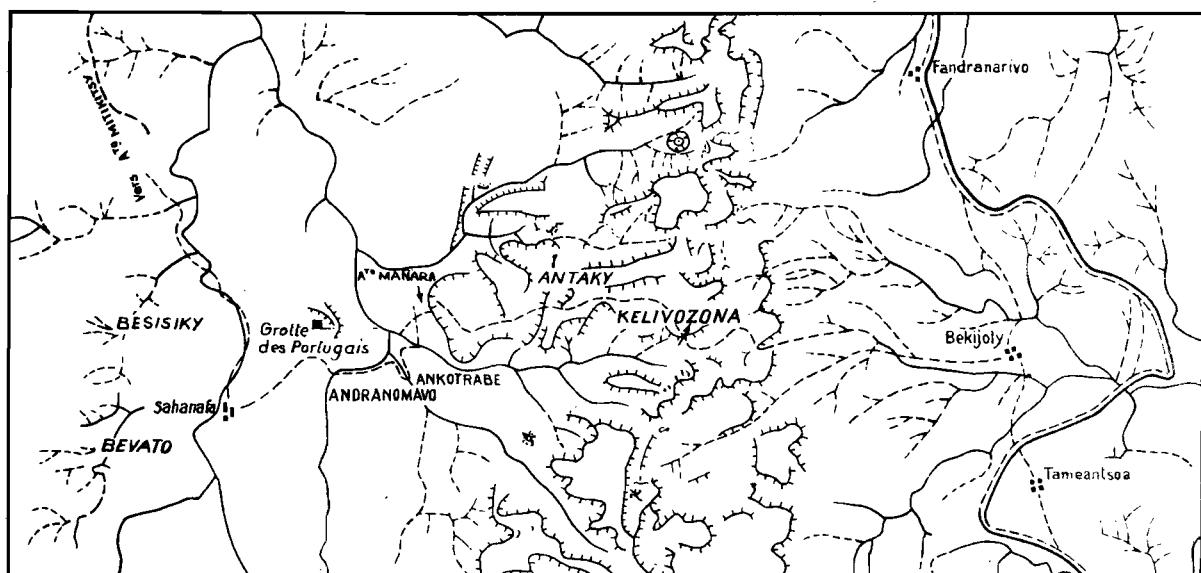
relevé archéologique du site de teniky dit «grotte des portugais» dans l'isalo

RAMILISONINA et JEAN AIME RAKOTOARISOA

Ce site est un de ceux dont la réputation est bien établie à Madagascar. Chaque année, les touristes le visitent et y commettent de nouvelles dépréciations. Il a été signalé par divers auteurs comme Faublée et Michel, décrit pour la première fois par Paulian et Dommergues; enfin un numéro spécial de la Revue de l'Office du Tourisme de Madagascar n°33 (année 1963) lui a été consacré et contient d'intéressantes observations de Paul Ginther et de Jean-Claude Hébert.

Dans le cadre du programme des recherches sur les Portugais à Madagascar auquel a contribué la fondation Gulbenkian de Lisbonne, nous avons, sous la direction de M. Pierre Vérin, procédé au premier relevé archéologique détaillé de ce site.

Teniky est indiqué sous le nom de "grotte des Portugais" sur la coupure Marandra, feuille I 55 de la carte de Madagascar au 1/100.000ème (lat.24°78', longit.47°75'). On y accède en prenant la route non entretenu de Beroroha qui se dirige de Ranohira vers Andriamanero puis vers Tameantsoa (fig.1). Ensuite le sentier pour piétons qui escalade les montagnes de l'Isalo à Tsimivositra, traverse le canyon de Kelivozona, redescend à Ambatomana et enfin bifurque vers le Nord un peu avant le village abandonné de Sahanafo. Il doit exister par le Nord-Ouest, sans doute vers la Haute Malio et Ambatomitikitsy à un accès moins éprouvant pour l'effort physique. Nos guides nous ont aussi assuré qu'on pouvait se rendre à Teniky depuis le village de Fandranarivo-Berenty.



Le cirque de Teniky a une allure cordiforme (fig.2) et fait dans le sens Nord-Sud 420 m de longueur. Du côté Nord-Est, Est et Sud-Est une falaise abrupte forme limite. La ramifications des cours d'eau donne au centre du cirque une zone aquifère permanente.

Du côté Nord-Ouest, pour mieux délimiter le cirque, les anciens habitants avaient établi un mur sur plus de 250 m.

Nos prédecesseurs ont signalé, en particulier Hébert et Ginther, une série de sites sur lesquels nous allons donner quelques indications :

1. La petite grotte bien levée par R. Paulian a la forme d'un triangle isocèle de 5,30 m de base et de 4,50 m de hauteur. Très basse (1,20 m) elle a été entièrement évidée artificiellement.
2. La grande grotte. C'est un abri sous roche de 14 m de profondeur et qui était limité par un double mur. Une de ses niches Nord possède une décoration à panneau qui évoque un mirhab.
3. Le "marché" semble être une tentative d'éviter une nouvelle grotte qui n'a pas été poursuivie. Un peu au Nord dans le sol, se trouve une fondation d'environ 7 m de longueur.
4. Au centre près du point d'eau, deux gros rochers portent des traces de travail. Ils font penser à un essai de creusement pour une maquette de ce qu'on devait faire en grand dans la falaise.

Nous avons aussi remarqué parmi les autres sites :

1. Le long mur Nord-Ouest qui présente près de la falaise un curieux accès en chicane. Il y a aussi un tombeau (?) cubique en pierre sèche.
2. Surtout une belle série de traces d'habitat; une vingtaine a été portée sur le lever, mais notre liste n'est pas exhaustive. Ce style de construction a été rencontré chez les Sakalava du Nord à Ampasitsaika sur la baie de la Betsiboka.

• •

D'après les tessons de poterie découverts, ce site daterait du XVI^e siècle. Pour nous, il a été élaboré par des Sakalava avant la lettre qu'"encadraient" peut-être des Islamisés. L'utilisation par des naufragés portugais allant de la région de Morombe à la Matitānana vers cette époque n'est pas à exclure, mais aucun élément archéologique ne nous en donne jusqu'ici confirmation.

CIRQUE DE TENIKY
dit de la grotte des Portugais

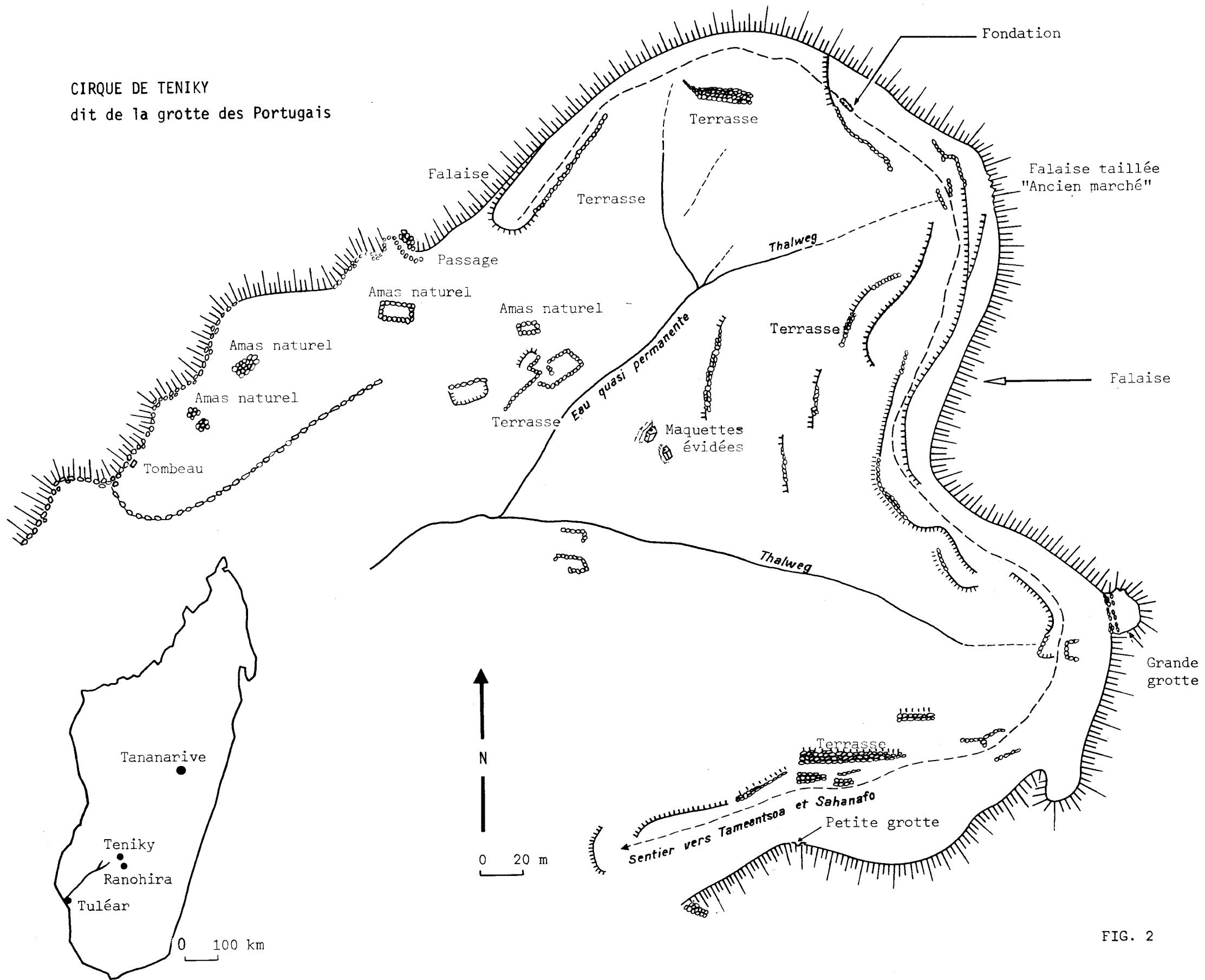


FIG. 2



témoignages archéologiques sur la côte vezo de l'embouchure de l'onilahy à la baie des assassins

R. BATTISTINI et P. VERIN

1. LE GENRE DE VIE VEZO-ANTAVELO

En dépit de son climat assez aride et des ressources limitées de l'arrière-pays, la Côte Sud-Ouest de Madagascar ne semble pas avoir été répulsive au peuplement. Aujourd'hui, les Vezo tirent leur subsistance de la mer et effectuent sur le bord du littoral des migrations de plusieurs dizaines et parfois même de plusieurs centaines de kilomètres en campant sur les plages. Ce genre de vie pêcheur semble avoir été pratiqué sur l'ensemble des côtes Ouest et Nord-Ouest de Madagascar; au Nord de Maintirano jusqu'à la Betsiboka, les Antavelo qui sont les Vezo du Nord se déplacent et campent encore maintenant souvent fort loin de leur base. Ces campements actuels ou anciens se reconnaissent aisément : ils sont en général sur les dunes les plus dépourvues de végétation; ils contiennent des amas de coquillages et d'arêtes associés à une poterie peignée si typique qu'elle mérite le nom de style Vezo-Antavelo.

Jusqu'à l'extrême Sud, ce type de genre de vie semble avoir prévalu sur les Côtes depuis l'époque la plus ancienne, même sur les Côtes de l'Androy où il n'est plus pratiqué aujourd'hui. A l'embouchure du Manambovo, nous avons découvert le site de Talaky où prospérait un établissement de pêcheurs vers le XI et le XIIème siècle (VERIN, BATTISTINI, RASON, 1963, pp.111-127). D'autres sites du même type ont été localisés en Juin 1963, entre Sarodrano et Bevoalavo (VERIN, 1965, pp.133-137).

Les populations au genre de vie Vezo-Antavelo, qu'elles représentent des ancêtres ou non des Vezo actuels, possédaient de gros villages à partir desquels ils effectuaient leurs migrations saisonnières (recherche du poisson *lamatse*) ou de plus longue durée. Sarodrano paraît avoir été un lieu particulièrement favorable pour un établissement constituant en quelque sorte une base. Sur cette flèche ont été découverts plusieurs sites dont l'installation n'est peut-être pas sans rapport avec l'évolution morphologique de la flèche. D'autres sites moins importants que Sarodrano seront ensuite décrits ou mentionnés aux environs de Sarodrano et plus au Nord.

2. LE CADRE GENERAL DE LA FLECHE DE SARODRANO

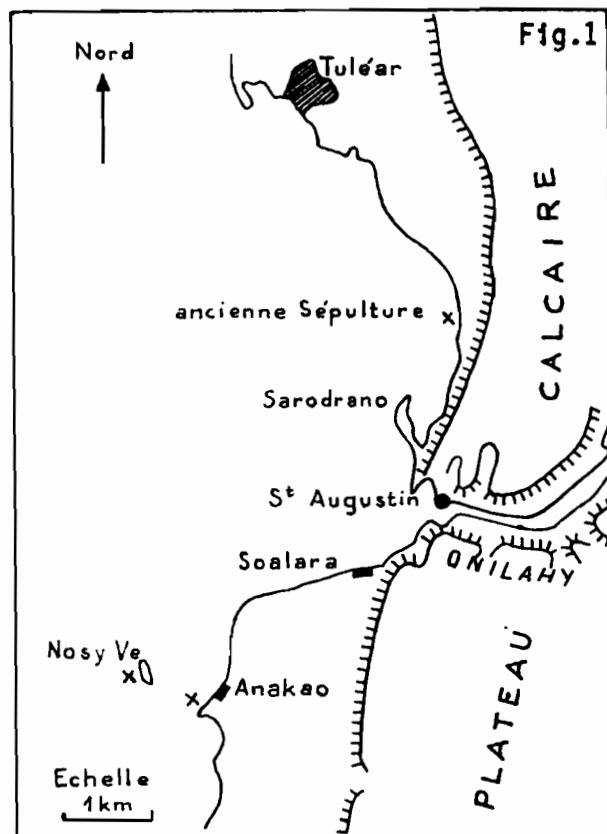
Située à 20 kilomètres au Sud/Sud-Est de Tuléar, la flèche de Sarodrano est une belle accumulation littorale sableuse, de 3,3 km de longueur, immédiatement au Nord de la baie de Saint-Augustin (fig.1). Son extrémité, qui porte le village de pêcheurs Vezo de Sarodrano, est recourbée en un crochet dont la pointe est tournée du côté opposé à celui de la houle dominante, qui vient de l'Ouest/Sud-Ouest.

Dans le secteur, la côte est élevée, avec au Sud une grande falaise vive (Barn Hills), d'une centaine de mètres de hauteur, façonnée dans les calcaires marins tertiaires. L'enracinement de la flèche correspond à la disparition vers le Nord de la grande falaise vive, remplacée par une falaise morte (qui est en même temps un escarpement de faille) dont le pied est encombré par un impressionnant talus d'éboulis quaternaire, à blocs de calcaire parfois de grande taille, cimentés en une brèche à ciment jaune ou rouge selon les endroits (1). La mer attaque cette brèche en une petite falaise vive de quelques mètres de hauteur. C'est aussi dans cette brèche, généralement très dure, qu'est creusée la grotte de Sarodrano (fig.2).

En plusieurs endroits sont continues, au pied de la falaise dans les calcaires marins tertiaires, des résurgences d'eau douce : ainsi dans la grotte de Sarodrano; mais aussi à une centaine de mètres au Nord de l'enracinement de la flèche où l'eau douce jaillit dans la zone *intertidale* au pied de la falaise, en arrière de la mangrove, avec un débit important. Cette dernière résurgence est certainement l'une des causes fondamentales de la fixation, comme nous le verrons, d'un peuplement humain sur la flèche depuis une époque ancienne.

La flèche s'appuie sur un récif frangeant qui la précède vers le large, et sur lequel se brise la grande houle. La largeur de la plature corallienne est assez constante, de l'ordre de 700 mètres. Elle disparaît à l'extrémité de la flèche. Sous le vent de la flèche, au contraire, pousse une mangrove, tout au moins dans les deux premiers tiers à partir de l'enracinement, l'extrémité de la flèche en étant dépourvue.

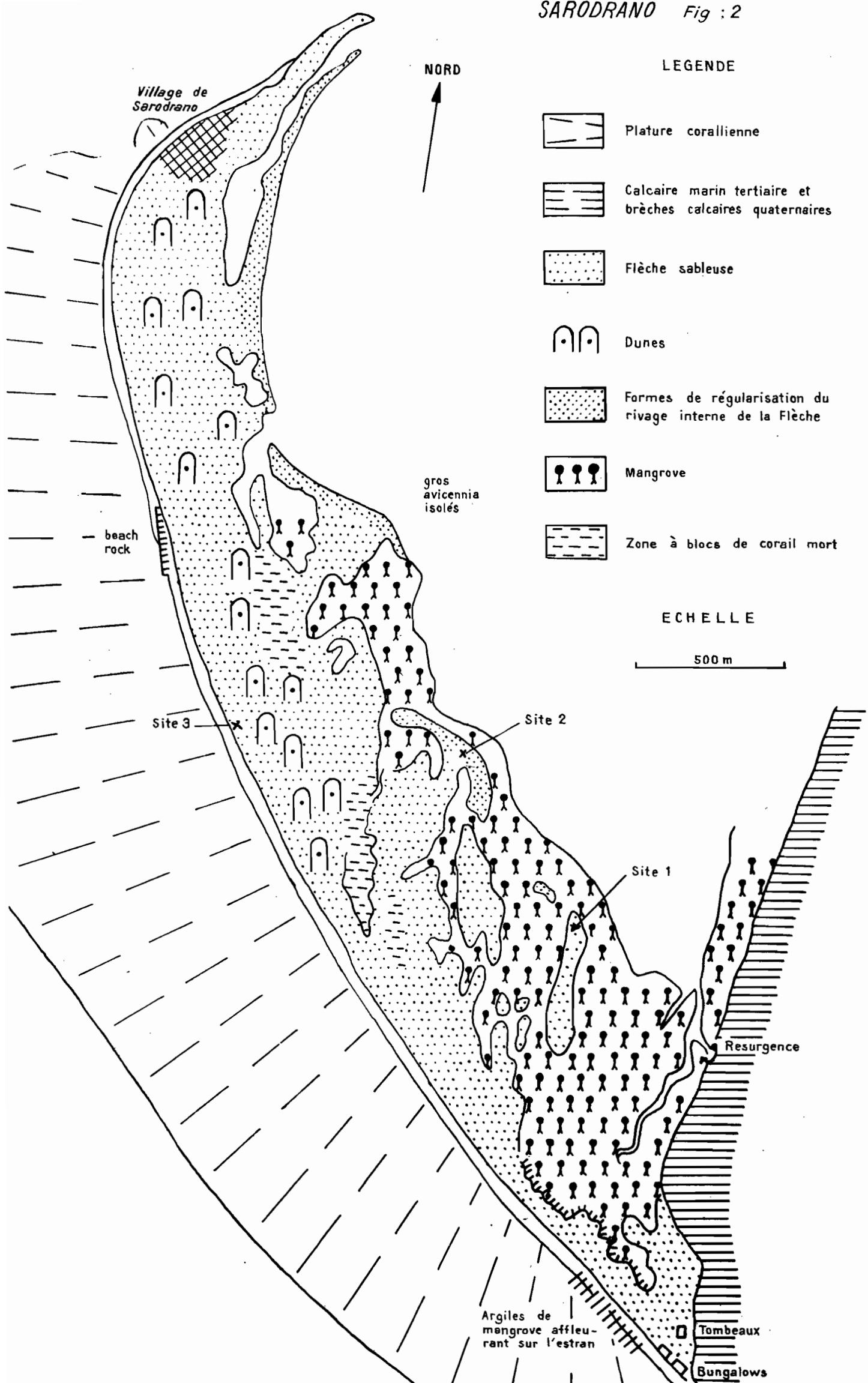
La figure 1 montre la localisation de la flèche de Sarodrano et sa position par rapport au vaste ensemble que constituent le grand récif et le lagon de Tuléar.



3. MORPHOLOGIE ET EVOLUTION DE LA FLECHE

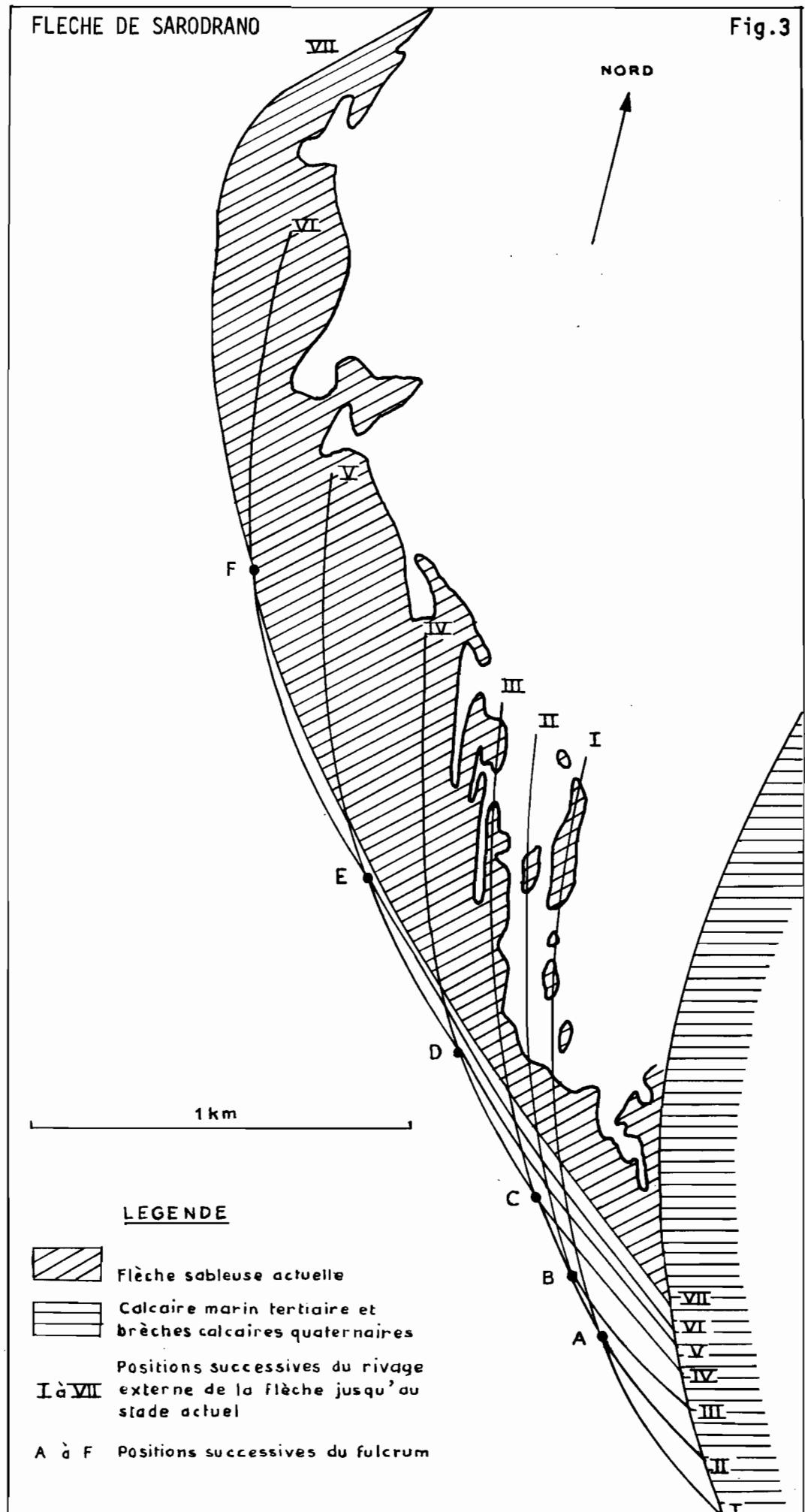
Contrairement à ce à quoi on pourrait s'attendre, le matériel sableux de la flèche n'est pas à dominante corallienne, mais surtout quartzeux. Il s'agit d'un sable très homométrique, fin à moyen, constitué par des grains de quartz bien roulés, identique au sable constituant le cordon et la plage de Saint-Augustin. Comme à Saint-Augustin, les crêtes de plages anciennes, comme la

(1) Ces formations ont été étudiées par J. Blanc, H. Chamley et C. Froget (1966, pp.35-80), qui y voient une brèche pluviale pré-karimbolienne, contemporaine sans doute de l'Ambovombien de l'Extrême-Sud.



FLECHE DE SARODRANO

Fig.3



plage actuelle elle-même, sont riches en minéraux lourds, particulièrement en ilménite et en grenat, qui constituent par places de véritables accumulations, particulièrement dans les parties proches de l'enracinement. Dès l'abord, il apparaît que ce matériel est originaire de l'Onilahy. Il a été transporté par la dérive littorale, en suivant le pied de Barn Hills, soit lors d'un stationnement marin inférieur au niveau actuel, soit, plus probablement, jusqu'à la période actuelle et sans que l'on ait à invoquer un stationnement inférieur, par les courants qui brassent les faibles profondeurs en avant de la grande falaise.

Une partie de la mangrove, là où elle est accolée aux anciens cordons, a pour substratum un sable fin peu différent de celui des parties émergées de la flèche. Ailleurs toutefois, la fraction sableuse diminue en importance pour laisser la place à des vases plus ou moins sableuses.

Du côté externe battu par la flèche, il existe, spécialement au bas de la plage, des sables grossiers coquilliers et riches en débris coralliens de taille variée.

L'histoire de la croissance de la flèche est conforme à ce que l'on connaît de la genèse et de l'évolution des formations littorales de ce type. Les stades les plus anciens peuvent être reconstitués grâce à l'orientation et à la disposition de ce qu'il reste des vieux cordons sableux aujourd'hui tronçonnés et noyés dans la mangrove, mais encore actuellement bien identifiables dans la partie immédiatement au Nord de l'enracinement actuel. Sur la figure n°3, nous avons schématisé quelques-uns de ces stades anciens. Lors de ces stades, la flèche était enracinée au Sud de son enracinement actuel (il est possible qu'avant le stade I aient existé des positions encore plus collées au rivage, correspondant aux vieux lambeaux sableux situés juste au Sud de la résurgence). Comme cela est normal, au fur et à mesure que la flèche a évolué, son enracinement a été attaqué ce qui a déterminé un recul de toute la partie ancienne de la flèche. Nous avons représenté par les chiffres romains I à VII les différentes positions de la flèche, jusqu'au stade actuel VII. Durant cette évolution, il existe un point, appelé fulcrum ou point mort, qui se déplace dans le temps en direction de la progression de la flèche et qui sépare la partie en voie d'érosion de celle en voie d'épaississement par construction de nouvelles crêtes de plage : nous avons représenté ce point mort par les lettres A à F, qui jalonnent six stades arbitrairement choisis de son déplacement. Il en résulte que les crêtes anciennes sont recoupées par la ligne de rivage actuel, selon un angle parfois notable.

En F, la reconstitution avec mesure d'angle est rendue possible par l'existence d'un beach rock qui permet de connaître la direction du rivage au stade VI : l'angle avec la direction de la plage actuelle est de l'ordre de 8 à 10 degrés. Ce beach rock est purement siliceux (ce qui est peu courant, mais nous indique aussi que l'alimentation de la flèche au stade F était la même qu'actuellement, à dominante nettement quartzeuse). Pour des stades plus anciens, l'angle atteint 40 degrés avec la direction actuelle de la ligne de rivage.

Alors que l'extrémité de la flèche continue à s'épaissir, le reste est attaqué par l'érosion marine et recule. Ce recul crée une petite falaise sableuse de 1 à 2 mètres de hauteur, avec déchaussement des racines de *kily* (tamarins) proches de la plage. Dans la partie la plus proche de l'enracinement où l'angle entre la direction de la plage actuelle et celles des anciens cordons avoisine 40 degrés, le cordon actuel se comporte vis-à-vis de la mangrove qu'il recouvre comme un rouleau compresseur : au fur et à mesure du recul du cordon vers le Nord, continuant sous nos yeux l'évolution historique, la mangrove morte réapparaît au bas de la plage actuelle où l'on

peut voir aussi les argiles de mangrove en affleurement et en voie d'érosion par la mer.

En même temps que se poursuit cette évolution du côté au vent de la flèche, le côté sous le vent évolue de la manière suivante : les anciennes crêtes de plage sont attaquées et morcelées, donnant une série de "radeaux" sableux plus ou moins alignés; parallèlement à l'érosion, se produit une régularisation par formation de petits cordons sableux secondaires recouvrant la direction des cordons anciens (voir la figure n°2); enfin, au fur et à mesure que la flèche s'allonge, la mangrove se développe en gagnant dans le sens de l'allongement; elle s'élargit aussi et enserre les "radeaux" sableux, témoins des anciens cordons.

L'extrémité de la flèche actuelle est caractérisée par l'existence de dunes vivantes ou fixées, les plus belles dominant le village de Sarodrano. Il ne semble pas que les stades anciens de la flèche aient connu un développement semblable des dunes : le niveau des "radeaux" résultant du morcellement des anciens cordons est assez constant et ne dépasse que de peu le niveau des hautes mers actuelles.

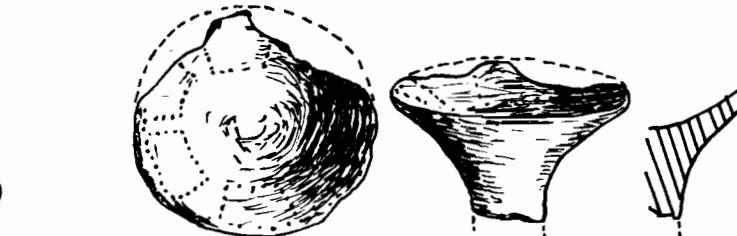
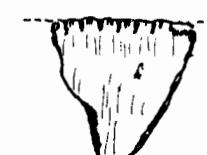
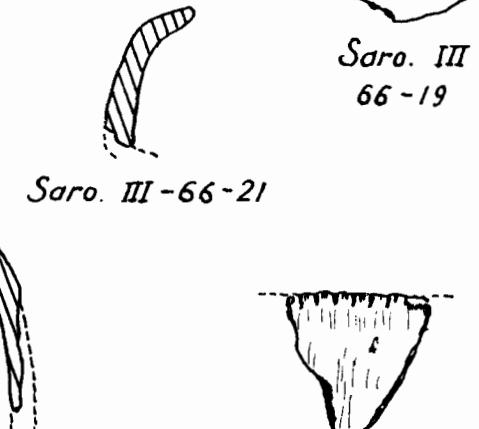
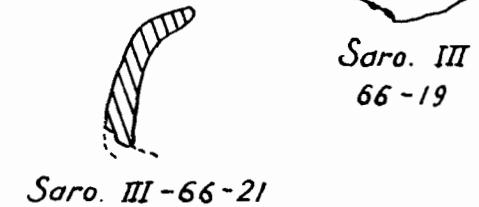
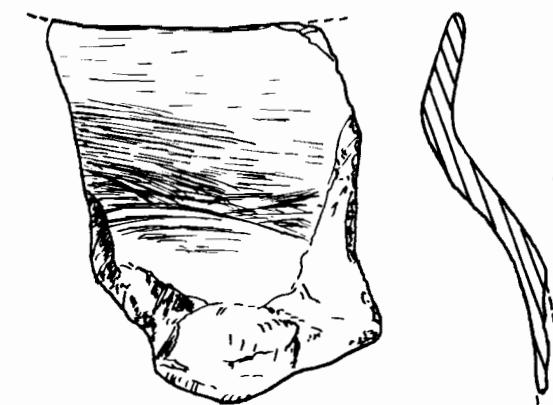
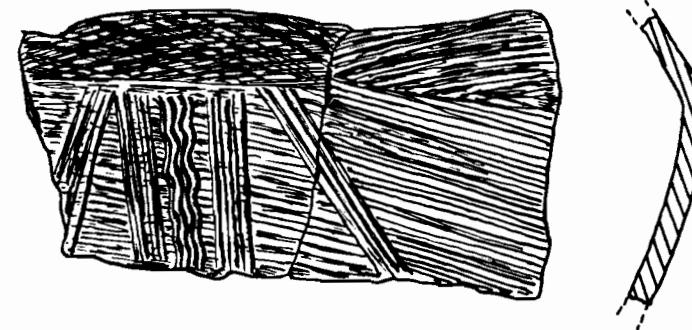
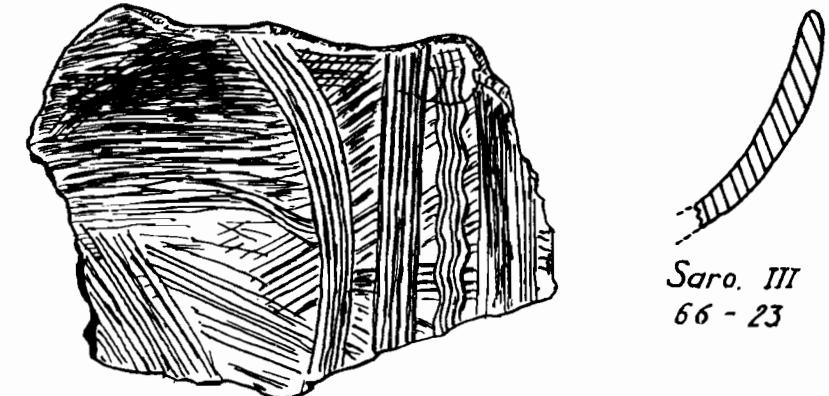
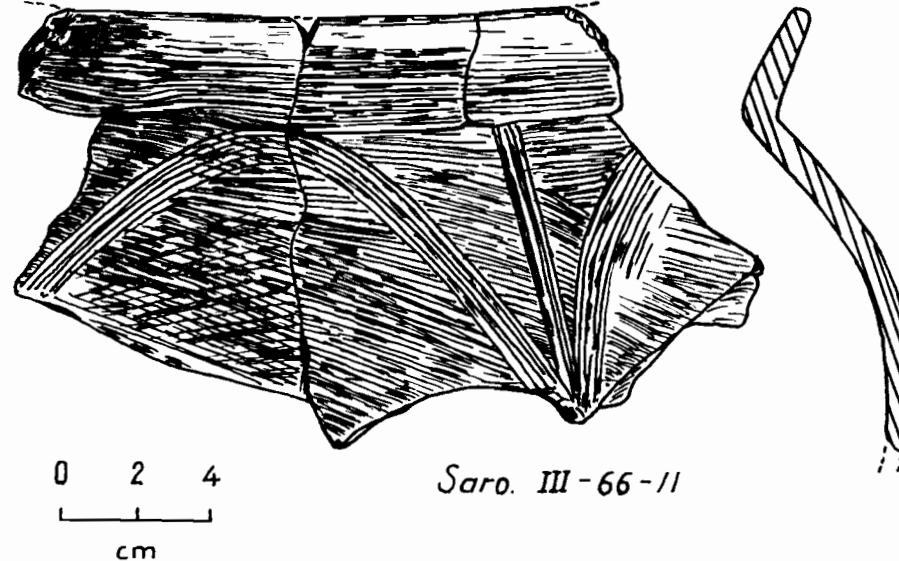
Un autre problème est celui posé par l'existence, dans la partie médiane de la flèche, d'un grand nombre de gros blocs de corail mort, certains de plusieurs dizaines de kilo, épargnés ou parfois formant presqu'un véritable pavage, sur le fond plat des sillons inter-crêtes (voir la figure n°2). L'explication par d'anciennes levées de tempête est peu convaincante : il n'existe pas de levée de ce type liée à la ligne de rivage actuelle. Il semble plus probable que la flèche, au cours de sa croissance, s'est appuyée et a recouvert d'anciennes platures coralliennes parsemées de gros blocs qui réaffleurent, aujourd'hui, au cœur de la flèche, dans les parties basses des sillons.

La mangrove s'est étendue au fur et à mesure de la croissance de la flèche, en position abritée sous le vent de cette dernière. Il est à peu près certain qu'à tous les stades de son évolution, la flèche a été libre de mangrove à son extrémité, comme elle l'est actuellement. Cela a une importance au point de vue du peuplement : le village actuel de Sarodrano est situé à l'extrémité de la flèche actuelle, libre de mangrove; il en était probablement de même lors du peuplement du site I, qui devait être aussi dégagé de la mangrove à l'extrémité de la flèche du stade I. Ce n'est qu'ultérieurement que le radeau portant le site I a été englobé par l'accroissement de la mangrove, au fur et à mesure que l'allongement de la flèche étendait la position d'abri. Cet envahissement par la forêt de palétuviers a été sans doute l'une des raisons de l'abandon du site : le peuplement aurait ainsi migré vers le Nord, suivant l'allongement de la flèche et au fur et à mesure de la construction des nouvelles crêtes de plage. Cette hypothèse sera discutée à l'issue de l'analyse archéologique.

4. LES SITES DE LA FLECHE

Trois emplacements méritant l'objet de faire des recherches ont été sélectionnés : site I constitué par une accumulation de poteries et de coquillages affleurant sur la plage Est (contigüe à la mangrove) d'un îlot qui est une relique d'une flèche antérieure (fig.2) :

- site 2 dans un îlot provenant d'une flèche postérieure était surtout composé d'une accumulation charbonneuse accompagnée de coquillages et d'arêtes;



SARODRANO, SITE III, SURFACE.

Fig. 4

- site 3 sur la rive Ouest de la flèche, à 540 m au Sud de l'accumulation du beach-rock, était un point sableux présentant une couche fort riche de 45 cm à 55 cm de profondeur.

Site 1 a été fouillé par une tranchée Est-Ouest creusée à partir de la plage couverte de *Tephrosia purpurea* Pers. (vernac. *engiengitse*). A 12 cm de profondeur, une couche grise très foncée contenait des débris de coquillages et d'arêtes, des cendres et du charbon de bonne qualité recueillis à 40 cm. Dans une tranchée de 1 m de large et de 3 m de profondeur, on a retrouvé fort peu de tessons (une douzaine). La plupart sont sans décor, mais trois possèdent un peignage très analogue à celui des pièces trouvées dans le site 3 comme par exemple Saro III-33 et Saro III-12 (voir fig.4). Il n'y avait aucun morceau de fer et aucune perle d'importation.

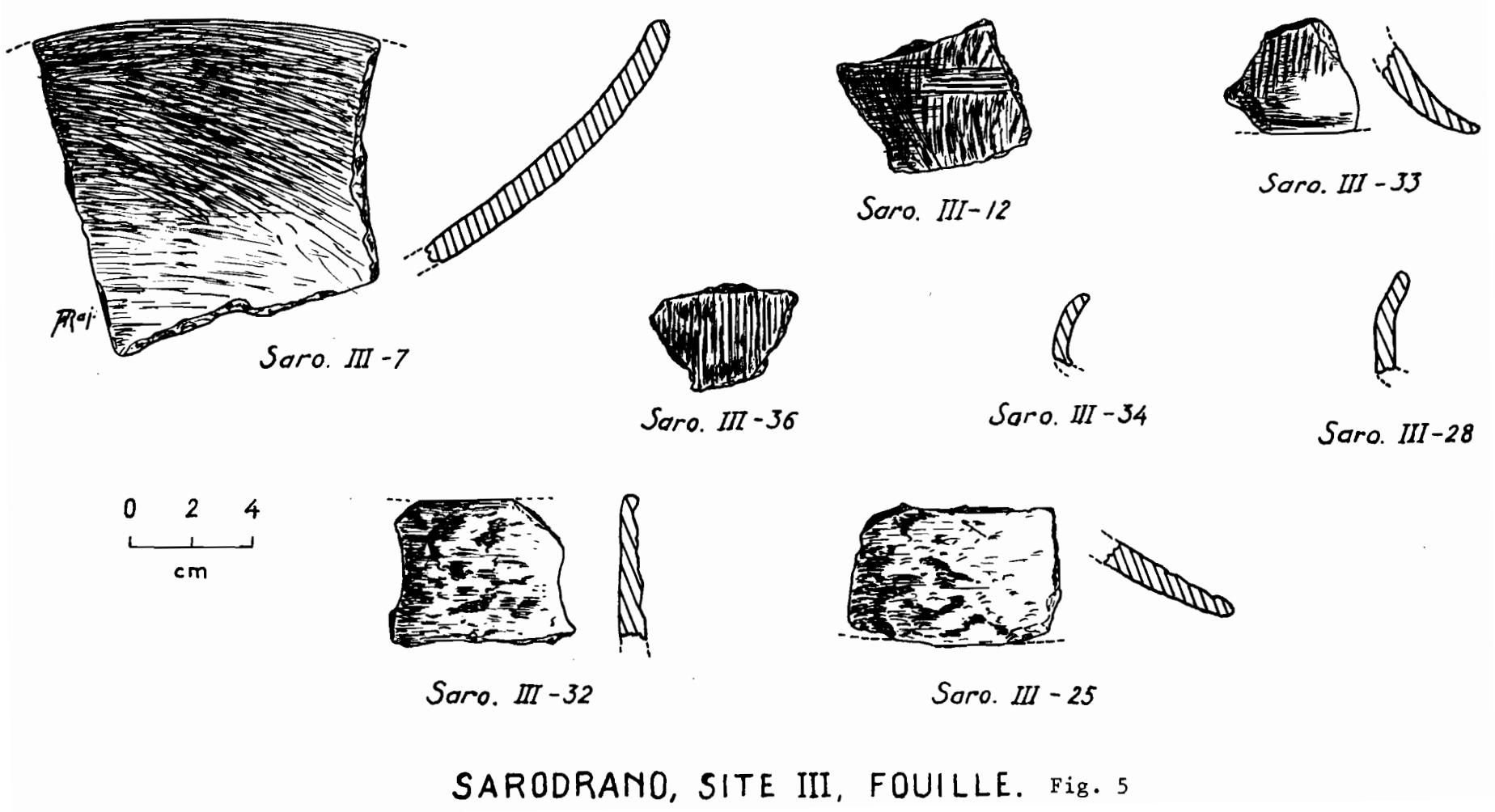
Un premier test pour la datation au Radio Carbone a été fait par le Professeur Kunihiko Kigoshi et fournit un résultat fort récent : - 160 années ± avant 1950 (Gak 926). Certes un établissement aurait pu exister là à une époque récente, mais, dans ce cas, les débris auraient été trouvés dispersés en surface. Un nouvel essai fut à nouveau tenté par le Professeur Kigoshi avec du charbon prélevé plus soigneusement pour éviter toute trace de contamination. Le résultat en a été le suivant : - 535 années ± 80 avant 1950 (Gak 1057). On imagine parfaitement un établissement au XVème siècle à cet endroit et l'absence de vestiges d'origine européenne devient alors anormale. Cependant, il est probable qu'à cette époque, la mangrove était installée tout auprès; les déterminations de coquillages trouvés dans le site (voir infra la note de Derijard et de Maugé) révèlent une quantité considérable de *tsakodia* (50 %), les *Pyrazus palustris* (Bruguière) que l'on ne trouve que dans les vasières des mangroves; au contraire, les *Pyrazus palustris* sont beaucoup moins abondants dans le site 3 qui a toujours été éloigné des mangroves (un peu plus de 10% au total). On a donc affaire au site 1 au reste d'un camp qui ne doit pas correspondre à une période très archaïque, mais qui se situe à un moment où le secteur évolue vers la situation actuelle de l'encerclement par les mangroves.

Site 2 a fait l'objet d'une recherche opérée par une série de sondages destinés à mettre en évidence des vestiges archéologiques sous-jacents supposés, mais que rien ne laissait prévoir en surface. A force de persévérance, on est tombé à 25 cm de profondeur sur une couche fertile contenant quelques poteries non décorées, des arêtes, des coquillages en petite quantité associés à du charbon de bonne qualité. Là aussi, la datation fut décevante : - 210 ± 80 avant 1950 (Gak 927), ce qui montre qu'on n'a pas encore rencontré de site ancien sur ce vestige de flèche.

Notre attention avait été attiré en 1966 sur le site 3 par l'existence de multiples tessons de poterie qui parsemaient les dunes et même l'estran à cet endroit. Dans les récoltes de surface (voir figure 4), de beaux tessons décorés ont été recueillis. Saro III-66/11 et Saro III-66/18 appartiennent l'un à un récipient à col d'un type encore fait à Anakao, l'autre à une pa-roi carénée, mais tous les deux ont leur peignage recoupé par des bandes obliques ou festonnées; ce décor est constant dans le style Vezo-Antavelo et nous l'avons retrouvé à Mañomba près de Maintirano et à la baie de Boina; autre le peignage, des décors pointillés (Saro III-66/19) ou en stries (Saro III-66/20) apparaissent aussi sur les cols des récipients.

Saro III-66/1 et Saro III-66/2 sont des brûle-parfums (mais peut-être autrefois aussi des lampes) comme les Vezo et les Sakalava en mettent encore sur les tombeaux.

La couche archéologique du site 3 qui affleurait dans une micro falaise de sable atteignait à 3 m du bord seulement 7 cm d'épaisseur, mais a été



SARODRANO, SITE III, FOUILLE. Fig. 5

recouverte par une couche sableuse stérile de 55 à 65 cm d'épaisseur. Les coquillages étaient très abondants et les *Fasciolaria trapezium* (L.) constituaient presque la moitié du lot; les arêtes en bon état purent être rapportées à un certain nombre d'espèces ou de familles connues (cf. infra Derijard et Maugé).

La poterie très fragmentée (fig.5) porte sur sa face extérieure, dans la moitié des cas, ce peignage si caractéristique de la poterie vezo d'aujourd'hui, mais qui, jadis, n'a pu dû être le privilège des seules potières vezo. Une petite perle bleuâtre dévitrifiée, sphérique aplatie, de 2 mm a été retrouvée; sans doute est-elle d'origine indienne; elle a pu être véhiculée aux temps pré-européens, mais tout aussi bien être venue avec les Européens qui, commerçant en Inde, s'arrêtaient à la baie de Saint-Augustin.

Sur le littoral sableux attaqué par l'érosion, apparaissaient, à une cinquantaine de mètres au Nord du site, des squelettes humains provenant, sans doute, d'une sépulture. Devant la frayeur des ouvriers, nous n'avons pas prélevé ces restes. Ils ont été emporté par l'érosion du cyclone Dany 4 ans plus tard.

Le charbon qui a été prélevé au fond de la tranchée de 5 m de long et de 1 m de large, vers 45 cm de profondeur, a donné un résultat parfaitement inattendu : - 1460 années ± 90 avant 1950 (Gak 928). Certes, nous nous attendions à une certaine ancénnité de l'ordre de 500 à 1000 ans, mais pas de 15 siècles. Une fouille de contrôle était prévue en Septembre 1970, mais nous avons constaté que le cyclone Dany de Février de la même année, avait complètement détruit le site; un peu en arrière du littoral, qui avait reculé d'une dizaine de mètres, on voyait épargnés des tessons récents mélangés à quelques uns de l'ancienne couche.

Pour l'instant, nous n'avons aucun moyen d'affirmer qu'il y avait un établissement humain à cet endroit entre le IVème et le VIème siècle de notre ère. L'inclusion d'une perle vieille de quatre ou cinq siècles n'est pas pour nous une contradiction absolue. Dans les terrains dunaires, les stratifications de site qui se sont accumulées peuvent, après un cyclone, (comme nous avons pu le constater en 1970) ou tout simplement par suite d'une déflation de dunes, se trouver confondues sur une même couche. A Irodo, dans l'extrême Nord, nous avons retrouvé dans le même niveau de 5 cm d'épaisseur, un tesson de poterie islamo-sassanide du IXème siècle à côté d'un fragment de céladon du XVème siècle. La couche trouvée en 1966 est peut-être, elle-même, un dépôt provenant de niveau d'époques différentes.

Nous étions partis, en suivant les péripéties de l'évolution géomorphologique de la flèche, de l'idée que des établissements humains avaient pu prospérer et s'installer successivement aux extrémités des différentes pointes. L'étude archéologique a apporté autant d'incertitudes que de faits nouveaux. Pourtant, on peut en retenir qu'à diverses époques des populations, au genre de vie maritime, ont élu domicile dans la flèche de Sarodrano. Des établissements existaient avant la venue des Européens et ils se sont maintenus jusqu'à aujourd'hui, puisque le village actuel de Vezo Sara de Sarodrano est un des plus gros du Sud-Ouest. L'histoire de la baie de Saint-Augustin dont J. Hardyman (1964, pp.315-340) nous a donné un excellent aperçu, devrait pouvoir fournir une chronologie préeuropéenne et post-européenne, comme l'a apporté la baie d'Antongil. Les visites portugaises, hollandaises, françaises et surtout anglaises à la baie de Saint-Augustin sont connues par des nombreux sources. Il y a même une inscription anglaise du XVIIème siècle vers Soalara signalée pour la première fois par Simyan en 1935. A 2 km au Nord de la racine de la flèche, des dunes en cours d'effondrement ont livré d'anciens vestiges de squelettes que nous avons confiés pour étude au Dr. Chippaux; il y a aussi des sites au Sud d'Anakao et sur la Caye de Nosy-Vé.

L'histoire des groupes Vezo ne pourra être solidement établie que lorsqu'on aura fouillé les sites de leur protoculture plus au Nord, peut-être à Maintirano maty. Si les Vezo ne sont pas signalés au XVIIème siècle par Flacourt, cet auteur mentionne l'existence des Voroneoke (1); or, ces Voroneoke habitent toujours au village de Saint-Augustin et leur culture maritime n'est guère différente de la civilisation Vezo-Antavelo dont elle est probablement un des troncs.

5. SITES ENTRE TULEAR ET LA BAIE DES ASSASSINS

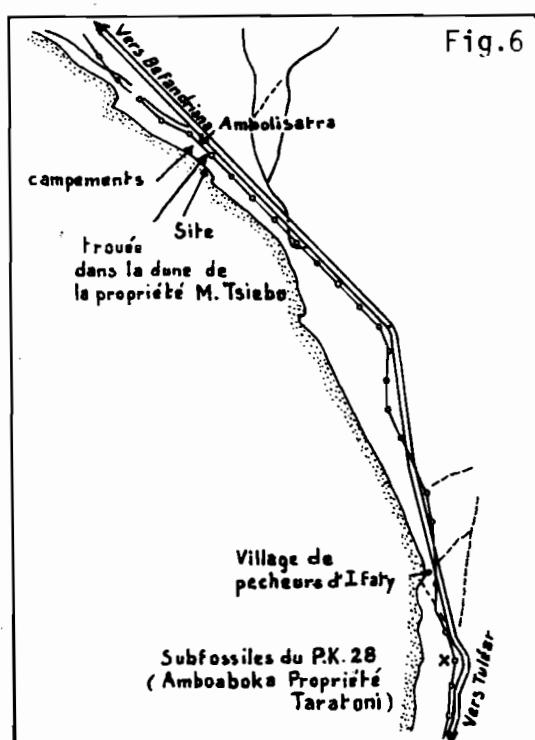
En parcourant les dunes côtières, on trouve là et là des accumulations de coquillages et de poteries dont l'ancienneté est difficile à préciser lorsqu'il n'y a pas d'objets importés associés.

A Belalandy-Maty, les divagations du Fierenana et l'insécurité à la fin du XIXème siècle se sont alliées pour ruiner un grand village, qui vivait de pêche et d'élevage et qui avait sans doute cette double composition Vezo-Masikoro analogue à celle de ces villages doubles que l'un d'entre nous, R. Battistini signale dans la Plaine côtière Mahafaly (Battistini 1964).

Toujours sur les bords du Fierenana, cette fois sur la rive droite, à 1,500 km à l'Est de Belalandy actuel, l'érosion des berges du fleuve montre en coupe vers 70 cm de profondeur des tessons peignés, associés à de la poterie européenne de Sarreguemines de 1880. Au XIXème siècle, tous ces sites étaient sous le contrôle du Roi Masikoro TOMPOMANANA (Rebiby) dont l'intéressant tombeau de Miary a été décrit par G. Fournier (1970, pp.788-789).

A Ambolisatra, non loin de l'endroit où M. Calvin TSIEBO a fait drainer un marécage pour établir une plantation de cocotiers, le drainage entraînant la percée de la dune littorale a coupé des couches archéologiques recouvertes par le cordon flandrien (fig.6). J.de Saint Ours et Delorme nous ont signalé que, de part et d'autre de cette trouée, existaient d'abondants vestiges de poteries. Nous avons pu nous rendre compte qu'il s'agissait là de sites récents, mais les couches sous la dune pouvaient laisser espérer une date plus ancienne. L'analyse du charbon par le Professeur Kigoshi a fourni pour cet échantillon, prélevé pourtant à 3 m de profondeur, un résultat inférieur à 210 années avant 1950 (Gak 925). Nous avons au moins appris que les recouvrements flandriens pouvaient être extrêmement rapides.

A Andavadaoka, au Sud du village, dans la coulée dunaire, en arrière de la pointe karimbolienne grésifiée, la



(1) "Ce pays d'Yvuron-héhoc, ou terre de la Baye Saint Augustin... est très pauvre en victuailles fort stérile, c'est pourquoi, il n'est pas peuplé". (Flacourt 1661, p.41).

déflation d'une dune a mis en évidence des débris de poterie de coquillages et d'oeufs d'aepyornis; il n'y a aucun objet européen associé et les coquilles d'oeufs d'aepyornis semblent faire partie des débris archéologiques. La poterie est, soit peignée, soit ornée de dessins géométriques simples, dans ce style Vezo-Antavelo où aucune évolution de style ne semble décelable sur plusieurs siècles. A peine peut-on noter une dégradation dans le soin apporté aux motifs au XXème siècle. Nous mettons en parallèle (fig.7) un tesson

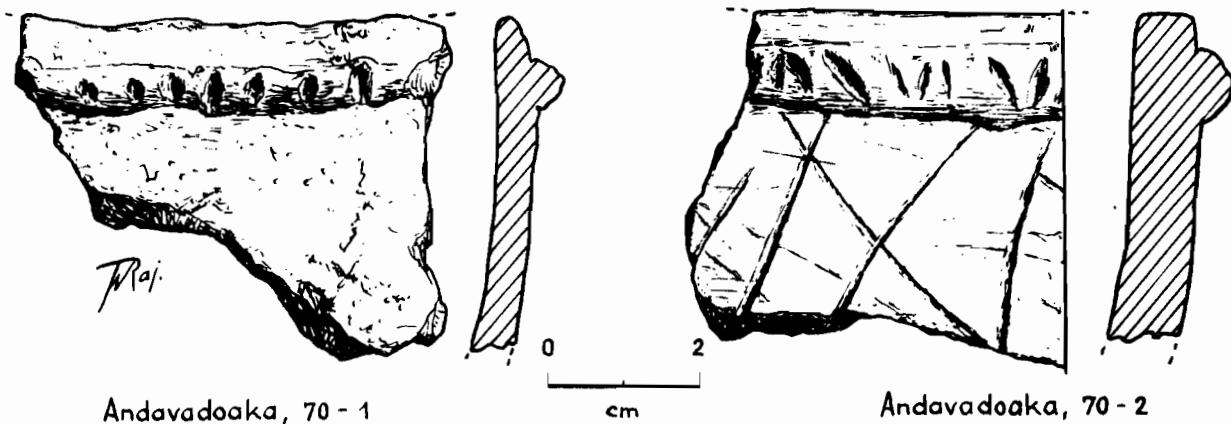


Fig.7

du site ancien d'Andavadaoka (70-1), impossible à dater pour l'instant et un tesson trouvé au *vovo* (puits) du village actuel récent (70-2). On voit quel point la tradition se maintient aujourd'hui.

L'observation de la civilisation vezo actuelle nous apprend que la production de quelques potières peut se disperser sur des centaines de kilomètres de côté par suite de la mobilité des Vezo; il devait en être de même autrefois; ceci explique la remarquable homogénéité des découvertes. Les tessons de Sarodrano et d'Andavadaoka sont à peu près identiques. Il est irritant de constater que cette homogénéité de la poterie vezo existe, non seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps. Pour déchiffrer la protohistoire de la Côte Ouest, il faudra trouver des sites avec des matériaux pour le RC.14 bien en place et si possible, des objets étrangers importés. Nous avons constaté que ces objets paraissent rarissimes, bien que l'on possède des références sur le commerce des perles dans la baie de Saint-Augustin au XVIème et au XVIIème siècle. Cette rareté des objets importés dans les sites est sans doute liée au fait que la culture Vezo-Antavelo dépendant de ressources stables (celles de la mer complétées par quelques échanges avec les paysans de l'intérieur) possédant la forge et la poterie, se suffisait parfaitement à elle-même.

BIBLIOGRAPHIE

- BATTISTINI (R.) : Géographie Humaine de la Plaine Côtière Mahafaly - Ed. Cujas, Paris, 1964, 197 pages.
- BATTISTINI (R.) : Le site archéologique de Talaky - *Annales de l'Université de Madagascar, Série Lettres et Sciences Humaines*, n°1, 1963, pp.111-164.
- BLANC (J.) : Sédimentation paralique et récifale à Tuléar; *Annales de l'Université de Madagascar, Série Sciences et Techniques*, n°4, 1966, pp.35-80.
- CHAMLEY (H.) et FROGET (C.) : Histoire de la Grande Isle de Madagascar, Gervais Clouzier, Paris, 1961.
- FLACOURT (E.) : Le tombeau de Miary près de Tuléar. *Bulletin de Madagascar*, n°292, Septembre 1970, pp.788-789.
- HARDYMAN (J.) : Outline of the Maritime History of St Augustine's Bay in *Ocean Indien et Méditerranée*. S.E.V.P.E.N., Paris 1964, pp. 315-341.
- SIMYAN (J.) : Une inscription dans la baie de Saint-Augustin, *Revue de Madagascar*, Avril 1935, pp.49-52.
- VERIN (P.) : Prospection des sites anciens du littoral du Sud-Ouest de Madagascar, *Madagascar - Revue de Géographie*, Janvier, Juin 1965, n°6, pp.133-137;

examen ostéométrique du crâne C 39 et de quelques ossements associés, provenant de la région de Sarodrano

CLAUDE CHIPPAUX

Les ossements concernent surtout un crâne que nous étudierons en détail et quelques os longs plus sommairement étudiés, car ces os sont partiellement détruits. Seul, le crâne est étiqueté : C.39

ETUDE DU CRÂNE C.39

Le crâne C.39 que nous avons mesuré suivant les données classiques est en bon état en ce qui concerne la calotte crânienne; mais, la face est par contre très délabrée, ayant été soumise sans aucun doute aux influences extérieures. Elle a été reconstituée, mais les maxillaires supérieurs, légèrement décalés l'un par rapport à l'autre, ne permettent qu'une approximation pour certaines mesures. Toutefois, l'essentiel existe et permet d'effectuer des mensurations valables. Nous les donnons ici, à titre documentaire, afin de servir aux recherches ultérieures prévues sur le gisement.

Caractères mesurables du crâne cérébral

1. Indice crânien horizontal

- Largeur du crâne : 130 mm
- Longueur du crâne : 178 mm *Indice C.H. = 73,03*

La dolichocrânie est affirmée.

2. Indice crânien de hauteur

Indice basio bregmatique (la hauteur basio bregmatique étant de 139 mm)

- Hauteur/largeur = 106,92 = acrocrânie
- Hauteur/longueur = 78,08 = hypsocrânie
- Indice moyen de hauteur = 90,25 = crâne haut

Indice porio bregmatique (gauche) = Hauteur = 107 mm

- Hauteur/largeur = 82,30 = métriocrânie
- Hauteur/longueur = 60,11 = orthocrânie
- Indice moyen de hauteur = 69,48 = crâne moyen

La discordance entre les deux séries de dimensions s'explique par le fait que la distance qui sépare les plans horizontaux passant par le porion et le basion, est plus élevée que pour les crânes que nous avons observés. D'où les valeurs "moyennes" des indices à partir du porion. Toutefois, notons que la valeur de l'indice porio bregmatique moyen est proche du "crâne haut". Objectivement, il s'agit effectivement d'un crâne d'apparence haute.

3. Indice fronto-pariéctal

Le front est large comme l'indice le précise :

- Largeur frontale minimum : 104 mm *Indice* = 80
- Largeur bi-pariétales : 130 mm

Notons, en passant, que la valeur de l'indice est influencée par la largeur relativement peu élevée du crâne, ce qui augmente relativement la largeur du front.

Caractères mesurables du crâne facial

Ces mensurations sont "approchées" puisque les maxillaires supérieurs sont légèrement décalés, la denture est incomplète, et le zygoma droit est détruit.

1. Indice facial total

- Hauteur totale : 118 (?) *Indice* = 83,14
- Largeur bi-zygomatique : 142 (?)

2. Indice facial supérieur

- Hauteur face supérieure : 70 (?) *Indice* = 49,42
- Largeur bizygomatique : 142 (?)

3. Indice orbitaire

La destruction de l'os lacrymal des deux côtés n'a permis que la recherche de l'indice orbitaire, à partir du point maxillo frontal.

L'indice est pratiquement identique des deux côtés avec cependant une légère prédominance à droite, mais la reconstitution délicate de l'orbite droite ne permet un calcul précis qu'à gauche :

- longueur de l'orbite : 42 mm *Indice orbitaire* = 85,30
- largeur de l'orbite : 36 mm

L'orbite est donc hypsiconque (haute) à la limite toutefois du mésocnque. Notons que le crâne est féminin, ce qui augmente toujours la valeur de l'indice, du moins pour les races ayant un développement saillant des arcades orbitaires, caractère faisant défaut ici.

Ceci dit, l'orbite haute est un caractère.

4. Indice nasal

Cet indice est délicat à préciser du fait de la destruction de l'os nasal et de la remise en place pas tout à fait exacte du maxillaire supérieur. Néanmoins, les valeurs (approchées) sont les suivantes :

- largeur : 28 mm (?) *Indice* = 54,90
- hauteur : 51 mm (?)

La platyrhinie est ici affirmée.

5. Indice palatin

Malgré la destruction partielle de l'arcade et du palais, on peut admettre valables les chiffres suivants :

- largeur : 42 mm *Indice* = 87,50
- longueur : 48 (?)

C'est un palais large.

6. Indice mandibulaire

Malgré la destruction partielle du condyle maxillaire droit, les mensurations sont valables :

. longueur de la mandibule : 104 mm	Indice = 89,7
. largeur bi-condylienne : 116 mm	

7. Indice de la branche montante

. hauteur de la branche montante G. = 61	Indice = 59,1
. largeur de la branche montante G. = 36	
. hauteur de la branche montante D. = 57	Indice = 63,9
. largeur de la branche montante D. = 36	
. hauteur moyenne = 59	Indice = 61,1
. largeur moyenne = 36	

PROGNATHISME FACIAL SUPERIEUR

Nous l'avons recherché suivant la méthode de Rivet. La valeur de l'angle nasion-prosthion-basion est de 69°, soit un prognathisme modéré à la limite de l'orthocrânie. Ce prognathisme est surtout alvéolo sous-nasal.

Caractères descriptifs du crâne cérébral

Le crâne cérébral est bien conservé et porte les traces d'enfoncement avec quelques restes végétaux encore apparents. La corticale externe est écailleuse et a subit un début d'effritement et de porosité.

L'intérieur du crâne est intact sans aucune trace végétale macroscopique. Seule, l'écaille frontale gauche est blanc ivoire, par suite d'une exposition à l'air libre d'assez longue durée.

Les caractéristiques essentielles sont précisées pour chaque norma.

NORMA VERTICALIS :

Le crâne est de forme ovoïde, avec une légère tendance ellipsoïde, la partie frontale étant relativement large.

La symétrie est conservée. Absence de plagiocéphalie et de phénozygie.

Les trous pariétaux sont apparents à droite et à gauche.

Quant aux sutures, elles sont toutes apparentes et relativement complexes. Il n'y a pas de suture métopique.

NORMA OCCIPITALIS :

En vue postérieure, le crâne affecte la forme en "toit de maison" qui fut observée par Madame CHAMLA et nous-mêmes sur de nombreux crânes Malgaches.

L'écaille occipitale ne fait aucune saillie particulière.

La suture occipito-pariétale est très complexe, sinuuse sans os épactal ou womérien (tout au moins macroscopique).

NORMA BASILARIS :

L'état de conservation est excellent en ce qui concerne la base du crâne proprement dite. Mais, le massif facial maxillaire est par contre très délabré.

Pour la base du crâne, retenons les mastoïdes petites : le crâne sur un plan est instable. Les apophyses styloïdes sont brisées.

Il n'existe pas de tubercule post glénoïdien.

En ce qui concerne le massif facial, l'arcade alvéolaire est nettement upsiloïde, et large (ce qui correspond à l'indice). Elle est courte. La denture a disparu sauf les molaires des deux côtés. Autant que puisse le permettre l'étude de ce qui reste de l'arcade alvéolaire en avant, la denture devait être complète. Ajoutons en terminant que l'usure de la face triturante de la denture est modérée, mais patente.

NORMA LATERALIS :

Le crâne apparemment est haut : cette impression subjective est confirmée par les indices comme nous l'avons vu.

La forme, de profil, est généralement ovalaire avec front oblique; l'occiput est arrondi sans saillie particulière autre, très atténuée, que la protubérance occipitale externe.

Il n'y a pas à proprement parler de sillon d'insertion musculaire temporo pariétale ou occipitale. Les crêtes temporales sont justes esquissées.

Le ptéryon a une forme en X à droite (moins de 3 mm) et en H à gauche (10 mm).

Le front ne fait aucune saillie au niveau de la glabelle. La nasion est en léger retrait, mais il n'existe pas à proprement parler de dépression fronto nasale.

Enfin, le prognathisme total est peu marqué, mais le prognathisme alvéolo sous nasal est net. Cette impression descriptive rejoint la valeur du prognathisme modéré évalué suivant la méthode de Rivet.

NORMA FACIALIS :

Les deux maxillaires remis en place avec beaucoup de difficultés sont légèrement décalés (1 mm) sur le plan frontal (maxillaire droit en léger retrait) et sur le plan horizontal (maxillaire gauche abaissé).

Il en résulte une asymétrie renforcée encore par la différence de teinte du squelette malo zygomato frontal, blanc ivoire à gauche (exposition au soleil) et brun maron à droite par suite d'enfouissement.

Quoiqu'il en soit, l'orbite apparaît "haute", arrondie et l'orifice nasal large, ce que confirment les indices.

L'épine nasale devait exister : il en reste la base d'implantation.

Quant au bord inférieur de l'ouverture nasale, on voit à gauche (le côté droit est détruit) un sillon prénasal oblique en dedans, mais net : caractère mélanoderme.

La mandibule

La mandibule est également délabrée. Toutefois, si elle se prête mal à un calcul d'indice, elle peut encore donner quelques renseignements intéressants.

De profil, en vue extérieure, notons un menton peu marqué, avec toutefois une crête verticale assez nette au niveau de la partie médiane.

Les orifices mentionniers sont nets et en place, étant donné la jeunesse du sujet affirmée par d'autres critères.

De face, le gonion apparaît éversé en dehors : mais, ce caractère (masculin en théorie) doit être retenu ici en fonction du mode de mastication du sujet.

En vue supérieure, l'arcade alvéolaire est entièrement détruite et les dents qui y sont fixées, le sont artificiellement.

D'après l'emplacement présumé de la denture, on peut dire que l'arcade était modérément upsiloïde. Enfin, le prognathisme alvéolaire est patent.

Sur la face interne, retenons seulement la présence d'apophyses génies très discrètes (4) et des empreintes digastriques en position, postérieures et séparées par une petite saillie médiane.

Diaphyse fémorale gauche n°1

Diaphyse de fémur gauche dont la métaphyse distale manque.

L'extrémité supérieure du fémur est également détruite en partie : il ne subsiste que l'implantation du petit trochanter et le bord inférieur du col. Les faces antérieures et postérieures de ce dernier existent en partie.

Ce fragment fémoral est lourd, car en partie pétrifié, calcifié. Il est érodé en totalité et même taraudé sur la moitié inférieure de la face interne. Des fissures qui sillonnent le squelette sont secondairement acquises au cours de l'ensevelissement.

CARACTERISTIQUES ANATOMIQUES

Courbure antéro-postérieure normale.

Pas de courbure latérale.

La ligne âpre n'existe qu'au tiers supérieur de la diaphyse (sur 7 à 8 centimètres) sous la forme de deux crêtes exostosiques, surtout l'interne. Dans les deux tiers inférieurs, la ligne âpre n'est représentée que par une crête unique sans aucune marque exostosique.

Par ailleurs, l'examen donne le sentiment d'une diaphyse très aplatie transversalement, sur toute sa longueur, ce que confirmeront les indices pilastriques et platymériques.

Le canal médullaire apparaît normalement large et contient encore de la trame spongieuse.

MENSURATIONS

Ne pouvant déterminer l'extrémité distale, nous ne pouvons calculer la largeur de l'os. Toutefois, à titre documentaire, de l'extrémité distale (correspondant vraisemblablement à la partie supérieure du 3ème tubercule des adducteurs ?) à la base du petit trochanter, on trouve : 33,5 cm.

Du même point distal à l'extrémité du col fémoral, au tronc : 37,8 cm.

On peut estimer que le fémur était relativement long.

Seuls, deux indices peuvent être calculés :

$$\text{Indice pilastrique} : \frac{30 \times 100}{21} = 142 = \text{pilastre extrêmement fort.}$$

$$\text{Indice platymétrique} : \frac{25 \times 100}{22} = 116 = \text{fémur aplati transversalement sous les trochanters.}$$

Apparemment, l'axe du col, sur le plan des condyles (estimé d'après la direction de la ligne âpre) forme un angle supérieur à 20°.

En pratique, l'indice pilastrique est plus faible chez la femme que chez l'homme. C'est le contraire en ce qui concerne l'indice platymérique. En bref, pour ce fémur, il y a contradiction en ce qui concerne les caractères envisagés sous l'angle du diagnostic du sexe.

CONCLUSION

Fémur fossilisé d'un adulte, féminin probablement (étant donné la graciété du col fémoral). Mais ce diagnostic du sexe est très aléatoire ici. Age probable du sujet : 35 à 40 ans environ.

FRAGMENT D'OS LONG N°2

Le fragment n°2 paraît être une diaphyse fémorale gauche humaine.

On note, en effet, à une extrémité élargie l'ébauche d'un col de tête fémorale avec un évasement en dedans correspondant à l'implantation du petit trochanter.

A l'autre extrémité, on note un élargissement qui pourrait correspondre à celui des condyles.

Une faille médiane intéressant toute la largeur de l'os, coïncide avec l'emplacement de la ligne âpre.

Le canal médullaire contient des débris végétaux. Toutefois, au niveau de ce que nous supposons être le col fémoral, un tissu spongieux dense existe et l'on voit sa texture bien architecturée.

Aucune mensuration n'est possible étant donné la déformation certaine post mortem de cet os, signée par la faille longitudinale.

Notons seulement la longueur totale : 312 cm, ce qui confirme la notion d'un fragment diaphysaire de squelette humain.

CONCLUSION

Fragment de fémur gauche de femme (?) - jeune - os fossilisé.

DIAPHYSE HUMERALE GAUCHE N°3

Diaphyse humérale gauche parfaitement reconnaissable grâce à l'évasement correspondant au début du col chirurgical du côté interne. Enfin, la palette humérale est également ébauchée.

Cette diaphyse est d'aspect normal et dans l'ensemble évoque une diaphyse féminine.

La gouttière de torsion est peu marquée. On la devine très allongée sans aucune berge nette. La même remarque d'absence de berges nettes peut être faite pour la gouttière bicipitale que l'on peut observer sur 5 centimètres au niveau de la métaphyse supérieure.

Ce qui subsiste de la palette humérale permet de supposer une perforation alécranienne.

Absence de processus supra condylien.

Notons, par ailleurs, la fossilisation avec fissuration. Présence de végétaux dans le canal médullaire.

MENSURATIONS

- . Largeur du fragment : 288 mm
- . Largeur de la diaphyse : 250 mm

Ces deux dimensions sont données à titre purement indicatif et documentaire.

$$\text{Indice diaphysaire (ID)} = \frac{\text{Diamètre minimum : } 150 \text{ mm} \times 100}{\text{Diamètre maximum : } 195} = 76,9 \text{ (eurybrachie)}$$

CONCLUSION

Diaphyse fossilisée d'humérus gauche de femme jeune.

VERTEBRES CERVICALES N°4

Au nombre de 4 : C1 - C2 - C3 - C4.

Le corps vertébral est en partie détruit, ce qui ne permet aucune étude intéressante de ces vertèbres.

Toutefois, toutes s'articulent parfaitement et appartiennent au crâne C.39, très probablement.

D'après l'allure du rebord des corps vertébraux qui subsistent, il s'agit sait d'un adulte jeune de 35 ans environ, sexe féminin probablement.

MENSURATIONS

- Hauteur du corps de C1 = 9 mm
- C2 = 22 mm
- C3 = 12 mm (sans compter l'apophyse odontoïde)
- C4 = ?

CONCLUSION

Quatre premières vertèbres cervicales appartenant vraisemblablement au crâne C.39 d'un adulte, femme de 35 à 40 ans.

R E S U M E

Pour le crâne C.39

EN RESUME :

Dolichocrânie nette, crâne haut, prognathisme alvéolo sous-nasal.

Crâne féminin vraisemblablement. Sujet jeune.

Caractères négroïdes dominants.

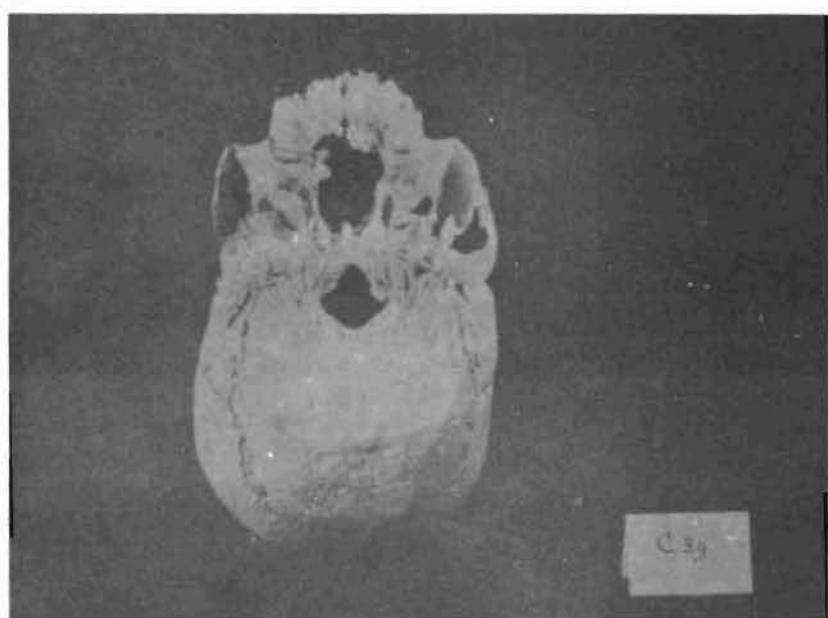
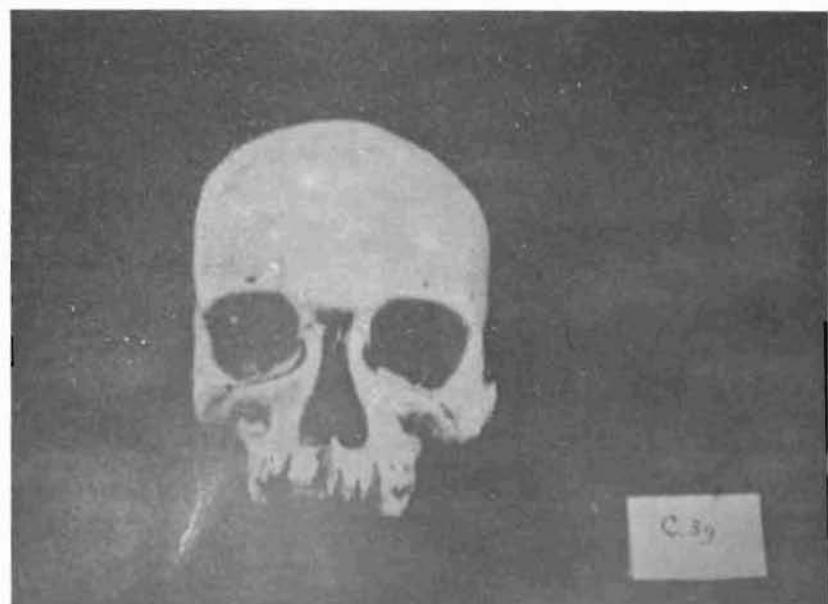
Pour les ossements

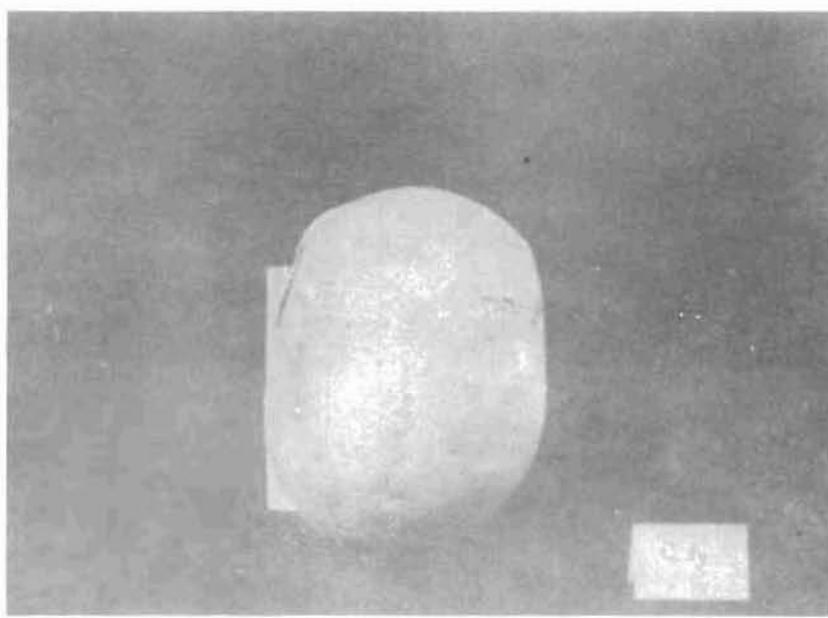
EN RESUME :

Il est délicat d'avancer que les ossements appartenaient au crâne du sujet. Cela est possible si les ossements ont été trouvés à proximité du crâne.

En tous cas, le caractère féminin est constant.







détermination des coquillages, des crustacés et des poissons du site de Sarodrano

R. DERIJARD et L. MAUGÉ
(Station marine de Tuléar)

Les fouilles et les sondages effectués dans la flèche de Sarodrano ont produit une abondance de déchets de cuisine où dominent les coquillages et les arêtes de poisson. Les coquillages collectés dans le Site I et le site III ont été facilement identifiés par leurs noms vernaculaires et scientifiques. Pour ces derniers, on a consulté l'article de M.L. PAES DA FRANCA, *Sobre una Colecção malacologica recolhida na ilha de Inhaca (Moçambique)*, Mém. Junta Investig. Ultramar, 15, pp43-102, pl.I-XXIX, Lisbonne.

Numéro	Nom vernaculaire	Nom scientifique	Poids
- SITE SARODRANO I -			
n° 1	Tsakodia	<i>Pyrazus palustris</i> (Bruguière)	12,250 kg
n° 2	Saroboka	<i>Arca scapha maculosa</i> Reeve	13,400 kg
n° 3	Bozeky	<i>Fasciolaria trapezium</i> (L.)	0,660 kg
n° 4	Hima	<i>Tridacna elongata</i> Lamarck	0,320 kg
n° 5	Betampy	<i>Turbo marmoratus</i> L. (1 opercule)	0,020 kg
n° 6	Beja	<i>Turbo argyrostomus</i> L.	0,015 kg
n° 7	Takililily	<i>Turbo coronatus</i> Gmelin	0,090 kg
n° 8	Zoitry	<i>Ostrea mytiloides</i> Lamarck	0,150 kg
n° 9	Angata	<i>Nerita plexa</i> Chemnitz	0,020 kg
n° 10	Angata	<i>Nerita striata</i> Burrow	0,020 kg
n° 11	Tsakoriaka	<i>Thais echinulata</i> (Lamarck)	0,060 kg
n° 12	Angata (?)	<i>Strombus gibberulus</i> L.	0,010 kg
n° 13	Benofotsy	<i>Pollinices mamilla</i> (L.)	0,025 kg
n° 14	Zoka	<i>Murex ramosus</i> (L.)	0,160 kg
n° 15	Hovohovo	<i>Cypraea</i> sp.	0,055 kg
n° 16	Jakabata	<i>Scylla serrata</i> Forskal	0,350 kg
- SITE SARODRANO II -			
n° 1	Bozeky	<i>Fasciolaria trapezium</i> (L.)	3,050 kg
n° 2	Tsakodia	<i>Pyrazus palustris</i> (Bruguière)	0,600 kg
n° 3	Betampy	<i>Turbo marmoratus</i> L.	1,800 kg
n° 4	Zoka	<i>Murex ramosus</i> (L.)	0,380 kg
n° 5	Tsifatsifa	<i>Lambis lambis</i> (L.)	0,350 kg

L'identification de poissons provenant des sites archéologiques présente des difficultés considérables. Beaucoup d'arêtes sont en effet assez peu caractéristiques et pourraient être attribuées à un grand nombre de poissons. Au cours de la fouille, M. Vérin frappé des dénominations de poissons que les Vezo donnaient d'après des arêtes, décida de faire prélever celles-ci. Nos identifications sont basées sur les noms vernaculaires données par les Vezo de Sarodrano d'après les arêtes ainsi reconnues. Certaines équivalences ont été impossibles à obtenir, d'autres sont très larges. L'ouvrage de A. Kiener - Poissons malgaches - "Extrait du Bulletin de Madagascar", Avril, Mai, Juin 1961, n°179-180-181 - a été d'un grand secours. Avec l'aide de M. Lambert, on a ajouté chaque fois que l'on a pu, l'appellation française en cours dans l'Océan Indien. Malgré son caractère très incomplet, notre liste est un premier pas vers les déterminations ichthyologiques en archéologie jamais faites jusqu'ici à Madagascar.

Nom vernaculaire	Identification
Bodoloha	Scaridé
Ambitsy	Trachinotus G. Carangidé
Fihambazaha	Loctoscarus Vegiensis
Lanora	Carangidé, Caranx spp.
Fihantsifa	Naso G.
Votsanja	Balistidé, variété de perroquet
Angelike	Letrinus letj, Capitaine
Lovo	Serranidé, Cabot
Ambatsohy	Genre de Cabot
Fihamasiaka	Plotropenus maculatus
Angagera	Pomadasys,
Fihatsomoka	Mullidé
Fihanjaty	non identifié
Angy	Acanthridé
Atonjo	Mugilidé
Voromasaka	Sigamidé, marguerite
Varavara	Lutjanus argenti maculatus
Voromanjo	Lethrinella G., sorte de capitaine
Antafa	Mugilidé, mulet
Koloraña	Lutjamus russelei, jaunet
Vaho	Sparidé, gueule pavée
Ambariaka	Gerres oyana, Gerridé
Kifa	Petite gueule pavée, couleur argent
Angiky (ou angelika)	Lutjanidé et létrinidé, genre de capitaine ressemble à l'Angelika
Lovohara	Ploctopomus maculatus, cabot moucheté
Fitarik	inconnu

Nom vernaculaire	Identification
Fihamakoho	<i>Platax pinnatus</i> , poisson lune
Tapaporoha	Petit capitaine
Kifalaotse	<i>Kyphosus</i>
Voevoe	<i>Megalops cyprinoides</i>
Toho	<i>Elcotris</i> , cabot des sables
Andiarana	<i>Lutjanus vegrensis</i> , jaunet
Dongiry	inconnu
Menasofy	Genre de licorne
Talantala	<i>G. trachinosus</i> , Caranjidé
Torovoke (ou Atanjo)	<i>Mugi macrolapis</i> , Muligidé
Ariloha	<i>Acanthopagrus bifaciatus</i> Forsk.
Antsy	Lethrinidé
Menaohy	Lethrinidé peut-être
Kinirik	Hareng des Indes
Sabento	Clupeidé
Ambalavohitr	inconnu
Taratake	<i>Epinophelus morra</i>
Tsontro	<i>Balistapus ondulatus</i>
Amboko	ressemble au bodoloha
Ambory	<i>Naso lituratus</i> ; ressemble au fihan-tsifa
Fihambonjo	<i>Criptotomus strigosus</i>
Tsaidy	<i>Leiognathus aquula</i> , Leiognathidé
Tsaradava	<i>Tylasurus</i>
Tserako	voir antsurandava, <i>Homiramphus</i> .

les mahafaly, introduction à leur culture materielle

LOTTE SCHOMERUS-GERNBÖCK

Les Mahafaly occupent dans le Sud-Ouest de l'Ile, la région comprise entre les fleuves Menarandra et Onilahy. Les Antandroy tendent à s'installer de plus en plus à l'Ouest de Tranoroa, les Bara débordent vers Fotadrevo et depuis le XIXème siècle se sont implantés à l'Est de Betsiboka et vers la Taheza. Au total, les Mahafaly seraient un peu moins de 100.000 personnes dont près de la moitié vivraient hors de leur aire d'origine, à Tuléar et au Mangoky notamment.

Comme la plupart des groupes ethniques malgaches, l'origine des Mahafaly est hétérogène; certes, l'Afrique a largement contribué sur le plan anthropologique mais la langue est indonésienne au même titre que les autres dialectes de la Grande Ile. On n'a pas encore trouvé de sites archéologiques très anciens dans cette région; cependant, à Taolambiby, près de Betsiboka, dans un site de subfossiles, Alan WALKER a noté l'existence d'anciennes poteries dans la partie supérieure des couches. Il est probable que les ancêtres des Mahafaly ont participé de cette ancienne civilisation de "pasteurs-chasseurs et cueilleurs" qui a été découverte dans la région d'Ankazoabo et est responsable d'avoir modifié de façon considérable le milieu. Sur la côte, les couches supérieures d'*Hippopotamus Lemeriei* à Itampolo ont été datées du Xème siècle et plus au Sud Talaky remonte au XIème sur la base du RC.14, mais l'occupation de l'intérieur est peut-être un peu postérieure.

Selon les plus anciennes traditions, lors de la venue de la dynastie des Maroseranana au XVIème siècle, le pays encore boisé était occupé par des groupes très isolés dirigés par des *ondatibe*, pratiquant la chasse des boeufs sauvages, la recherche du miel et des tubercules, ainsi qu'un peu d'agriculture. La tradition n'a pas livré les noms de ces *renitany* (tompontany), à l'exception de celui des Faloñombe qui étaient mieux organisés et connaissaient l'extraction du fer, la forge, le filage du coton et le tissage.

FAGERENG et les descendants actuels de la lignée royale des Maroseranana s'accordent pour dire que le fondateur de la dynastie fut un certain OLOMBETSITOTO, venu de la région de Fort-Dauphin. Après avoir traversé le pays Antandroy, la dynastie, au temps de MIAKALA, s'installa chez les Mahafaly sur la Menarandra (clans Befira). Le pays reçut le nom de Mahafaly et il y eut mélange entre les Faloñombe et les nouveaux venus.

Il semble que les Maroseranana aient bénéficié d'un état de civilisation supérieure; leurs coutumes funéraires étaient plus complexes; les morts n'étaient plus enterrés le même jour dans des tombeaux simples mais, pouvaient bénéficier du privilège des "*aloalo*" (!) si l'on était de la dynastie ou allié à elle ... Les Maroseranana dispensaient aussi le droit de posséder des *hazomanga*, (poteaux de culte) ce qui ne fut pas accordé à certains habitants du plateau calcaire qui durent continuer à sacrifier sous les "*kily*" (tamarins). Naturellement, les Maroseranana possédaient la haute

(1) Cependant, certains sculpteurs comme les Tsimangataka de Behavandra fournissaient des *aloalo* mais ne pouvaient les utiliser sur leurs sépultures.

main sur les boeufs, portaient des vêtements riches (alors que bon nombre de roturiers devaient se contenter d'habits d'écorce ou de peaux) et disposaient d'une armée. Lorsque le peuple sentait que l'autorité dépassait la mesure, il retournait à la forêt ... Ces individualistes, aujourd'hui comme autrefois, portaient le nom de *lampihazo*. Le dynamisme des Maroseranana s'est marqué vers le Nord où une branche de la famille semble être responsable de la fondation de la dynastie sakalava (!).

Au XIXème siècle, le pays était divisé en cinq royaumes : au Nord, le royaume dit de l'Onilahy dont la capitale était Beroy ou Mañera; plus au Sud, le royaume de la Linta, capitale Ankazotaha (ou Ankasontaha); à cheval sur la Haute Linta, entre la rivière Manakaralahy et la rivière Behandry, le royaume du Sakatovo, capitale Ankiliabo; le territoire indépendant des Faloñaoombe occupait une bande étroite entre le royaume du Sakatovo et celui de la Linta; enfin, le royaume de la Menarandra que dirigeait Tsiampondy s'étendant sur le Sud au pays Mahafaly (fig.!).

Sur ce royaume furent écrites par le traitant Speyer d'intéressantes observations qui pourraient se trouver dans les Archives administratives. Speyer mourut en 1942 à Morombe et les papiers de sa succession semblent avoir été appréhendés par l'administration. D'après la tradition mahafaly, ces royaumes tous dirigés par des Maroseranana ne se faisaient pas la guerre, car ils avaient souvent l'occasion de s'unir contre les belliqueux Antandroy. Les postes militaires français qui furent installés lors de la conquête avaient le mérite, dans l'esprit des Mahafaly, de les protéger contre les Antandroy.

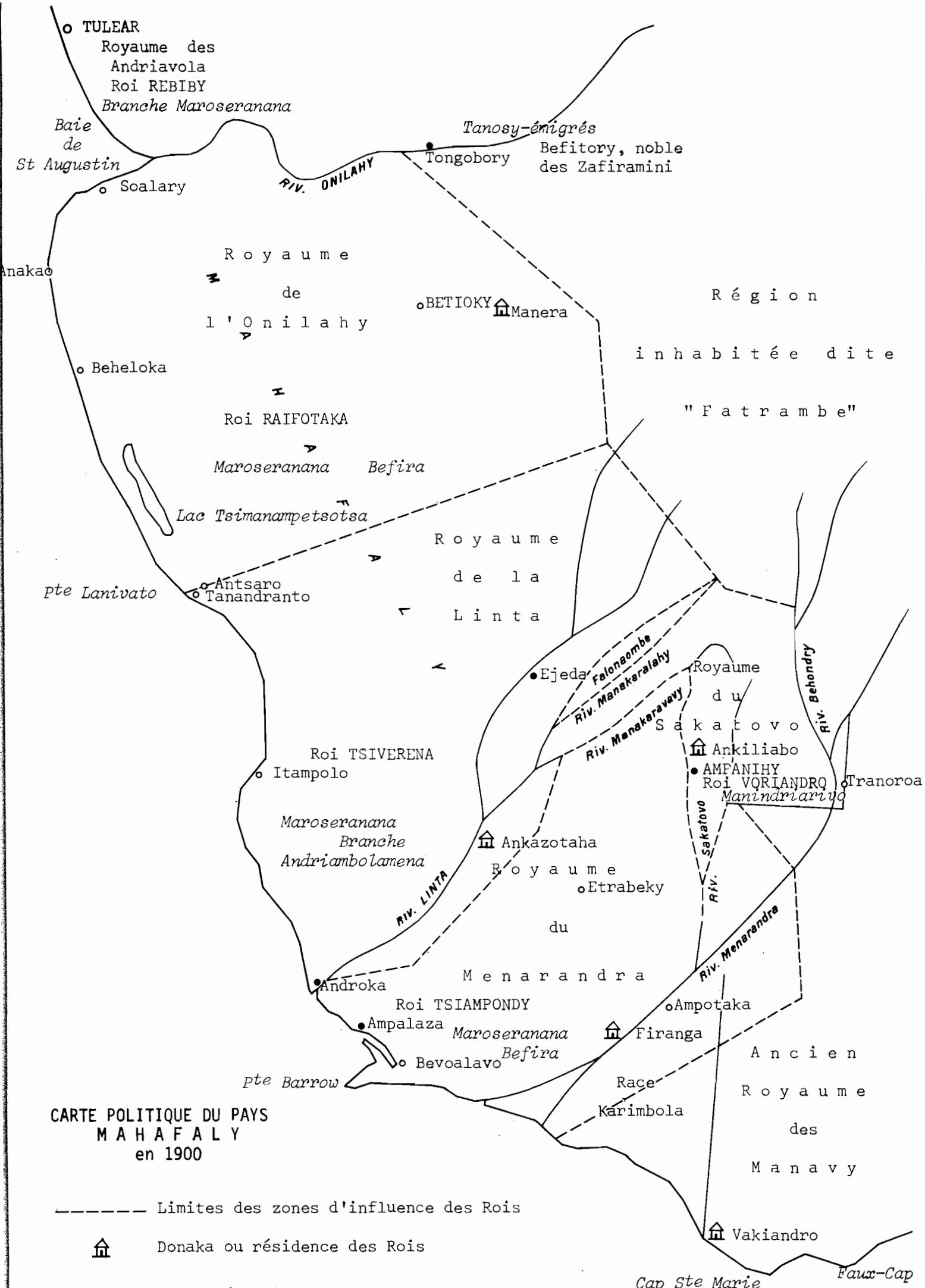
Le mode de vie mahafaly est resté traditionnel. L'agriculture permet la subsistance des populations, mais les surplus, l'arachide surtout, sont vendus. Il arrive fréquemment que les plus pauvres sont obligés de vendre les produits de leur récolte dès qu'ils l'ont obtenue même s'ils doivent en racheter plus tard à un prix très élevé; ainsi le maïs vendu 5 frs le kilo en période d'abondance est racheté sept fois plus cher en période de soudure. Il y a deux types de cultures : le défrichement enclos en forêt (*tetik'ala*) et les cultures auprès des rivières (*baiboho*). L'appropriation des meilleurs *baiboho* a constitué pendant longtemps un privilège des Maroseranana (Menaran-dra).

Le métayage (*komba*) est assez répandu; dans ce cas, un tiers de la récolte revient au propriétaire, un tiers au cultivateur et un tiers au gardien. Beaucoup de gens s'engagent aussi à la tâche (*kibaroa*).

Le maïs est cultivé chaque fois que c'est possible, ainsi que des légumineuses, des cucurbitacées, des patates (*bageda*) et du manioc (*balahazo*).

L'élevage est surtout considéré comme un placement. On a beaucoup exagéré la propension des gens du Sud à tuer des boeufs aux funérailles. En fait, un seul boeuf suffit souvent pour la cérémonie. Les autres boeufs constituent une récompense salariale pour la construction des tombeaux ou la confection des aloalo.

(1) Au Menabe, les familles royales et alliées possèdent aussi des priviléges funéraires et ornent leurs tombes de volihety qui ressemblent aux aloalo. Sur les Maroseranana, consulter aussi, outre les travaux de FAGERENG ceux de DEFOORT, de Ch. POIRIER et de MELLIS.



CARTE POLITIQUE DU PAYS
MAHAFALY
en 1900

----- Limites des zones d'influence des Rois

Donaka ou résidence des Rois

Postes établis de 1900 à 1904

D'après C. POIRIER
corrigé par L. SCHOMERUS

Un autre préjugé dans ce domaine est de croire que tous les Mahafaly sont de riches propriétaires de boeufs. Cette richesse est très inégalement répartie. Certains possèdent plusieurs centaines de boeufs et continuent d'accroître leur richesse, mais le plus grand nombre en est totalement dépourvu. Chaque groupe familial (*fotorana*) possède sa marque d'oreille.

Les migrations de transhumance de la côte vers l'intérieur sont motivées en saison sèche par les difficultés de se procurer des pâtrages, mais aussi en saison chaude par les recrudescences d'un insecte piqueur qui ne prospère pas sur le Plateau calcaire. La cueillette est importante pour les plus pauvres ou en période de disette pour tous. On se procure alors des fruits *lamoty* et des tubercules *fanitse*, *babobo* et *sosa*, ainsi que de petits animaux (*tandraka*, *sora*, *pintades*).

La maison traditionnelle de forme rectangulaire était en bois *fantsiholitse* pour les plus riches et, en herbe, pour les plus pauvres. La case en terre devient de plus en plus courante. La maison des plus anciens est au Sud. Lorsque le village est entouré de sisal, les boeufs rentrent à l'intérieur de l'enclos le soir. Avant l'introduction de la cochenille, les villages étaient fortifiés avec des *raketa* (cactées) qui avaient été introduites au XVIII^e siècle. Avant les *raketa*, il y aurait eu des palissades de bois pointus ou de *fantsiholitse*.

Traditionnellement, la maison était fort meublée, mais le mobilier des riches de jadis était fait d'étagères sculptées (*fafa*) et de corbeilles savamment tressées, ainsi que de multiples boîtes qui contenaient le miel, le lait caillé (*habobo*), le coton, etc ... Aujourd'hui, le mobilier de style européen est recherché par les plus favorisés, mais l'intérieur des demeures des plus pauvres est seulement pourvu de nattes et de calebasses.

L'organisation sociale des Mahafaly est encore mal connue. Le groupe minimum paraît être les descendants de grands-parents résidant ensemble avec leurs alliés (*longo*). Les *fotorana* (lignages) retrouvent leur cohésion à l'occasion de cérémonies au poteau de culte (*hazomanga lava*). La tradition veut que les Maroseranana aient stabilisé la nomenclature des 18 *fotorana* originaux, auxquels seraient venus depuis s'agglutiner sept nouveaux *fotorana*. Des priviléges sont reconnus parmi ces lignages à ceux qui proviennent des Maroseranana et des *Falonambo*.

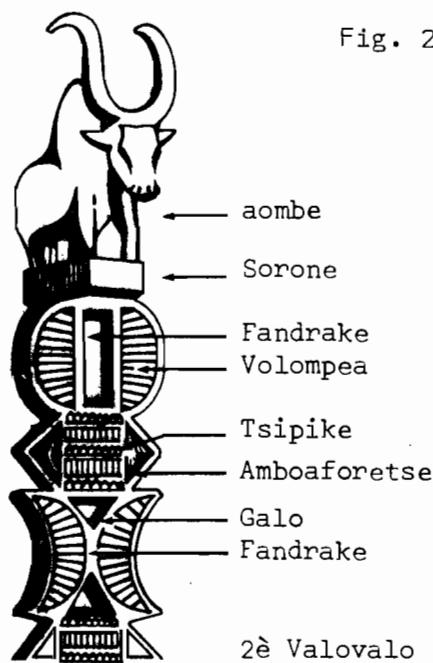


Fig. 2

Nous avons décrit ailleurs (Bull.de Madagascar, 1970, Octobre-Novembre, n°293-294, pp.859-866) certaines coutumes matrimoniales qui, chez les Mahafaly les plus aisés, représentent un épisode assez complexe. Parmi les autres rites de passage, les cérémonies funéraires sont évidemment importantes puisqu'elles impliquent la réunion des parents alliés et amis du défunt. L'importance matérielle des rites dépend naturellement de la richesse et de la réputation de la personne. La mort est l'occasion dans certains *fotorana* de l'érection sur les tombeaux d'*aloalo*, pour ceux qui ont ce privilège; aujourd'hui, il arrive que les plus riches quelle que soit leur origine, s'arrogent également ce droit. Certains sculpteurs qui n'ont pas été traditionnellement investis du pouvoir de confectionner des *aloalo* s'adonnent maintenant à cet art. La signification des motifs n'a pas encore été pleinement explicitée.

Vérin y voit une stylisation du motif anthropomorphe. Cette stylisation complète au sommet, tronquée en dessous, est, en principe, répétée six fois. Nous reproduisons ici l'indication des différentes parties d'un *valovalo* (fig.2). Il n'est pas sûr que ces indications nous fournissent l'explication du principe de décoration.

LA COLLECTION

La collection que nous avons réunie pour le Musée de l'Université mérite-ra à elle seule une étude particulière. Nous avons recueilli des ustensiles domestiques, des vêtements, des vanneries, des objets pour la chasse et la pêche, des documents sur la religion et la magie, des données sur la forge, des objets d'art et des parures.

Parmi les ustensiles domestiques, citons les mortiers quadrangulaires, *leo*, avec leurs pilons, *anakadeo*; des calebasses, *voatavo* et des coupes dans la même matière, *finga voatavo*, ou en bois, *finga hetay*; des cuillers, *sotro*, dont une pointue à manche d'*aloalo*, est un *sotro roandria* (cuiller de personnages importants) et une autre *sotro lilà*, à manche long pour le lait caillé; des louches, *sadro*; des boîtes dont une ancienne pour le lait caillé, *vata habobo*; une serviette en peau, *horo* et un *horo holitse hena*, sorte de petit porte-monnaie en cuir fait par les Tetsimole de la côte; un plat, *tohoke*, pour la viande; des étagères sculptées, *fafa*; un dispositif pour allumer le feu, *fando*, que l'on n'utilise plus, mais qui, autrefois, s'employait avec du *fantsilotse* sec appelé *raotse*.

A la série des vêtements, nous avons cru bon d'adoindre un métier, *teno*, avec tous ses accessoires, et le tissu sur le métier (*ravimpole*). Il y a aussi une riche série de *sadia*, pagne fabriqué à BEKAKO et des *salampy*, sorte de toges de soie, dont s'enveloppaient jadis les femmes de haute condition; les *lamba roandria* portés par les Maroseranana sont très longs à la différence des *salampy*. Le costume mahafaly était complété autrefois par des sandales en peau de bœuf qui protégeaient des épineux et par un petit chapeau rond *satro bory*, à rebord différent du chapeau antandroy (1).

Les *aloalo* figurent naturellement parmi la collection artistique, mais il y a aussi des vases d'un type stimulé par les fonctionnaires locaux, des anneaux *tsikodara* qui, autrefois, ornaient les maisons des *ombiasa*, un *onda*, oreiller sculpté pour les habitants que l'on met aussi aux défunts, des statues faits à Andranotantely, chez les rois de Behavandra.

Jeux et musique sont représentés par le *manova*, masque pour faire peur aux jeunes filles, un violon, *lokanga*, une *valiha* carrée, *marovany*, qui semble actuellement se répandre aux dépens de l'arc sur calebasse, *jejolava*, un grand tambour d'enterrement *rene* et un petit tambour, *fahota*, dont les jeunes filles battent lorsqu'il y a une compétition de *ringa*.

Les vanneries sont très variées : nattes (*tihy*) en *satra* de Betioky ou en *vinda*, petit jonc d'Ambalatsiefa, nattes *temetse* avec dessins pour les murs, faites à Fotadrevo, récipients *tsikelo*, corbeilles de mariage *sandoke*, récipients en forme de bouteille *haro fanenjampole* dans lesquels on garde le riz, etc ...

(1) Ce *satrō bory* ne doit pas être confondu avec le *satrō vory*, chapeau en écorce de vory que font les Antandroy du village d'Ambalavato, à l'Est de la Menarandra.

La chasse ne se conçoit pas sans la fronde *pilatse*, mais nous n'avons aucun piège. Les Mahafaly de la côte dépendent des Vezo pour la pêche et les considèrent comme des maîtres de la mer (*tompon-driaka*) auxquels il faut demander la permission de pêcher.

Le *hazomanga*, poteau de culte en *katrafay*, vient de Behavandra où il a été consacré par un officiant *mpisoro* du clan *TSIMANGATAKA*; au Nord du *hazomanga*, il y a des pieux *fatore*, pour attacher les boeufs qui seront sacrifiés. Au sacrifice, on utilise les plats *sakazo* qui recueillent la viande et des *vilan̄y be*, marmites de fer car la poterie vient du pays vezo.

Une statue *ajiba* est remarquable; elle remplace les défunt morts au loin.

Nous avons quelques exemplaires des charmes *aoly* dont le contenu s'appelle *mohara*.

La forge est fort en honneur chez les Mahafaly. Pour le fer, on utilise les soufflets à piston (*vata tefea*). Pour l'argent, on utilise au contraire un soufflet-sac en peau de mouton appelé *kofoke*. L'attirail du forgeron RETOLANY d'Andranomamy près d'Ampanihy comprend en outre une balance *kilo*, des poids *vato kilo*, des burins *volifitomboke*, un creuset *fañiliñambola*.

Les orfèvres mahafaly travaillent l'argent en fondant des piastres et l'aluminium pour des colliers. Ils font aussi des pointes démêloirs. Les élégantes Mahafaly complètent aussi leurs parures par des peignes en bois sculpté *kome* qui viennent du pays vezo et dont l'etymologie anglaise est sûrement un legs des visites britanniques à la baie de Saint-Augustin.

la dynastie des maroseranana

FIRINGA

Les renseignements recueillis jusqu'à présent n'ont pas permis d'établir d'une façon bien certaine l'origine ethnique des Sakalava (1).

Quelques écrivains ont prétendu que la tribu sakalava, venue du Sud, probablement du Fiherenana, s'était essaimée dans le Nord, tandis que d'autres se basant sur l'étymologie du mot sakalava (abréviation de Antaisakalava, antaisaka : les gens du Sakalava litt., long. : fig. émigrés) la font venir du pays des Antaisaka de la côte Sud-Est. Sans vouloir nous prononcer en faveur de l'une ou l'autre de ces versions, nous inclinons à croire que toutes deux ne sont pas contradictoires. Car on peut admettre que l'émigration de la tribu sakalava ait eu tout d'abord une direction générale Est-Ouest puis, enfin, Sud-Nord. C'est d'ailleurs la solution à laquelle conduisent les traditions orales recueillies jusqu'à présent, tant dans l'Antaisaka que dans le Menabe (2). Nulle part, elles ne permettent de donner créance à l'hypothèse qui ferait venir les Sakalava du plateau central, d'où ils auraient été chassés par une invasion étrangère. Il ne faut pas confondre, en effet, Sakalava et Vazimba; car non seulement il n'y a aucune communauté d'origine entre ces deux peuplades mais, en outre, les Vazimba, premiers habitants du plateau central, en ont été chassés en grande partie par les conquérants hova (3) et sont venus se réfugier directement dans l'Ouest.

D'autre part, on ne saurait admettre que les Sakalava aient, de temps immémorial, habité la côte Ouest puisque de nos jours encore, on y voit les derniers autochtones : les Behosy. Cette peuplade sauvage habite encore aujourd'hui les grottes de la chaîne calcaire du Bemaraha. Elle a peu de relations avec les autres indigènes qu'elle hait profondément. Les Behosy vivent surtout du produit de leur chasse et des tubercules de la forêt. Ils se vêtent d'écorces ou de mauvais tissus obtenus avec les fibres de certains arbres.

Ces aborigènes sont, à notre avis, les derniers vestiges des premiers habitants de la région occidentale de l'île, les seuls qui aient opposé une résistance opiniâtre à l'envahissement progressif des conquérants du Sud. Mais le temps et les progrès de la civilisation achèveront ce qu'ont commencé les envahisseurs et déjà l'appellation de Sakalava-Behosy, qui leur est donnée aujourd'hui, semble faire pressentir qu'avant peu la fusion sera complète.

(1) *Cette étude, originellement parue dans la Revue de Madagascar, Septembre 1901, pp. 658-672, est devenue rarissime et l'on méconnaît que dès cette époque, il y avait des écrivains malgaches s'intéressant à l'histoire de la côte.*

L'auteur, originaire de Nosy-Be, servit comme interprète sous les ordres du Lieutenant-Colonel Prudhomme. Les notes infrapaginales qui suivent sont de la rédaction de Taloha.

(2) *Mais plus simple encore est l'hypothèse de Deschamps qui voit l'origine du nom dans la rivière Sakalava où habitaient, au début, les fondateurs de la dynastie avant son expansion dans le Menabe.*

(3) *Terme alors courant pour désigner les Merina.*

Ce mélange de peuplades d'où est sortie la race Sakalava est indiscutable. Il a existé et existe encore aujourd'hui, comme le prouve le mélange produit par la récente émigration des Makoa, des Zanzibarites et des Comoriens.

Ceci nous amène à conclure que le type du Sakalava primitif n'existe plus. Le Sakalava ne forme pas une race homogène et cette dénomination est plutôt un terme politique qu'ethnique, sous lequel on a englobé tout le pays compris entre le Mahafaly et l'Ankarana. Les Chefs sakalava qui vinrent du Sud-Est devaient posséder un ascendant moral qui les rendit bientôt maîtres des autochtones; car ils parvinrent à leur imposer leur nom et leurs habitudes de pillards et d'aventuriers. En outre, il est probable qu'à l'époque de cette invasion, le pays ne constituait pas une unité politique et que les envahisseurs en conquirent successivement les différentes régions qui, une fois réunies, formèrent le royaume sakalava. C'est ainsi que disparaissent, au point de vue politique, les petites peuplades qui étaient établies dans le pays depuis des temps très reculés. Les conquérants imposèrent leur nom, non seulement au pays, mais aussi à l'ensemble de tous les habitants. Cet ascendant moral, ils le durent à leur origine étrangère. Il faut se rappeler, ici, les immigrations arabes qui eurent lieu dans le courant du XIIIème et du XIVème siècle.

A l'appui de cette thèse, nous présentons une NOTICE HISTORIQUE qui forme l'ensemble des renseignements recueillis à leur source même et soigneusement contrôlés sur les principaux points du territoire sakalava. Nous nous sommes surtout attachés à éclaircir les origines des Maroserana, cette dynastie si puissante et si féconde qui a fourni des rois et des reines à toute la côte Ouest de Madagascar. Leur berceau est, en effet, peu connu et jusqu'à présent, les auteurs qui ont écrit sur ce sujet ne sont pas d'accord sur la généalogie des premiers rois sakalava.

C'est ainsi que, d'après Guillain, Andriandahifotsy fut le fils d'Andriansara qui aurait eu pour père un étranger de race blanche, forfuitement arrivé dans le pays, et dont les indigènes auraient fait leur chef sous le nom d'Andriamandazoala. Dans le Mahilaka, c'est un certain Andriavola, connu aussi sous le nom d'Ampanitovola, qui fut le Pharamond de la dynastie Maroserana. Enfin, tandis que le Boina et l'Ambongo donnent pour ancêtres à leur premier roi Andriamandisoarivo, Andriamisara et son fils Andrianahanina, les princes et princesses sakalava du Nord-Ouest de l'île prétendent descendre d'Andriambolamena et d'Andriambolafotsy qui auraient fourni respectivement les Zafimbolamena et les Zafimbolafotsy; c'est ce que les Européens ont appelé la branche d'or et la branche d'argent.

De ces quatre versions, il résulte qu'une communauté d'origine est évidente pour tous les rois du pays compris entre le Fiherenana et la province Antankarana; la limite Sud peut être même reculée au Cap Sainte-Marie; car les princes Mahafaly, eux aussi, se réclament des Maroserana. Et ce qui explique ces différences de traditions, c'est, d'un côté, le manque absolu de textes écrits et, de l'autre, la tendance naturelle, à chaque pays, d'amplifier le rôle joué par ses premiers rois. Nous savons, en outre, que, pour les Sakalava plus encore que pour les autres peuplades de Madagascar, la légende est peu d'accord avec l'histoire. C'est pourtant à la première qu'il nous faut demander, en l'absence de documents écrits, la définition des bases sur lesquelles se sont étayées les dynasties de la côte Ouest; c'est d'elle aussi que l'on doit déduire la constitution sociale des peuplades qui habitent cette côte.

Mais si cette légende est entachée d'exagération, cette source si précieuse pour l'historien devient donc fort douteuse, les indigènes ajoutant dans leurs récits mille détails de leur cru suivant l'improvisation du moment.

Il y a d'abord intérêt, pour le choix à faire entre tous ces récits, à se baser sur ceux que l'on retrouve dans des régions voisines; car la légende perd bien plus en se déplaçant loin du lieu où elle a pris naissance qu'en se transmettant à travers les âges.

Un exemple frappant des différences que présentent entre elles les légendes, selon que l'on passe d'un pays dans un autre, est celui d'Andriamisara; car, suivant que l'on entend les récits des indigènes du Menabe ou ceux du Boina, les traditions relatives à ce prince maroserana sont complètement distinctes, sinon contradictoires. En effet, d'après elles, il y aurait deux Andriamisara : l'un, celui du Menabe, qui n'a pas régné, puisque son cadet Andriamanrosy succéda à leur père. Cet Andriamisara est enterré à Maneva, sur la rive droite de l'Andranomena selon les uns; à Benge, sur la rive droite du Mangoky selon les autres et ses descendants sont restés dans le pays. L'autre fut le chef de la dynastie du Boina. Ses restes sont à Majunga. Or, il ne peut y en avoir qu'un. Effectivement, les traditions conservées dans le Menabe sont unanimes à dire que :

"Andriamisara, non plus que ses descendants, n'a jamais régné et qu'Andrianahanina était son neveu et non son fils. Celui des enfants de ce dernier qui émigra dans le Boina, porteur des précieuses reliques, dut les présenter comme étant celles des premiers membres de la dynastie, soit pour attirer sur lui la confiance des indigènes et devenir leur chef, soit que lui-même donnat, dans son respect, la même place à ses deux ancêtres, le roi et l'artisan". (Lieutenant Thomassin).

Dans le Boina, au contraire, "Andriamisara est considéré comme le chef de la famille royale sakalava qui régna dans le Menabe. A sa mort, il laissa le pouvoir à son fils Andrianahanina. A la mort d'Andrianahanina, Andriandisoarivo abandonna le Menabe et se transporta dans le Boina emportant les restes de son aïeul et de son père. Andriamandisoarivo fut donc le premier roi du Boina. Ses restes sont déposés à Majunga à côté de ceux de son aïeul et de son père". (M. Bénévent).

Cette translation des reliques d'Andriamisara et d'Andrianahanina semble un fait douteux; les traditions orales du pays Menabe n'en font aucune mention; elles racontent simplement qu'Andriamandisoarivo se sépara de son frère et alla se tailler un royaume dans le Mahilaka et l'Ambongo. Au cas où elle aurait eu réellement lieu, le culte que les Sakalava ont pour les mânes de leurs rois en aurait perpétué le souvenir jusqu'à nos jours. Or, il n'en est rien. Nous adoptons donc entièrement la version de M. le Lieutenant Thomassin; les renseignements recueillis sur les lieux nous l'ont confirmée.

Ce point de vue est d'ailleurs sans importance politique; seule, la partie historique est intéressée.

Origine

Vers la fin du XVème siècle, c'est-à-dire peu de temps après les immigrations arabes sur la côte Est, quelques chefs de la tribu des Antaisaka dont certains membres avaient contracté des alliances avec les étrangers, prirent le parti d'abandonner le sol natal pour aller à la recherche d'un pays plus hospitalier. Car l'arrivée d'un élément étranger avait occasionné chez eux certaines perturbations et, soit qu'ils subissent l'influence aventurière des nouveaux venus, soit qu'ils fussent attirés par l'inconnu des régions occidentales, ces émigrés suivirent une direction Ouest.

Partis de la vallée du Tomanpe (Itomanpy, d'après M. Berthier), ils atteignirent bientôt celle de la haute Onilahy qu'ils descendirent jusqu'à sa partie moyenne. Ils songèrent, un instant, à passer sur la rive gauche du

fleuve; mais, arrêtés par la tribu peu sociable des Mahafaly, ils s'établirent au Nord de l'Onilahy. Ils furent d'autant mieux reçus par les habitants du pays que ces derniers étaient continuellement en lutte avec leurs voisins du Sud et qu'en reconnaissance de cet accueil, ils leur prêtèrent un secours efficace. Grâce à cet appui, les Mahafaly furent vaincus. Bientôt la tribu de la rive gauche de l'Onilahy mit à sa tête un des chefs émigrés; les autres restèrent sur la rive droite où les autochtones ne tardèrent pas à élire l'un d'entre eux comme chef suprême. Une ère de paix s'ensuivit. Les deux chefs des peuplades riveraines, se rappelant leur origine commune, ne songèrent pas à se nuire et se soutinrent plutôt contre les incursions des autres tribus voisines. Mais, après leur mort, cette période de calme ne devait pas durer. Les successeurs des premiers chefs n'eurent pas la sagesse d'être conciliants comme leurs devanciers et les luttes intestines reprisent leur cours. Les chefs venus de l'Est perdirent peu à peu leur prestige. Une ère d'anarchie se préparait. Le caractère aventurier des émigrés s'accordait mal avec les moeurs tranquilles des premiers habitants du pays et cette mé-sintelligence hâta leur séparation. Et comme ces émigrés n'étaient pas les plus nombreux, ils furent, par la force même des choses, poussés progressivement vers le Nord. Ils durent franchir le Fiherenana et s'établir entre ce fleuve et le Mangoky.

Ici les traditions orales sont, pour quelque temps, muettes; elles ne mentionnent aucun événement saillant. C'est sans doute la période de transition entre la formation d'un nouveau royaume et l'extinction d'une monarchie qui ne vécut pas plus d'un demi-siècle. Cette période dut être bien longue car c'est seulement vers le milieu du XVIème siècle que se forme une nouvelle dynastie.

A cette époque vivait, aux environs de la forêt appelée depuis : Analamahavelona (la forêt qui fait vivre), une nombreuse famille dont les membres formaient une agglomération assez importante. Le pays obéissait à autant de chefs qu'il y avait de villages et chaque famille formait, pour ainsi dire, une unité politique dirigée par son chef. A la mort de ce dernier, le pouvoir passait, soit à l'aîné de ses enfants, soit à celui d'entre eux que ses frères choisissaient. Il arrivait alors que les mécontents s'éloignaient du foyer paternel pour créer d'autres villages, amoindrisant chaque fois la force qu'ils auraient pu se constituer s'ils étaient restés unis.

La famille d'Analamahavelona avait bien compris cet inconvénient; aussi, ses membres parvinrent-ils à vivre en bonne intelligence; ils formaient déjà un groupe sérieux, lorsqu'ils eurent à leur tête un chef plus entreprenant que ses prédécesseurs. Ce chef s'appelait Lahifotsy (le blanc), nom qui lui a été donné à cause de son teint clair. Sa naissance est entourée de quelque mystère. La légende rapporte qu'à cette époque, des Arabes étaient signalés sur la côte Ouest et il est permis de supposer qu'il y eut un peu de sang étranger dans les veines de Lahifotsy. Il est probable aussi que ce chef descendait des anciens émigrés Antaisaka. D'après M. Gauthier, Lahifotsy était probablement un Arabe. Toujours est-il que ce chef fit preuve de qualités que n'avaient eues aucun de ces prédécesseurs, ni aucun de ses voisins. Il sut resserrer l'union de son groupe et attirer à sa suite un nombre respectable de partisans qui, progressivement, accrurent son autorité. Il sut rendre impartialement la justice et ses arrêts furent toujours observés. Cette qualité lui valut le surnom de mpagnito (qui tranche), appellation donnée depuis à ses successeurs et qui est encore appliquée de nos jours.

Lahifotsy fut, à cette époque (1), le premier roi digne de ce titre. Aussi, les générations suivantes le reconnaissent-elles comme le fondateur de

(1) Au 17ème siècle, puisque ce souverain est mentionné par Flacourt.

la dynastie sakalava dont le berceau serait le Fiherenana. Avant lui, les traditions orales du pays sakalava placent cependant quelques noms, tels que les Andriamikimiky, les Ramandriakatsiriaka, les Andrianlimbe, etc... Mais c'est là une nomenclature fantaisiste que quelques vieux indigènes donnent d'une façon bien incertaine. Ce sont des personnages aussi fictifs que les Andrianalinalina, les Andrianerinerina, etc ..., de l'Imerina. En fait d'existence, ils n'ont que ce qu'une légende mal assise a pu accréditer dans l'esprit des générations actuelles. Et, seul de tous les auteurs qui ont écrit sur l'histoire de Madagascar, Flacourt parle d'un certain Dian Banlouhalen que M. l'administrateur Berthier appelle Andrianalimbe. (*Rapport ethnographique sur les races de Madagascar, Revue mensuelle*, 21ème liv., p.1120). Andrianalimbe serait, sans doute, un des chefs Antaisaka, élu comme roi par les habitants de la rive droite de l'Onilahy lors de la conclusion de la paix avec les Mahafaly; mais la période d'anarchie et d'interrègne qui suivit sa mort fut trop longue pour qu'il soit permis de considérer Lahifotsy comme un de ses descendants directs.

Lahifotsy ou Andriandahifotsy

La légende est assez pauvre en ce qui concerne ce prince et, exception faite du cas particulier qui lui valut le surnom de mpanito, elle ne nous a conservé que le souvenir de son nom. En effet, ni sa résidence exacte, ni "se disaient les nécessiteux lorsque le jour des distributions arrivait, car notre père nous prouve que sa capitale est digne de son nom" (Itsororobola : d'où coule la richesse, l'abondance).

Il agrandit considérablement le domaine que lui avait laissé son prédécesseur, sans pour cela, guerroyer avec ses voisins. Ceux-ci, comme il a été dit au début, n'étaient que des chefs de villages, indépendants les uns des autres; nul ne sut grouper les autres sous son autorité. Seul, le monarque d'Itsororobola, qui avait déjà hérité d'un peu d'autorité, réussit à étendre progressivement sa souveraineté sur eux, soit en se mariant avec les filles de ses chefs, soit en les attirant par sa renommée grandissante.

De ses nombreuses alliances, Rabararatavokobe eut plusieurs enfants. Pour empêcher toutes luttes intestines entre ces derniers, il eut la sagesse de les plier de bonne heure à une discipline sévère. De son vivant, il désigna celui qui devait le remplacer; ce choix fut sanctionné par l'approbation générale, car le futur souverain se faisait remarquer par son activité et l'ascendant qu'il sut acquérir sur ses frères. Durant les dernières années de son règne, le roi admit son héritier dans ses conseils et lui inculqua ainsi les premiers principes de commandement et de sagesse qui devait présider à ses futurs actes.

Rabararatavokobe parvint à une longue vieillesse. La légende rapporte que ce monarque vit naître et mourir quelques uns de ses vieux conseillers. Ceci permet de croire qu'il ne vécut pas moins de soixante-dix à quatre vingts ans dont cinquante de règne.

Andriamandazoala

Son successeur continua ses traditions de douceur et de générosité, s'attachant ainsi l'estime de ses frères. Mais ces qualités n'excluent point l'ardeur de son caractère; son activité lui valut même d'acquérir une grande influence sur ses voisins et il continua, de ce fait, à agrandir méthodiquement le domaine qui lui avait laissé son père. En moins de quelques années, ses Etats s'accrurent de sorte que, pour les parcourir, tant en longueur qu'en largeur, il ne fallait pas moins de dix jours de marche.

Cet agrandissement se fit sans provoquer de conflits sanglants, car il n'y avait alors aucun groupement sérieux qui put contrecarrer les ambitions du monarque d'Itsororobola. Au contraire, sa renommée, sans cesse croissante, lui facilita l'acquisition de vastes régions; il lui suffisait d'être entreprenant pour réussir. C'est ce qui explique qu'au troisième règne de la première dynastie qui fut réellement constituée, les Etats du souverain sakalava étaient déjà très étendus. Et, jusqu'à cette époque, la légende ne mentionne aucune guerre engendrée par l'opposition des tribus voisines à l'en-vahissement progressif du conquérant.

N'écoutant que son ardeur, Andriamandazoala laisse bientôt la direction effective du pouvoir à l'aîné de ses jeunes enfants pendant qu'il entreprend des voyages continuels dans son domaine. Il se fait accompagner de partisans choisis parmi les plus habiles à travailler le bois. Le roi avait un but : constituer des villages fortifiés dont les cases seraient construites en bois. Le faisait-il par mesure de prudence, pour se garantir des razzias probables de ses voisins ou par pure fantaisie ? On n'en sait rien. Ce qui est certain, c'est que les traditions orales, exagérant sans doute le côté véridique des faits, représentent ce chef comme un enragé destructeur de forêts. Dans tous les cas, le nom lui en est resté et le souvenir, pourtant assez vague, que son caractère a laissé dans l'esprit des chroniqueurs malgaches ne permet de conserver aucun doute sur le tempérament de ce souverain.

Une circonstance imprévue vint arrêter son ardeur et le ramena à l'accomplissement des devoirs que lui imposait sa qualité de roi. Son fils aîné, resté dans la capitale, était sous la tutelle d'un oncle qui voulut profiter de l'éloignement du roi pour le supplanter. Mis au courant de ces intrigues, Andriamandazoala regagna aussitôt Itsororobola et en chassa son frère. Ce dernier se réfugia dans le Sud et fut, dit-on, bien accueilli par un des chefs les plus influents de la région. Dès lors, lui et ses successeurs travaillèrent à susciter entre les chefs sakalava une rivalité qui amena, un demi siècle plus tard, le roi Ravahomena à se retirer plus au Nord.

La légende rapporte que ce fut à l'occasion du retour d'Andriamandazoala dans sa capitale qu'eut lieu la première intervention des "masy" (devins) (1) à la cour des monarques sakalava. Un des partisans qui accompagnaient le roi dans ses voyages s'était fait remarquer par l'attention toute particulière qu'il portait à ramasser les graines d'un certain arbre et à les disposer par groupes. Il en tirait des enseignements qui se dégageaient sous des formes intelligibles pour lui seul. C'est ainsi qu'il prévint le roi du coup qui se préparait à Itsororobola, tandis qu'il était aux prises avec ses forêts. Pour lui témoigner sa reconnaissance, Andriamandazoala en fit son principal conseiller; ses successeurs agirent de même pour celui que le masy précédent, devenu vieux, désignait comme étant apte à le remplacer. L'instrument dont se servait le masy était le "sihily", dispositif particulier donné aux graines du fanigny ou fano (variété d'acaciâ). Il y a lieu de noter ici que l'usage du sikily a été importé par les Arabes. Or, nous savons qu'à cette époque, ces étrangers étaient déjà signalés sur les côtes de la Grande-Ile. Il est donc permis de supposer que c'est par eux que les premiers masy sakalava ont été initiés.

Andriamandazoala passa les dernières années de son règne dans sa capitale. A sa mort, le pouvoir fut laissé à l'aîné de ses fils, tandis que ses autres enfants, nés pour la plupart en dehors de la capitale, devinrent, soit des conseillers de la cour, soit de simples chefs de villages.

(1) Mot qui correspond à moasy dans le Nord-Ouest et ombiasy dans le Centre.

Andriantsionda

Autant son père recherchait une vie active, autant le nouveau roi aimait à rester chez lui, menant une existence calme et tranquille. Sans doute l'influence qu'avait eue son oncle sur son éducation alors que, tout jeune encore, il était tenu à l'écart des affaires du royaume, exerça sur son caractère une action qui se traduisit plus tard par une quasi-nonchalance. Aussi ne laissa-t-il de son règne qu'un souvenir bien vague.

Les traditions orales mentionnent cependant que ses voisins du Sud, poussés probablement par le conseiller jadis chassé d'Itsororobola, tentèrent, à plusieurs reprises, de faire irruption sur son territoire; mais, chaque fois, leurs bandes se heurtèrent aux villages fortifiés que le roi précédent avait fait construire.

Andriantsionda fut aussi réservé dans sa vie privée que dans sa vie extérieure. A l'encontre de ses prédécesseurs, il n'eut qu'une seule femme et un fils unique.

Andriambeomeoko

Habitué, de bonne heure, à une existence large, le jeune roi se fit remarquer par son amour du luxe, en tant que l'idée de luxe put se concilier avec les moeurs de l'époque. Le premier, il se constitua une cour et eut un entourage imposant. Comme bien l'on pense, cet entourage se composait surtout de femmes. Avant Andriambeomeoko, la polygamie était un droit réservé aux rois seuls, qui ne toléraient que la bigamie chez leurs subordonnés. Le nouveau roi crut de bonne politique d'étendre la polygamie à ses sujets, à condition toutefois que les épouses, au-dessus de deux, fussent prises de préférence en dehors de son territoire. Il donna lui-même l'exemple, et ces alliances agrandirent singulièrement ses Etats.

Ce système d'extension ne manqua point d'éveiller la jalouse des tribus voisines. Le roi du Fiherenana était surtout menaçant, mais n'osait pas attaquer ouvertement son rival d'Itsororobola. Car ce dernier, bien qu'il eut toutes les apparences d'un homme débauché et frivole, n'oubliait pas les intérêts immédiats de son royaume et envoyait de temps à autre des guerriers sur ses frontières pour tenir ses voisins en respect. La tradition rapporte que, lorsque ses sujets revenaient d'une expédition de ce genre et qu'ils ramenaient des esclaves, des boeufs ou d'autre butin, le roi leur faisait un accueil enthousiaste. Il allait lui-même au devant d'eux, entouré d'une foule bruyante. L'antsiva, conque marine trouée à sa base et servant de trompe de guerre, se faisait entendre. Cette circonstance donnait lieu à des réjouissances publiques où les chants et les danses succédaient à des repas pantagruéliques : des boeufs étaient égorgés et le toaka (boisson forte obtenue par la fermentation de certains fruits sauvages, tels que tamarin, noix de lataniers, etc ...), coulait à flots. Ces sortes de fêtes accrurent encore la réputation de générosité d'Andriambeomeoko.

Mais ce genre de vie finit par ébranler sa santé. Il mourut avant d'avoir des cheveux blancs, laissant deux fils connus sous les noms de Ravahofotsy et de Ravahomena.

Ravahofotsy

Ce jeune roi, dont l'éducation avait été confiée au masy de la cour, ne voyait pas sans inquiétude les tentatives d'empiètement des Mahafaly. Aussi voulut-il y couper court en entreprenant chez eux une importante expédition.

Ses guerriers remportèrent une victoire décisive sur les bords de l'Onilahy; mais ce succès coûta cher aux Sakalava, car le roi mourut bientôt des suites de ses blessures. Ce malheur porta la première atteinte à l'influence du masy. Celui-ci fut, en effet, accusé par tous les conseillers de la cour d'avoir voulu la mort du roi, en l'envoyant faire cette expédition. Le masy devant, en principe, tout savoir et tout prévoir, les arguments qu'il présentait pour se défendre ne purent convaincre ses juges de son innocence et la peine capitale fut prononcée contre lui.

Ravahofotsy n'ayant pas laissé d'enfant, son frère lui succéda.

Ravahomena

Moins entreprenant que son frère aîné, Ravahomena ne sut pas profiter des premiers succès de son prédécesseur. Il rappela ses guerriers et chercha bien plus à se concilier l'amitié de ses voisins du Sud qu'à combattre leur attitude toujours agressive. Il se maintint d'autant mieux dans cette ligne de conduite que le nouveau masy, voulant éviter le sort de son malheureux devancier, lui conseilla de ne pas se lancer dans une expédition si aventurée. Cette politique si conciliante fut considérée par le roi Mahafaly comme un acte de faiblesse et plus que jamais, ses guerriers firent d'incessantes incursions dans le Nord. Le roi d'Itsororobola consentit même à laisser à son rival la région comprise entre l'Onilahy et le Fiherenana et, pendant quelques années, cette dernière rivière marqua la limite Sud du royaume sakalava.

Cette nouvelle concession ne fit qu'enhardir l'ennemi; à cette vue, Ravahomena prit le parti de transférer la capitale de ses Etats plus au Nord, là où les habitants étaient moins turbulents que les Mahafaly. Il s'établit à Inosy, sur les rives du Mangoky près du point appelé actuellement Tanandava. Dans la suite, il vécut tranquille; son caractère pacifique convenait parfaitement aux moeurs de ses nouveaux sujets; aussi n'eut-il pas trop de peine à s'en faire respecter.

Ravahomena eut deux fils : Andriamisara et Andriamandresy. Le premier, doué d'un naturel très doux se tenait à l'écart des affaires du royaume et renvoyait à son frère aîné les gens qui venaient le trouver pour ces sortes de questions. Le cadet, au contraire, s'y intéressait et prenait souvent part aux assemblées de notables. A l'insu même de son père, il partait quelquefois en expédition et la fortune favorisa ses premières armes.

A la mort de leur père, Andriamandresy fut élu roi, tandis qu'Andriamisara se contenta d'exercer l'humble métier de charpentier. Toutefois, à cause de son titre d'aîné, Andriamisara jouit toujours d'une grande considération et ses descendants, sans avoir jamais régné, conservèrent le titre honorifique de mpagnito.

Andriamandresy

Dès son avènement au trône, Andriamandresy songea à reconquérir le territoire que son père avait perdu. Le nouveau roi ne se dissimulait pas qu'il fallait relever le prestige de ses ancêtres, sensiblement diminué depuis la mort d'Andriamandoala et, comme lui, il créa d'abord des villages solidement fortifiés. Puis il entreprit des expéditions dans le Sud. Le caractère guerrier de ses sujets qu'il fut habile à stimuler, se donna alors libre cours et les traditions rapportent que le sort des armes leur fut toujours favorable. La limite Sud du royaume Sakalava fut reportée à l'Onilahy et les Mahafaly, vaincus à plusieurs reprises, devinrent moins entreprenants. Au

Nord du Mangoky, le pays reconnaissait l'autorité d'Andriamandresy jusqu'à quatre ou cinq jours de marche. A l'Est, les Bara n'osèrent s'opposer à l'extension de son royaume et, pendant plusieurs années, le monarque d'Inosy fut considéré comme le maître de tout le pays compris entre l'Onilahy et la Morondava.

Ces résultats acquis, Andriamandresy (le prince victorieux) s'attacha à se former une cour sur le même pied que ses ancêtres. La capitale fut embellie et sa renommée y attira beaucoup d'habitants.

Un des principaux actes que la légende attribue à ce prince fut la translation à Inosy des restes de ses aïeux enterrés à Itsororobola. Tout en voulant honorer leur mémoire, il avait surtout l'intention de conserver en lieu sûr les mânes des anciens rois. D'après les masy, cette mesure était indispensable pour maintenir la tranquillité du pays et s'assurer la fidélité des sujets du roi. A cette occasion, des personnes spécialement choisies par le masy furent chargées d'apporter les précieuses reliques. On les appela les ampibaby ou ampiboho (gens qui portent une charge sur le dos). D'autres, les ampiamby, furent préposés à la garde des reliques, soit dans les villages où l'on séjournait, soit à la capitale même. Dans la suite, leurs fonctions furent héréditaires; de nos jours encore, les ampiamby et les ampibaby sont choisis parmi les descendants des premiers, qui furent classés en quatre castes : les Andrambe, Vangovato, Airijy et Sakoabe. Sambilo, qui fut pour ainsi dire grand-prêtre auprès du roi Toera, est un Andrambe.

Les restes des anciens monarques d'Itsororobola furent donc transportés à Benge, près d'Inosy et déposés dans des aranka (nécropoles) en hazomalagny (faux camphrier). A époques fixes, rois et sujets venaient rendre hommage à leur mémoire; ce culte se raffermit d'autant plus, par la suite, que les indigènes ont toujours eu, depuis l'établissement d'une monarchie chez eux, une vénération profonde pour les rois sakalava qu'ils considèrent comme des êtres supérieurs. Nous verrons plus loin que cette coutume fut développée par Andriahinanina, habilement conseillé par un masy célèbre.

Andriamandresy, dans ses dernières années de règne, vécut sans inquiétude. Son royaume s'était considérablement agrandi, ses ennemis avaient été tenus en respect par ses premières victoires et ses sujets l'honoraien d'un profond respect mêlé d'admiration. C'est sans contredit, une des plus grandes figures de roi maroserana, un de ceux qui ont établi la réputation de puissance, gardée par cette dynastie.

Ce roi mourut à Inosy, où il fut enterré à côté de ses ancêtres.

Andrianihanina

Son fils Andrianihanina, déjà grand à la mort de son père, s'attacha à asseoir sur des bases solides, l'organisation intérieure de son royaume. Dans cette tâche difficile, il fut habilement secondé par un masy connu pour sa sagesse. Il s'appelait Ndrambonihihitsy.

En premier lieu, les masy furent classés en plusieurs catégories :

1 - les masy proprement dit, appelés aussi ombiasy; c'étaient les plus influents, car ils avaient toute la confiance du roi. Ce dernier ne prenait aucune décision sans les consulter. Leur art consistait surtout, à part la fabrication d'ammulettes, dans la connaissance des temps et la manipulation du sikily. La première leur permettait d'indiquer les jours bons ou mauvais, de conjurer le sort d'une personne dont le destin était néfaste, de procéder à l'exorcisme, etc ... Avec le sikily, ils recherchaient, devinaient les causes de tel ou tel événement, de telle ou telle maladie et prescrivaient les mesures ou les remèdes à prendre.

- 2 - Les Ampihihitsy étaient les sages du royaume; leur rôle se bornait à celui de conseiller.
- 3 - Les Ampitatara étaient chargés de conserver les traditions orales du pays.

Ensuite venaient les masondrano (oeil de mer); ceux-ci étaient des chefs politiques placés à la tête des districts côtiers. La légende rapporte que ce fut pendant les premières années du règne d'Andrianahanina qu'on signala pour la première fois un navire sur la côte Ouest. Il y débarqua des fusils qu'il échangea contre des boeufs. Dans la suite, vinrent des boutres arabes et d'autres navires, et les relations entre étrangers et indigènes amenèrent le roi à se faire représenter sur la côte par des chefs dévoués. L'appellation de masondrano fut étendue plus tard à tous les chefs importants qu'ils fussent sur la côte ou à l'intérieur.

Cette organisation était simple mais suffisait à contenir le pays. Le roi était représenté à l'intérieur et à l'extérieur et, dans sa capitale même, il avait un conseil composé des notables du royaume.

L'importance du culte des dady (ancêtres) n'échappa pas non plus au roi. Il fit entourer la nécropole où étaient déposés les restes de ses aieux d'un enclos en rondins pointus. Le sang des boeufs que l'on immolait lors des sacrifices faits en l'honneur des reliques sacrées, était recueilli avec soin et l'on en enduisait l'enclos; pour cette raison, on l'appelait valamena (enclos rouge). Toujours conseillé par Ndrambonihihitsy, Andrianahanina fixa les mois consacrés au culte des reliques royales. Ce furent : volambita, sakave et pitsamanitsa; les lundis et vendredis furent reconnus comme jours favorables à ce culte. Tout boeuf n'était pas propre pour les sacrifices offerts aux mânes du roi; il fallait que sa robe fut d'une blancheur immaculée (omby homakio) ou blanche tachetée de noir (volihazomainty), ou bien qu'il eut une bosse charnue à poils blancs, ou dont la base fut entourée d'une bande blanche (satrobinda).

La formation des castes nobles est due également à Andrianahanina. La légende rapporte que ce roi eut plusieurs femmes. Les enfants qui naquirent de ces alliances et ne régnèrent pas constituèrent la noblesse sakalava.

Au dehors, Andrianahanina eut, comme la plupart de ses prédécesseurs, à lutter contre les tribus voisines. Le roi des Mahafaly, Andriamanaly, venait de mourir; son fils Andriamananga, qui s'était déjà acquis une certaine réputation lors des malheureux combats que son père avait dû soutenir contre Andrianahanina, envoya ses deux premiers enfants, Ndramitandrena et Ndrampiriariva, pour le combattre. Une bataille indécise fut livrée sur les rives du Fiherenana. En réalité, Andriamananga avait été battu mais comme le roi Sakalava eut à déplorer la mort de son frère aîné, tué dans la lutte, il se retira au Nord du fleuve, ne voulant point continuer une guerre qui avait si mal débuté. Il rentra à Inosy avec le corps de son malheureux frère. Cette expédition donna néanmoins quelques résultats. Elle suffit pour éloigner les Mahafaly du royaume Sakalava.

De son vivant, Andrianahanina désigna deux de ses nombreux enfants pour lui succéder; ce furent les deux fils qu'il eut de sa vadibe (femme principale); ils s'appelaient Andriamanetry et Andriamandisoarivo; leur mère, Ravalondrefy, fut enterrée dans la nécropole des rois, à côté de son époux. Pour prévenir toute lutte intestine et assurer à ses successeurs la fidélité de ses enfants, Andrianahanina leur fit jurer à tous dans une grande assemblée tenue à Tsiaripioka d'observer cet état de choses. Le souvenir du serment s'est conservé intact jusqu'à nos jours.

Dispersion des enfants d'Andrianahanina et scission du royaume Sakalava

Andrianahanina mort, le pouvoir fut partagé entre ses deux fils : Andriamanetry et Andriamandisoarivo. Ses autres enfants se dispersèrent dans les quatre coins du royaume.

Certains gagnèrent l'alliance des princes Bara et formèrent, depuis, la branche des Zafimanely tandis que d'autres, établis dans le Fiherenana, y firent souche et s'allierent aux Andraivolo; Ndrampiriarivo forma la branche des Maromany et vint s'établir sur la Tsiribihina. Andriamandisoarivo se sépara également de son frère, auquel il abandonna le royaume de leur père et alla se tailler un nouveau territoire dans le Nord. C'est lui qui fut le chef de la dynastie du Boina et l'Ambongo (1).

Andriamanetry resta donc seul roi à Inosy. Il n'y résida pas longtemps, car il transféra bientôt la capitale de ses Etats à Mahabo. Il emmena avec lui tous ses dady (2) qu'il déposa à Maneva. Il eut deux fils : Ndragnovotsoarivo et Ndrantsoanarivo; ce dernier lui succéda. Ndragnovotsoarivo alla conquérir un royaume dans le Nord. Il s'établit dans le Mahilaka et y fonda une nouvelle dynastie. Toute la côte Ouest se trouva ainsi divisée en trois royaumes :

- 1 - au Sud, le royaume du Menabe qui fut, plus tard, subdivisé en deux : Mahabo et Tsiribihina.
- 2 - au centre, le royaume du Mahilaka.
- 3 - au Nord, le royaume du Boina.

Nous ne reviendrons pas sur l'histoire de ces diverses régions car une étude détaillée a déjà été faite sur chacune d'elles : Etude sur le Boina par M. l'administrateur Bénévent; Etude sur la région de Maintirano par M. le Lieutenant Rey; Notes sur le royaume de Mahabo par M. le Lieutenant Thomassin.

Ainsi que nous l'avons dit dans l'avant-propos, la présente Notice a été écrite à seule fin d'éclairer les origines des premiers rois sakalava. Ce but aura été atteint, si cet essai peut constituer la première partie d'un travail d'ensemble sur l'histoire des rois sakalava, travail qui pourra maintenant s'exécuter par la coordination des différentes études qui ont été faites sur ce sujet.

(1) A la fin du 17ème siècle.

(2) C'est-à-dire les reliques des ancêtres royaux.

notes sur les populations de la rive droite du bas-mangoky en 1906

A. CELLIER

Tous les renseignements qui vont suivre (1) ont été recueillis auprès des habitants les plus dignes de foi, auprès des chefs du pays, grands ou petits.

Les Villehardouins et les Joinvilles sont inconnus chez les Sakalaves et l'histoire de ce peuple se résume tout entière dans les légendes transmises de générations en générations aussi illettrées les unes que les autres. Chacun y apporte nécessairement une variante, selon son tempérament et les besoins de la cause.'

C'est cette légende, telle qu'elle existe actuellement, qui est rapportée ici. On ne sera donc pas surpris de trouver quelques contradictions avec ce qui a déjà été dit ou écrit sur ce sujet.

En outre, il ne faut oublier que ces notes ont un caractère purement local et n'ont pas la prétention de s'appliquer à tout un peuple mais à une portion déterminée d'un peuple, composé de races différentes, vivant hors de son pays d'origine et dont les moeurs et les coutumes se sont forcément modifiées en raison du temps et du contact avec d'autres races.

SITUATION GEOGRAPHIQUE - ASPECT GENERAL DE LA REGION

La rive droite du Bas-Mangoky constitue, au point de vue administratif, le secteur du Menabe méridional qui comprend la longue bande de territoire située sur la rive droite du Mangoky, depuis son affluent, la Mahasoa, jusqu'à son embouchure, soit une longueur d'environ 250 kilomètres.

La limite Nord, partant de Belo, sur la côte Ouest, suit une direction sensiblement parallèle au fleuve Mangoky et est jalonnée par la ligne de partage des eaux du Lampaolo, du Kerindy et du Maharivo, le mont Mirafy (547 m) puis les crêtes séparant les bassins du Mangoky et de la Morondava et de leurs affluents subséquents. La distance entre la limite Nord et la limite Sud varie entre 80 et 100 kilomètres.

(1) Ils sont extraits d'une contribution intitulée "Un coin de Madagascar, la rive droite du bas Mangoky", paru initialement dans Mémoires de la Société agricole, commerciale et scientifique de la Marne, 2ème série, Tome XIII, 1911, pp.149-194 à Reims. Les aspects juridiques de cette contribution paraîtront dans le Bulletin de Madagascar.

Le Capitaine Cellier qui fut Commandant de ce secteur peu connu, a ici résumé les rapports et notices qu'il a établis pour l'autorité supérieure entre 1904 et 1906.

La carte reproduite en planche 1 situe le cadre de ces informations.

Ce pays présente les aspects les plus variés :

- A l'Ouest, sur la côte du canal du Mozambique, depuis Belo jusqu'au delta du Mangoky, c'est la région des plaines sableuses, presque complètement dépourvue d'eau et habitée seulement par la population vezo et makoa.

Dans cette zone, l'eau, rare, est saumâtre le plus souvent. Le Lampaolo, la Mahitampaka, le Kerindy, seules rivières existantes, ne coulent qu'à la saison des pluies; en saison sèche, leur cours se perd dans le sable. De vastes salines se sont formées naturellement en arrière de petites dunes, en bordure de la mer. Quelques-unes sont susceptibles d'une exploitation rationnelle sérieuse; mais jusqu'à présent, les moyens ont manqué et aucun entrepreneur digne de ce nom ne s'est présenté.

- Au Sud-Ouest, dans la bouche du Mangoky et sur la rive droite jusqu'à la vallée de la basse Sakalava, les terrains sont presque complètement inondés chaque année à la saison des pluies. Les habitants sont obligés de se réfugier sur de très petites éminences qui séparent les deux vallées.

A ce moment, leurs troupeaux refluent vers le Nord sur les plateaux plus élevés où l'herbe pousse en abondance en cette saison. Quand vient l'époque de la sécheresse, l'eau se retire des plaines qui se transforment en vastes pâturages où le bétail trouve de l'herbe à profusion.

Les habitants cultivent le maïs, les patates, le manioc et une fève appelée pois du Cap (1) dans les riches terrains d'alluvions sur les bords du fleuve. Ces cultures, très rémunératrices, croissent presque sans soins, grâce à la richesse du sol (Groupe des villages de Darika, Marolafika, Befamonty, Amborovoky).

- Au centre s'étend une région de plateaux élevés que surplombe seul le massif de l'"Ianadrante" avec le pic "Mangalata". La rivière forme une coupure profonde dont la largeur mesure jusqu'à deux cents mètres. L'eau y coule en toute saison, elle atteint plusieurs mètres de hauteur au moment des crues.

Non loin du village Ianadrante (2) et jusqu'à son embouchure avec le Mangoky, l'eau se répand dans une plaine basse, marécageuse, impraticable pendant huit mois de l'année. Dans cette plaine, qui affecte la forme d'un triangle de huit à dix kilomètres de côté et dont les sommets seraient Ianadrante (village), Vondrove, Ambatolampy, sur le Mangoky, passent en toute saison de nombreux troupeaux.

Aux environs de Manja et dans la région Nord de cette partie centrale du secteur coulent la rivière Manja et la Mahitampaka, les seules dont le cours ne tarit pas. Leurs petits affluents qui se transforment en torrents au moment des pluies ne sont que des coupures de terrain, plus ou moins profondes, à sec la plupart du temps.

Autour de Manja se trouvent d'immenses rizières, malheureusement incomplètement cultivées. Il faut citer également les rizières de la vallée de la Malindaraha et de la Mahitampaka, mais d'importance moindre.

Deux grandes forêts sont seulement à signaler : sur le Lampaolo entre cette rivière et le Kerindy, et plus au Sud, entre Tsianihy, Soarita, Katrafahy, Bengy et Antevamena, sur le Mangoky.

(1) Les pois du Cap ont la forme d'un gros haricot aplati, de couleur blanche. Leur goût, très agréable, rappelle, à s'y méprendre, les petits pois. Ils se vendent sur place de 4 à 6 frs le quintal. Ils sont exportés en Europe et en Amérique pour l'alimentation.

(2) Ianadrante : village, rivière, montagne.

Le reste du terrain est couvert par la brousse forestière, sur la majeure partie des plateaux ne croît qu'une herbe dure, courte et clairsemée, ne pouvant fournir qu'une maigre nourriture au bétail et pendant la saison des pluies seulement. Quelques arbres rabougris en rompent seuls la monotonie; leur feuillage blanchâtre, la tristesse générale du paysage, rappellent de loin certains coteaux dénudés de Provence et les plaines de la Champagne pouilleuse.

Sur tous ces plateaux et même dans les plaines, le sol est entièrement composé de sable et d'argile (le sable dominant) et recouvert d'une grande quantité de petits cailloux. Cette zone s'étend depuis les dunes qui bordent la mer jusqu'à la rivière Bemarivo, affluent du Mangoky.

A partir du Bemarivo et toute la région à l'Est de cette rivière, le pays change d'aspect. Le sol est plus tourmenté (mamelons calcaires), les coupures sont plus profondes, l'eau y est plus abondante. Les sommets sont dénudés; dans presque toutes les rivières tributaires du Mangoky, l'eau coule toute l'année, leurs rivages permettent l'exploitation de grandes rizières; en outre, leurs affluents, également bien pourvus d'eau, arrosent en maints endroits d'immenses terrains très propres à toute culture (Betze, Marerano, Volambito, Makay-kely).

La chaîne du Makay domine la région; elle se relie au Vohingheza, au Sud du Mangoky par les monts Talnoro qui semblent n'en être que le prolongement. Les sommets se présentent sous les formes les plus variées.

Les différents affluents et sous-affluents du Mangoky qui descendent de ce massif et de ses ramifications ont leur cours profondément creusé, forment des précipices dangereux, des torrents redoutables.

Dans la partie Sud et vers le mont Vohibe, les mulets circulent très difficilement.

A mentionner les forêts de la Pirieka et de la Betorabata.

POPULATION

La population du secteur comprend 16.000 individus qui se répartissent à peu près de la façon suivante :

1 - A l'Est et sur la côte, les Vezo	750 environ
-"- les Makoa	150 -
2 - Au centre, vers Manja, les Sakalava	7.600 -
3 - A l'Est, vers Beroroha, les Bara	5.500 -
4 - Au centre et à l'Est, mélangés aux Sakalava et aux Bara, les Tanala	1.500 -
5 - Dispersés un peu partout, quelques Hova, Betsileo, Antandroy, etc ... venus de la côte Est ou du centre de l'île, forment la population flottante, car bien peu nombreux sont ceux qui se fixent définitivement dans le pays.	

Toutes ces races étaient certainement très différentes à l'origine mais, actuellement, leurs moeurs, leurs coutumes diffèrent peu. Chaque jour la fusion fait un pas en avant : avant notre installation dans l'île, l'esclavage l'avait commencée, maintenant la paix en assure la continuité.

Comme il est facile de s'en rendre compte, cette population est loin d'être homogène; nous allons, à grands traits, en esquisser chaque type puis nous verrons, la légende aidant, comment elle s'est installée dans le pays.

1. Les autochtones

Des autochtones : les Vazimba, comme ils s'appelaient, il ne reste absolument rien. Leur nom même est presque oublié et il n'est guère connu que de quelques vieillards. Les uns disent que c'étaient des gens méchants, vivant au milieu des bois et qu'on les a tous tués. D'autres sont moins catégoriques, ils prennent un air de doute et au bout d'un instant : "Les Vazimba, des esclaves ! ils sont tous morts, il n'y en a plus depuis longtemps".

D'après les récits des habitants, il est impossible de fixer de date précise mais de leurs dires on déduit facilement qu'il n'y a guère qu'une centaine d'années que les autochtones (Vazimba) ont cédé sous les poussées multiples des peuplades venues de l'Est et du Sud; puis, absorbés par elles, ont peu à peu disparu.

2. Les Betsileo

Les Betsileo (venus du centre et de l'Est de l'île où ils se trouvent encore d'ailleurs) sont les premiers conquérants venus dans la région. Ils s'étaient installés à Mandronarivo, à Beroroha, à Manja, à Vondrovo après avoir refoulé devant eux les Vazimba. Ces derniers s'étaient réfugiés dans le massif boisé et montagneux à l'Ouest de Manja. Tout ce qui n'avait pu fuir fut réduit à l'esclavage. Mais la poussée Sakalava, venant du Sud, les refoula à leur tour de Vondrovo d'abord, puis de Manja et continua sa migration vers le Nord jusqu'à Mahabo (Menabe central).

Pendant ce temps, les Betsileo s'étaient maintenus à Beroroha et Mandronarivo.

3. Les Sakalava

Qu'étaient ces Sakalava ? D'où venaient-ils ?

Il est généralement admis qu'ils proviennent du Sud de l'île et sont parents des Antaisaka qui habitent actuellement la région de Fort-Dauphin. Les Sakalava reconnaissent volontiers cette parenté mais ne peuvent donner le motif pour lequel ils ont quitté leur pays, ni dire comment ils sont venus. De tous leurs récits, on ne peut tirer qu'une chose : une tribu Sakalava conduite par le chef Ambararotovokoka est venue s'installer au Tsiarampika (!), c'est là le point de départ.

Ce chef avait trois fils : l'un, Andriamandrahavo, fera la conquête de tout le pays au Sud du fleuve, sa tribu est la tige de toutes les tribus Sakalava actuellement sur la rive gauche du Mangoky. Les deux autres : Andriamandressa et Andriamisara, feront la conquête de la rive droite. Aussi les Sakalava de la rive droite font-ils remonter leurs ancêtres à Andriamandressa et à Andriamisara dont les tombeaux à Bengy sont l'objet d'une vénération spéciale. Les tombeaux des autres rois Sakalava sont à Hilaza,

(1) Tsiarampika, massif montagneux, sur la rive gauche du Mangoky en face de Vondrovo.

près de Mahabo, chef-lieu du Menabe central où la reine Rasoatsa (1) détient les *dady* (2) de la famille royale.

Andriamandressa et Andriamisara sont très différents : l'un, Andriamisara, a des moeurs sédentaires, il n'est pas très vigoureux mais il est, à la cour royale, le cerveau qui pense, il est le conseiller prudent et sage qui prévoit et dirige tout. Son frère, plus fougueux, n'est qu'un exécutant qui marchera à la tête de toutes les expéditions. C'est Andriamisara qui eut l'idée d'organiser un *ringa* (3) au Tsiarampika et d'y inviter les chefs Betsileo de Vondrove et de Beroroha. Pendant que ces derniers se grisaient, Andriamandressa passait le fleuve avec ses guerriers, mettait à mort ou réduisait à l'esclavage tout ce qui ne pouvait fuir et s'emparait des troupeaux.

A la suite de cet exploit, les Betsileo jurent de se venger. En effet, peu après, les deux rois Sakalava sont tués par surprise à Bengy. A partir de ce moment, c'est une lutte acharnée qui est engagée; elle est conduite

(1) Décédée en Janvier 1905. Son héritier est un enfant adoptif âgé de 12 ans.

(2) Il faudrait un volume pour écrire l'*histoire des dady* (*reliques*) de la famille royale. A la mort du roi, son cadavre est enfermé dans des peaux de boeufs puis hissé au sommet d'un grand arbre. Quarante jours après, il est descendu de son perchoir : on lui enlève des cheveux, des ongles, des dents, que sais-je encore ? Puis on place le tout dans des cornes de boeuf en compagnie de dents de caïman pris vivant. Le cadavre est ensuite enseveli comme celui des autres Sakalava sous un énorme tas de cailloux. Inutile de dire que tout cela est fait suivant un rite particulier et donne lieu à de nombreuses et très longues cérémonies accompagnées de danses et de chants, et surtout il ne faut pas l'oublier, de véritables hécatombes de boeufs, car c'est par milliers qu'ils sont sacrifiés. Il faut ajouter qu'une fois les *dady* recueillis, on change le nom du roi défunt et il est dès lors formellement défendu de prononcer l'ancien. Celui qui détient les *dady* est seul roi reconnu. Leur remise constitue l'*investiture*. Mais ceci ne représente que les *dady* provisoires. La coutume en est abandonnée depuis 3 ou 4 règnes. On ne fait plus que la grande cérémonie qui veut que le petit fils seul a le droit de constituer les *dady* et encore faut-il qu'il soit âgé de quarante ans et fasse un sacrifice d'au moins cent boeufs. Bien entendu, les boeufs sont fournis par les sujets. Le roi ne prend dans son troupeau que ceux dont les cornes seront utilisées.

(3) Fête, où les luttes corps à corps tiennent une grande place; on y sacrifie des boeufs et on y boit beaucoup de *toaka* (alcool fait avec du riz, ou avec les fruits d'un palmier appelé *sâtre*). (Les habitants donnent aussi le nom de *toaka* aux alcools européens).

par Andrianahanina (1), fils d'Andriamandressa; Andriamisara étant mort sans postérité. La guerre, avec des périodes de succès et de revers, se termine par l'installation définitive des rois Sakalava à Mahabo, le mariage de l'un d'eux avec une princesse hova et l'évacuation de toute la région comprise entre le Mangoky et la Morondava par les Hova et les Betsileo (2).

Pour réduire complètement les Betsileo, il fallait occuper le pays et leur enlever les points fertiles de Manja, Marerano, Betse, Beroroha, où ils se trouvaient assez nombreux. On conçoit sans peine que les rois Sakalava, disposant encore de peu de monde, aient accueilli favorablement les peuples émigrant du Sud vers le Nord. Les premiers venus sont les Tanala et l'arrivée de ceux-ci suggéra aux Sakalava l'idée, non seulement d'en accueillir d'autres mais de les appeler. Des émissaires furent envoyés et les propositions acceptées. Alors les Bara franchissent le fleuve et s'établissent d'abord à Marerano. Avant de parler des Bara, passons rapidement en revue l'invasion Tanala.

4. Les Tanala

Il est difficile de fixer l'époque précise de la venue des Tanala dans la région. Les premiers arrivés auraient été conduits par le père de leur chef actuel (Mahalanja), il y a quatre vingts ans environ. Les versions les plus diverses circulent sur ce sujet. La plus accréditée est celle-ci : le roi Tanala Bedoky avait un fils (ou un frère, on n'est pas d'accord sur ce point) qui s'occupait de médecine et qui, dans un but chirurgical ou autre, aurait ouvert le sein d'une femme pour en extraire le foetus. A la suite de cet exploit, Keravy (fils ou frère de Bedoky) menacé de mort, aurait cherché son salut dans la fuite et se serait réfugié sous le nom de Behony chez le roi Bara Andriamanela.

(1) Appelé aussi Andriandahifotsy ou simplement Lahy-fotsy (*l'homme blanc*). Il avait, paraît-il, la peau blanche comme celle d'un Européen. A ce sujet, les Sakalava donnent trois versions :

- a - *Lahy-fotsy* est né blanc, c'est Zanahary (Dieu) qui l'a voulu.
- b - Un bateau monté par des Européens et parmi lesquels se trouvait une femme, a fait naufrage sur la côte. Il y eut lutte avec les Sakalava, tous les blancs furent tués, sauf la femme qui épousa Andriamandressa (on devine facilement dans quelles conditions).
- c - Un bateau monté par des blancs est venu à la côte, puis reprit la mer laissant à terre un homme qui ne put rembarquer. Pourquoi ? Personne ne le dit. Peu importe ! Cet homme, devenu esclave du roi Andriamandresy, fut mis à mort pour avoir eu des relations coupables avec la reine. Quelques Sakalava disent qu'il est mort naturellement.

De là, la naissance de Lahy-fotsy. Quoiqu'il en soit, les Sakalava le considèrent comme leur plus grand roi. C'est au cours de la lutte qu'il soutint toute sa vie contre les Hova et les Betsileo qu'il donna son nom, après y avoir campé, à la magnifique grotte que l'on trouve dans le Moha (à l'Ouest du massif du Makay) et qui est encore connue sous le nom d'Andakatandrianahanina (grotte d'Andrianahanina). Andrianahanina est le trisaïeul de la reine Rasoatsa (décédée en Janvier 1905 à l'âge de 60 ans environ).

(2) Ceci a fait l'objet d'une étude complète en 1904 où est donnée toute la généalogie des rois Sakalava.

Behony et ses partisans, bien accueillis à la cour bara, d'autres Tanala seraient venus les rejoindre et auraient formé une colonie assez puissante (à Behakonjo ou Befandriana) pour inspirer des craintes au successeur d'Andriamanela. Menacés dans leur vie et dans leurs biens, les Tanala évacuèrent le pays, les uns rentrèrent dans leur patrie, vers Vangaindrano, les autres émigrèrent sur la rive droite du Mangoky, dans la vallée du Makay, tandis que Behony et ses proches continuaient leur route jusqu'à Manja. Ils sont suivis aussitôt de deux autres bandes qui s'établissent sur le haut Makay-be, à Marerano et à Mandabe.

Dans quelle situation se trouvait la région qui borde la rive droite du Mangoky, à ce moment ? A la suite des guerres prolongées entre les Sakalava et les Betsileo, le pays était à peu près désert. Les Betsileo n'occupaient plus guère que les points de Betse et de Mandronarivo. Les Tanala eurent donc toute facilité pour s'installer dans la petite vallée du Makay et leur arrivée fit reculer d'autant les Betsileo.

Alors les Sakalava appellent de nouveaux émigrants et, pour les attirer et leur donner confiance, le roi Andriasoanarivo (grand-père de Rasoatsa, déjà nommée) confia le gouvernement du Mangoky à Behony (vers 1830).

Malheureusement, les Tanala n'étaient plus en nombre, les Bara les ont remplacés.

5. Les Bara

Tous les Tanala, sauf quelques rares exceptions, ont évacué le pays bara. Les Sakalava font alors appel aux Bara eux-mêmes. Les Ambilona, les premiers, leur répondent. Pourquoi ? Les Bara sont divisés en un grand nombre de tribus : Imamono, Ambilona, Zafimandahany, Zafimandriako, etc ... Quand on interroge les différents représentants de ces tribus installés sur la rive droite du Mangoky, tous répondent invariablement qu'ils ignorent les causes de ces distinctions, qu'on les appelle ainsi par la volonté du chef de famille et par celle du roi. Les habitants donnent le nom de Zafimanela à ce que nous appelons le pays Bara (1). Bara en aurait été le premier maître et roi et lui aurait laissé son nom et, par contre-coup, Zafimanela est devenu le nom des habitants. On le donne plus particulièrement à ceux qui habitent la même région que le roi. Les descendants de Bara auraient été les chefs et fondateurs des diverses tribus actuelles.

L'Ambilona Manany, chef actuel de Marerano, âgé de 55 à 60 ans, peut être davantage, raconte ainsi leur venue dans le pays :

Les Ambilona étaient très peu nombreux et étaient surtout très mal vus des Imamono. Un jour arrivent chez eux des chefs Sakalava, accompagnés d'une suite assez nombreuse. Ces envoyés, délégués du roi Andriamanorihariva (2), leur proposent de la part de leur souverain de venir s'installer dans leur pays, leur promettent de leur donner de magnifiques terrains de rizières et de pâturages jusqu'au Maharivo, à la condition de reconnaître l'autorité royale de ne pas tolérer les Betsileo au milieu d'eux, de payer un tribut annuel proportionné à leur fortune et qui consistera en riz, miel et boeufs. Toutefois, ils seront exempts de ce tribut pendant trois ans.

(1) De même, dans les régions voisines, les Sakalava sont souvent appelés Menabe, ce qui signifie gens du Menabe, habitants du Menabe.

(2) Père et prédecesseur de la reine Rasoatsa, déjà citée.

Les Ambilona acceptent ces conditions et, comme preuve de leur soumission, chaque village remet aux envoyés, comme cadeau destiné au roi, cinq boeufs et une marmite.

Les premiers émigrants se mettent en route aussitôt. Les autres Bara et leur roi, furieux de l'accueil fait aux propositions des Sakalava, chassent tous les Ambilona du pays mais les empêchent de partir vers le Nord et les dispersent dans toutes les directions. La majeure partie se réfugie dans le haut Onilahy et dans le pays Mahafaly.

Ce premier départ qui avait pourtant excité une colère générale contre les Ambilona, suscita l'idée de les suivre.

Presque aussitôt, un deuxième groupe composé d'Imamono, de Zafimandaha et de métis Tanala restés au milieu des Imamono, se dirige vers le Mangoky, suivi bientôt d'un troisième puis d'un quatrième groupe.

A partir de ce moment, les invasions succèdent aux invasions : des Bara, des Tanala arrivent à chaque moment, tandis que d'autres repartent. Cette période est des plus confuses et il est très difficile sinon impossible de démêler rien de sérieux des dires contradictoires des habitants.

Les métis sont nombreux, on leur donne des noms divers mais qui sont peu connus et ressemblent plutôt à des sobriquets s'appliquant à des individus mieux qu'à une catégorie d'hommes : Sahamasy, Iandrokomena, Zafabolamena, Salemahenika, Bilohareha, Ambinaninona, Andripihanona, etc ... etc ...

6. Les Vezo

La population Vezo ne s'occupe que de la pêche et du trafic côtier. Comme le Breton, en France, elle ne vit pour ainsi dire que de la mer.

Que sont exactement les Vezo ? Ils prétendent être venus du Nord de l'île. C'est possible. Ce qui est certain, c'est qu'actuellement, ils sont répandus sur toute la côte Ouest, depuis le Cap Diégo jusqu'au Cap Sainte-Marie. On a déjà beaucoup discuté sur l'origine des Vezo mais aucune conclusion ferme n'a encore été formulée.

Le Vezo, ses occupations mises à part, a les mêmes moeurs, les mêmes coutumes que le Sakalava ou à de très légères différences près. Il en a la silhouette générale, mais il a le teint plus clair, il est plus ouvert, sa civilisation est plus avancée. En contact permanent avec les étrangers, son sang est fortement mêlé avec les races les plus diverses. Les métis sont très nombreux dans ses rangs.

7. Les Makoa

Les Makoa sont les descendants d'esclaves importés de la côte orientale d'Afrique. Leur nombre est très restreint. Ils tendent à disparaître en se fusionnant avec les Vezo. Le Makoa s'occupe de culture, d'élevage, vit aussi de la pêche comme le Vezo. Les Makoa sont encore assez nombreux sur la côte Nord-Ouest de l'île. C'est sans doute là qu'il faudrait aller pour bien les connaître.

8. Caractères généraux de la population actuelle

Il n'y a rien à ajouter à ce qui vient d'être dit au sujet des Vezo et des Makoa, leur nombre est d'ailleurs très restreint.

Mais examinons ce que sont actuellement les Sakalava, les Tanala et les Bara.

Les Sakalava actuels sont les descendants des premiers occupants de la rive droite du Mangoky. Fixés au sol dès le début, ils n'ont pas pris part aux luttes soutenues par leurs congénères dans leur exode sur Mahabo, la Tsiribihina et plus au Nord. Ils n'ont même pas lutté contre les Betsileo avec Andrianahanina. Ils ont tout juste refoulé les Vazimba. Grands pasteurs, ils se sont adonnés à l'élevage et n'ont participé que de loin en loin (et pour une bien faible part) aux guerres de leurs rois dont le joug d'ailleurs était bien léger à cause de la distance de Mahabo au Mangoky (200 km).

Quand les Français sont venus chez eux, ils les ont accueillis amicalement et s'il y eut quelques luttes, ce ne fut qu'avec de petites bandes de malfaiteurs exerçant depuis longtemps déjà leurs déprédatations un peu partout; avec la population paisible, la paix n'a jamais été troublée. Il n'en a pas été de même dans le reste du pays Sakalava.

Dans ces conditions, on conçoit sans peine que le Sakalava du Menabe méridional soit un type un peu particulier. Il conserve des relations avec ceux du Nord et avec ceux du Sud et reçoit plus de visites qu'il n'en rend, mais il évite avec soin d'épouser les querelles de ses voisins. La mort de la reine Rasoatsa vient encore de le prouver : la reine Sakalava est morte, ils le savent, mais chez eux aucun deuil public, aucune cérémonie n'a lieu. Il est loin d'en être de même à Mahabo.

L'explication en est très simple, c'est qu'ils considèrent la reine Rasoatsa comme la reine des Sakalava du Mahabo et non comme celle des Sakalava du Mangoky. Les Sakalava du Mangoky n'ont pas de roi : ils sont chez eux libres et indépendants.

Quant aux diverses tribus Bara et Tanala, si on considère que ces races, loin d'être homogènes elles-mêmes à leur arrivée, se sont tour à tour confondues, mélangées au hasard des alliances éphémères ou des luttes intestines avec quelques Sakalava, Vazimba et même des Betsileo restés dans le pays, il est facile de se rendre compte que la population actuelle présente un cachet sui generis, une sorte de cosmopolitisme qui la retient chez elle. A l'instar des Sakalava de Manja, elle garde des relations amicales avec les habitants du Sud du Mangoky et avec ceux du Maharivo, reconnaît ses liens de parenté mais elle reste chez elle, libre et indépendante de tout lien.

Du Sakalava, elle a pris l'amour des troupeaux, le goût de l'indépendance; elle a retenu des Bara un peu d'industrie ignorée des Sakalava; des Betsileo, elle a acquis quelques habitudes de travail; enfin des Tanala, elle a conservé les instincts belliqueux mais le nom de Bara lui est resté. Même, on appelle couramment du nom de Bara les diverses tribus Tanala ou métis Bara-Tanala et autres. Mais ces Bara n'ont pas la mentalité des autres : ce sont les Bara de Manja et de Beroroha.

RECONNAISSANCE DE L'AUTORITE ROYALE - ORGANISATION POLITIQUE ET ADMINISTRATIVE

Il est curieux de savoir à présent comment ces peuplades ont reconnu l'autorité des rois Sakalava. Au début, ils devaient payer une redevance annuelle, variable suivant leurs ressources et qui consistait en riz, boeufs, miel ou autres produits. Ils devaient en être exemptés pendant les trois premières années.

Mais, en réalité, que se passa-t-il aussi bien pour les Tanala, pour les Bara et tous les autres ?

La réponse est simple : l'impôt ne fut jamais payé, sauf à quelques rares époques, où la force et la ruse furent employées.

Mahabo était loin, les rois étaient tous occupés à l'extension de leur territoire vers le Nord, à leurs démêlés avec les Betsileo et avec les membres de leur propre famille, et toute la rive droite du bassin de Mangoky échappa à peu près complètement à leur autorité.

Il y avait bien à Manja un gouverneur, Behony, des *masondrano-be* dans les villages importants; le roi envoyait, en outre, des délégués spéciaux, des *fihetsy*, sortes de missi dominici et de sbires assassins tout à la fois, mais toute cette organisation qui ressemblait assez à notre ancienne féodalité était à peu près impuissante. Chacun voulait être maître chez soi, ne dépendre que du roi et refusait de reconnaître personne autre.

Si un *masondrano-be* s'avisait de demander l'impôt au nom du roi, en dehors de son village, il était reçu, neuf fois sur dix, à coups de fusil ou de sagaie. En somme, tout le monde voulait commander, il ne restait plus personne pour obéir; et cette tendance a encore été facilitée par le fait que jamais la reine Rasoatsa, ni son prédécesseur, ne sont venus dans le pays.

Presque toujours, les querelles entre villages et entre chefs se vident les armes à la main, au lieu d'avoir recours au roi. Ce dernier qui, la plupart du temps, ignorait les conflits ou semblait les ignorer, laissait faire. Il considérait les habitants de cette région plutôt comme des vassaux que comme des sujets directs.

Si on ajoute à ce tableau l'instinct pillard de tous ces émigrants qui passaient la meilleure partie de leur temps à se voler des boeufs, des femmes et des enfants, on aura une idée de l'anarchie qui règnait dans ce pays, il y a moins de dix ans dans la région Bara (Marerano, Beroroha) en particulier.

Et malheureusement, ces instincts de rapine qui semblent disparus aujourd'hui, sont en réalité loin d'être effacés entièrement; ils sommeillent encore au coeur de tout bon Bara ou Sakalava et ce n'est pas téméraire de prétendre que plus d'un parmi eux regrette l'époque des raptos de tout genre. Rares sont ceux qui ne portent aucune trace de blessure, coup de sagaie ou arme à feu. Il faudra toute une génération et peut-être plus pour faire disparaître ce caractère.

Le pays était partagé entre un certain nombre de chefs absolument indépendants les uns des autres. C'étaient, en général, ceux qui avaient amené les premières bandes d'émigrants. Ces bandes, installées d'abord en un seul groupement, se sont bien vite étendues et n'ont pas tardé à créer une série de petits villages également indépendants les uns des autres. Les habitants, groupés d'après leurs affinités ou autrement, choisissaient un chef appelé *lehibe*. Théoriquement, ce dernier avait autorité sur tous ses gens et

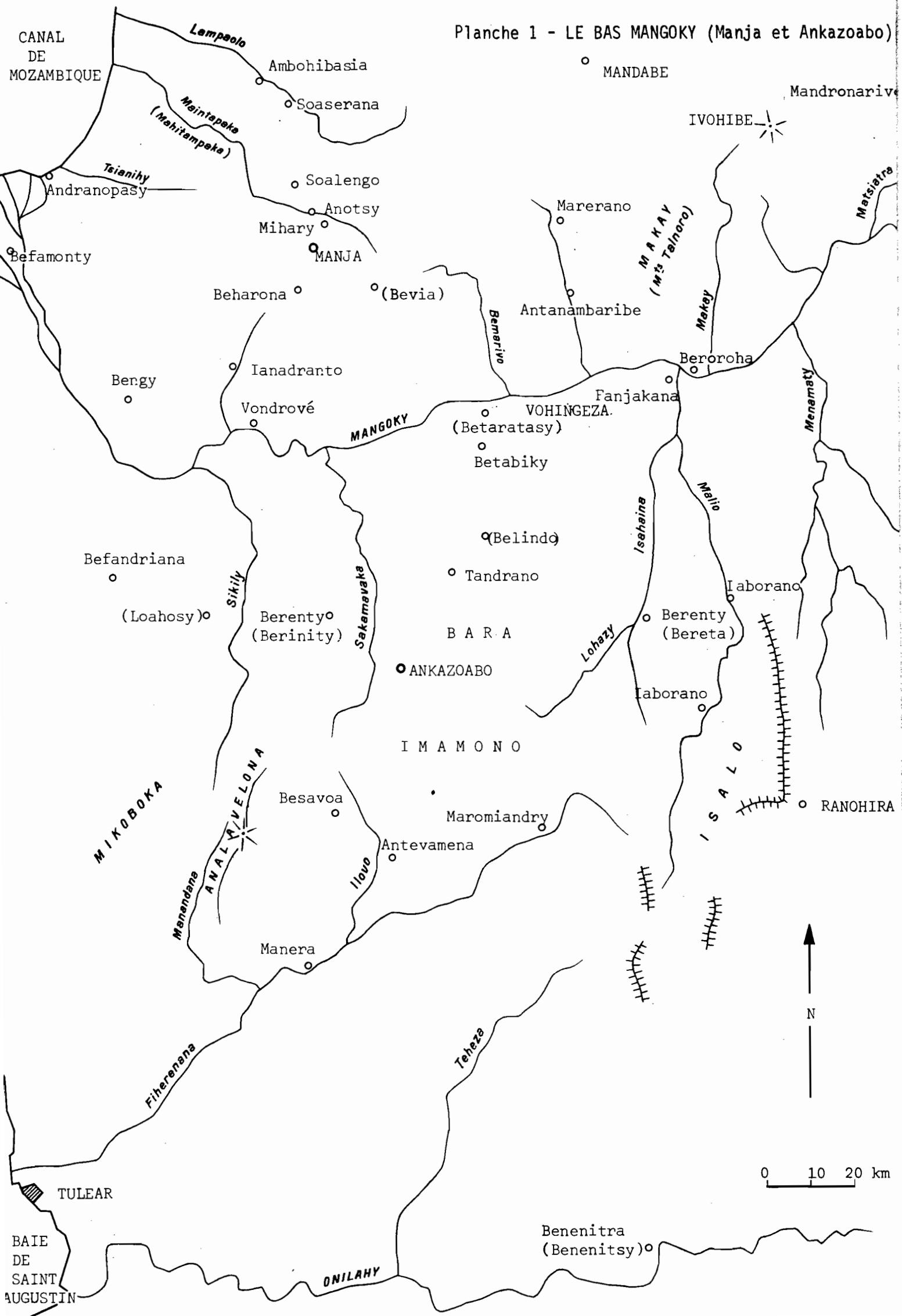
relevait du chef de la bande primitive. Mais ce joug était bien léger et nombre de *lehibe* ne pouvaient percevoir le moindre tribut sur leurs administrés, pas plus pour leur propre compte que pour celui de leurs supérieurs. Les gens, en signe d'obéissance, apportaient assez volontiers leur concours pour faire les rizières, réparer ou construire les cases des autorités mais c'était tout. Encore fallait-il que, le travail terminé, un ou plusieurs boeufs soient consommés en commun à titre de rémunération.

Aucun chef ne devait prendre de décision importante sans réunir ses su-bordonnés en assemblée. C'est dans ces assemblées que se décidaient les expéditions contre les voisins. On avait toujours une bonne raison : insulte envers le chef, envers ses gens, envers les ancêtres, vols antérieurs, vrais ou faux, etc ... mais le véritable but, c'était le pillage.

Tout le monde était toujours de l'avis du *lehibe*. On ne sait pas s'il y eut jamais conflit entre lui et les membres de l'assemblée; il est probable qu'à l'avance, il prenait ses mesures pour l'éviter.

Un chef pouvait être déposé par ses gens mais ce cas était excessivement rare. A sa mort, les habitants se réunissaient et donnaient l'investiture à son successeur, au fils aîné habituellement; à défaut de fils, au plus proche parent mâle dans la ligne paternelle.

Planche 1 - LE BAS MANGOKY (Manja et Ankazoabo)



étude sur le secteur des bara imamono 1899

DU BOIS DE LA VILLERABEL

LIMITES

Le secteur Bara est borné, au Nord, par la partie du Mangoky comprise entre le sommet de la courbe de Vondrove et le confluent du Malio dont le cours lui sert de limite du côté Est (!). Une ligne conventionnelle sépare les Bara, au Sud, des Antanosy et, à l'Ouest, des Masikoro.

OROGRAPHIE

Sur l'ensemble des mouvements de terrain dont le secteur est couvert, se détachent deux alignements de direction générale Nord-Nord-Est, Sud-Sud-Ouest. Le premier, qui semble appartenir à la même formation géologique que le Bemahara, s'élève entre le Sikily et le Sakanavaka d'une part, le Manandana et l'Ilovo d'autre part : il comprend les monts Tsiombivotsitry, Mandevy, Vohidroa, Vohibe et Analavelona dont un sommet atteint 1.360 mètres. Le deuxième, qui fait partie d'un groupe intermédiaire entre le Bongo-Lava et le Bemahara, se compose des Vohitelo Tsimotalaka, Ilamotsy et Lambotsy. Le Manamana (900 m), qui se dresse comme un îlot isolé, se rattache par sa nature au second système.

L'étude des couches sédimentaires et la présence de nombreux fossiles, tels que l'ammonite et le spirifère, permettent de classer la partie du sol située à l'Est de la première chaîne dans l'époque jurassique des terrains secondaires. Au contraire, les hauteurs de l'Ouest, qui devaient être baignées autrefois par la mer, ont un caractère volcanique que dénotent la présence de roches éruptives et l'absence de fossiles.

HYDROGRAPHIE

La région des Bara Imamono est bien arrosée : la plupart des rivières conservent de l'eau au plus fort de la saison sèche mais, seul, le Mangoky a suffisamment de profondeur pour servir à la navigation; encore, celle-ci est-elle rendue très pénible par la force du courant et très difficile par les déplacements du chenal entre les bancs de sable. Le Fiherenana, l'Ilovo, le Sikily, la Sakanavaka, le Malio et l'Isahaina se présentent sous le même aspect, par suite précisément de la constitution uniforme du sol. Ce qui

(1) Voir planche 1 pour les lieux cités dans le texte.

Ces pages sont reproduites d'un article paru dans Notes Reconnaissances et Explorations, 5ème vol. 1899, Imprimerie Officielle de Tananarive, pp. 523-528. Le Capitaine Du Bois de la Villerabel, qui avait en charge, à cette époque, la pacification de ce Secteur du Cercle de Tuléar, donne sous forme de rapport des informations qu'il a recueillies sur place, touchant des groupements Bara éloignés de leur aire traditionnelle située plus à l'Est et établis ici entre l'Onilahy et le Mangoky.

frappe tout d'abord, c'est leur extrême largeur, hors de proportion avec le volume qu'ils débitent; leur nappe s'étale sur un épais matelas de sable mouvant dont les nombreux bancs miroitent au soleil; leurs berges à pic se désagrègent à chaque crue.

La période des hautes eaux comprend les mois de Décembre, Janvier et Février : le plein n'est jamais long, les baisses succèdent brusquement aux crues et il y a alors des jours où les rivières reprennent presque leur débit normal.

Naturellement, peu ou point de poissons dans ces cours d'eau sans profondeur et dont le lit de sable n'offre aucune prise à la végétation aquatique.

ETHNOGRAPHIE

Les Bara constituent presque exclusivement la population du secteur. D'où sont issus ces indigènes ? On ne saurait, pour éclaircir cette question encore obscure, donner créance à des traditions trop récentes, les seules d'ailleurs qui aient été conservées.

Se fondant sur certaines particularités du type Bara (cheveux crépus, nez épaté), quelques auteurs ont pu rattacher ces tribus à la grande famille africaine. D'autres, plus nombreux, préfèrent leur assigner une origine malaise, qui se trahit dans une brachycéphalie accentuée, une langue parlée, des moeurs et des coutumes analogues, la coiffure par exemple.

Ce qui semble donner raison à cette dernière hypothèse, c'est qu'avant d'habiter la région où ils se trouvent actuellement, les Bara étaient fixés sur la côte Est, au Nord de Fort-Dauphin.

La famille des Zafimanely paraît la plus respectée de toutes celles qui composent cette peuplade; les mpanjaka qui sont à la tête des différentes tribus en sortent tous et forment une sorte de caste.

L'ancêtre dont ils aiment le plus à évoquer le souvenir porte le nom de Ravatoverery et passe pour avoir eu comme femme une "vazaha".

Ses descendants commandent les principales tribus, dont voici l'énumération :

NOMS DES TRIBUS	NOMS DES CHEFS	RESIDENCE DES CHEFS
Bara Imanono	Impoinimerina	Ankazoabo
Bara Manantanana	Rafiyay	sur la Volotaray
Bara Tsienimbalala	Impoinimerina	Manera, centre de ce groupe
Bara Bara-be	Ramieba	Ranohira
Bara Vinda	Mahavory	Benenetsy
Bara Antsantsa	Sambo	Ivohibe
Bara Manonga	Fangataha	Ambinanairoa
Bara Menamaty	Rasidy	Menamaty
Bara Mahevy	Ratrimo	Bereta
Bara Tevonje	Vantio	Ivondrony
Bara Antekondro	Imaka	Tsiangora

Le lien de parenté qui unit tous les grands chefs maintient parmi eux un certain accord et facilite le règlement des différends.

Les Bara sont vigoureux, bien constitués et d'une taille au-dessus de la moyenne; ils ont l'instinct belliqueux, si on en juge par leur appareil guerrier car ils ne sortent jamais sans armes : beaucoup possèdent des fusils à pierre dont la crosse est ornée de clous de cuivre; tous portent une ou deux sagaises, dont ils savent habilement se servir.

Ils ont une façon toute spéciale de se coiffer : ils forment une sorte de couronne sur leur tête, en roulant leurs cheveux en boules de même grosseur et également espacées; à cet effet, ils les tressent d'abord et les enduisent d'un mélange de graisse de boeuf et de terre blanche. Cet usage, d'ailleurs, paraît appelé à disparaître.

Comme tous les peuples abandonnés à certains de leurs instincts (1), les Bara aiment le pillage. Leur richesse réside toute entière dans leurs troupeaux dont ils cherchent à augmenter le nombre par des vols à main armée. Ce sont là des habitudes que tous nos efforts tendent à détruire.

L'usage de la monnaie ne s'est pas encore généralisé; aussi, les opérations les plus fructueuses sont celles obtenues par voie de troc.

Le costume des Bara se compose d'un morceau de cotonnade dont ils ceignent leurs reins, puis d'un autre qu'ils drapent assez artistiquement autour du corps; ces vêtements ne sont abandonnés qu'après complète usure.

En dehors des colliers de perles et des bracelets d'argent, une coquille plate et ronde appelée *felana*, et qui se porte au front ou au cou, constitue leur parure caractéristique.

Les coutumes bara se rapprochent beaucoup des coutumes sakalava : la naissance, le mariage, la mort donnent lieu à des cérémonies dont les rites diffèrent suivant les régions mais semblent tous procéder d'une même inspiration.

Leur religion est la suivante : ils ont l'idée d'un Dieu (Andrianahary) auquel ils attribuent tous les bonheurs et tous les maux, considérant les premiers comme des récompenses, les autres comme des châtiments. Loin de croire au néant de la mort, ils paraissent avoir la conception d'une âme immortelle, qu'ils identifient avec le souffle, notion dont on retrouve l'origine dans le baiser, qui n'est chez eux que le mélange de deux souffles.

Le culte se réduit à des offrandes (*soro*) qui rappellent les holocaustes bibliques.

Les superstitions (2) ont rencontré en ce peuple naïf un terrain tout préparé pour que des gens assez habiles puissent en tirer parti à leur avantage. Les sorciers forment une classe spéciale dont les oracles se paient cher et dont les maléfices sont redoutés; ils se sont ingénier à fabriquer nombre de talismans qui se vendent sous forme d'amulettes et d'onguents appelés *ody*.

(1) L'ethnographie du XIX^e siècle fourmille hélas de ces jugements de valeur si peu fondés.

(2) On parlerait aujourd'hui de croyances populaires. Quant à l'opinion sur la naïveté, elle est caractéristique des jugements personnels qui émaillent les observations intéressantes.

EVOLUTION DE L'ANCIENNE ORGANISATION ROYALE

Parmi les chefs du secteur, il en est un, Impoinimerina, dont l'autorité grandit chaque jour et s'étend, non seulement sur les Imamono, mais encore sur les Manantanana, les Mahevy et les Tsienimbalala. Bien que s'exerçant moins directement sur ces derniers, cette influence n'en est pas moins réelle et quoiqu'elle ne se fasse pas sentir dans le détail, on la retrouve dans les évènements importants. Il est même permis de se demander si les révoltes partielles de ces temps derniers n'ont pas reçu du mpanjaka Imamono une secrète approbation.

Intelligent, rusé, ambitieux, Impoinimerina ne saurait être guidé par d'autres mobiles que ceux qui servent ses intérêts. A une époque où tout le cercle était en insurrection, il a pressenti l'issue fatale de la lutte qui s'engageait avec les Français. Il a compris tout le parti qu'il tirerait d'une soumission faite en temps opportun : accroissement d'autorité, priviléges, part sur les dépouilles des vaincus; tous ces bénéfices, il les a en quelque sorte escomptés d'avance et ils l'ont dans une certaine mesure déterminé à prendre une attitude qui ne pouvait que lui répugner à lui et à son peuple. Aussi, ce qui l'a déconcerté, c'est notre indulgence à l'égard des chefs qui sont venus à résipiscence, après rébellion; il se montre outré de leur voir accorder des avantages presque aussi grands que ceux qu'il a lui-même obtenus.

Dans l'espoir d'étendre son prestige de mpanjaka, il aurait bien voulu que certains grands chefs ne fussent pas réintégrés; il eut tout au moins désiré qu'on les plaçât sous sa direction. Il paraît étrange à première vue qu'on se soit servi d'Impoinimerina pour amener à composition des chefs révoltés, tels que Rafiay, Sambo et Tsiavajy. C'était cependant le plus sûr moyen d'atteindre un prompt résultat; et le profit que le mpanjaka a pu en tirer est des plus problématiques car il ne fut nullement question dans le kabary de soumission d'imposer une vassalité quelconque aux ex-dissidents. La division en sous-secteurs rétablira l'équilibre entre tous les anciens chefs; elle élèvera les petits aux dépends du grand.

VOIES DE COMMUNICATION

L'exécution des pistes du secteur bara ne présente pas de grosses difficultés, si on cherche uniquement à les rendre pratiquables aux piétons, aux cavaliers et aux porteurs de filanjana.

Le prolongement de la route de Tuléar sur Ranohira et Ihosy par Vinetra, Manera, Ilamaty, Maromiantry et Mandabe constitue la principale artère commerciale de la région.

En second lieu vient l'embranchement de Manera à Ankazoabo. De ce dernier point rayonne une série de pistes qui desservent les différents centres du secteur :

- Ankazoabo - Maromiantry (Voarangotra).
- Ankazoabo - Isahaina (Raolona).
- Ankazoabo - Aborano (poste) par Bereta (Ratrimo).
- Ankazoabo - Soaserana et Beroroha par Mikaiky (Bahary), Belindo (Tsimamanga), Ampelakapa (poste) et Delavau (poste).
- Ankazoabo - Betaratsy par Itandroka (Kalava), Itandrano (Raibity) et Betabiky (Tsimamanga).
- Ankazoabo - Soafaotra par Ampia (Raiandry)
- Ankazoabo - Betsioka par Mahafilay (Tsirambany), Mahazoarivo (Ifala) et Tanandava.

Ankazoabo - Befandriana par Berinity (Behidy), Antainy (Rainizaka) et Loahosy (Fitolia).

Ankazoabo - Mikoboka par Besalamby (Mahatia) et Besavoa (Mahongaka).

Quelques transversales mettent ces différentes pistes en communication.

COMMERCE

Dans le secteur bara, les transactions sont aux mains des Bétsileo, des Indiens et de quelques créoles.

Le principal centre commercial est Ankazoabo où le village des étrangers se développe de jour en jour.

Pas un seul Bara n'est marchand.

L'exportation porte uniquement sur les bestiaux, le riz et la soie qu'on trouve en assez grande quantité sur les collines qui bordent la Teheza.

Le trafic des boeufs se fait par l'intermédiaire des Betsileo. Si vous demandez à un Bara pourquoi il ne va pas lui-même à Ihosy vendre les produits de son élevage, il vous répondra qu'il ne saurait se tirer d'affaire, que ce n'est pas son métier mais celui des bourjanes.

La quantité de riz exportée est très faible, par suite des difficultés du transport. En effet, les habitants des cantons les plus favorisés marchent environ trois jours pour se rendre à Tuléar, seul point où le riz puisse être facilement écoulé; de plus, les porteurs Bara n'acceptent de se mettre en route qu'avec de faibles charges.

Les importations consistent en cotonnades, en alcools, en ustensiles de cuisine et en denrées de première nécessité, telles que sel et sucre, sans parler des marchandises destinées aux rares fonctionnaires, colons ou soldats européens du secteur.

AGRICULTURE

L'agriculture est une des futures richesses du secteur bara, lequel pourrait nourrir beaucoup plus de bestiaux qu'il n'en nourrit actuellement et produire une bien plus grande quantité de riz.

Les procédés de culture ne sont pas mauvais, les Bara savent canaliser et repiquer le riz; ils réussissent à obtenir deux récoltes par an.

Maintenant qu'ils ne peuvent plus se livrer au pillage, il y a lieu d'espérer qu'ils finiront par prendre des habitudes sédentaires et, par suite, rechercheront le confort qui leur a jusqu'ici manqué totalement.

En dehors du riz, les seuls produits cultivés sont le maïs, la patate, le manioc et le bananier.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES

Le secteur Bara est partagé en cinq sous-secteurs :

- 1 - Le sous-secteur d'Ankazoabo qui comprend le canton d'Ankazoabo proprement dit et les cantons de Mikaiky (Bahary), Ampia (Raiandry) et de Besalampy (Mahatia).

Population :	Hommes	2.184
	Femmes	2.426
	Enfants	1.577
	Total	<u>6.187</u>

- 2 - Le sous-secteur de Voningeza qui renferme les cantons de Fanjaka (population non encore recensée), de Belindo (Tsimamanga) et de Betabiky (Tsimitindroka).

Population : Belindo et Betabiky -	Hommes	116
	Femmes	132
	Enfants	95
	Total	<u>343</u>

- 3 - Le sous-secteur d'Aborano avec les cantons de Bereta (Ratrimo, recensement incomplet), d'Isahaina (Raolona) et de Volotaray (Rafiy). (Population non encore recensée).

Population d'Isahaina :	Hommes	245
	Femmes	254
	Enfants	170
	Total	<u>669</u>

- 4 - Le sous-secteur de Maromiandry, contenant le canton de Maromiandry (Voarangotra) proprement dit et de la Teheza.

Population du canton de Maromiandry.	Hommes	243
	Femmes	352
	Enfants	238
	Total	<u>833</u>

- 5 - Le sous-secteur de Manera qui comprend les cantons de Manera (Tsinania) proprement dit, d'Antevamena (Rebiby) et de Besavoa (Mahongaka).

Population :	Hommes	2.803
	Femmes	3.081
	Enfants	2.193
	Total	<u>8.077</u>

anciens horizons d'ankatso

ADRIEN MILLE

A un kilomètre à l'Ouest de Tananarive, le chaînon d'Ankatso est traditionnellement considéré comme un terroir primitivement habité par les Vazimba, groupements aborigènes déjà en place au moment où les clans merina commencèrent à s'établir en Imerina central.

Ce chaînon est parsemé de tombeaux sur plus d'un kilomètre de crête et comporte entre autres deux emplacements dignes d'intérêt : le village à fossés d'Antampon'Ankatso, à l'extrême Sud et le lieu dit Ampasandravazana ("au tombeau de Ravazana ou Vazana", chef vazimba que la tradition des Tantara (1) dit avoir été inhumé au Sud-Est d'Andraisoro ce qui correspondrait à ce lieu).

Ampasandravazana est actuellement coupé en deux par la route bitumée qui mène au sommet d'Ankatso : d'un côté on y voit un belvédère; de l'autre se situait un petit sommet maintenant rasé et transformé en esplanade : c'est là que le Laboratoire d'Archéologie de l'Université fit creuser, en Février 1971, trois carrés de fouilles dont les résultats font l'objet des présentes pages (2).

1. PROCEDURE DE FOUILLE - Situation et stratigraphie

L'emplacement du sondage de 1968 (2) a servi de point de repère pour délimiter sur l'esplanade, à 1,50 m vers l'Est, trois carrés d'un mètre de côté (planche 1). Des photographies aériennes de l'Institut Géographique National à Tananarive montrent qu'avant les terrassements, la crête présentait un léger versant vers l'Ouest, caractérisant le terrain naturel de l'emplacement de la fouille; cela explique le léger pendage des couches mises à jour (planche 1).

Comme il fallait s'y attendre à la suite des travaux de la route, une épaisseur de terre rapportée d'environ 50 cm a d'abord été extraite, jusqu'au niveau du tapis végétal original encore reconnaissable; cette terre provient autant de la crête arasée que de l'élargissement de la voie d'accès et les tessons de poterie découverts dans ces déblais semblent le confirmer. Nous n'en avons pas tenu compte ici.

(1) *Tantar'an'ny Andriana*, traduction Chapus et Ratsimba, tome I, p.28. Académie Malgache, Tananarive, 1953.

(2) Lors des travaux d'accès vers le sommet, les flancs de talus mis à nu par les engins révélèrent la présence d'horizons fertiles en tessons de poterie, à cet emplacement. Un sondage fut effectué en 1968, à peu près vers le milieu de ces couches : les résultats de ce prélèvement ont déjà été publiés dans les Annales de l'Université de Madagascar, Série Lettres et Sciences Humaines, n°9, 1968 (A. Mille, "Ambohidempona et Ankatso deux collines historiques à l'Est de Tananarive", pp.148 à 151).

Le premier horizon fertile en place apparaît ainsi à moins 0,55 mètre et a livré, de façon homogène pour les trois carrés fouillés, des tessons et des ossements animaux; de ce fait, l'ensemble des carrés a été réuni pour l'étude des vestiges. De plus, aucune couche stérile intermédiaire n'a permis de différencier nettement les horizons successifs et nous avons adopté une épaisseur moyenne de 10 à 20 cm pour séparer les couches. Le tableau de la planche 1 fait ainsi apparaître 9 horizons fertiles dont le volume varie assez peu d'une couche à l'autre, jusqu'au sous-sol stérile de nature kaolinique, trouvé à environ 2,30 mètres de la surface. Le tableau montre également le pendage Nord-Sud et Est-Ouest de chaque horizon, et indique la teinte du sol déterminée d'après le Code extrapolaire Cailleux et Taylor.

2. ETUDE DES VESTIGES MIS A JOUR

La plupart des pièces trouvées sont constituées par du charbon de bois, des ossements et des tessons de poterie, qui ont été extraits à tous les niveaux. Il n'en est pas de même des pièces métalliques, des pierres de foyer, et des coquilles de mollusque qui ne caractérisent que certains horizons précis. Aussi convient-il d'examiner d'abord ces derniers pour mieux entrevoir la physionomie de l'ensemble.

a. Vestiges de métal

Une scorie de fonte pesant 65 g a été découverte dans le fond, au niveau de la 9ème couche (cote moins 2,10) (planche 2). Cette pièce, longue de 7 cm, large de 3 et épaisse de 1 cm, apparaît aplatie, brisée en son milieu (la tranche brisée est plus brillante, moins granuleuse et laisse voir des alvéoles gazeuses). Cette forme aplatie permet de supposer qu'il ne s'agit pas d'une scorie naturelle, mais d'un déchet de coulage élaboré au cours d'un essai de fusion.

Une pièce de laiton provient de la couche 5 (cote moins 1,15 mètre de la surface). Très détériorée et rongée de vert-de-gris, elle semble être un ornement de pendentif ou de bracelet; longue de 2 cm à peine, elle ressemble à une miniature de sabre recourbé.

b. Charbon de bois et pierres de foyer

De nombreuses poches de charbon de bois sont apparues à divers niveaux mais d'importance réduite et souvent mêlées à de la terre. Nous avons pu cependant prélever dans le fond (8ème et 9ème couches) environ 15 g de matière qui ont été expédiés pour datation au RC.14 au Laboratoire de l'Université Gakushuin de Tokyo (Professeur Kigoshi). Les résultats de ces analyses nous parviendront vers la fin de 1971.

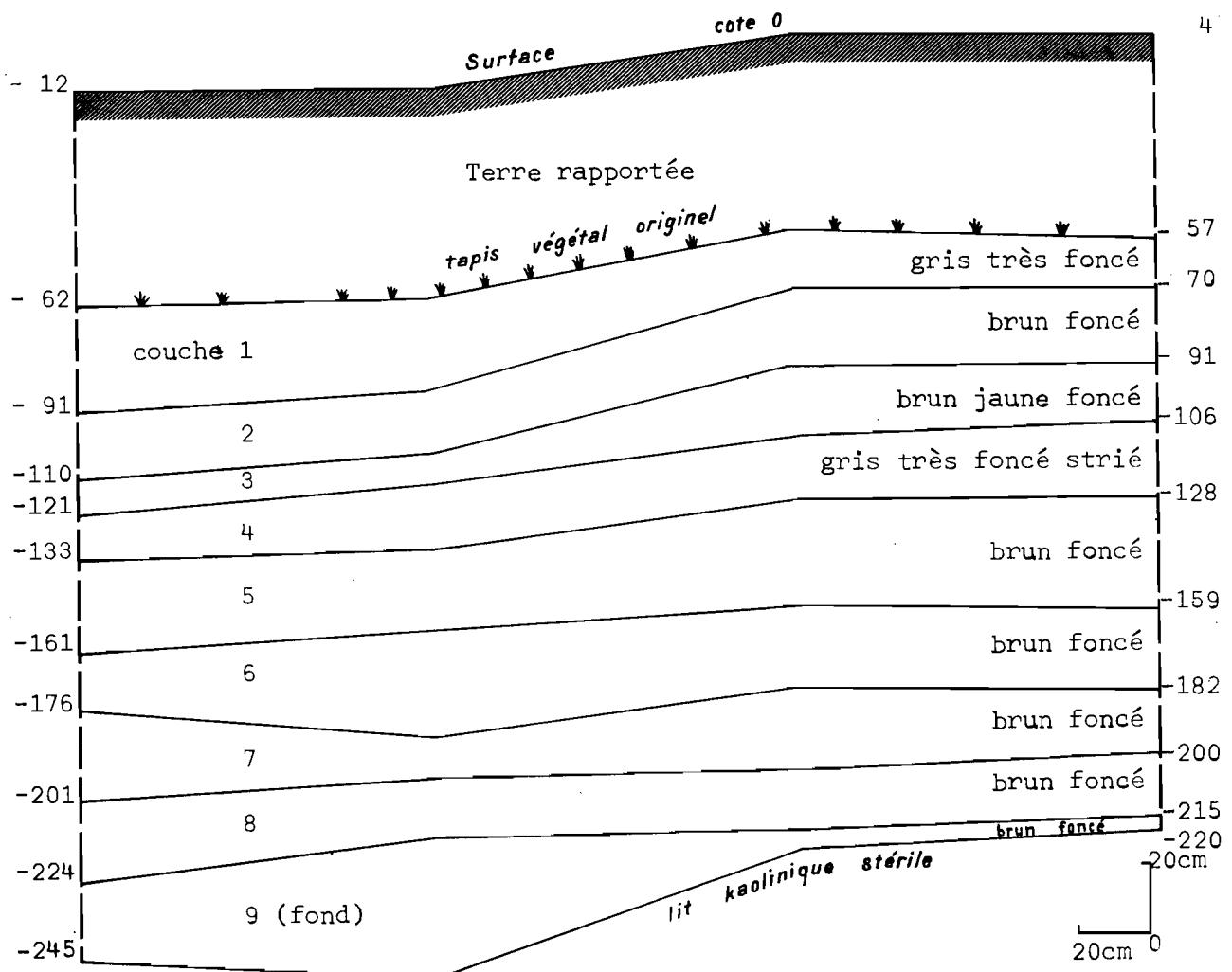
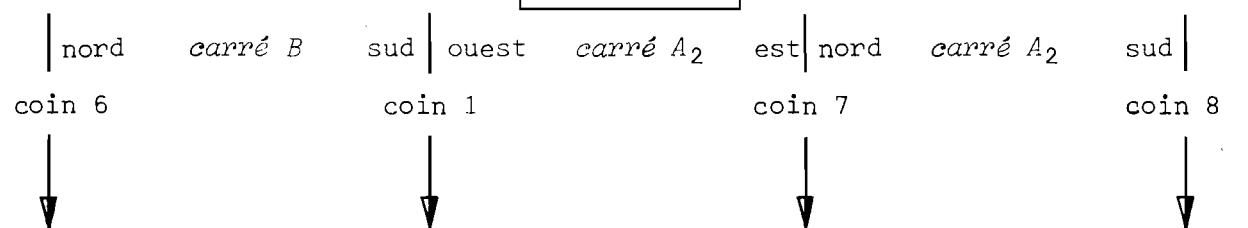
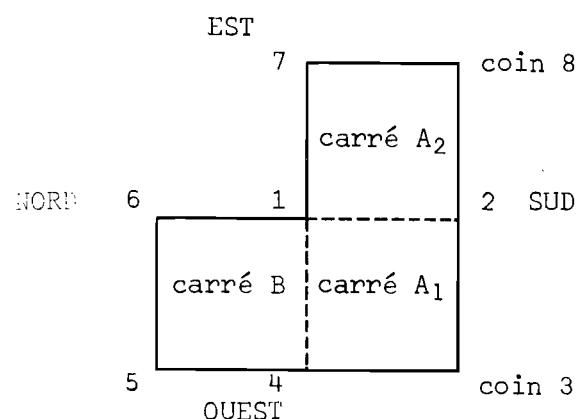
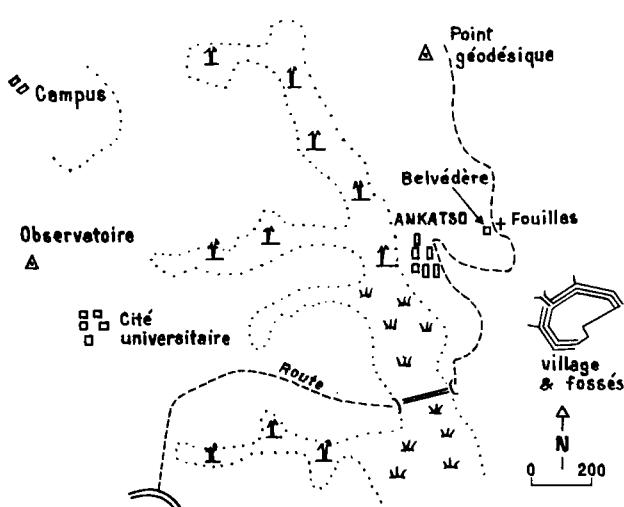
Des pierres de foyer ont également été extraites et les plus caractéristiques proviennent de la couche 4 (cote moins 1,15) et de la couche 6 (cote moins 1,52); cette dernière pierre est de section triangulaire aux arêtes légèrement arrondies; brisée dans sa longueur, elle mesure 8 cm de largeur à la base.

La dernière couche du fond a laissé apparaître un lit de pierres plates diversément disposées, reposant sur le fond kaolinique stérile; l'hypothèse d'un plancher lithique d'habitat n'est pas à exclure malgré l'horizontalité défectueuse de ce lit.

PLANCHE 1

POSITION DES CARRES DE FOUILLES

ANKATSO - SITE III



c. Coquilles de mollusque

Dans l'ensemble des trois carrés fouillés ont été trouvés 225 g de coquilles de mollusque, appartenant toutes à une seule espèce, le *Pila Ceciliæi* (Philippi 1848) qui est un escargot d'eau douce (identification par Francine Salvat, Museum d'Histoire Naturelle, Paris, 1971).

La coquille ressemble à celle d'un escargot de belle taille, de 4 à 5 cm de largeur à la base. Parmi les nombreux débris de coquilles et d'opercules, une quinzaine de pièces sont à peu près intactes et l'on peut dénombrer le reste à environ 50 à 60 coquilles différentes.

La présence d'une seule espèce donne à penser qu'il s'agit de restes alimentaires. Leur répartition au sein des couches est intéressante à relever :

couches 1 à 5 (de la surface à moins 1,50) néant
couche 6	3 g
couche 7	15 g
couche 8	73 g
couche 9 (fond)	<u>132 g</u>
	223 g

Les couches ayant le même volume, à peu de chose près, on constate une augmentation nette et progressive depuis la 6ème couche jusqu'au fond. De plus, l'absence de coquilles dans les couches hautes semble indiquer une différence marquée dans le genre de vie, à partir du niveau 6, les habitats les plus anciens s'apparentant davantage à un genre de vie de collecte qui se perd lorsqu'on arrive à des horizons plus récents.

d. Débris d'ossements et os taillés

Une grande quantité d'os de bovidés, d'ovidés et de volatiles a pu être extraite de toutes les couches fouillées. L'ensemble représente 6.432 g groupant 542 débris taillés ou non. La part des os taillés ou ébauchés représente 60% du total (322 os taillés ou portant des marques nettes d'ébauche : entailles fines, encoches ...).

Ces vestiges sont répartis ainsi, au sein des couches :

Couches	Poids total	Débris non travaillés	Ebauches	Tailles en biseau	Pointes	Taille en pellette	Lissoirs
c.1	55 g	6	4		1		
2	465	14	10	6	4		1
3	475	25	10	15	2	1	
4	555	33	21	11	6	5	1
5	850	17	27	5	13	8	3
6	945	32	23	2	7	1	1
7	1.322	43	25	17	3	5	
8	470	19	11	8	10	4	1
9(fond)	1.295	31	18	20	9	2	2
	<u>6.432 g</u>						

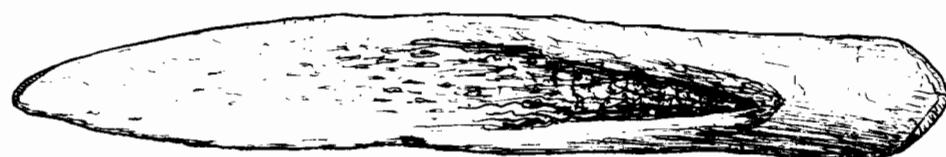
Les os de volatiles, d'origine non identifiée, sont les plus rares.



Ankatso, III-A₁-7-3



Atso, III-A₂-3-1



Atso, III-B₄-1



Atso, III-B₄-2



Atso, III-A₂-5-1

Tracé



Atso, S.III-A₂-9-2(scorie de fonte)

Les restes d'ovidés, chèvre ou mouton, sont représentés par quelques pièces fines et longues de 4 à 10 cm et surtout par des dents et des fragments de mâchoires qui ont permis leur identification.

La part des os de bovidés est d'environ 96% du total en nombre. Les principales parties du squelette trouvées sont, par ordre d'importance, des pièces longues de membres, des côtes, des vertèbres, des dents et fragments de mâchoires, des os crâniens, 2 rotules, une corne (assez droite, pouvant provenir d'un animal jeune), soit presque toutes les parties du squelette, sauf les pièces terminales (sabot).

La grande quantité d'os ayant subi un début de taille est remarquable; elle permet de suivre, à diverses étapes, le processus d'épointage d'une pièce : les entailles étaient faites par coupures obliques successives de façon à ne jamais risquer de cliver l'os dans sa longueur; le biseau, simple et double, est certainement l'étape précédant le finissage de la pointe.

L'outil le mieux représenté est un genre de pelette, couteau effilé de 10 à 15 cm de longueur (voir planche 2) muni d'un manche plus épais et généralement taillé dans un os de côte. Elle était probablement utilisée à démarier les joncs de vannerie; certaines autres pièces plus épaisses semblent être des lissoirs à vannerie et proviennent soit de maxillaires inférieurs, soit de basses côtes encore munies d'un fragment d'os vertébral.

Très peu d'os finis sont des peignes-démêloirs (*fofy*); peut-être pourrait-on en identifier davantage parmi les nombreux os épointés, minces, dont la finition n'a pas été menée à terme.

Toutes les pièces ébauchées portent des entailles très fines ou des encoches qui ne peuvent provenir que d'un outil métallique tranchant y compris les vestiges des couches du fond.

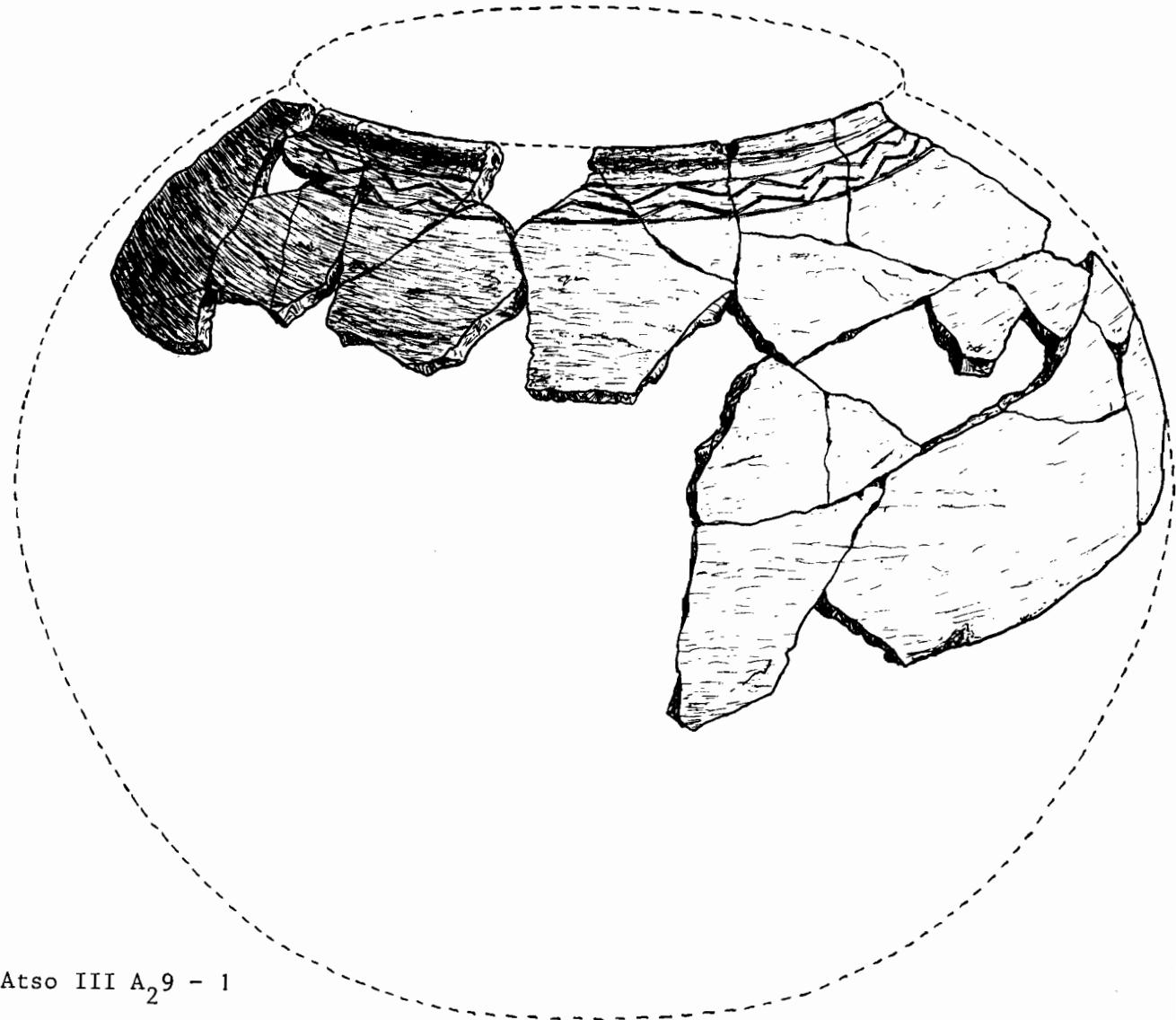
e. Poterie

Les tessons de poterie, comme les os, existent à tous les niveaux, à une forte densité. Le tableau ci-après donne, par couche, le poids et le nombre de tessons :

couche 1	4.220 g	572 tessons
2	5.050 g	622
3	4.985 g	571
4	5.300 g	652
5	4.800 g	491
6	3.260 g	225
7	1.700 g	201
8	1.660 g	118
9	3.360 g	166
		34.335 g

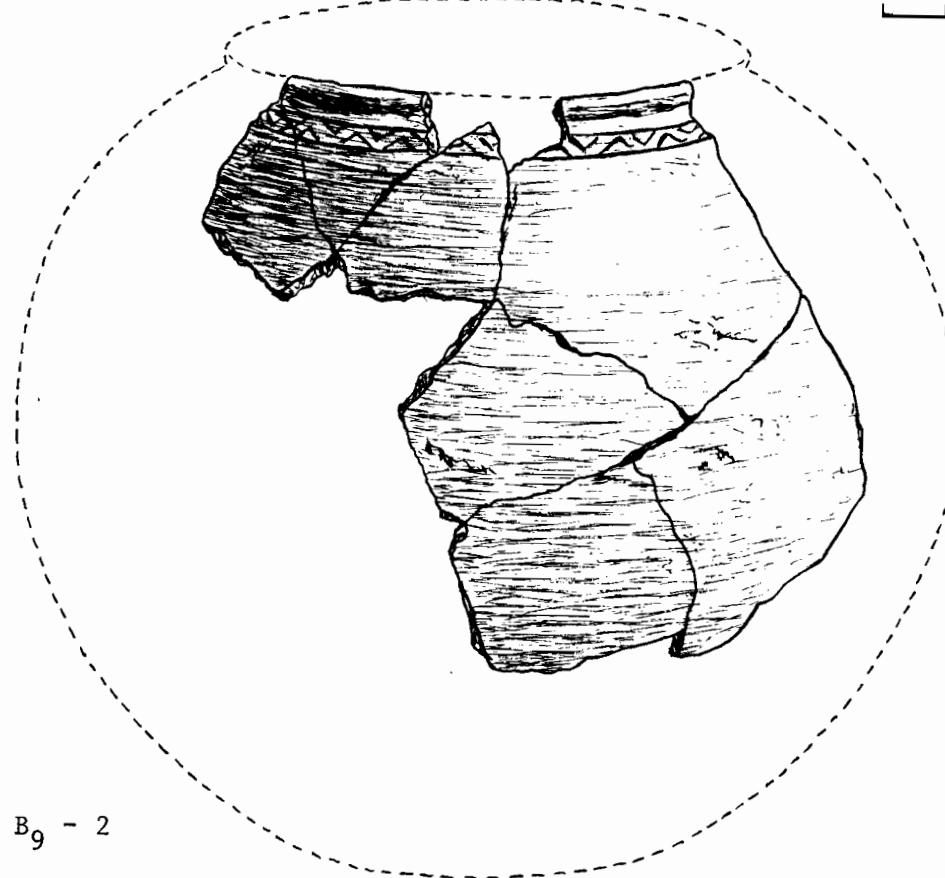
Le nombre de tessons, beaucoup plus élevé vers la surface, indique l'état très divisé, brisé, de la poterie, alors que les couches inférieures offrent des fragments plus grands dont un certain nombre a pu être assemblé et recollé (voir planche 3).

Les tessons d'Ankatso peuvent se ramener à 3 types principaux, graphité, ocre, rouge brun naturel; chacun offrant d'ailleurs une gamme variée de motifs décoratifs. Voici une vue d'ensemble de cette variété des types et des motifs (2ème chiffre) :



Atso III A₉ - 1

0 2 5 cm



Atso III B₉ - 2

Couches	Type graphité	Ocré
1	37 tessons/11 motifs	500/6
2	45/11	523/14
3	27/11	406/7
4	24/8	575/9
5	32/4	422/16
6	12/6	168/10
7	11/6	183/4
8	13/7	99/4
9	6/2	112/6

POTERIE GRAPHITEE :

Son apparence est d'un noir brillant, métallique et cet enduit mince laisse souvent entrevoir l'enduit ocre sous-jacent. Il s'agit d'une poterie relativement épaisse de 7 à 10 mm en moyenne. Une part importante est ornée de motifs décoratifs (voir planche 4, les deux dernières rangées). Les formes représentées sont le plus souvent des assiettes, décorées ou non, d'environ 20 cm de diamètre, sans pied, à bord légèrement incurvé vers l'intérieur. Cette forme a été trouvée aussi bien dans les couches du fond qu'à d'autres niveaux et l'on peut conclure à l'ancienneté du type graphité et de la forme en écuelle décrite ci-dessus. Cependant, il existe aussi à Ankatsi des formes à pied décoré (voir planche 4 - Atso III-B3-3), ainsi que d'autres formes imprécisées, probablement un col décoré de vase (Atso III-B5-1).

POTERIE OCREE :

La terre naturelle est ici enduite d'une fine couche d'ocre jaune ou le plus souvent rouge garance, plus rarement d'un rouge vif; cette dernière teinte décore de la poterie assez fine (5 à 6 mm). La terre utilisée sous cet enduit est généralement une glaise contenant une forte proportion de mica blanc ou doré.

Comme pour la poterie graphitée, on constate une augmentation progressive vers le haut, du nombre et du poids des tessons. Quant aux motifs, les horizons riches sont aux niveaux 2, 5 et 6 près de la surface et vers le milieu.

C'est de loin la poterie la mieux représentée; les motifs sont faits de points, de traits droits, puis de traits en chevrons, sans atteindre cependant la richesse rencontrée dans la poterie graphitée.

Les formes sont le plus souvent celles de récipients (voir planche 3) marmites à cuisson ou récipients d'eau, généralement des pièces de 25 à 40 cm de diamètre.

POTERIE ROUGE NATUREL :

La teinte naturelle de la glaise apparaît nettement sur la tranche du tesson et ne porte extérieurement aucun enduit. La couleur varie du rouge au brun et au gris, suivant le degré de cuisson, semble-t-il.



PLANCHE 4 - TESSONS DE POTERIE D'ANKATSO, à motifs décoratifs

La poterie rouge naturel est dans l'ensemble assez rare, à peine plus fréquente que la poterie graphitée. On y rencontre des pièces très épaisses (10 à 15 mm) qui proviennent de jarres de grandes dimensions.

On peut, en définitive, définir l'ensemble comme une poterie dont la tranche apparaît grise au centre, rouge sur les bords avec, le plus souvent, un enduit ocre ou, en plus, graphité. Les motifs décoratifs, variés mais de proportion assez faible, les formes (assiettes, récipients, jarres), la terre utilisée caractérisent une poterie strictement locale, sans aucune représentation de pièces importées.

Certains éléments manquent pour donner une datation aux horizons fouillés à Ankatsosso. On ne saurait dire pour l'instant si l'on est en présence d'un ancien habitat vazimba (couches inférieures) ou d'une simple poche d'accumulation. Dans l'attente d'un résultat d'analyse au RC.14 qui pourra peut-être fixer l'ancienneté des couches inférieures, on peut cependant assimiler ces couches à un habitat au genre de vie rustique où la collecte et les travaux de vannerie avaient une grande part; l'outil en fer semble avoir été présent, bien que d'une grande rareté; par contre, les os taillés en nombre impressionnant prouvent autant l'importance de la vannerie et du végétal que la place de choix que les bovidés semblent avoir tenu durant ces périodes.

les villages fortifiés bezanozano

première approche ethnographique

JEAN POIRIER

L'habitat et l'habitation bezanozano ont subi des transformations profondes, conséquences des modifications intérieures dans les modes de vie (passage de la forêt à l'Ankay) et des vicissitudes historiques (influence des modèles merina).

La tradition se réfère, à l'origine du peuplement, à un substrat "vazimba" attesté localement par la toponymie, les tombeaux vazimba, les rituels et les souvenirs historiques des luttes ou des alliances intérieures - souvenirs bien conservés dans la région de Fierenana . L'habitat était alors forestier; il s'agissait de simples campements, les *lasy* et les *toby*, de très faibles dimensions. Avec l'arrivée des migrants orientaux - d'abord les Berahoraho - la densité démographique augmenta et les agglomérations devinrent plus importantes, mieux structurées.

Il est évident qu'il ne reste pratiquement plus de traces visibles des anciens habitats de la seconde falaise, fondés sur le végétal (cases en roseaux ou en pétioles de *ravinala*, fortifications à l'aide de pieux); un investigator recourant à l'analyse botanique et aux sondages archéologiques pourrait cependant confirmer l'authenticité des anciens sites forestiers, devenus souvent *fady*, encore identifiés par la tradition.

Nous voudrions, dans le présent travail, dresser une vue d'ensemble des villages fortifiés bezanozano et donner une première description des sites de l'Ankay qui, tous, comportent une fortification par fossés.

A. Les anciens sites fortifiés

Très schématiquement, on peut opposer les Merina constructeurs de villages à fossés aux peuples côtiers constructeurs de villages à palissade (1). Mais la distinction est toute relative; en effet, les villages merina comportaient souvent sur le côté intérieur des fossés, soit une palissade, soit un talus plus ou moins élevé; d'autre part, les Bezanozano, population intermédiaire, ont pratiqué les deux techniques.

Les villages bezanozano les plus anciens sont à palissade formée d'une rangée de gros pieux. Ils sont situés dans la forêt de la falaise orientale; les sites sont aujourd'hui abandonnés sauf rares exceptions et les pieux ont disparu; ces villages à palissade n'étaient pas tous situés au sommet d'une colline contrairement à ce qui se passe presque nécessairement pour les villages à fossés mais la plupart d'entre eux l'étaient. Parfois, on organisait le terrain pour préparer la défense : les hautes pentes de la *tanety* étaient

(1) *Les Merina ont utilisé à la fois le fossé et le mur intérieur pour se protéger mais n'ont additionné les deux défenses (fossé + mur) que de façon exceptionnelle. (Au contraire, le complexe fossé + parapet en remblai était fréquent).*

dénudées par les feux afin de laisser un glacis de protection; plusieurs rangées de gros troncs d'arbre, coupés précisément sur place, étaient maintenues en équilibre par des étais et constituaient un réseau défensif (1). Le village, très étroit comme toujours, était entouré d'une palissade de troncs pointus. L'ouverture était protégée par une porte faite elle-même de petits troncs et solidement réunis entre eux. Un tel système ne comporte à l'origine aucun fossé, une protection très suffisante étant assurée par la palissade de pieux.

Mais ultérieurement, les Bezanozano ont édifié des systèmes plus complexes combinant les fossés et les palissades (après l'arrivée des Berahoraho), la tradition est confirmée par le témoignage de Fressanges (1802) :

"Les villages sont bâtis sur le sommet des montagnes, leur nombre est considérable. La nature et l'art en ont fortifié quelques-uns tellement qu'il serait impossible de les prendre par la force : ils sont assis sur les crêtes des montagnes les plus élevées. Après en avoir nivélé le sommet, ils y élèvent leurs cases, ils environnent le village avec de gros pieux enfouis en terre et qui entourent le village dans une triple enceinte. En dehors, ils creusent profondément trois fossés très profonds et très larges et en relèvent la terre en forme de parapet" (2).

Lesage rapporte en 1816 que le site où se trouve aujourd'hui Moramanga (plus exactement le quartier d'Ambohibe) "était situé sur une élévation de terrain et tout entouré de palissade" (3); de même, il signale avoir traversé "un très gros village situé sur une hauteur et fortifié par une double palissade appelé Bohitrong (Ambohitrony) dont le chef est Andrianjamoina (Andrianjomoina). Le village est composé d'environ 300 maisons et 3.000 habitants" (4).

Coppalle décrivant les images septentrionales du pays bezanozano, signale que "Sahamalazana" "premier village des Antakara" alors pourvu d'une garnison merina depuis la victoire de Radama" a pour remparts une palissade de madriers qui n'offre que deux issues.

Chardenoux décrit de son côté des palissades à Ambohitrony (5).

D'autre part, les palissades étaient utilisées comme seules défenses dans un certain nombre de cas lorsque le village était construit sur un côté

(1) Les vieillards disent qu'on pouvait les précipiter sur l'adversaire montant à l'assaut; cette technique de défense ne devait pas, sur ce point, être très efficace et ne semble pas avoir été fréquemment utilisée.

(2) Fressanges, Voyage à Madagascar en 1802-1803, T.II, 1809, P.39.

(3) Cf. J. Valette - La mission de Lesage auprès de Radama 1er - Bulletin de Madagascar, Avril 1969, 19ème ann. n°275, p.58

(4) ibid, p.60

(5) Cf. Jean Valette - La mission de Chardenoux auprès de Radama 1er (1816) Bulletin de Madagascar n°207 (Août 1963) p.684.

particulièrement escarpé, sur un rocher. Ces "villages d'aigle" sur rocher sont au nombre d'une vingtaine, en falaise ou en forêt (1).

Dans l'Ankay déboisé, les Bezanozano ont généralisé le recours aux fossés. Les villages sont aménagés en principe au sommet des reliefs ou quelquefois à flanc de colline (peut-être pour profiter d'une résurgence) dans des positions stratégiques bien choisies (2).

On possède plusieurs témoignages sur ces sites. Nous venons de reproduire celui de Fressanges (3).

A la même époque, Ch. Telfair a séjourné chez les Besombsous (Bezanozano) dans le village de Daniboui-manzac (4) qu'il dit être protégé par un fossé circulaire très profond doublé d'une palissade; on avait compliqué l'ensemble d'un système de contre-escarpes (5).

Chardenoux a séjourné dans une ancienne capitale bezanozano, qu'il appelle Boistrongne (l'actuel village d'Ambohitrony) :

"Ce village est un assez grand village, séparé en palissade en 7 à 8 parties contenant diverses familles que le chef Driensoumouin (Andrianjomoina) a retiré dans la guerre de Radama qui paroissent toute ou de sa famille ou dépendant de lui. Il est situé sur le sommet d'une montagne, entouré de palissades et d'un double fossé qui peut avoir 25 à 30 pieds de profondeur. Il est à 1/4 de lieu du bord du Mangourou et contient cent cazes".

(1) Nous citerons, en dehors d'Ambatomangabe (plateau) Ambatoentanina sommet de la falaise de l'Angavo, Lavatrandraka, au Nord d'Ambatomanga - falaise, Dilambaly, à l'Ouest de Mandrilaza; un sommet près de Betatao dans la zone de l'ancienne expansion bezanozano; le puissant site d'Andriamavibe, à l'Est de Périnet, qui est double (deux sommets ont été utilisés); Vatobe, au même significatif - grand rocher - à l'Est d'Ambodia-katra (route Moramanga-Alaostra) en forêt, Vohibololona dans la forêt au Nord du précédent; Ambatomalaza, à l'Est de Fierenana et plusieurs sites tous situés en forêt dans la région de Fierenana, à l'Est : Ifahana, Antanantolobe, Amboasary, Tsiazomborona et Maranitra (en face de la cascade dite Marangitra) au Sud-Est de Didy.

(2) Mais l'espace disponible était toujours très restreint. Il en a été de même chez les Merina. Nous pensons que ce dispositif est à l'origine de ce qu'on peut appeler la miniaturisation de la case malgache : très exigüe, à ouvertures étroites; il fallait, en effet, gagner de la place.

(3) Cf. Fressanges : op. cit., T.II, 1809, p.3

(4) Il s'agit vraisemblablement du village d'Antanibohitramanjaka dont la prononciation, entendue par une oreille européenne, donne la graphie indiquée par Fressanges (les voyageurs rendent aussi Andria par Dian ou Dan, Vohitra par Boui, Nanjaka par Manzac).

(5) Cf. Aperçu de mon voyage à Ancove (Madagascar) en Avril et Mai 1808 (mss de Charles TELFAIR, copie faite par Julien Desjardin à l'Ile Maurice en 1818), Bibl. Decary, cité par DECARY in Coutumes guerrières et organisation militaire chez les anciens malgaches, T.I, Paris, 1966, p.143.

En 1785, Dumaine décrit d'autre part le village de Fiadana, aménagé selon la même méthode : un fossé de 20 pieds de profondeur sur plus d'une dizaine de pieds de largeur, flanqué d'un mur vers l'intérieur; ce mur était percé de meurtrières d'où l'on pouvait tirer sur l'adversaire; l'entrée était protégée par une porte mobile faite de pieux verticaux liés à un madrier horizontal.

"Fiadana est situé sur une montagne de moyenne élévation; il est entouré d'un fossé, creusé de vingt pieds dans le sol qui est extrêmement dur; sa largeur a tout au plus dix ou douze pieds; en dedans du fossé, il y a un petit parapet formé de terre rapportée, dans lequel on pratique des meurtrières de distance en distance pour pouvoir faire feu sur l'ennemi sans craindre d'être blessé; cette espèce de fortification a de plus des angles saillants faits sans règles ni proportions. Il y a une porte principale qui est fermée tous les soirs; elle est formée de grosses palissades enfilées transversalement par le haut et qu'on laisse tomber ensemble pour les assujettir ensuite par le pied avec un fort madrier qui entre de force dans deux poteaux servant de montant à la porte; il y a d'autres entrées au village, qui sont fermées par de petits ponts très faciles à enlever au besoin (1). Les glacis sont entourés de palissades et servent de parc au bétail du village; chaque propriétaire a sa séparation particulière, dont aucun autre ne peut disposer, sans agrément, pour y loger son troupeau" (2).

Aujourd'hui, la région de Vodiriana est occupée par des familles de serviteurs et il n'existe plus de descendants des anciens groupes nobles. Le site est encore sacré mais on ne rend aucun culte aux razana qui ont défendu autrefois la tanety (3).

Coppalle a décrit en 1825-1826 plusieurs sites fortifiés de l'actuel pays sihanaka autrefois habité par les Bezanozano; il donne peu de renseignements sur le village palissadé de Sahamalazane et sur Manakambaine "grand village ... à fossé peu profond de fortifications en ruine" mais décrit avec détails le site d'Ambohy-beloma (Ambohibeloma) :

"Le village est bâti au sommet d'une montagne environnée du côté du Sud et de l'Ouest par d'autres collines de la même hauteur et dont le sommet est également habité. On y arrive par deux chemins couverts pratiqués dans une espèce de terre glaise et de tuf qui forme le sol de cette montagne, et

(1) Voir restitution de ce système de fermeture, *infra* p.95. Cf. DECARY, Coutumes guerrières ... op., cit., p.143, note 8. Il estime qu'il s'agit là d'un emprunt betsismisaraka. Comme nous le faisons remarquer, cette technique a une extension plus large; c'est celle des tribus forestières par opposition à la technique merina (porte mégalithique ronde).

(2) Cf. Dumaine, op., cit., p.171.

(3) Au pied des reliefs s'étend la zone marécageuse où se trouvent les tombes vazimba du lieu-dit Anosivazimba que nous avons pu fouiller en 1964.

conduisant l'un à une poterne par laquelle on pénètre dans la ville, l'autre sur une petite plate-forme séparée de la ville par deux remparts d'une profondeur presque égale à la hauteur de la montagne même" (1).

Le site d'Ambohimanjato (fig.1) couronne une *tanety* qui se dresse à quatre km. au Sud-Ouest de Vodiriana. Il s'agit du complexe défensif le plus important que nous connaissons en pays bezanozano. Il se compose pour l'essentiel d'une enceinte de deux fossés sur laquelle s'articulent une série de dispositifs. Le sommet de la colline est lui-même segmenté par plusieurs fossés; à l'Est de l'espace libre le plus large se dresse un *tsangam-bato* qui fait face à la principale ouverture. Plusieurs séries de fossés reliés entre eux protègent les abords les moins abrupts, à l'Ouest et à l'Est. La plus grande largeur des fossés atteint sept mètres, la plus grande profondeur neuf mètres (mais la largeur habituelle varie entre 4 et 7 mètres, la profondeur entre 5 et 7,50 mètres) : l'ouvrage constitue donc, dans l'ensemble, une véritable forteresse. Le nombre et la complexité des fossés ont rendu nécessaire l'aménagement de sept diverticules suivant la ligne de plus grande pente (canaux d'évacuation) (2).

Les sites bezanozano ont donc une morphologie relativement variée; remarquons à ce sujet qu'il est possible que les modifications de style de la construction des villages fortifiés soient dues en partie au changement des faciès végétation : la déforestation de l'Imerina a eu certainement d'importantes conséquences à divers niveaux de l'existence sociale :

- généralisation des rizières irriguées;
- abandon de la case en végétal au profit de la case en terre;
- modification des techniques d'attaque et de défense;
- nécessité de rechercher au loin (dans l'Ankay) l'approvisionnement en bois de chauffage d'une part, en bois de construction d'autre part;
- abaissement du niveau de la nappe phréatique entraînant la disparition définitive ou saisonnière de certains points d'eau (N.B. : certains villages possédaient ainsi une résurgence actuellement disparue);

(1) Cf. Coppalle - *Notes sur Madagascar ... Bulletin de l'Académie Malgache* 19.9, vol.VIII, p.3-46, 1910 vol.IX, p.25-87. Voir également, Lefèvre - *Le cercle d'Anjozorobe ou pays des Mandiavato - Notes, Reconnaissances et Explorations*, 1898, 2ème sem., p.1429-1459. Cf. aussi une récente étude de C. Mantaux et P. Vérin - *Traditions et Archéologie de la Vallée de la Mananara (Imerina du Nord)*. *Bulletin de Madagascar* p.283, déc.1969 p.968-982; ces auteurs décrivent les fortifications des deux sites signalés comme Bezanozano par Lefèvre (cf. supra 1ère partie A): Ambohibazono (orthographie par Lefèvre Ambohibozoina) quatre fossés protégeant l'accès Nord; Ambohitsitakady deux fossés au Nord et trois au Sud avec disque de pierre mutilé formant porte du côté Sud (cf. Mantaux et Vérin, p.17, cf. d'autre part Mille (A), op. cit., *infra* p.144, p.140-147).

(2) La tradition fait remonter Ambohimanjato à l'époque de la fondation d'Ambohimanga-plateau; on considérait qu'Ambohimanjato était la fortification la plus imposante et la plus efficace; des proverbes témoignent encore de cette réputation: *Aza manotany hady vory raha mbola tsy nahi-tan'Ambohimanjato* (ne demandez pas ce qu'est un village fortifié si vous n'avez pas encore vu Ambohimanjato) - ou : *Aza miresaka hady antampon' Ambohimanjato* (ne parlez pas de fossés sur le sommet d'Ambohimanjato).

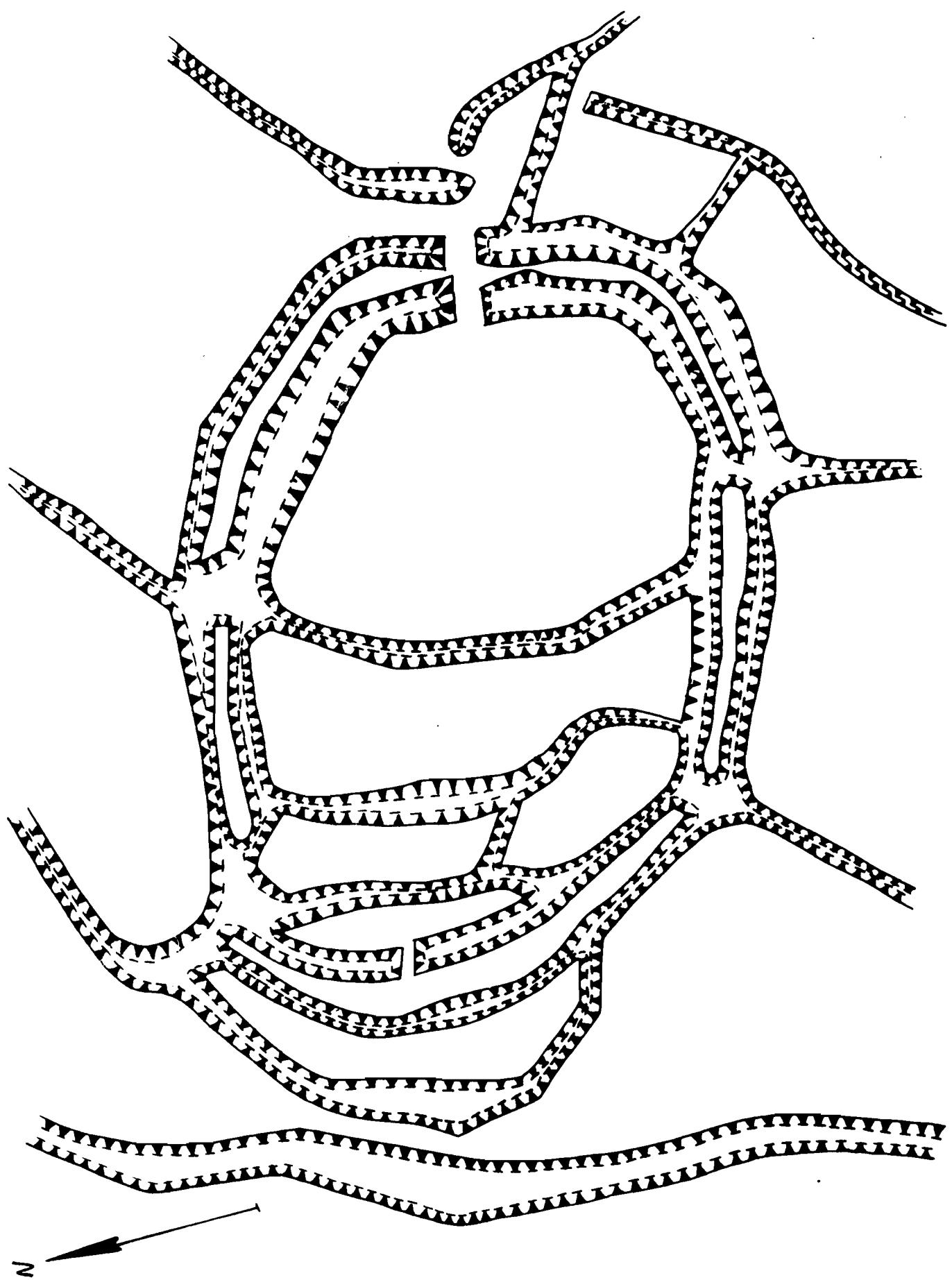


Fig. 1 - AMBOHIMANJATO

- diminution de l'importance des activités de collecte liées à la forêt;
- augmentation en nombre du cheptel en élevage extensif sur les terrains de parcours;
- enfin, modification du tracé du réseau des fossés.

Reprenons rapidement ici ce dernier point. Les plus anciens villages ont une structure assez simple caractérisée par un petit nombre de fossés et l'absence d'un dispositif complexe de défenses avancées. Ne peut-on supposer que si, par la suite, les défenses avancées ont été systématiquement utilisées avec réseau de fossés compliqué, séparés par des glacis - dispositif destiné à tenir éloigné le village - la déforestation a joué un rôle? En effet, dans un milieu forestier, on peut se contenter de protéger l'agglomération par un ou deux fossés car le terrain du village, d'une part, le glacis séparant les deux fossés quand ils existent, d'autre part, possèdent des arbres qui forment écran entre les cases et les assaillants désireux de les incendier : au contraire, en terrain dénudé, aucun écran ne s'interpose et l'incendie devient possible (par jet de sagaises enflammées, ou jets de braises) si on n'intercale pas l'obstacle de la distance. On peut ajouter qu'il est plus facile de construire des fossés en terrain dénudé qu'en terrain planté d'arbres; le réseau de fossés complexes devenait donc, à la fois, nécessaire et plus facile à réaliser.

Au total, on compte environ trois cents villages fortifiés par des fossés dans le cadre du pays Bezanozano. Sur ce nombre, moins d'une dizaine environ sont encore habités mais leur déclin continue et il ne reste plus que quelques cases (Ambohibeloma, dans l'arrière-pays bezanozano, conserve encore quelques dizaines de cases mais le cas est exceptionnel).

La répartition des sites peut être esquissée de la façon suivante, en quatre ensembles :

1. les anciens villages palissadés, situés en forêt, à l'Est de l'Ankay; notons qu'à l'Est de Périnet, on peut voir plusieurs sites à fossés simples sur *tanety* déforestées;
2. les villages sur sommet rocheux, très rares, comme celui de l'Angavo;
3. les villages à structure complexe (réseau de fossés, éventuellement remparts et palissades) situés hors de l'Ankay dans l'ancienne zone d'expansion bezanozano : Ambohibeloma, Ambatomangabe, etc ...;
4. Enfin, les villages "classiques" à fossés (fossé simple, cas le plus fréquent, ou fossés doubles) abandonnés après la conquête merina, qu'on peut regrouper en plusieurs ensembles qui sont de morphologie diverse et appartiennent certainement à des périodes distinctes; seule l'investigation archéologique permettra de dater les diverses couches (rappelons qu'un inventaire des sites est actuellement en cours d'exécution par les soins de Mme M.C. Grimaud, au Musée d'Art et d'Archéologie). Très schématiquement, nous rencontrons deux types de villages : ceux que nous appellerons "à structure simple" qui ont un seul fossé, ceux "à structure complexe" qui possèdent deux fossés ou plus; parmi ces derniers, certains ont un dispositif très élaboré qui témoigne peut-être d'influences extérieures. Il est encore trop tôt pour dégager les couches culturelles en cause, mais nous rappellerons qu'avant même toute influence merina, les Bezanozano installés hors Ankay (Ouest de la première falaise) se sont montrés capables de construire des structures complexes. Il faudra aussi, bien entendu, mettre à part les rares sites aménagés ou réaménagés par les Merina après leur pénétration en pays bezanozano; on sait qu'un réseau de *Komandy* quadrillait l'Ankay (par exemple à Ambodinifody), mais il ne

semble pas que les Merina, sauf cas exceptionnels, aient construit des fortifications nouvelles; ils se sont bornés à interdire les habitats anciens.

Avant de donner un rapide aperçu d'ensemble de la répartition des sites, rappelons la morphologie générale de l'Ankay : il s'agit d'une longue dépression encadrée sur trois côtés par des reliefs (falaise de l'Angavo à l'Ouest, falaise betsismisaraka - moins nettement caractérisée - à l'Est, qui se rejoignent au Sud de Beparasay pour y former un ensemble de hauteurs assez confus), et ouverte au Nord sur la cuvette du lac Alaotra. Si nous réservons le cas particulier des villages de la cuvette de Didy, construite en structure simple sur des îlots de terre ferme au milieu des marais (en fait, toute la cuvette de Didy, il y a deux siècles, formait, comme l'ancienne dépression de l'Alaotra, un grand lac pénétré par des formations marécageuses), nous pouvons dire que presque tous les reliefs, contreforts compris, portent des sites fortifiés, en densité plus ou moins grande. Plus précisément, nous distinguerons, avec M.C. Grimaud, deux ensembles (!).

1. Les sites de falaise, comprenant à l'Ouest la ligne des villages des hauteurs de l'Angavo (à structure complexe), à l'Est la ligne des villages de la seconde falaise (à structure simple ou complexe, les sites de la partie Nord étant presque tous à un seul fossé).

Nous relieros à cet ensemble d'une part les sites de la région de Fierenana (à structure complexe) et d'autre part, ceux de la région de Beparasay (à structure simple ou complexe).

2. Les sites de l'intérieur de la dépression regroupés en trois sous-ensembles :
 - a - les sites du massif de l'Ifody - dont une partie est sous couvert forestier - simples et complexes
 - b - les villages de la région de Moramanga surtout au Sud-Est, simples ou complexes
 - c - les sites qui s'égrènent des rives du Mangoro (peu nombreux ici, à structure simple) jusqu'à la falaise de l'Angavo (en majorité à structure simple).

(1) Pour être complet, il faut tenir compte des sites hors Ankay, déjà signalés : ceux du Nord et de l'Ouest dans le pays aujourd'hui sihanaka ou merina correspondant à l'ancienne extension bezanozano (Ambohibeloma du Nord, Ambatomanga-plateau, etc ...), qui sont de structure complexe et ceux très différents anciennement palissadés qui demeurent à l'Est de la falaise orientale sous couvert forestier (en pays bezanozano, dans la région de Périnet et plus loin dans la région de Beforona en pays actuellement betsismisaraka. Notre classification et notre typologie ont été faites d'après les relevés effectués de 1961 à 1966 par nous-mêmes et nos collaborateurs bezanozano - surtout Rabenandriamanitra - impliquant le plus souvent une montée sur place pour chaque sommet.

Pour l'étude de la répartition générale, nous avons utilisé le premier dénombrement exhaustif fait par M.C. Grimaud qu'elle a bien voulu mettre à notre disposition.

Cette répartition laisse deux "blancs" sur la carte : il n'y a aucun peuplement à l'Est du Mangoro, ce qui pourrait s'expliquer par la nature marécageuse de la région. D'autre part, il existe une zone de sous-peuplement dans le Nord de l'Ankay, à partir d'Ambohimena (y compris en ce qui concerne les sites de falaise) (1).

Nous donnons ci-après, à titre d'exemple, un plan d'ensemble et les plans de détail de trois sites faisant partie de la série qui jalonne les contreforts de la falaise orientale, au Nord-Est de Moramanga (voir plan d'ensemble, fig.2 - plans de détail, fig.3-4-5 - voir aussi plan d'Ankadibe, fig.7).

Aujourd'hui, certains fossés sont très abîmés par l'érosion; leur profondeur a été réduite par des éboulements ou des infiltrations mais dans l'ensemble la circumvallation, souvent boisée et parfois mise en culture, reste facilement identifiable.

Quand les anciens sites étaient situés en milieu forestier, ils sont aujourd'hui malaisément repérables. Quand ils sont en milieu déforesté, par contre, ils ressortent avec netteté sur les photographies. Beaucoup de ces sites sont devenus *fady* (interdits) ou sont soumis à des *fady* particuliers (tabac, oignons, vêtements cousus). Des sacrifices - périodiques ou apériodiques - de zébus ont lieu sur les collines où résidaient les anciens chefs; certains lieux sont habités par un *sampy* (idole), comme par exemple, sur le sommet de l'Angavo (2). On célèbre aussi des rituels périodiques sur les anciens villages où se trouvent des tombeaux ou des alignements de mégalithes (*tsangambato*).

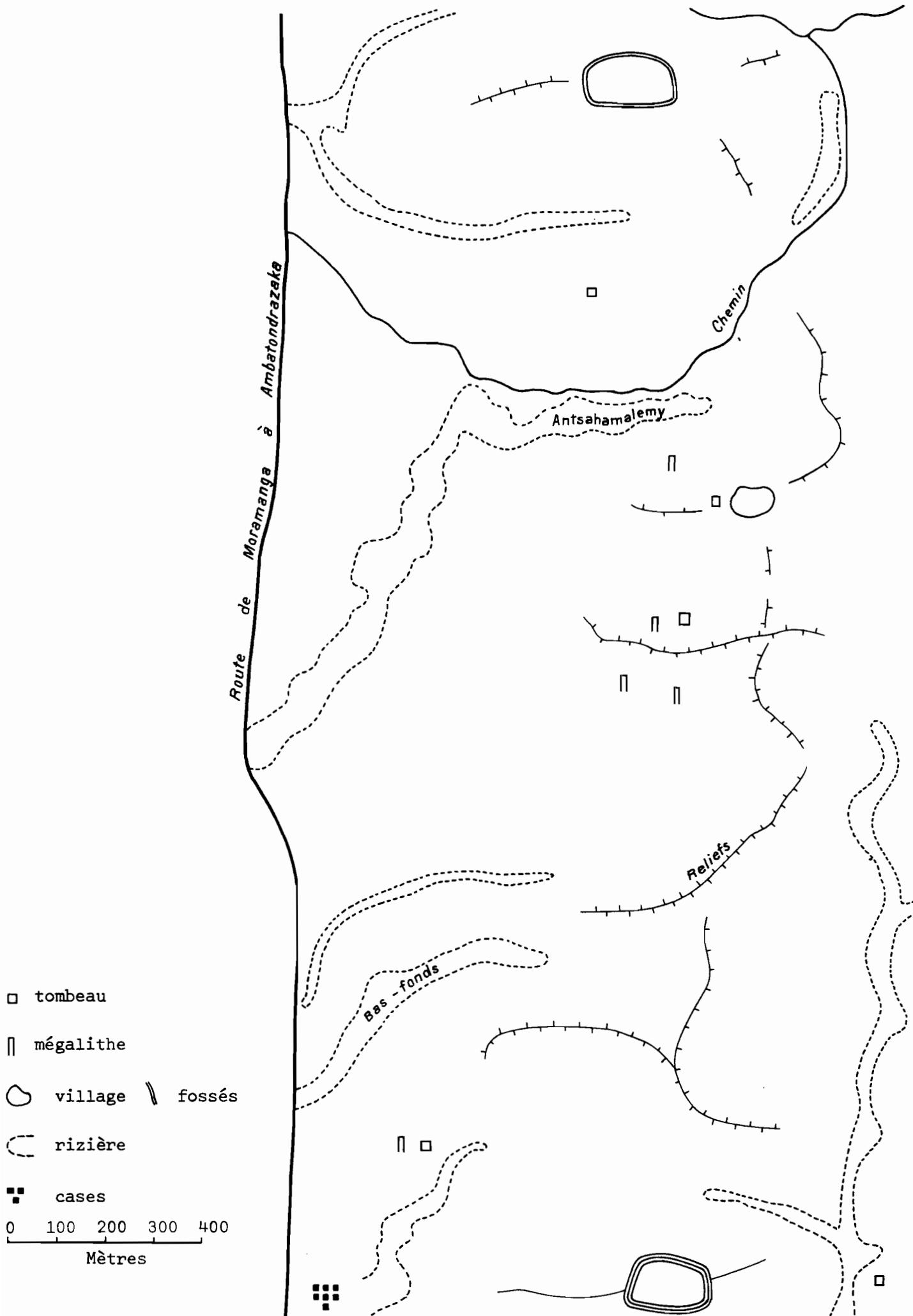
Fig.2 au verso (Le plan représente la succession des reliefs au Nord-Est de Moramanga, à l'Est de la route d'Ambatondrazaka. Sur une douzaine de kilomètres, on repère quatre *tanety* fortifiées avec fossés; des tombeaux et des alignements de *tsangambato* (pierres dressées) sont associés aux sites. Les villages sont aujourd'hui descendus dans la vallée, le long de la route, juste au pied des reliefs.

Les quatre *tsangambato* isolés et les neuf tombeaux sont installés entre les sites fortifiés et la vallée).

(1) Alfred Grandidier a constaté en 1869 la seconde de ces deux lacunes dans le peuplement au niveau de la densité démographique; encore aujourd'hui, cette région est sous-peuplée : "Revenu à Ambatondrazaka le 31 Octobre, je suis allé le 1er Novembre à Mangatany, passant sur des montagnes nues ... C'est là qu'est la limite Sud de l'Antsianaka et que j'ai jeté un dernier coup d'oeil sur la vaste plaine où s'étalent le lac et les marais d'Alaotra. Au delà, le pays est à peu près désert où, du 1er au 3, nous avons marché une vingtaine d'heures, ne voyant que quelques cases éparses ça et là". (Souvenirs de voyages d'Alfred Grandidier 1865 - 1870) P. Vérin - Ch. Mantoux, éd. Association Malgache d'Archéologie, Tananarive, 1970, p.39.

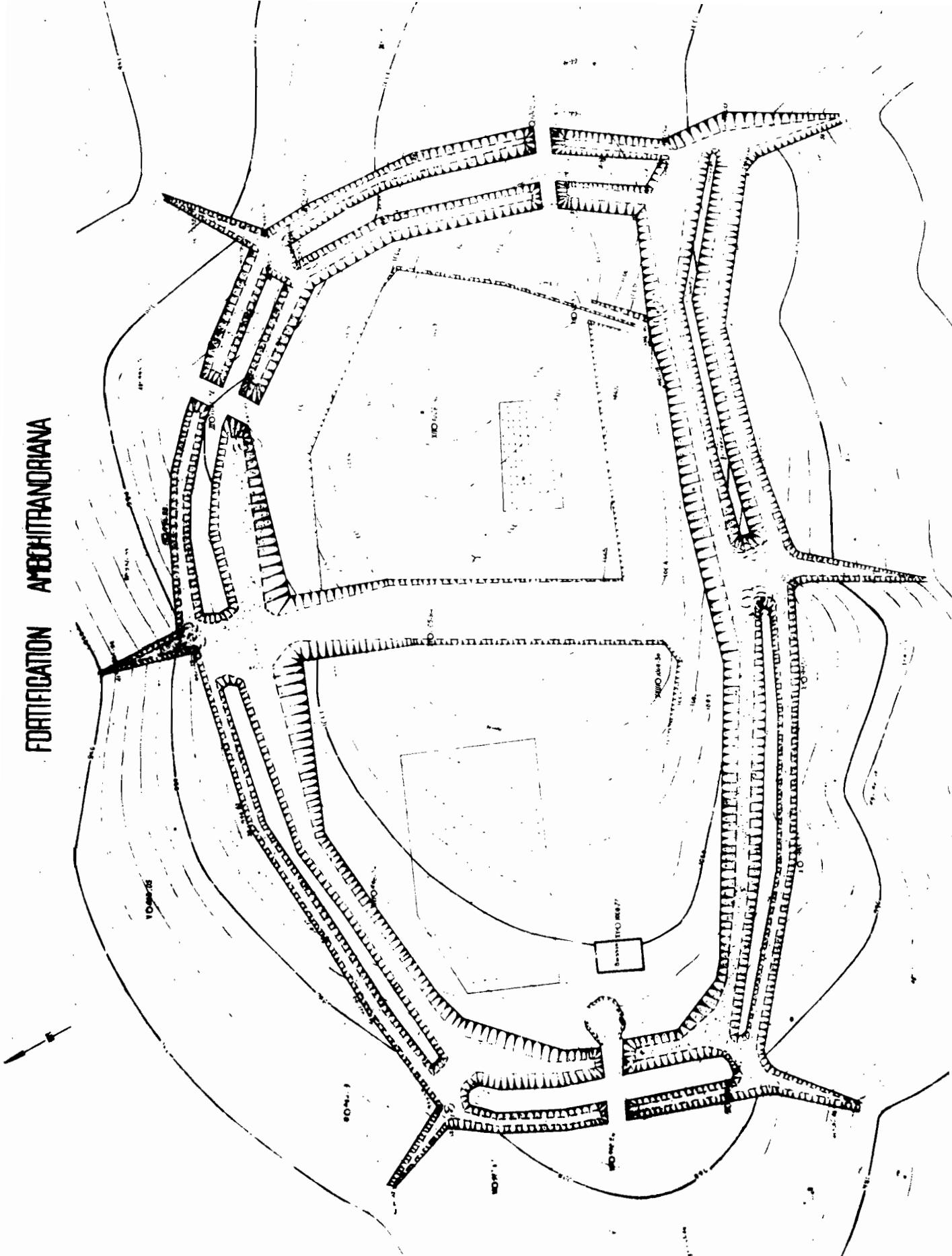
(2) Les *sampy* (fétiches, idoles) restent encore beaucoup plus vivants qu'on ne le croît en pays bezanozano. Les rituels périodiques ou exceptionnels (en cas de crise) leurs sont adressés.

Villages fortifiés des contreforts de la falaise orientale (fig. 2)

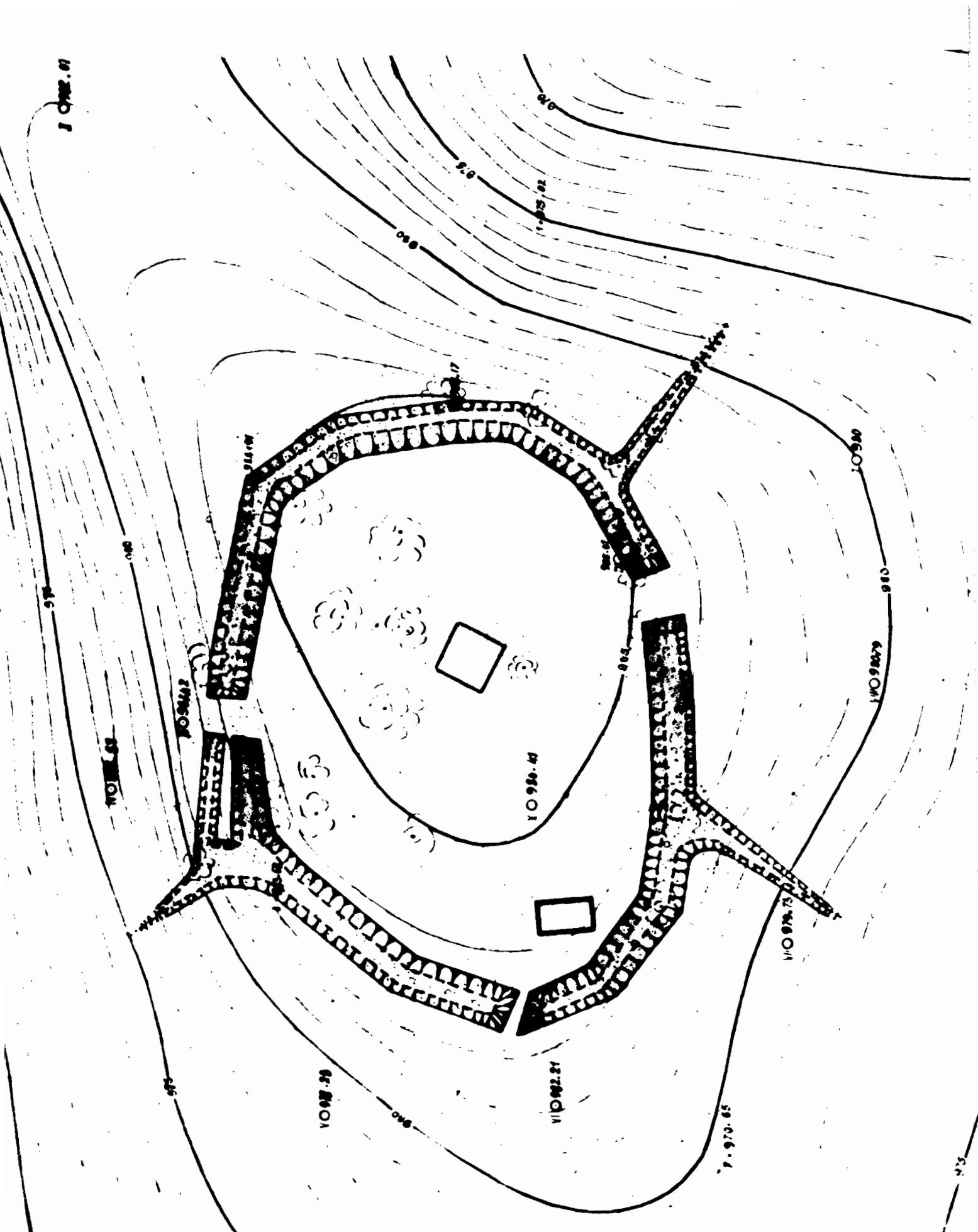


La falaise de l'Ankay, qui forme un ensemble de hauteurs complexes, au dessin moins net que celui de la falaise de l'Angavo, borde à l'Est la dépression du Mangoro (on l'appelle aussi falaise orientale ou falaise betsimisaraka).

FORTIFICATION
AMBOHITRANORIANA

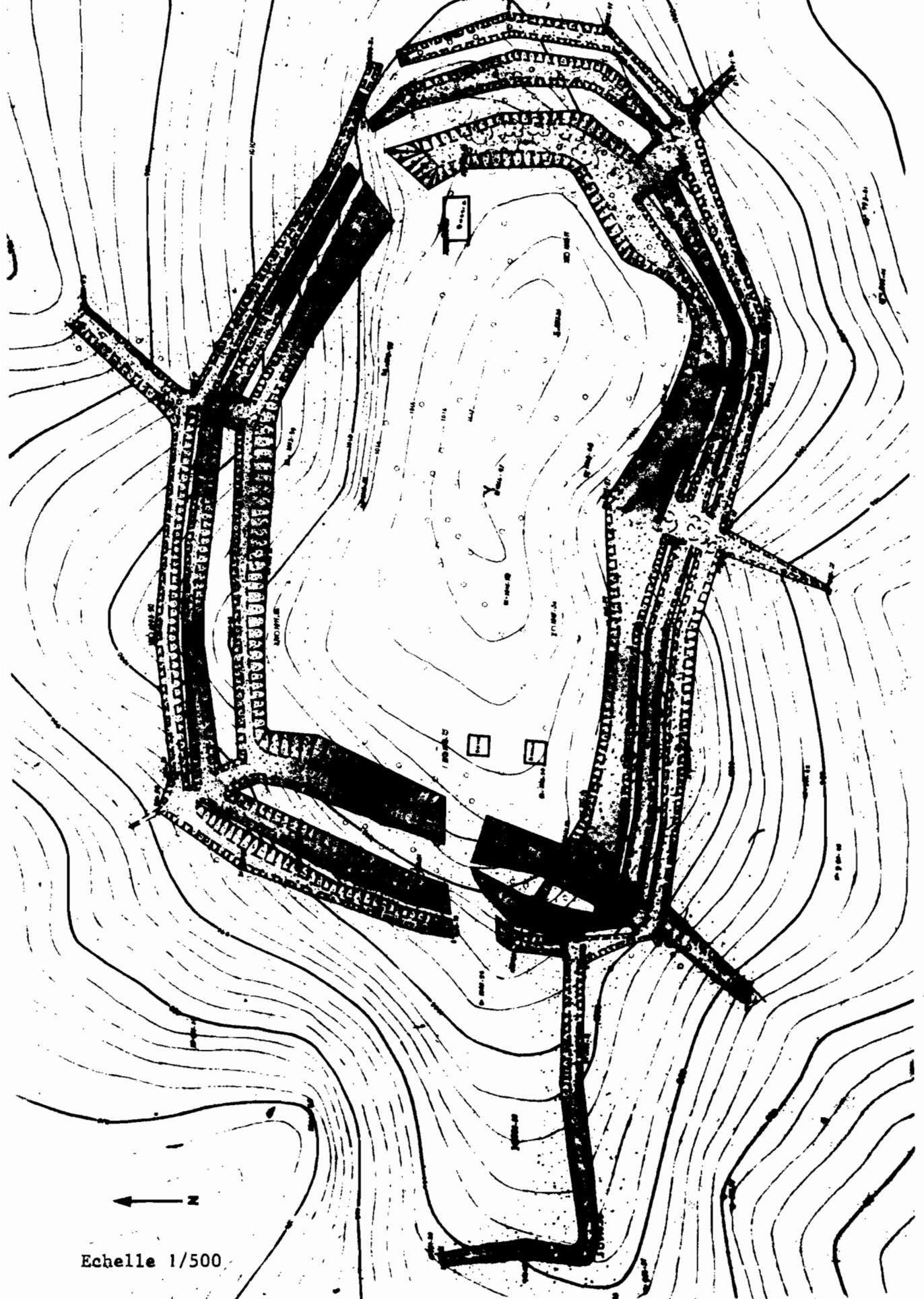


Le village d'Ambohitrandriana comporte des fossés importants (2 à 7 m de profondeur 2,50 à 6 m de largeur) : L'entrée Ouest, la plus abrupte et la mieux protégée, était défendue, à l'intérieur du village même par un fossé semi-circulaire. À côté de l'entrée Ouest, un bassin contenait une réserve d'eau. Le dispositif général était fondé sur l'aménagement de "murs" d'enceinte avancés, constitués non par un mur ni par une levée de terre, mais par des bandes longues et étroites, délimitées par un double fossé : c'était la ligne de première défense. La complexité du réseau de fossés avait exigé la présence de plusieurs diverticules d'évacuation; six fossés d'écoulement des eaux avaient été ainsi aménagés; des fossés intérieurs délimitaient deux zones d'habitat, réservées respectivement au lignage noble (à l'Est) et aux serviteurs (à l'Ouest). (Fig. 3).



Cet ensemble fortifié situé au pied de la falaise orientale montre que les Bezanozano ont édifié des dispositifs très élaborés (mais, sauf très rares exceptions, en ne recourant pas à plus de deux fossés parallèles).

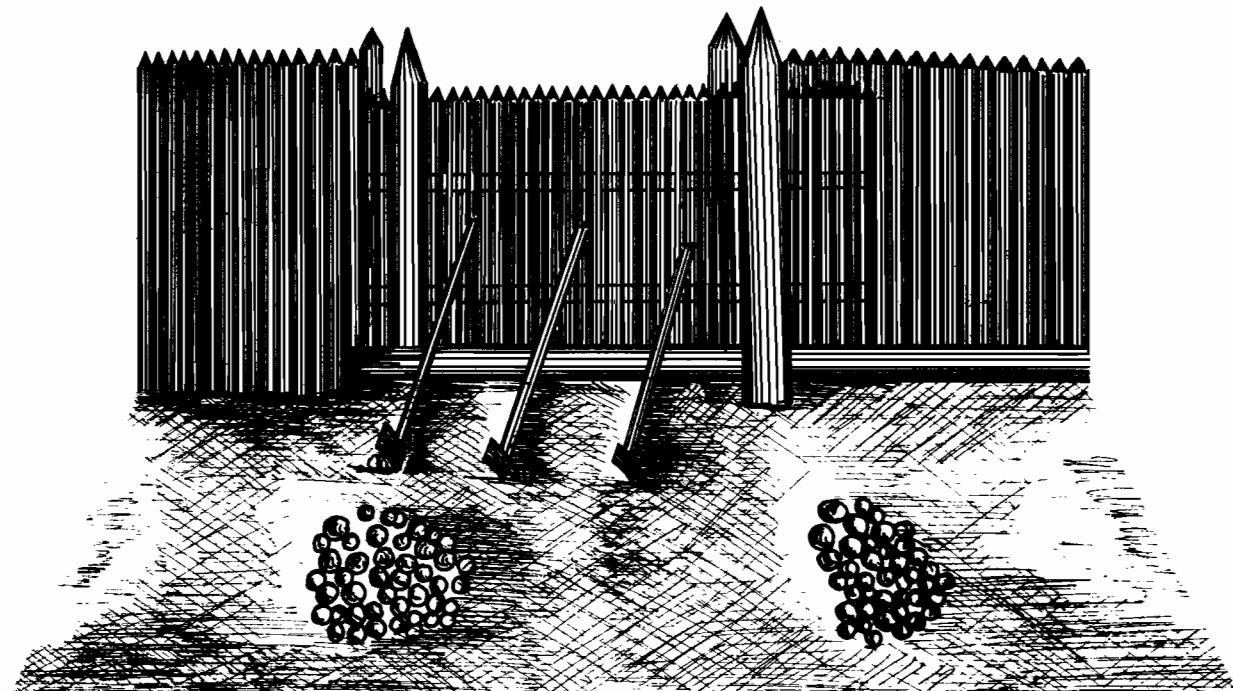
Le village de Vohitsara est plus simple et de taille beaucoup plus modeste; les fossés ont de 2 à 4 m de profondeur; le village a trois portes et trois canaux d'évacuation des eaux (Fig. 4).



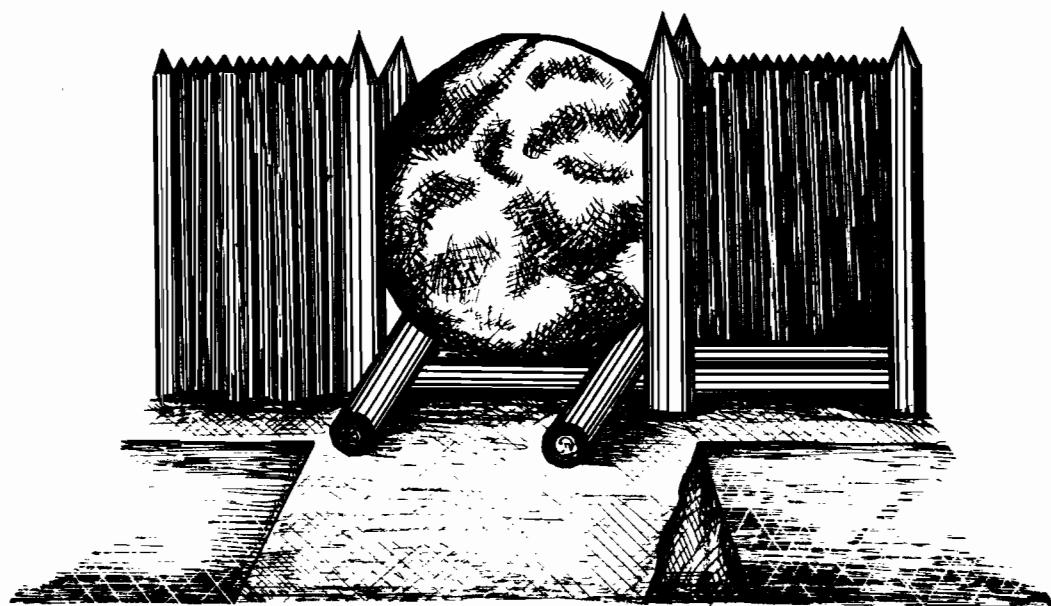
Echelle 1/500

Le village d'Ambohibololona a des fossés moins profonds que ceux d'Ambohitrandriana (2 à 4 m) mais constitue un complexe stratégique encore mieux aménagé. On notera en particulier le dispositif de défense des deux portes avec glacis de protection; il existe trois grands fossés (quatre pour la défense de l'entrée Ouest). (Fig.5)

Il existe deux types de dispositifs de défense des portes; le premier correspond aux villages palissadés, le second aux villages à fossés (dessins de Rabenandriamanitra).



Les villages palissadés avaient une porte constituée par des pieux et madriers débités à la hache; leur hauteur pouvait varier, elle était selon le cas supérieure ou inférieure à celle des pieux de la palissade. La porte mobile coulissait entre quatre poteaux fichés profondément dans le sol; elle était soutenue d'autre part par plusieurs poutres obliques faisant fonction d'arcs-boutants. On la déplaçait en la soulevant et on la déposait contre la palissade. On remarquera la présence de deux tas de pierres et galets préparés pour alimenter les défenseurs en munitions (jets à la main et à la fronde).



Les villages à fossés (qui pouvaient comporter ou non une palissade ou un mur de terre) étaient protégés par un disque de pierre; l'ouverture et la fermeture étaient plus faciles puisqu'il suffisait de faire rouler la pierre ronde entre les poutres d'encadrement.

On constate donc que les Bezanozano ont édifié dans toute leur aire d'habitat de nombreuses fortifications conçues essentiellement à partir de l'aménagement des sites stratégiques en altitude protégés par des fossés(1). Ce sont bien les fossés qui demeurent l'élément déterminant; on peut même noter que les sites semblent avoir été choisis non pas tant en fonction de leur position stratégique elle-même qu'en fonction de la plus ou moins grande possibilité d'aménagement des fossés : les sites les plus escarpés par exemple n'ont pas été considérés comme étant les meilleurs.

Ici se pose un problème d'ordre général que nous n'avons pas à traiter dans le cadre de cette étude, mais dont nous aimerais au moins poser les données; les Merina, contrairement à ce qu'on a pu croire, n'ont pas été les seules populations ayant l'habitude de construire des villages fortifiés par des fossés; les Bezanozano ont été d'aussi habiles constructeurs que les Merina quand ils en ont éprouvé le besoin; les Sihanaka et les Betsileo ont eux-mêmes construit de nombreux ouvrages analogues. Mais il s'agit, on le voit, de populations soit partiellement merinisées, soit limitrophes des Merina; dans quelle mesure donc, les Merina ont-ils été les initiateurs de la technique qui aurait été ensuite reprise par les voisins ?

Il n'est pas possible, pour le moment, de donner une réponse satisfaisante à cette question. Mais il est légitime d'admettre, comme hypothèse de travail, que les Merina ont généralisé cette technique de défense et il est légitime de penser que la meilleure méthode pour découvrir les voies des migrations merina, est de chercher à reconstituer le réseau de villages à fossés qui a toutes chances de témoigner du passage des anciens clans. La recherche est à mener sur toute l'étendue de la forêt orientale et des collines sublittorales depuis le Cap Masoala jusqu'à Fort-Dauphin. Elle est particulièrement délicate puisque l'observation aérienne est ici complètement inefficace : la végétation recouvre toute trace des fossés; seule la vérification sur le terrain peut donner des résultats. Encore est-il possible que les "Proto Merina" migrant en milieu forestier se soient contentés de villages paliassadés comme les anciens Bezanozano; mais n'oublions pas que les plus anciens villages à fossés de l'Imerina remontent au XVème siècle

(1) On commet aujourd'hui des contre-sens sur les anciens villages fortifiés. La plupart des Bezanozano les font remonter seulement à la conquête merina qui a été suivie de périodes de troubles intérieurs; les groupes antagonistes se seraient protégés les uns contre les autres. Au contraire, la conquête merina, si elle n'a pu empêcher ni la guérilla contre les soldats occupant les postes, ni les incursions de bandes de pillards, a mis fin progressivement aux guerres internes et a provoqué les premiers abandons des sites sur collines. Certains villages fortifiés ont été construits par les Merina mais c'est la minorité. D'autres ont été aménagés à la suite d'épidémies; cf. Noel, op. cit. :

"... Lors d'une violente épidémie de petite vérole, la population saine, désertant les montagnes, alla construire des villages dans la plaine. Quant aux contaminés, parqués près de la forêt, afin que le fléau fût circonscrit, ils furent contraints de s'entourer de fossés profonds qu'ils ne pouvaient jamais franchir. En dehors de cette circonstance particulière, d'autres fortifications furent encore construites au Nord de Moramanga, pendant la guerre civile qui suivit immédiatement l'épidémie de petite vérole".

Mais la grande majorité des sites fortifiés remonte à une période précédant l'occupation merina.

(et sans doute la recherche archéologique permettra-t-elle de reculer cette date). Or, à cette époque, l'Imerina était certainement couverte d'une formation arborée presque continue (1) et malgré la présence de ce manteau forestier les Proto Merina ont préféré la protection par fossés à la protection par palissade. En tout état de cause, la recherche des sites à fossés en forêt mériterait d'être entreprise, qu'elle aboutisse à démontrer leur présence ou leur absence (2).

B. La structure des villages fortifiés

La caractéristique la plus nette des villages à fossés est donc la présence de ce que nous appellerons le canal (ou les canaux) d'évacuation. La fonction de ce dispositif s'explique à partir des nécessités techniques de construction du village. On ne peut aujourd'hui avoir recours pour reconstituer ces techniques qu'au témoignage des *ray aman-dreny* mais les traditions sont précises et concordantes. Pour bâtir un village, après accomplissement des divers protocoles magiques et religieux, sous la direction du devin, on commençait par tracer le plan des fossés y compris les canaux d'évacuation;

(1) Nous avons rappelé ailleurs les faits qui prouvent l'existence de cette forêt des hautes plaines centrales; on peut les résumer comme suit :

1. affirmation de la tradition
 2. témoignage des anciens voyageurs sur cette tradition
 3. présence d'ossements de lémuriens à habitat uniquement forestier
 4. lambeaux de forêt résiduelle dans les vallons
 5. découverte de souches de gros arbres dans les fonds de vallée mis en rizière
 6. structure de l'ancienne case merina, entièrement végétale, d'abord en zozoro légers (*Cypérus aequalis*, *Abinal* et *Malzac*) puis en bois (avec persistance de ce type imposé longtemps aux *andriana*); Mayeur note en 1785 que "les parois des cases sont très artistiquement formées de roseaux triangulaires enfilés à la manière usitée chez les Bezanorano" op. cit., p.34. Sur ces problèmes. Cf. J. Poirier - Données écologiques et démographiques de la mise en place des Proto-Malgaches, Annales Univ. Madagascar. Série Lettres et Sciences Humaines, Juin 1965, n° sp. Archéol. p.61-82. (*Taloha 1*)
- (2) Il convient évidemment de distinguer les sites anciens - les seuls en cause ici - et les sites récents aménagés par la conquête et la colonisation merina au XIXème siècle. D'autre part, seul un ensemble de sites montrant un peuplement homogène peut témoigner éventuellement de l'ancienne présence merina à l'exclusion de cas isolés. Une pré-enquête rapide menée depuis le Nord jusqu'à l'embouchure du Mangoro semble pouvoir nous permettre de dire qu'un tel ensemble n'existe pas dans la zone prospectée (malgré des sites isolés comme certaines tanety de l'arrière pays de Ranomafana et de Vatomandry); mais ces conclusions sont provisoires. Il reste d'ailleurs à inventorier les régions situées plus au Sud (régions situées d'ailleurs plus près de l'Andringitra où une tradition qu'on a dit récente sans le prouver formellement situe le séjour des *razana*, l'Ambondrombe). Un point paraît clair : les migrations merina, d'où qu'elles viennent, peuvent-être fractionnées en plusieurs groupes partis de différents points du littoral) - n'ont pu gagner les hautes plaines centrales qu'en progressant parallèlement aux vallées, probablement en remontant la trouée des fleuves.

le travail de creusement devait se faire pendant la saison des pluies (de la mi-Novembre à la mi-Mars), en général) de façon à profiter de l'amollissement de la latérite; on aménageait d'abord l'amorce du canal d'évacuation et le creusement se faisait à partir du haut du canal : les déblais étaient aussi repoussés au dehors, le travail étant considérablement facilité au moment des grandes pluies torrentielles qui emportaient avec elles les argiles latéritiques. On aménageait autant de canaux d'évacuation qu'il était nécessaire : leur nombre dépendait de la configuration du terrain; les documents présentés ici montrent bien ce souci qu'avaient les constructeurs de village, de "sorties" d'évacuation en nombre suffisant (3 à Vohitsara, 4 à Ambohibololona - le 5ème fossé est une entrée fortifiée - 6 à Ambohitrandriana, 8 à Ambohimanjato).

L'aide apportée par les pluies pouvait avantageusement être remplacée par le captage d'un point d'eau; il s'agissait d'une résurgence, cela explique peut-être que certains villages soient construits non pas sur les lignes de faîte d'une chaîne de collines mais sur des reliefs situés en contrebas (p. ex. croupes de la falaise orientale au Nord-Est de Moramanga et falaise de l'Angavo); mais les résurgences - aujourd'hui souvent disparues comme nous l'avons indiqué plus haut - se trouvaient surtout à flanc de colline et les anciens villages sont situés presque toujours au sommet des reliefs; la captation d'une résurgence en pays bezanozano semble donc avoir été assez rare.

Tous les déblais, d'autre part, n'ont pas été rejetés à l'extérieur; une partie a servi à bâtir les remblais formant talus de protection à la périphérie du village; ce dispositif de protection est cependant très inconstant; Mayeur témoigne en ces termes de son existence en lui assignant de plus une fonction de protection contre les froids qui, effectivement, sont une gêne surtout, en altitude, pendant la saison sèche "*Le déblai des fossés sert à former sur les bords de l'intérieur un parapet qui est ordinairement assez élevé pour mettre les combattants à couvert du feu de la mousquetterie et abriter le village des vents froids qui soufflent depuis Mai jusqu'en Août*" (1).

Les canaux d'évacuation ont certainement assuré des fonctions secondaires; on les a utilisés comme zones protégées pour la corvée d'eau, les entrées et sorties dérobées pour les habitants du village; certaines de ces tranchées servaient parfois au passage des zébus vers leurs zones de parage entre les fossés ou dans les fonds aménagés de certains fossés.

On note souvent la présence d'un fossé rectiligne greffé près de l'entrée principale sur le fossé circulaire et suivant la ligne de plus grande pente; on l'appelait *varangarankady*.

Mais ces utilisations sont secondaires ou tardives, car il était assez difficile d'accéder à l'intérieur du village à partir du lit du fossé d'évacuation - ou vice versa - qui aboutissait obligatoirement au lit des fossés de défense); en certains cas, l'eau de pluie évacuée a servi à l'irrigation

(1) *Mayeur, op. cit., p.34.*

de terrasses aujourd'hui abandonnées; mais là encore, cet usage semble avoir été tout à fait exceptionnel en pays bezanozano à la différence de ce qui a été observé en pays merina (1).

C'est l'ensemble du groupe qui participait à la construction des fossés; à l'exception - semble-t-il - des chefs et peut-être des nobles; les femmes et les enfants y prenaient part également mais en pratique c'étaient les villageois qui accomplissaient le plus gros du travail. Comme nous l'avons déjà signalé ailleurs (2), la construction des fossés a été menée à bien surtout à l'aide d'*angady* (bêches) (3) en bois; ce fait, conséquence de la précarité de la métallurgie est unanimement attesté. On remarquera qu'il s'inscrit tout à fait dans le cadre général de la technologie décrite plus haut et bien plus, qu'il ne saurait se comprendre en dehors de ce schéma : en effet, l'*angady* en bois, instrument traditionnel, peut être très efficace dans la boue des rizières ou dans un sol meuble mais son rendement eût été dérisoire sur la latérite dure des *tanety* : d'où la nécessité absolue de procéder au creusement pendant la saison des pluies; l'*angady* en bois permet alors de racler la terre ameublée et délayée par l'eau et de la rejeter par le canal d'évacuation.

Les fossés variaient en nombre, en complexité et en dimensions; ils étaient généralement profonds de 3 à 4 m, larges de 2 à 4 m. En plus d'un siècle et demi d'abandon, un double phénomène a eu lieu: les canaux d'évacuation érodés par les pluies ont eu tendance à se surcreuser et à s'élargir alors que les canaux circulaires de défense ont été partiellement comblés. Il convient donc de ne pas se fonder sur les dimensions actuelles pour restituer l'ancien dispositif. Celui-ci impliquait que les fossés soient à sec; il s'agit là non pas d'une conséquence de la présence des canaux d'évacuation des déblais (qu'il aurait été facile d'obstruer une fois le travail effectué) mais d'une volonté délibérée de maintenir sans eau le fond des fossés. On peut s'interroger sur les raisons qui justifient cette technologie située exactement à l'opposé des méthodes suivies dans l'Occident médiéval (4)

(1) Cf. A Millé. Contribution à l'étude des villages fortifiés de l'Imerina ancien. Musée d'Art et d'Archéologie de l'Université de Madagascar - Travaux et Documents II (multiling), p.211-212.

Mais même en Imerina, cette utilisation a été forcément secondaire : c'est une "réutilisation" prouvée d'une part par la pluralité des fossés d'évacuation pour un même site, prouvée d'autre part par l'aménagement, sur une longueur peu commune, de certains canaux d'évacuation (en effet, pour une fonction d'évacuation, une tranchée de quelques mètres aurait suffi).

Au surplus, rappelons que la population des premiers sites au moins (avant la déforestation de l'Imerina) - et celle de la quasi-totalité des sites de l'Ankay - recouraient assez largement à l'économie de collecte.

(2) Cf. J. Poirier. Madagascar avant l'histoire : l'origine du peuple et de la civilisation malgaches. Bulletin de Madagascar n°247, déc.1966, p.1171-1185 - n°243, févr.1967, p.171-192.

(3) L'*angady* est une pelle bêche à long manche et à fer étroit, maniée en percussion oblique lancée.

(4) La fortification par fossé dans les sites fortifiés de l'Occident médiéval se réfère à une technologie toute différente : les fossés étaient beaucoup plus larges (savoir beaucoup plus profond) et protégeaient une muraille; ils étaient destinés à éviter l'accès direct de celle-ci par échelles et surtout par l'appareillage de siège et le défoncement des remparts.

alors que la présence d'eau dans les fossés eût permis de constituer une admirable réserve pour l'alimentation et la lutte contre le feu. N'oublions pas que certains sites dépourvus de résurgence possèdent des citernes et que la corvée d'eau était la principale sujexion des habitats d'altitude; les sièges entrepris par les ennemis avaient pour premier objectif de réduire le village par la soif. Bien que les anciens Bezanozano semblent avoir fait le rapprochement entre la concentration des points d'eau et le nombre de moustiques, on écartera ce motif comme étant insuffisamment impérieux. Si l'on désirait tenir les fossés à sec, c'est parce que le lit était rempli de cactus ou d'épineux, soit plantés à demeure, soit (pour les épineux) placés en cas de danger quand la végétation n'était pas assez fournie; cette protection s'exerçant contre des attaquants qui, ne l'oubliions pas, avaient souvent les pieds nus et en tous cas (car ils portaient parfois des sandales de cuir de zébu) les jambes et le corps pratiquement dénudés, était entièrement efficace (!). Nous avons fait observer plus haut que les fossés étaient à l'origine beaucoup plus profonds et leurs parois beaucoup plus escarpées que ne le montre la topographie actuelle : dans ces conditions, le franchissement des obstacles devenait pratiquement impossible et on remarquera que les récits historiques et la tradition font état précisément de sièges de longue durée, mais presque jamais de véritable assaut. Au contraire, la mise en eau des fossés aurait eu comme conséquence de diminuer la profondeur de l'obstacle : le plan d'eau aurait pu être franchi plus aisément.

Les points faibles du dispositif étaient évidemment les entrées, marquées par l'interruption des fossés. Les techniques de défenses ont évolué ici

(1) Nous ne pensons pas que les épineux aient été plantés aussi sur le remblai, contrairement à ce qui semble avoir eu lieu chez les Merina selon A. Mille. nous n'avons eu connaissance de la thèse de doctorat de 3ème cycle d'Adrien Mille qu'en Août 1970, après l'achèvement de notre ouvrage. L'auteur de cette remarquable étude a eu le mérite d'étudier sur cartes (par la méthode stéréoscopique), et également sur place, les sites fortifiés de l'Imerina apportant ainsi une contribution importante et originale à notre connaissance de l'ancienne histoire merina. Il est intéressant de remarquer que les techniques merina recoupent un certain nombre de techniques bezanozano. Nous voudrions mettre l'accent sur les conclusions suivantes :

1. nous estimons que la fonction des canaux d'évacuation est en son principe et essentiellement l'expulsion des déblais et, corrélativement, que les travaux de construction des fossés se situaient au début et au cours de la saison des pluies; les autres fonctions des fossés d'évacuation peuvent être nées en même temps dans l'esprit des constructeurs, sont des ré-utilisations secondaires;
2. L'utilisation des fossés d'évacuation comme canaux d'irrigation de rizières de thalwegs en altitude a été généralement postérieures;
3. Les fossés n'ont été mis en culture qu'après la pacification merina; leur lit était souvent planté ou rempli d'épineux; il n'était pas cultivé; il y a eu transfert de fonction ultérieurement après la pacification en Imerina central, aussi bien que dans l'Ankay.

Mais il est évident que nos observations ont été faites dans l'Ankay et ne s'appliquent qu'aux Bezanozano; cependant, nous pensons que la remarque la plus importante (fonction des fossés d'évacuation) a une portée générale et qu'elle s'applique également aux Merina.

encore; on a d'abord construit une porte en bois, faite d'un lourd bâti de madriers débités au coupe-coupe à partir de troncs d'arbre et pouvant partiellement coulisser entre de gros pieux; on a ensuite utilisé, probablement à l'imitation des Merina, des portes rondes en pierre que l'on roulait pour dégager le passage (fig.6). Les entrées se trouvaient situées de préférence à l'Ouest mais il semble que chez les Bezanozano les impératifs stratégiques l'aient sur ce point quelque peu emporté sur les modèles symboliques car on trouve des exemples de portes situées dans toutes les directions (ainsi qu'en témoignent les plans de villages représentés en fig.3 à 5 et fig.7).

Les portes faisaient l'objet de soins particuliers; elles sont parfois protégées par des fossés de flanquement et disposées en chicane; il existe presque toujours des ouvrages défensifs, parfois très complexes, qui défendent l'accès; ces ouvrages sont quelquefois situés non pas sur le glacis qui précède l'entrée mais au contraire à l'intérieur du village; un fossé intérieur délimite la zone de l'entrée qui se trouve tout entière à un niveau inférieur à celui du village (cf. Ambohitrandriana, fig.3). Le site d'Ambohibololona illustre à la fois les défenses avancées protégeant les accès (portes Ouest et Est) et la forme en chicane (porte Est).

La relation de Dumaine, citée plus haut, montre que les entrées secondaires, quand elles existaient, étaient parfois commandées par de petits ponts très légers qui ne peuvent être assimilés à des ponts-levis car ils ne se "levaient" pas, mais étaient amovibles.

Une ou plusieurs sorties secrètes étaient presque toujours aménagées - plus ou moins efficaces; à Ambohijanahary un souterrain avait été creusé (*lava kanteva*) pour permettre de gagner la forêt proche.

L'espace intérieur des villages, toujours de dimensions exigües, abritait les cases et les zébus; ceux-ci pouvaient être parqués dans les villages à structure complexe, entre les fossés intérieurs et les fossés extérieurs. Il existait autour du fossé intérieur une bordure d'arbres destinés à la fois à isoler de l'assaillant et à couper des vents; d'autres espèces étaient plantées à l'intérieur de l'enceinte.

La communauté villageoise pouvait être divisée en quartiers séparés parfois par des fossés ou par des palissades (1). Il serait intéressant de pouvoir recueillir auprès des vieillards les traditions concernant l'organisation interne et l'histoire des anciens sites habités. Nous avons été en mesure de le faire pour l'un des sites les plus importants de l'Ifody, Ankadibe, puissante fortification au nom d'ailleurs significatif ("aux grands fossés"). En général, les vieillards ne peuvent plus sur place rendre compte du passé; il s'agit pourtant d'un passé proche, vécu par les ancêtres directs des villageois installés non loin de la hauteur où sont les anciennes fortifications - et où demeurent les tombeaux -. Dans la vallée d'Anadibe (2),

(1) Chardenoux (op. cit., p.684) a décrit à Ambohitrony cette séparation par palissades. "Ce village est un assez grand village séparé en palissades (sic) en 7 à 8 parties contenant diverses familles que le chef Driensoumourin (Andrianjomoina) a retiré (sic) de la guerre de Radama ... Il est à 1/4 de lieue du bord du Mangoro et contient cent cases". On notera l'importance ancienne d'Ambohitrony; Chardenoux emploie encore "assez" dans son acceptation du XVII^e siècle, c'est-à-dire beaucoup, très; effectivement, un village de cents cases est déjà un grand village.

(2) Sur la conceptualisation du temps et les modes de mémorisation. Cf. J. Poirier : le temps ethnologique in Hommage à Hubert Deschamps sous presse Paris. Ed. Cujas.

exceptionnellement, il a été possible de reconstituer la structure de l'habitat (voir fig.7 : les groupes relevant des différentes "castes" avaient une aire de répartition nettement circonscrite, les groupes supérieurs se trouvant placés au Nord ou à l'Est des groupes inférieurs).

On conservait le riz dans des silos (*lava bary*) ; contrairement à ce qui se passait en Imerina, ceux-ci étaient situés à l'intérieur des cases, au Sud du poteau central (aujourd'hui le poteau central a disparu et le silo se trouve à l'extérieur des cases; on utilise d'ailleurs souvent des *sobika* (corbeilles - ou des *sompitra*, grands sacs en nattes, pour conserver le paddy (!)).

Comme l'indiquent nos documents, de nombreux villages possédaient une ou plusieurs citernes mais il semble que la majeure partie des réserves d'eau aient été conservées dans des poteries et dans des bambous (encore aujourd'hui, les Betsimisaraka utilisent normalement les bambous pour les corvées et les provisions d'eau). Nous avons noté que certains sites possédaient une alimentation régulière en eau par captation d'une source ou dérivation à partir d'un cours d'eau.

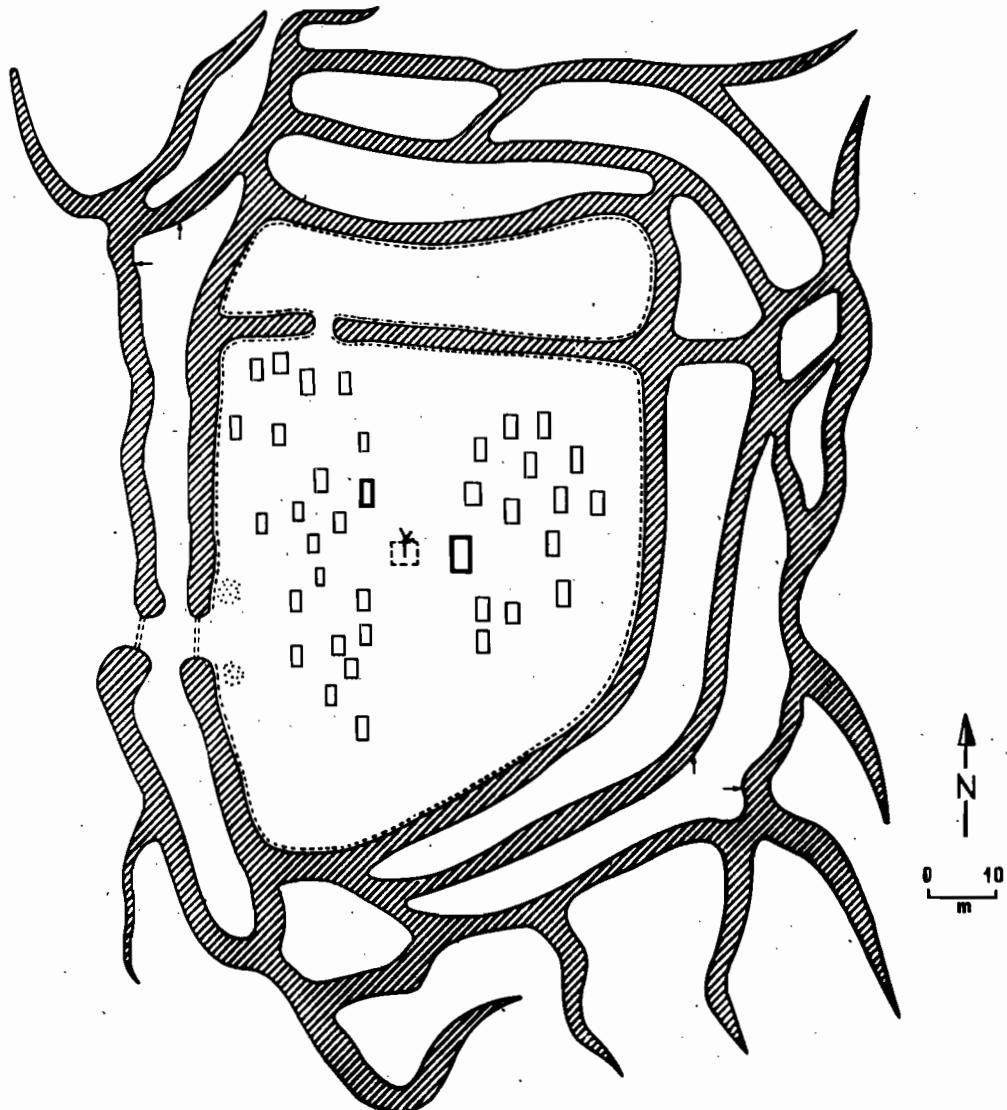
Plusieurs villages dotés de dispositifs d'aménée de l'eau, très complexes, mettent en oeuvre des canaux construits à partir de sources ou de cours d'eau situés parfois à plusieurs kilomètres (par exemple à Ambatomanga-falaise où existe une canalisation partant des hauteurs de l'Angavo; de même dans la région de Vohibolo, à Ambohijanahary - avec deux canaux -, à Antananarivo - un canal -, à Ambohimanjaka - trois canaux -; ces canaux aboutissaient à des bassins aménagés à l'intérieur de l'enceinte).

Les canaux traversaient les fossés par des conduites formées de troncs d'arbre assujettis bout à bout et lutés d'argile (la même technique de conduites par troncs évidés est utilisée aujourd'hui pour amener l'eau dans les rizières quand il y a changement de plan d'eau d'amont en aval).

La fortification d'Ambohijanahary, à deux kilomètres du village d'Ambohitranjakana, près de Fierenana, possédait aussi une canalisation traversant successivement sept fossés profonds de 6 à 9 mètres et se déversant dans deux citernes qui existent encore à l'intérieur de l'enceinte (la première citerne était destinée au chef et à sa famille, la seconde aux habitants). Cette puissante fortification a été abandonnée sur l'ordre de Radama 1er vainqueur des Bezanozano et sert aujourd'hui de parc à boeufs; les zébus ont piétiné le bord des citernes dont les parois se sont effondrées.

(1) Chardenoux en 1816 ne signale encore que des silos : op. cit., p.684).

Ils n'ont d'autres magazins que dans la terre qui est si sèche, forte et dure, qu'ils pratiquent de fort grands lieux avec une petite embouchure. Ils les nattent et c'est là qu'ils mettent leurs récoltes. Ils couvrent ensuite ce trou (sic) avec des planches et induisent (sic) avec de la bouze de boeuf toutes les ouvertures pour intercepter l'air, ensuite le couvre de terre. L'eau n'y (sic) pénètre jamais et leur riz se conserve très longtemps et personne n'y touche, quoi qu'il soigne en plein champ et ils vont en chercher quand ils en ont besoin avec la même attention de couvrir l'entrée.



Ankadibe, sur l'Ifody, ancien village des Zafindremoinizato, est situé sur l'un des sommets du massif dominant le Mangoro. La position est abandonnée depuis plus d'un siècle mais il a été possible, tout à fait exceptionnellement, de reconstituer schématiquement, l'organisation de la place forte à l'aide des témoignages des vieillards. C'est la seule fois que des documents précis peuvent ainsi être réunis; on peut sans difficulté extrapoler à partir de la structure d'Ankadibe celle des autres villages bezanozano.

La communauté Zafindremoinizato se composait de deux castes, les nobles dont les cases étaient à l'Est et les serviteurs à l'Ouest. Le site était entouré par un système de fortifications très élaboré avec une série de fossés délimitant des redans où se trouvaient, en cas d'attaque, des groupes avancés. Le centre du terre-plein était occupé par le *jiro* auprès duquel on faisait les sacrifices; le mât mémorial était entouré d'une clôture légère, comme il arrive assez souvent dans les villages. A l'Est du *jiro* se dressait la *tranobe*, la grande case du chef, qui servait de lieu de réunion.

Au Nord de la *tranobe* et du *jiro* un espace non bâti planté d'arbres permettait à la population de se rassembler pour les *kabary* du chef. A l'Ouest de la case du chef se dressaient les cases de ceux qui l'aidaient directement : au Sud-Est du *jiro*, la case du *vadin-tsampy*, l'"époux du *sampy*" - qui était pour le groupe le médiateur assurant les relations avec l'invisible; le *vadin-tsampy* était noble. Puis à l'Ouest du *jiro*, les trois cases des serviteurs proches du chef : celles des *ankizain'anariana*, attachés au service direct du chef, au Sud-Ouest du *jiro*, puis à l'Ouest du *jiro*, proches de la case du chef des serviteurs, celles des *loha-clona* (littéralement : têtes des hommes, personnes éminentes, au second rang des serviteurs) et celles des *tsimiambolahy*, les combattants, plus particulièrement gardiens de zébus en cas d'attaque, aussi leurs cases étaient près des parcs).

C. Défense des villages et méthodes de combat

Les armes utilisées, tant en attaque qu'en défense, étaient la massue, la hache, la sagaie, le coupe-coupe et la fronde. L'arc n'a jamais été signalé chez les Bezanozano (il l'a été en quelques points de Madagascar par plusieurs voyageurs (1)). La sarbacane (*tsirika*) encore utilisée aujourd'hui sur les lisières forestières mais en pleine voie de disparition (2), est moins une arme de guerre que de chasse. Elle était néanmoins utilisée couramment; les tireurs lançaient des fléchettes de bambou (*faly*) en visant les yeux. La massue (*langilangy, kobay*) était un casse-tête de bois lourd. Les haches (*famaky*), peu nombreuses, servaient seulement à ceux qui menaient l'assaut contre le portail d'entrée pour démolir l'assemblage de madriers.

Les sagaies étaient l'arme habituelle, avec la matraque, pour le combat rapproché. On en distinguait deux sortes, la sagaie simple, *sabôo* et la sagaie à cran, *sabôo amintsongany*, la plus dangereuse dont la lame comportait un ergot qui empêchait de la retirer de la blessure. Les manches avaient environ 5 mètres de longueur (cette sagaie, appelée aussi *antsoro*, est actuellement utilisée pour la chasse au sanglier). On se protégeait contre les sagaies de jet grâce à *l'ampinga*, petit bouclier d'une trentaine de centimètres de diamètre, très léger, fixé à l'avant-bras par une poignée en cuir.

Les Bezanozano essayaient de s'emparer des sagaies de leurs adversaires merina, car ils n'ont jamais disposé d'une technique métallurgiste suffisante. Des sagaies plus légères servaient d'armes de jet.

Le coupe-coupe (*antsy*) est devenu aujourd'hui un outil usuel dont chaque foyer possède un ou plusieurs exemplaires; il en existe de différents modèles qui se distinguent selon les proportions respectives de la lame et du manche. Les Bezanozano n'utilisent plus la fronde; elle n'est plus aujourd'hui qu'un jeu d'enfant; elle a toujours été considérée comme un instrument d'origine extérieure; son nom même, *atsimo-tady*, la corde du Sud, témoigne de cette origine. Les pierres, que l'on choisissait rondes, étaient rassemblées dans une corbeille (*sobika*); au combat, le guerrier les portait dans une *tranom-bato* (3), sorte de panier tressé en forme de gourde à large goulot qu'il attachait à sa ceinture. On remarquera que la fronde n'a jamais été utilisée pour lancer des braises sur les toits de chaume - technique d'attaque qui aurait été particulièrement redoutable : en effet, dit-on, le "feu ne doit jamais être dans l'air"; en principe même, le feu ne doit pas sortir de la case. Les Merina utilisant au siège d'Ambohibeloma des sagaies enflammées n'ont pas respecté cet interdit, qui existe cependant aussi en Imerina. La fronde a été précédée chez les Bezanozano par une arme originale le *fitopa* qui avait la même fonction : il s'agissait d'une sorte de grande cuiller profondément creusée dans un morceau de bois d'une seule pièce; la pierre était placée dans la cavité et projetée au loin par un tour de main; la portée du *fitopa*, dit-on, est supérieure à celle de la fronde.

(1) Cf. L. Molet, "L'arc et la sarbacane à Madagascar", in Civilisation Malgache, tome IV, Paris (à paraître Janv. 1972).

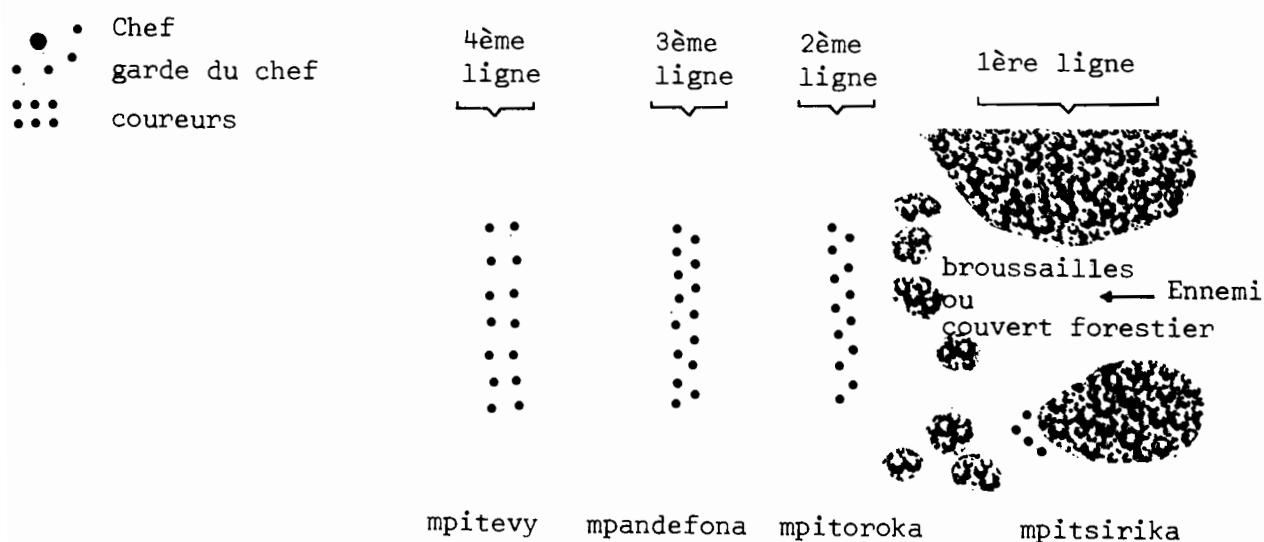
(2) Elle reste toutefois présente dans beaucoup de cases même hors forêt mais on la dissimule.

(3) "La boîte aux pierres".

En temps de troubles, la surveillance des villages était assurée en permanence. C'était en général les vieillards qui montaient la garde; ilsjetaient l'alarme à coups de trompe (par la conque marine en coquillage, *l'anjombona*). L'homme qui, averti de l'alerte, ne regagnait pas immédiatement le village, pouvait être mis à mort. L'ensemble des guerriers formait ce qu'on appelait les *vatan-dehilahy* (littéralement : les contenants d'hommes, c'est-à-dire le corps des défenseurs), qui était constitué par tous les mâles à partir de la puberté. Des pierres étaient entassées derrière les fossés en prévision de l'assaut. Les assaillants essayaient de réduire leurs adversaires par un siège dont le but principal était de couper le ravitaillement en eau - ce qui impliquait que la guerre se fasse surtout en saison sèche (mais on sait que dans l'Ankay, des pluies fines persistent pendant l'hiver austral : c'est peut-être pour cette raison que la "guerre de position" semble avoir eu moins d'importance chez les Bezanozano que chez les Merina).

Les soldats portaient une veste en rabane, courte, sans col et sans manche, analogue à *l'akanjobe* des Betsimisaraka. Ils étaient chaussés de sandales de cuir de zébu, alors qu'à l'ordinaire, on restait pieds nus. Ils portaient un pagne formé d'un long ruban dont les deux extrémités retombaient en pans à l'avant et à l'arrière. Les grades étaient symbolisés par la couleur du bonnet en cuir de bosse de zébu : noir pour les soldats, blanc pour les chefs, rouge pour le commandant en chef. Les nobles du rang le plus élevé avaient seuls le droit de porter un bonnet de couleurs différentes (tacheté de rouge, blanc ou noir). Chaque soldat passait en bandoulière un nécessaire à faire le feu, le *kapaika* (briquet), composé d'une corne de zébu contenant un morceau de silex, un morceau de fer et de l'amadou.

Comme nous l'avons déjà noté, la guerre de siège a été plus fréquente que la guerre de mouvement. Mais les affrontements directs en terrain plus ou moins découvert étaient inévitables. L'action s'engageait en général dans le cadre d'une vallée encadrée de couverts forestiers. Le chef, *masa* ou *filohanady*, se tenait un peu à l'écart de ses troupes, de préférence sur une éminence dégagée; il était armé d'une sagaie, pouvait sonner ou faire sonner de la trompe, et disposait de courreurs pour porter ses instructions. Les troupes étaient divisées en 4 groupes, répartis en fonction de la nature des armes et disposés en profondeur sur plusieurs lignes, selon le schéma suivant :



En première ligne, en position avancée, dissimulés dans la brousse ou la forêt, les porteurs de sarbacane (*mpitsirika*) ouvraient le combat sur un coup de trompe du chef quand l'ennemi était à quelques dizaines de mètres; en même temps, les porteurs de fronde (*mpitoroka*) en seconde ligne lançaient leurs projectiles.

Quand les munitions étaient épuisées, une partie des hommes se réfugiaient sous le couvert forestier, une autre partie se reliait à l'arrière prêts à renforcer les troisième et quatrième lignes qui étaient formées par les porteurs d'armes n'exigeant pas de munitions : sagaies d'abord, puis haches, couteaux et coupe-coupe (*mpandefona* et *mpitevy*).

L'ensemble des défenseurs (*manjofo*) s'organisait en plusieurs équipes prêtes à faire face à l'assaut; on distinguait là encore entre les porteurs de sagaies et de massues, - les plus nombreux - les tireurs de sarbacane et les ramasseurs d'armes, qui formaient un petit nombre de guerriers destinés à récupérer les armes des adversaires tombés au combat. On utilisait parfois des rideaux de fumée pour dissimuler les mouvements. Des invectives étaient échangées brusquement entre les deux camps (!).

Quand les assaillants arrivaient à pénétrer dans l'enceinte, les défenseurs s'étaient parfois enfuis par les fossés ou par des passages secrets (souterrains). Le droit coutumier de la guerre permettait d'emmener en esclavage les guerriers ennemis et autorisait le pillage (les silos de riz étaient vidés) mais, en principe, interdisait de faire violence aux femmes et aux enfants; on cite cependant des batailles où toute la population a été exterminée. Un proverbe rappelle : "Miady tsy mifanoso menaka" : batailler ce n'est pas se frotter de graisse - c'est-à-dire : les corps à corps ne sont pas un jeu, la guerre n'est pas un échange de services.

L'adversaire utilisait des échelles, *'tohatra* (un madrier à encoches) pour franchir l'enceinte; on essayait d'enfoncer la porte à coups de bâlier, constitué par un simple tronc d'arbre. Les défenseurs disposaient sur les flancs des collines différents pièges destinés à ralentir l'escalade (2). Tous les combattants étaient pourvus d'*ody* (amulettes) spéciaux et observaient divers rituels; c'est ainsi qu'avant de prendre sa sagaie, le guerrier léchait le tranchant de la lame en disant : *Tsy anosi-tompo leroa* : ne tranches pas ton maître.

Dans les combats qui les ont opposés aux Merina, les Bezanozano ont constamment été en situation d'infériorité, par suite de l'insuffisance de leur équipement; cette insuffisance était surtout marquée en ce qui concerne la métallurgie, mais c'est l'ensemble de la technologie traditionnelle qui était demeurée rudimentaire et qui, progressivement, évoluera au contact des Merina.

On n'oubliera pas cependant que les Bezanozano, débordant de l'Ankay, installés solidement sur les Hautes Terres, ont autrefois inquiété les Merina; alliés aux Betsileo ou aux Sakalava, ils constituaient un réel danger et, au

(1) On trouvera des exemples de ces injures stéréotypées, qui ont peut-être assumé une fonction rituelle, dans le compte-rendu que les Tantaran'ny Andriana donnent de la guerre merina contre Ambohibeloma du Nord (qui alors était une fortification bezanozano). Cf. Tantaran'ny Andriana, traduction Chapus et Ratsimba, tome 3, Tananarive, 1958, p.194

(2) Par exemple des cônes faits de pâte de riz très cuit qui devenait très dure : cette pointe était dissimulée dans l'herbe.

surplus contrôlaient les pistes de la côte orientale. Les Merina s'attaquaient d'abord à eux dans leur lutte pour la conquête de l'hégémonie.

D'une manière générale, on remarquera que les villages fortifiés bezanozano (et au delà d'eux, peut-être l'ensemble des villages fortifiés malgaches) donnent l'occasion de souligner l'influence du milieu sur les techniques et sur l'organisation sociale : d'une part parce qu'il existe une relation très nette entre l'habitat et les conditions écologiques (en principe, il n'existe pas de fortifications à fossés anciennes sous couvert forestier : c'est la palissade qui est alors utilisée, le fossé apparaissant en terrain plus ou moins découvert : Hautes Terres, Ankay), d'autre part, les structures géologiques ont conditionné la technologie : même si l'on connaît des antécédents indonésiens à la fortification par fossés (simples ou complexes), il ne semble pas que la méthode ait eu l'aspect systématique et l'importance qu'elle a pris à Madagascar; en fait, c'est la nature des roches latéritisées des *tanety* malgaches qui a permis cette extension : le sol était à la fois assez résistant pour résister à l'érosion naturelle et assez léger pour être travaillé à l'*angady* selon les procédés décrits plus haut; il serait intéressant de vérifier si les reliefs de l'Afrique de l'Est, par exemple, de formation géologique différente, ne présentaient pas, au départ, les mêmes possibilités.

L'étude des villages fortifiés, importante à plusieurs égards (1), doit être replacée dans son contexte historique; les sites de l'Ankay constituent bien des dispositifs originaux qui existaient en forêt d'abord, puis sur les falaises et le palier du Mangoro avant tout contact avec l'ethnie merina. Leur étude archéologique permettra de résoudre beaucoup des problèmes que pose la formation même du groupe, prenant le relai de la tradition orale (2).

(1) Nous avons déjà noté que la miniaturisation de la morphologie de l'habitation (merina ou bezanozano) est à interpréter en fonction de ce cadre : la place très limitée entraînait la réduction au maximum des dimensions des cases (et, en conséquence, des ouvertures); les cases des chefs, les lapa et les tranobe, seules, étaient moins exigües. Un effet "d'inertie culturelle" a préconisé cette technique, encore actuelle, alors que les conditions écologiques ne la justifient plus ni en Imerina ni dans l'Ankay.

(2) On peut espérer, en particulier, éclairer le problème de l'implantation vazimba dans l'Ankay. La désacralisation des sites se fait progressivement; on peut procéder, par des rituels appropriés, à une désacralisation provoquée qui, dans la majorité des cas (car il y a des exceptions), peut autoriser la conduite de fouilles systématiques; c'est ce que nous avons fait, sans difficultés spéciales, à Ampasambazimba, près de Vodiriana.

L'ancien site fortifié de Kilonjy

GILBERTE RALAIMIHOATRA

Au Nord-Est de Tananarive, le long de la vallée d'Ampasimbe, s'étend un chaînon orienté vers le Nord-Est. A son extrémité Sud se trouve le village d'Ambohitromby; à l'autre extrémité, le sommet de Kilonjy culmine à 1.580 m.

Kilonjy fut un ancien village fortifié, l'un des plus anciens de l'Imerina. Deux autres sommets très voisins, dont le *Kilonjy Kely* en avancée vers le Nord, furent occupés simultanément. Cet ensemble, au cours de plusieurs enquêtes sur place, a en partie révélé la fertilité de ses vestiges et dévoilé la richesse de son passé.

1. L'HISTOIRE

L'HISTOIRE DE KILONJY se perd dans la nuit des temps. Elle apparaît liée à celle d'un village du Nord, Ambohitsitakatra, d'où est issue la lignée des rois dits "malais" et des premiers souverains de l'Imerina. Deux manuscrits cités dans Tantara ny Andriana évoquent, en effet, ANDRIANERINERINA qui régna au Nord d'Ambohimalaza après s'être installé quelques temps sur les hauteurs de Kilonjy. La légende en fait un fils de Dieu, descendu sur terre pour "jouer" avec les Vazimba de l'endroit, l'aventure se terminant par "la soumission générale à l'envoyé du Ciel", devenu roi après le viol apparemment rituel d'un tabou alimentaire.

Une tradition précise qu'Andrianerinerina quitta Ambohitsitakatra malgré l'opposition de son oncle Andriantsitakatra et de son frère cadet Andriandravindravina, afin de fuir l'une des fréquentes famines qui sévissaient alors au Nord de l'Imerina et surtout dans le but de fonder un royaume indépendant. Il s'arrêta à Kilonjy avec sa famille, puis poussa jusqu'à Anerinerina où il régna longtemps et où il fut enterré (1).

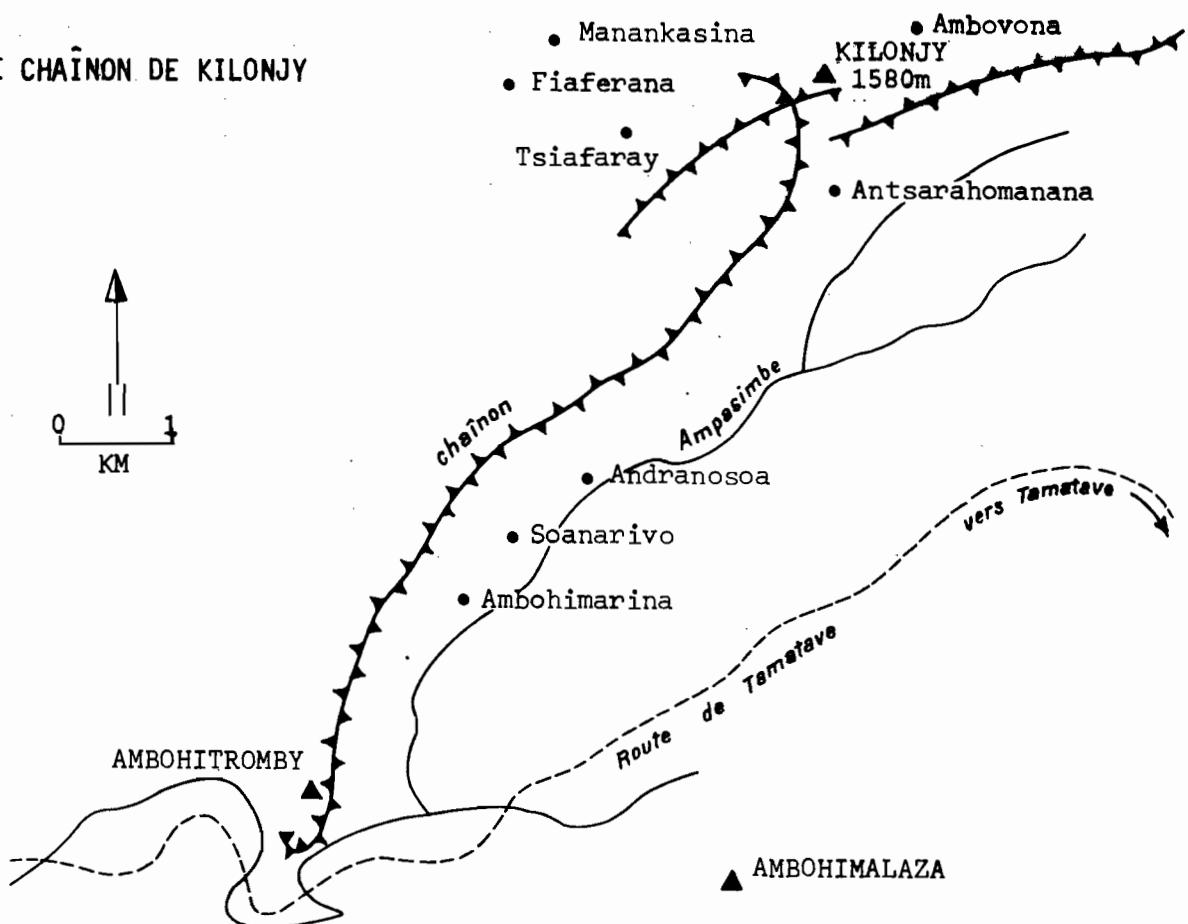
D'autres traditions, plus vagues, font des confusions entre plusieurs chefs de même nom (mais sans doute apparentés). Le fait que cette confusion ait pu se faire et que la légende ait pu - liant Kilonjy aux premiers occupants Vazimba et à l'avènement d'une dynastie nouvelle - situer dans cette région la venue du fils de Dieu, atteste l'ancienneté du site et son intérêt historique. Signalons à ce propos que le règne d'Andrianerinerina à Kilonjy et à Anerinerina paraît bien tirer son importance, non d'un fait racial comme on l'a cru souvent (2) mais d'un fait politico-social : le triomphe d'un clan et d'une forme nouvelle d'organisation qui permet la continuité de la lignée dynastique.

Il fut aussi l'époque d'une prise de conscience, traditionnellement scellée par un rite : le viol - ou rejet - des tabous anciens et l'adoption de nouveaux signes de reconnaissance ou d'allégeance, par la fixation d'une

(1) Probablement vers le XIVème siècle.

(2) Andrianerinerina a été improprement appelé "le premier roi malais".

LE CHAINON DE KILONJY



LES FOSSÉS DE KILONJY

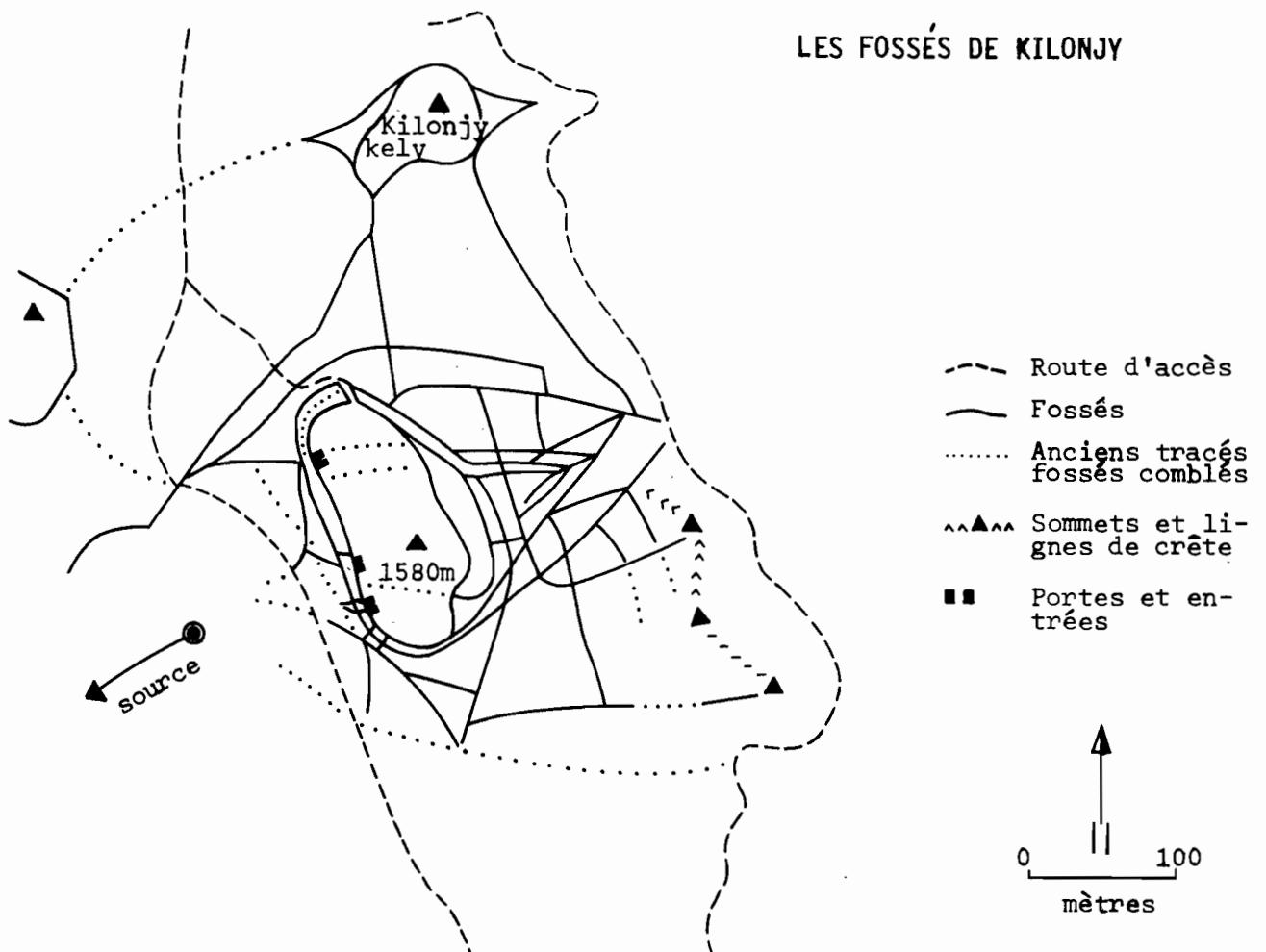


PLANCHE 1

règle de succession qui s'était détériorée au contact des Vazimba, par la réforme du partage des biens entre frères aîné et cadet, entre frères et soeurs, toutes règles s'opposant à des coutumes jusqu'ici pratiquées. Les VAZIMBA, habitants de l'Imerina, avaient accueilli dans le Nord le clan Andriana (d'où était issu Andriantsitakatra) à son arrivée de la région de Maroantsetra où il était installé depuis fort longtemps. Des alliances nombreuses avaient, depuis plus d'un siècle, favorisé entre eux la bonne intelligence, les Vazimba dominant d'ailleurs nettement dans les rapports communs. Andrianerinerina, que les règles Vazimba de succession, alors en honneur, condamnaient à attendre indéfiniment un règne qu'il souhaitait proche, s'insurgea et s'en fut fonder ailleurs un royaume indépendant, provoquant ainsi la détérioration de ces rapports. A partir de cette lointaine époque, le nom de Hova paraît avoir désigné ceux qui, originaires du pays, se ralliaient au clan d'Ambohitsitakatra, ceux qui entraient dans la nouvelle communauté, ceux qui, en somme, changeaient de clan. Les Vazimba, non ralliés conservèrent leur nom (1). Peu à peu, ils durent ou se soumettre, ou s'en aller. La guerre ne se déclara que plus tard avec l'organisation et l'extension du royaume (2). La mère d'Andrianerinerina était Vazimba, en ce sens que sa famille - d'ailleurs régnante - ne s'était pas ralliée au clan, tout en demeurant sur place. Ce phénomène en explique un autre, demeuré obscur : une famille, voire un clan, pouvait "redevenir vazimba" après avoir cessé de l'être. Le même genre d'événement politico-social se reproduira sous Rangita et Rafohy, puis sous Ralambo. La tradition, fixée tardivement par le père Callet au profit exclusif du clan dominateur, fait remonter à Anerinerina le fait de manger du boeuf pour la première fois ainsi que l'offrande du *Vodi-hena* (3).

Nous avons noté (4) la présence, au sommet de Kilonjy, de ces signes de reconnaissance et notamment le grand nombre de pierres dont le sommet fendu atteste, soit des cérémonies de partage (successoraux ou autres) soit la tradition, respectée et conservée, d'un clan initial.

Le nom de Kilonjy serait venu de l'expression "*nilonjy lonjy*", Andrianerinerina étant parti d'Ambohitsitakatra en manifestant son insatisfaction(5).

Après le départ d'Andrianerinerina, Kilonjy entre dans l'ombre pour trois siècles. Sans doute fut-il occupé par les clans semi-nomades de cette époque confuse. C'était un site élevé, naturellement fortifié au Nord, riche en rochers et en pierailles, non loin des sources. Il dominait l'Imerina et la vue s'étendait jusqu'à l'Ankaratra, jusqu'aux confins de l'Itasy. A quelques 20 km de là, la colline d'Analamanga paraissait bien basse, qui se profilait au Sud-Ouest.

(1) Le mot *Vazimba* a plusieurs sens.

(2) A partir d'Andriamanelo.

(3) Rite symbolique de prise de pouvoir et rite d'allégeance.

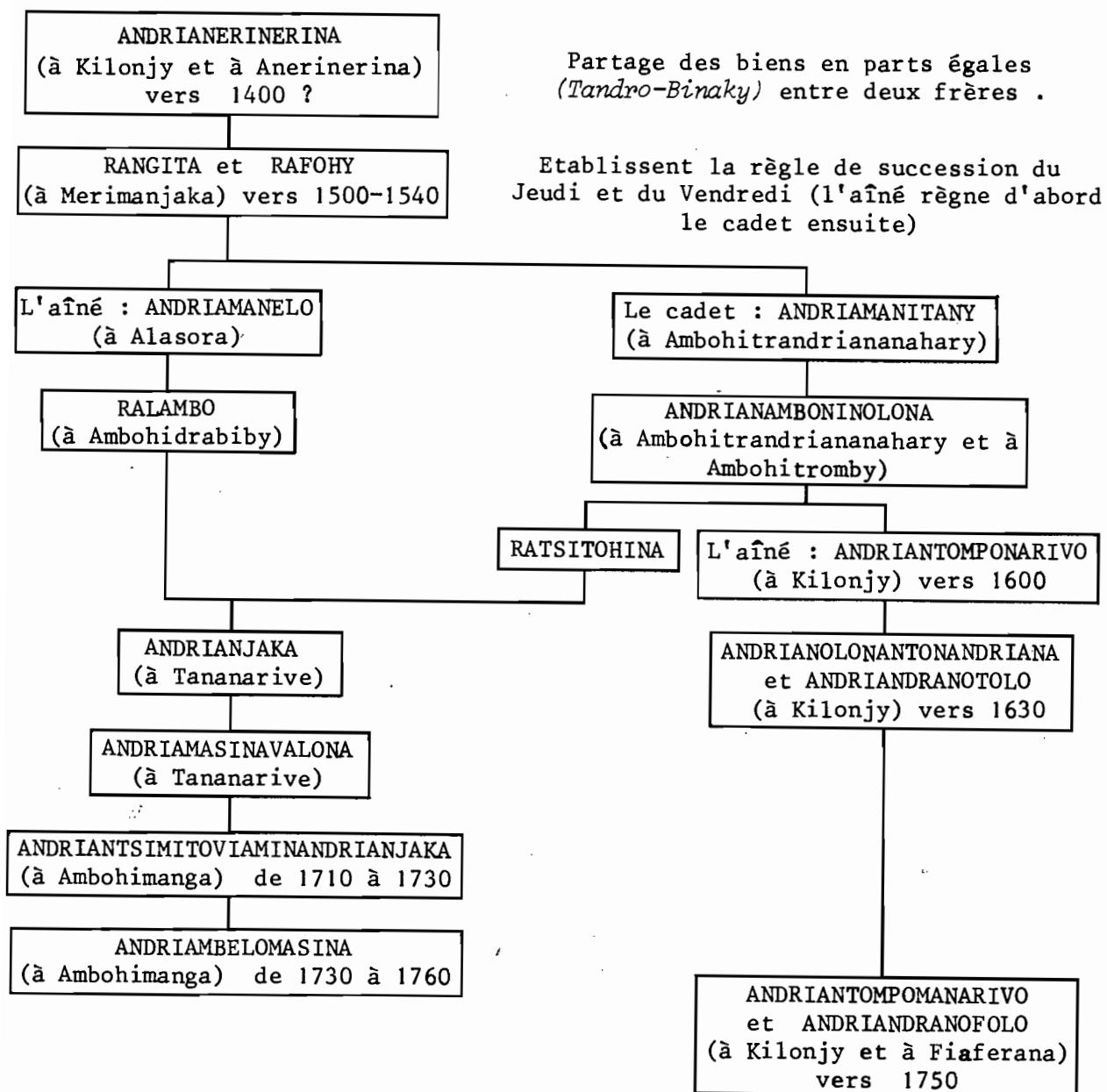
(4) Communication à l'Académie Malgache. 1971 "Kilonjy - Tombeaux et signes monolithiques" par G. Ralaimihoatra.

(5) Sens approché.

Cette situation, éminemment stratégique, s'imposa sans doute à RALAMBO lorsqu'il donna des fiefs aux Andrianteloray. Ce fut ANDRIANAMBONINOLONA (son cousin germain, en même temps que son beau père) qui reçut la chaîne qui s'étend d'Ambohitromby à Kilonjy, avec mission de défendre cette avancée vers le Nord-Est des incursions Bezanozano qui pillaiient la région. Andrianamboninolona, qui, après l'assassinat de son père, avait trouvé refuge à Ambohitromby, s'installa définitivement dans ce village (en chef et non plus en exilé). Son fils aîné, Andriantomponarivo, s'établit à Kilonjy qui devint depuis lors la capitale de la branche aînée des Andriamboninolona.

Parenté du roi Andriambelomasina et des Andrianamboninolona (clan des Andriana, issu d'Ambohitsitakatra et sans doute du Nord-Est (Maroantsetra).

(CHRONOLOGIE DE BASE D'APRES MALZAC)



Andriantomponarivo ne resta pas longtemps à Kilonjy. Il s'installa à Ankorombe un peu plus bas. Ses deux fils, ANDRIANOLONANTONANDRIANA et ANDRIANDRANOTOLO demeurèrent à Kilonjy.

ANDRIAMBELOMASINA, au milieu du 18ème siècle, voulut inclure Kilonjy dans son royaume. Deux frères y régnaien alors, ANDRIANTOMPOMANARIVO et ANDRIANDRANOFOLO, qui allèrent au devant du roi d'Ambohimanga et se soumirent en tant que parents (1).

Andriambelomasina monta alors à Kilonjy (2) et ordonna à la population de quitter les hauteurs. La descente eut lieu sous les meilleurs auspices, après consultation des devins et sous la protection de deux mpanandro (astrologues) qui se placèrent au sommet de deux collines voisines Rangaina et Nanatoana. Le peuple qui descendait s'arrêta lorsqu'ils agitèrent leur lampa. Le lieu ainsi désigné était ANKOROMBE qui devint FIAFERANA (là où on est constraint de s'arrêter). Andriambelomasina avait fait don à la population de Kilonjy d'une pierre en forme de cœur, témoin de son attachement. Elle fut descendue à Fiaferana où on peut la voir encore.

La descente eut lieu vers 1750. Kilonjy fut de nouveau abandonné pour l'habitation. La région se trouvait alors sous la protection de l'idole RABEHAZA, gardée dans les grottes du Nord et plus tard dans les villages de Manankasina et de Fiaferana. Cette idole possédait, entre autres, un charme contre la variole. Ce n'est donc pas par hasard qu'on installa, sous Ranavalona Ière, à Kilonjy, les varioleux (Mandiavato et Andrianteloray). Une vaste *Tany-maty*, entourée d'un fossé presque circulaire et d'une enceinte de quartzite, se voit encore très nettement sur un sommet voisin, au milieu des *tanety* du Nord-Ouest. A l'intérieur et à l'Ouest de l'enceinte, s'alignent - quartzites à ras du sol et pierres plates levées - six tombes anciennes.

Kilonjy fut aussi le refuge des Menalamba et celui des chrétiens persécutés sous Ranavalona Ière (ils s'abritaient dans les grottes du Nord). On conserve le souvenir de Ratsimisetsra - Rainimiandrisoa, qui, bien que noble, fut vendu comme esclave avant de devenir le premier pasteur de Fiaferana.

Pendant ce temps, le sommet devenait une vaste nécropole. Celui qui avait quitté Kilonjy tenait à s'y faire enterrer et ses descendants tenaient eux aussi à revenir au pays de leurs ancêtres pour leur dernier sommeil. Aux anciens tombeaux, déjà nombreux, s'ajoutèrent les nouveaux, de plus en plus vastes, de plus en plus importants, qui utilisèrent partiellement les emplacements des habitations. Les pierres des fortifications furent utilisées sur place, retaillées ou non.

Une brève occupation vint troubler le silence des lieux au moment de la conquête. Les Français installèrent une batterie à Kilonjy-Kely et occupèrent le sommet pour surveiller la capitale.

(1) Voir supra la parenté du roi Andriambelomasina et des Andrianamboninalona d'après le tableau généalogique.

(2) D'après le Firaketana, "Kilonjy".

2. LE SITE

Venant de Fiaferana et montant à Kilonjy, nous débouchons sur la Nécropole. Les tombes se devinent : de temps à autre, le sommet d'une pierre debout émerge des hautes herbes et des buissons d'épineux qui atteignent parfois deux mètres et sont difficilement pénétrables.

Nous avons emprunté un chemin récent qui franchit 4 fossés, assez rapprochés et relativement peu profonds (car partiellement comblés, en cet endroit).

Commencé en Avril 1970 (1), le défrichement fera apparaître des fortifications en terre et en pierres, groupées surtout sur l'Est. Kilonjy fut une place forte et le détail de l'aménagement défensif ne manque ni d'allure, ni d'originalité.

Le site de Kilonjy se caractérise par sa complexité due peut-être à des établissements successifs, mais surtout exigée par un ensemble de systèmes de défense qui se coupent, se recoupent et se complètent, une partie se trouvant affectée à la défense de la citadelle et l'autre à l'accès de la source de l'Ouest, en contre-bas.

La citadelle, au sommet, est de forme ovale, allongée et ventrue au Sud. Elle est orientée Sud-Est, Nord-Ouest et mesure 170 m de long sur 90 m à l'intérieur des fossés dans sa partie la plus large.

Deux fossés, presque parallèles, font à la citadelle une double couronne. Les autres fossés, au tracé compliqué, couvrent de nombreux hectares sur les pentes environnantes. Ils ont de 2 à 6 m de profondeur (suivant comblement) et utilisent parfois une dénivellation naturelle pour atteindre de plus grandes profondeurs (jusqu'à 10 m). Très souvent aussi, une levée de terre de 1 m à 1,50 m, les abrite du côté extérieur.

A. Le système défensif et les fossés

On ne peut isoler le tracé des fossés du système général de défense qui entourait la citadelle et les habitations.

1. DEFENSES EXTERIEURES DE LA CITADELLE ET DES QUARTIERS D'HABITATION

Le quartier d'habitation occupait une grande terrasse sur la partie Centre-Sud-Est qui est aussi la plus élevée de la citadelle (voir planche 1). Il s'incorporait à un système de 4 fossés en pince, lesquels convergeaient vers l'Est et vers un petit sommet voisin servant naturellement d'observatoire. La pince se refermait à l'Ouest et un fossé-chemin conduisait à la source.

(1) Nous remercions ici l'association culturelle CALAM qui a pris ce défrichement en charge.

Ce système peut très bien se concevoir isolément, car les fossés du Nord, visibles au stéréoscope, ont été comblés. Cette terrasse est peut-être le lieu d'une précédente installation. Le village s'étant peuplé, on a dû agrandir la citadelle vers le Nord.

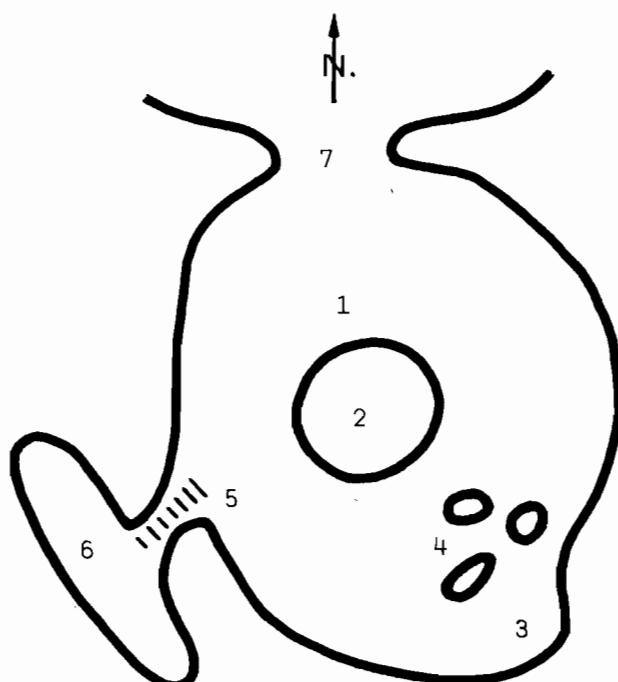
L'une des défenses utilise, en l'amplifiant, le tracé de ce premier site. La pince des fossés extérieurs part de la vallée de l'Est. Elle contourne la citadelle au Nord et au Sud, et se referme au-dessus de la source. Les deux pointes sont diamétralement opposées (Sud-Ouest, Nord-Est). L'entrée a été dégradée par la route de l'Ouest.

Si on ne compte que 3 fossés en chicane, sur l'Ouest, on en compte jusqu'à 10 sur l'Est (dont 4 parallèles au tracé de la citadelle).

Un chemin de ronde, très abrité, fait le tour de la citadelle le long du grand fossé. Une double levée de terre étayée d'un petit mur de 1 m, de part et d'autre du chemin, le protège. Elle mesure 1,50 m au-dessus du fossé et 1 m de l'autre côté. La largeur du chemin de ronde est de 1,20 m à 1,50 m.

Cet ensemble est complété par un autre système de fossés qui utilise les fortifications naturelles du Nord. Un sommet voisin - Kilonjy-Kely - aussi élevé que la citadelle, surplombe de profonds *lavaka*. Il est le point de départ d'une nouvelle pince de fossés qui enserre la citadelle et encore une fois se referme sur l'Ouest. Utilisé comme avant-poste, Kilonjy Kely était habité par une population alliée aux habitants de Kilonjy. Il fut sans doute le lieu le plus anciennement habité.

Les gros rochers en boule de ce sommet récèlent des *grottes* qui furent des refuges en leur temps. L'une d'elles qui est plutôt un abri sous-roche très fermé, a été visitée. L'intérieur forme une chambre basse (on ne peut s'y tenir debout qu'au centre) arrondie avec un gros bloc de rocher qui sert de pilier central (planche 2). Le coin le plus abrité est au Sud : on y a trouvé des débris de charbon de bois. Les trois pierres du foyer sont en place. A droite de l'entrée, un petit escalier, taillé dans la latérite, aboutit à une niche surélevée, de la taille d'un homme couché, absolument vide.



- 1. Chambre basse
- 2. Rocher central
- 3. Coin Sud-Est
- 4. Foyer
- 5. Escalier
- 6. Niche
- 7. Entrée protégée (levées de terre)

PLANCHE 2

LA GROTTE

Un autre avant-poste se trouve au Nord-Ouest, sur un autre sommet voisin. Il était relié à Kilonjy par des fossés et protégeait la source.

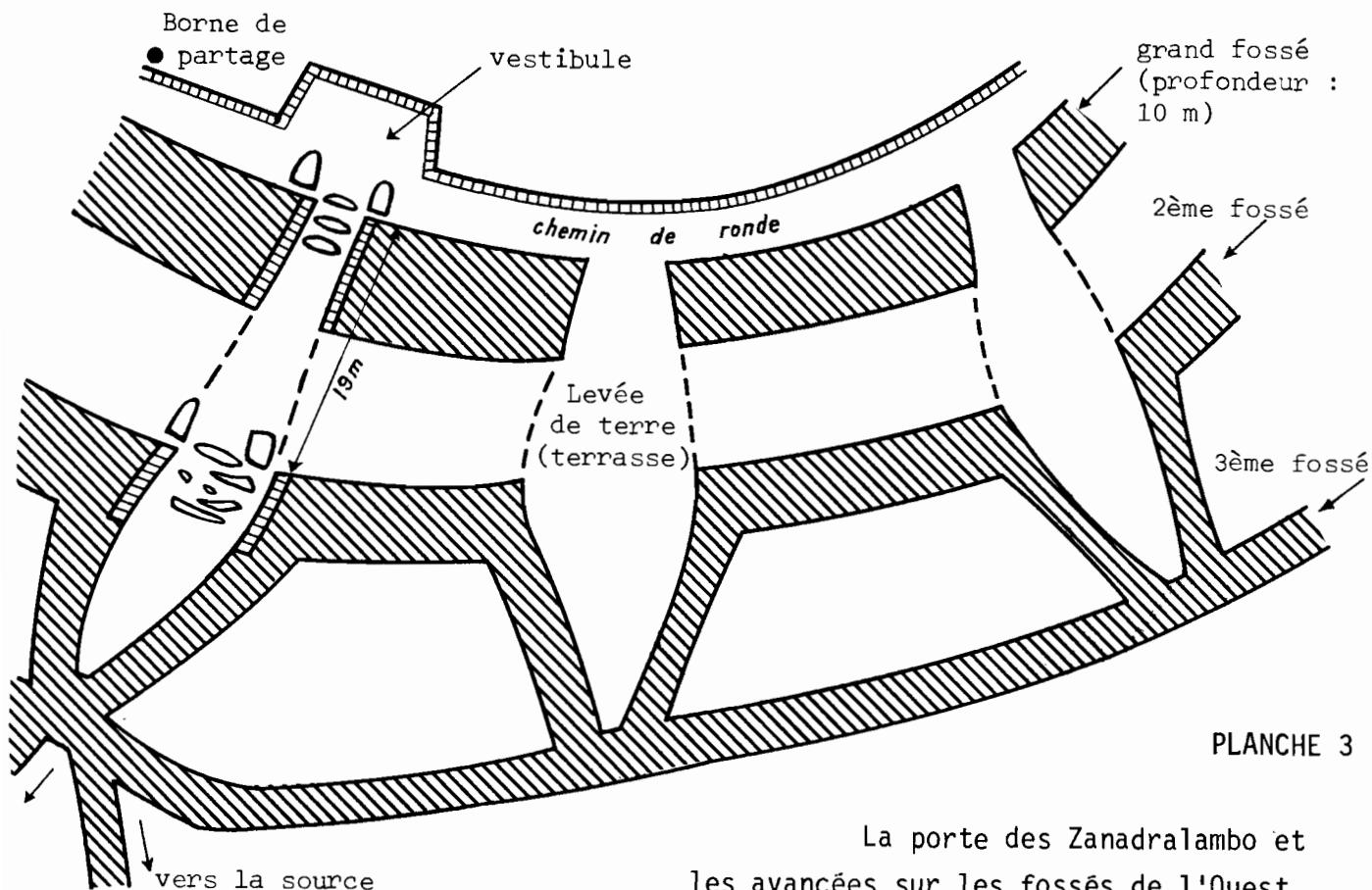
Enfin, se rattachant à l'un ou à l'autre de ces systèmes, 12 pinces de fossés se referment sur les pentes, entourant le sommet et s'ouvrant sur la citadelle. L'ensemble forme un site étoilé, avec des pointes plus ou moins régulières (voir planche 1).

2. PROTECTION DES CHEMINS D'ACCÈS A LA SOURCE

La descente se fait par les fossés de l'Ouest. Ils sont trois, de profondeur variant entre 4 et 10 m. (Deux autres fossés, entre les premiers, sont presque comblés). Leur profondeur croît à mesure qu'on s'approche de la citadelle. Ils ouvrent un chemin en chicane assez abrupt, jusqu'à la source.

Les bœufs adultes, parqués au sommet, empruntaient un autre chemin, plus au Nord, à travers les mêmes fossés. Quant aux jeunes veaux, groupés dans un parc naturel (simple dépression) entre deux fossés, leur passage vers la source étant protégé par quatre levées de terre presque parallèles et distantes parfois de moins d'un mètre. Actuellement très dégradées, elles atteignent encore par place 1 m et plus.

Entre 1650 et 1700, un emplacement occupant le Sud-Ouest de la citadelle fut donné aux Zanadralambo qui s'y installèrent. Ils fortifièrent l'Ouest de façon très particulière, en construisant, à l'aide de terre et de pierres, des "ponts" franchissant les deux premiers fossés. Ces ponts deviennent, en surplombant le troisième fossé, des terrasses d'observation qui devaient servir d'avant-postes. Il y a trois avancées partant du chemin de ronde : leur forme est celle d'un vague losange, et leur disposition rayonnante (planche 3).



La porte des Zanadralambo et les avancées sur les fossés de l'Ouest

3. LES ENTREES FORTIFIEES

Aucun vestige de porte, même très dégradé, ne se trouve actuellement sur les fossés extérieurs, car les deux entrées, à la pointe des fossés, sur l'Est et sur l'Ouest, étaient édifiées à l'aide de simples levées de terre, détruites par la construction des deux routes récemment élargies.

Deux entrées ouvrirent d'abord l'accès à la citadelle : *porte des vivants* et *porte des morts*, elles sont toutes deux situées sur le fossé intérieur de l'Ouest. Elles sont étroites (1,20 m environ) et les deux pierres qui se font face ne s'élèvent pas à plus de 80 cm. Des claies de branchages devaient les fermer précairement.

Elles s'ouvraient sur le chemin de ronde et sur un petit "vestibule" rectangulaire très dégradé. Des murs de pierres sèches de 1 m de haut étayent l'entrée et le vestibule.

La porte des vivants ouvraient le chemin de la source. La porte des morts servait aux morts et aux boeufs (elle aboutit, par un petit défilé empierré, au grand parc de la citadelle), mais au-dessous, le chemin des morts emprunte le fossé du Nord-Ouest alors que celui des boeufs se dirige vers la source et rejoint la grande entrée.

Certaines pierres sont encore en place. D'autres gisent, en plusieurs morceaux, sur place avec d'autres débris.

PLANCHE 4

DOUBLE PORTE DES ZANADRALAMBO

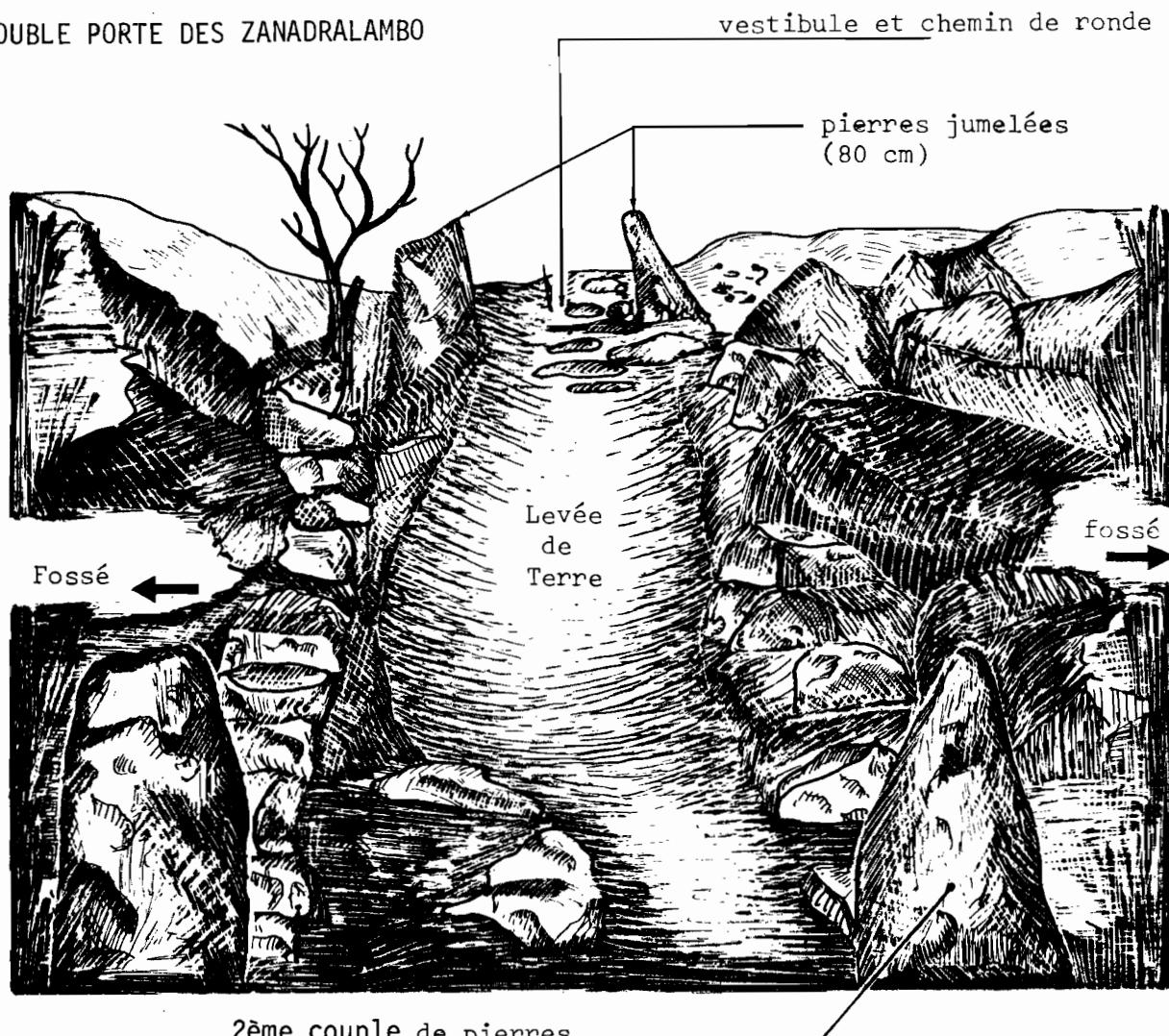
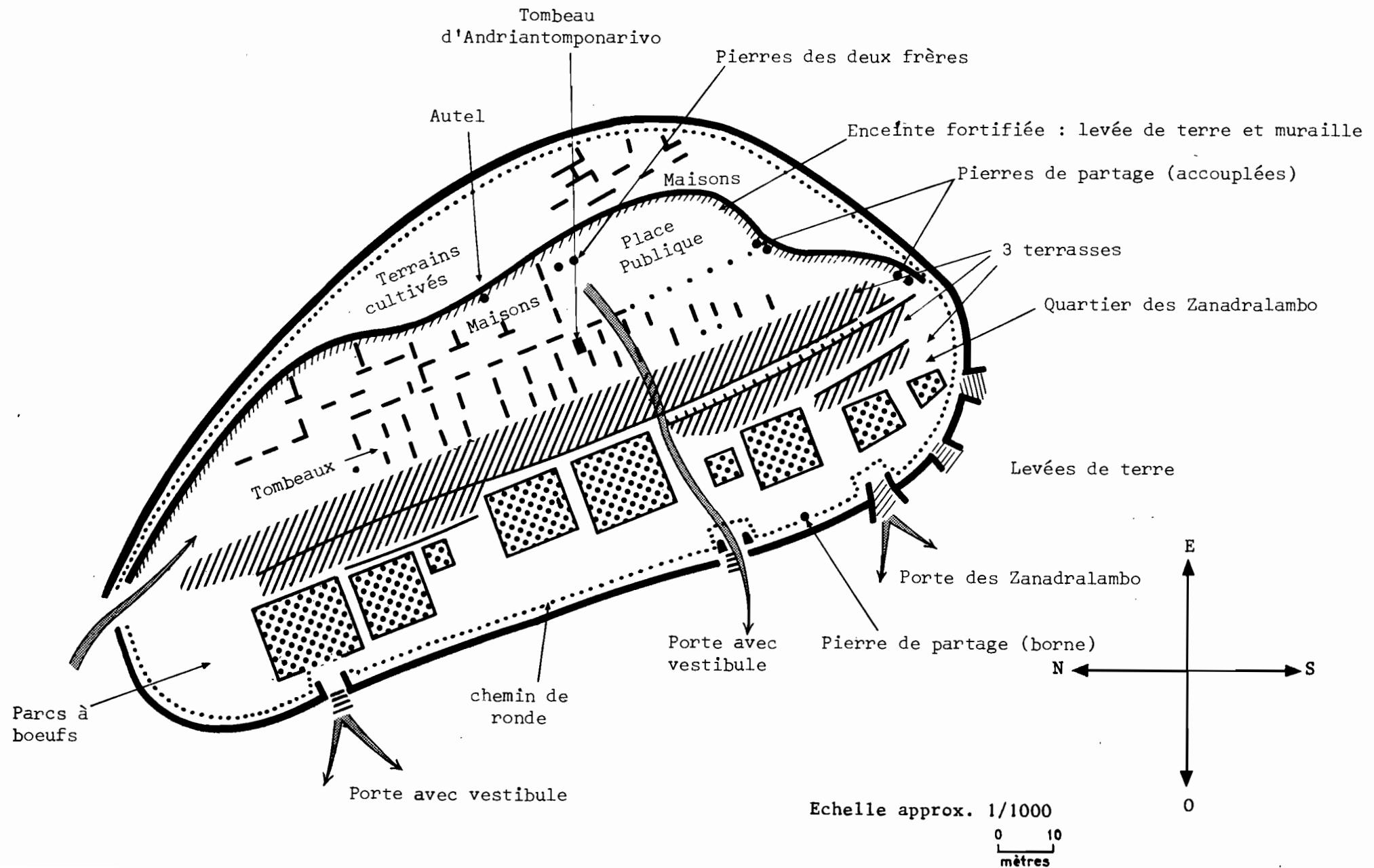


PLANCHE 5

LA CITADELLE



Le chemin qui monte par l'entrée de l'Ouest escaladait le dernier fossé à l'aide d'un escalier rudimentaire et très abrupt de 10 m. Il franchissait la double porte du chemin de ronde et montait, par les terrasses, au quartier d'habitation. Cet escalier est en ruines. Il était construit très sommairement et les pierres, relativement petites, n'étaient pas bien ajustées. Le pied de cet escalier est actuellement rempli d'éboulis et d'une terre noire, riche en tessons de poteries variées.

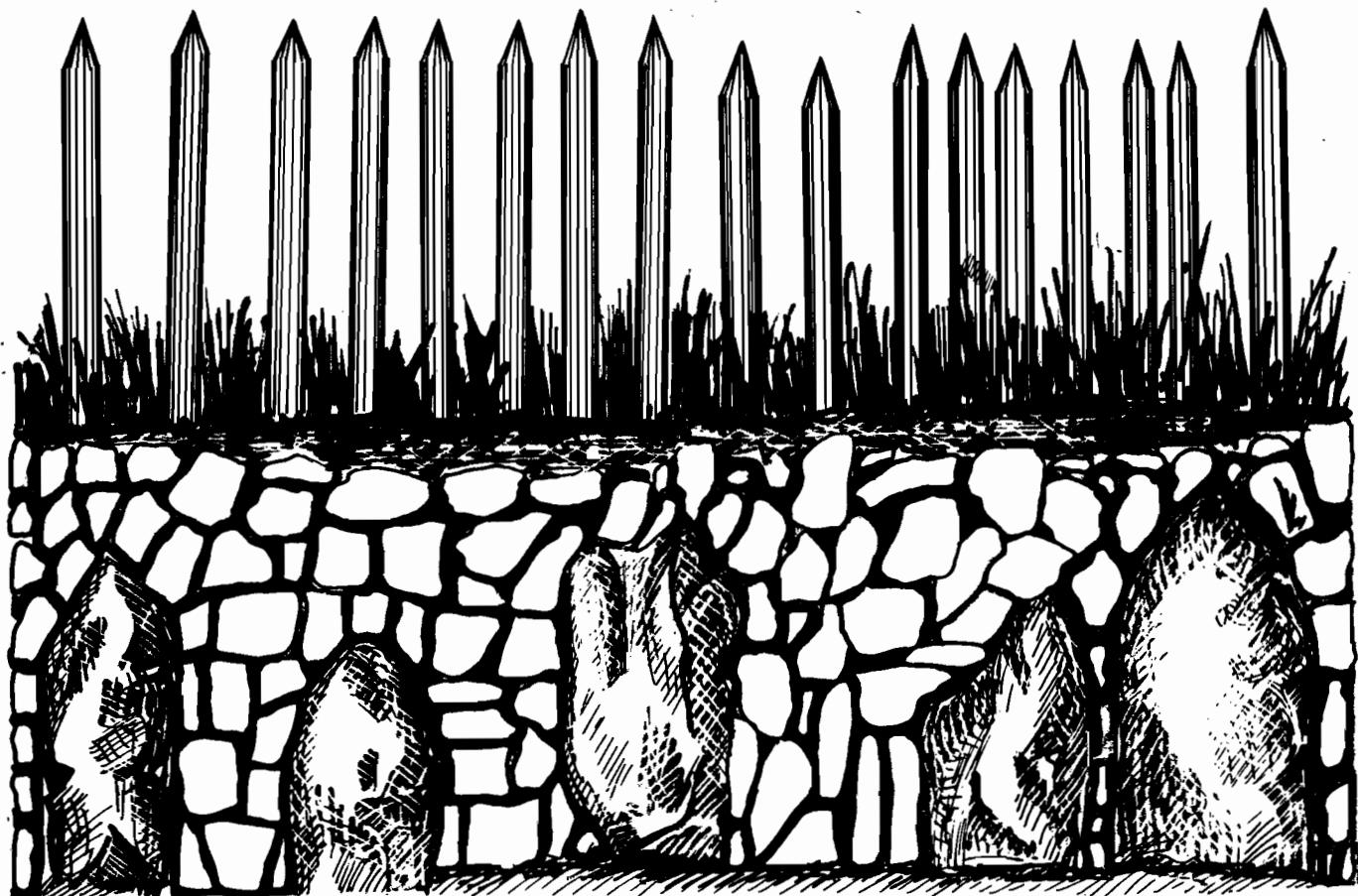
Au Sud-Ouest, ouverte aussi sur le grand fossé et vers la source commune, la porte des Zanadralambo est très bien conservée (enfouie qu'elle était dans une végétation dense et protectrice), de même que le petit vestibule d'entrée (3 m sur 2 m environ) sur le chemin de ronde (planche 4). Elle possède deux couples de pierres de part et d'autre du grand fossé, lequel est comblé à cet endroit par un "pont" de terre et de pierre qui surplombe les fossés convergents.

B. La citadelle

1. L'ENCEINTE FORTIFIEE

Le défrichement a mis à jour, à l'Est et au Sud-Est de la terrasse supérieure, les restes d'une grande levée de terre, orientée Nord-Sud et soutenue de part et d'autre par une double muraille de pierres (voir planche 5).

PLANCHE 6



L'ensemble atteint par place 1,80 m de hauteur et mesure de 1 m à 1,50 m au sommet. La technique de cette muraille est connue : les pierres debout, de hauteur très variable (elles ont parfois 60 cm et peuvent atteindre 1,80 m) servent d'appui à un mur de pierres sèches de 1,20 m assez grossier. Il ne reste que des fragments de cette enceinte : 12 pierres debout, 25 m de murs relativement conservés, tous ayant été démantelés, surtout dans la partie Nord, pour la construction des tombeaux récents.

Quatre grandes pierres se distinguent dans cette enceinte. Elles s'élèvent par couples et atteignent 1,60 m à 1,80 m de haut. Ce sont des "bornes" de partage et elles divisaient la citadelle en "quartiers" bien précis. L'une d'elles porte des inscriptions obscures (rappelant vaguement un A et un M entrelacés) qui auraient été l'œuvre des Menalamba au cours de leur bref séjour sur la colline.

Le sommet de cette muraille (planche 6) pouvait servir de chemin de ronde. Il était sans doute surmonté d'une palissade de protection.

2. LE QUARTIER D'HABITATION

Les maisons furent peu nombreuses, une vingtaine tout au plus. Construites en bois, elles n'ont laissé que peu de traces. Elles occupaient à l'Est de la citadelle, avec le kianja, une bande de 18 m de large le long de la grande levée de terre. Une tranchée de fouilles à cet endroit a fait apparaître une zone fertile de 30 cm environ, immédiatement suivie de latérite rouge et stérile. De très nombreux tesson de poteries s'y sont accumulés, toutes poteries fabriquées sur place (l'argile du pays et mélangée à des fragments de quartzite caractéristique).

Au Nord de la place publique, deux pierres se dressent côte à côte. Ce sont les "pierres des deux frères", petits menhirs jumelés de 30 cm de haut, qui conservent le souvenir des deux premiers chefs du village.

3. LES FOSSES A BOEUXS occupaient une bande de terre à peu près égale, sur toute la longueur de la citadelle, à l'Ouest. Elles sont surplombées par des terrasses allongées, de largeurs inégales (lieux de rencontre, de promenade, de surveillance des fosses). Alignées côte à côte, les fosses sont de tailles variables (la plus grande mesure 18 m x 18 et la plus petite 4 x 4 au plus). Les murs d'angle sont conservés dans les fosses du Sud-Ouest, moins dégradées. Ces fosses sont profondes, surtout au Nord-Ouest, car elles utilisaient la dénivellation de la grande terrasse qui est de 3 m au moins. On compte 9 fosses rectangulaires. On descendait vers l'Ouest, de la grande terrasse, par deux terrasses plus petites et par les fosses à boeufs. La première terrasse mesure 2,50 m de large, la seconde 6,50 m. Elles sont parfaitement aplanies et soutenues par un petit mur de 1 m à 1,20 m de hauteur.

LES TERRAINS CULTIVES occupèrent toute la longueur de la citadelle entre la grande levée de terre de l'Est et le chemin de ronde (18 à 20 m de large). Il y avait aussi quelques terres cultivées en bas, près des parcs et entre les fossés.

LES TOMBEAUX s'alignaient à l'Ouest des maisons (chacune avait les siens). Sur la grande terrasse de la citadelle, la partie réservée aux morts égalait celle des vivants (18 à 20 m).

Actuellement, la citadelle de Kilonjy est une nécropole. Nécropole remarquable et unique en Imerina parce qu'elle a conservé des tombeaux édifiés côte à côte pendant trois siècles, peut-être davantage. Plus d'une centaine de pierres levées se dressent encore, en des alignements Nord-Sud qui, par endroits, rappellent certains petits alignements bretons.

La modeste tombe d'Andriantomponarivo nous a été désignée parmi une cinquantaine d'autres semblables (1). Les tombeaux plus récents s'étendent vers le Nord. A l'Ouest et à l'extérieur de l'enceinte à fossés, une pierre levée se dresse à hauteur d'homme. On y a gravé une date : 1916, un mot : *tsangambato*, un nom : celui d'un soldat mort outre-mer et revenu ainsi rejoindre ses ancêtres.

(1) Voir Communication à l'Académie Malgache. 1971. "Kilonjy : Tombeaux et Signes Monolithiques" par G. Ralaimihoatra.

les cavités souterraines de madagascar

de r. decary et a.kiener (1)

COMPTE-RENDU PAR JEAN DUFLOS

L'étude des grottes à Madagascar est digne d'intérêt à plus d'un point de vue, autant pour la spéléologie que pour les renseignements éventuels sur un ancien habitat troglodyte et ses vestiges.

Les auteurs font d'abord ressortir la difficulté des explorations spéléologiques à Madagascar, les cavités intéressantes se trouvant dans les endroits les plus inaccessibles de l'île. Ils font un rapide bilan des activités spéléologiques et annoncent également la parution ultérieure d'un inventaire des cavités souterraines.

La première partie de cette publication est un bref rappel de la constitution géologique de Madagascar. Une carte d'ensemble met en évidence les régions les plus propices à la formation des grottes.

Decary et Kiener proposent ensuite (chapitre II) une classification des cavités. Sont analysées en premier lieu les cavités des formations calcaires qui sont examinées du Nord vers le Sud; les principales résurgences connues sont passées en revue.

Ensuite sont étudiées les cavités des formations cristallines, souvent formées par de gigantesques éboulis : parmi elles, les cavités dans les quartzites du Mont Ibity sont à signaler en raison de leurs caractères particuliers qui les rapprochent de celles des formations calcaires.

Enfin, viennent les cavités des régions volcaniques et celles creusées par l'action du vent dans les grès arénacés de consistance variable.

Le chapitre III est consacré à l'étude de la faune et de la flore cavernicole malgache. Après un rappel des caractères de cette faune, les espèces connues à Madagascar sont inventoriées.

Le chapitre IV s'intitule : "Le rôle des grottes dans la vie des populations". De nombreuses grottes ont servi d'habitat autrefois et même de nos jours : les auteurs en citent de nombreux exemples, dont l'ancienne habitation troglodyte d'Iteniky (Isalo). Beaucoup d'autres ont servi de refuge : parmi les nombreux exemples cités, signalons le "Trou de Tsimiharo" dans l'Ankárana. D'autre part, dans les croyances locales, bien des grottes avaient la réputation d'abriter des êtres ou des animaux fabuleux ou encore des esprits. De nombreuses populations de l'île ont la coutume d'enterrer leurs morts dans des grottes (certaines régions: Betsileo, Antakarana, Bemaraha, etc ...). Les eaux de certaines grottes passent pour opérer des guérisons. D'autres, encore, servent de lieu de prière.

Les auteurs soulignent enfin la nécessité de protéger ce domaine souterrain qui représente, pour Madagascar, un capital scientifique inestimable et encore très incomplètement connu.

(1) Par R. Decary et A. Kiener - Annales de Spéléologie - T.25, fasc.2
(p.409 à 440).

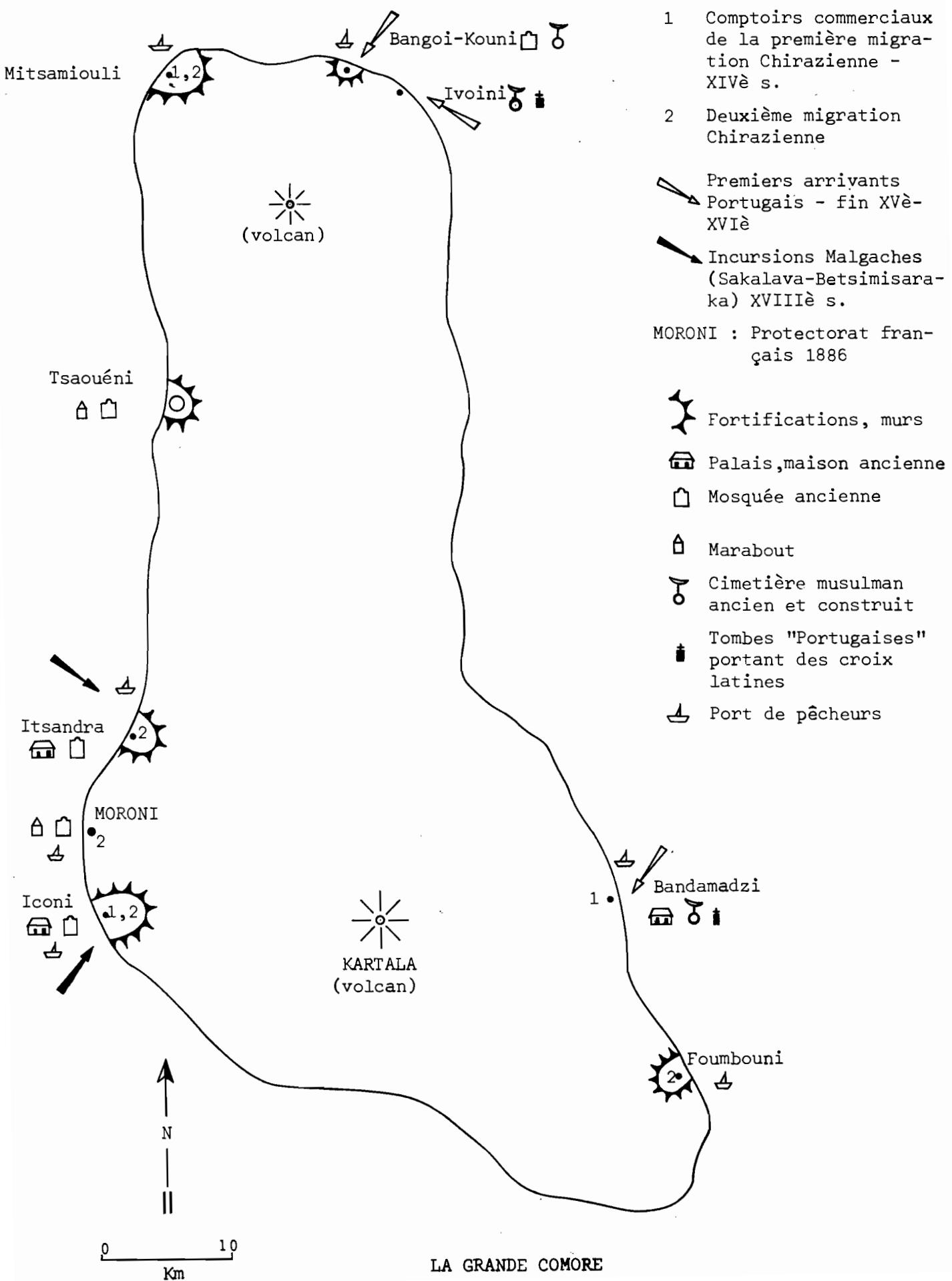
les antiquités de la grande comore

PAULE VIALLARD

Nous avons voulu, ici, non pas faire l'étude approfondie et exhaustive des monuments anciens de la Grande Comore, - entreprise d'envergure qui nécessiterait de longs mois de travail sur le terrain et une équipe spécialisée, en raison des difficultés de la prospection dans un pays à la végétation luxuriante et manquant de réseau routier - mais donner une idée du passé archéologique de cette île islamisée.

Nous remercions pour leur concours, tant matériel qu'intellectuel, Monsieur NACREDDINE, Directeur du Tourisme; Monsieur Ahmed DAHALANI, Préfet de Moroni; Monsieur ZEBROSKI, Premier Adjoint et tous ceux dont l'aide et l'hospitalité nous ont permis d'effectuer cette étude.

LEGENDE



CADRE GEOGRAPHIQUE

- L'archipel des Comores

C'est un archipel de quatre îles volcaniques : MAYOTTE, ANJOUAN, MOHELI et la GRANDE COMORE, situé dans la partie septentrionale du Canal de Mozambique, à peu près à mi-chemin de la côte Nord-Ouest de MADAGASCAR et de la côte Est-Africaine.

Situées de part et d'autre du douzième parallèle, les Comores ont un climat tropical chaud, avec de faibles amplitudes thermiques. A l'abri de MADAGASCAR, elles ne connaissent pas le régime franc d'alizé mais sont, par contre, baignées pendant l'été austral par la mousson qui apporte, au contact des hauts reliefs comoriens, des précipitations abondantes. Pendant l'hiver austral, ou saison sèche, on observe cependant quelques pluies nocturnes.

- La Grande Comore

La Grande Comore est d'ailleurs la plus arrosée des îles de l'archipel et ce, en raison de son relief accentué. Elle est, en effet, la plus récente de toutes, la plus grande (1.148 km^2) et aussi la plus élevée : le Kartala, son point culminant (2.361 m) est un volcan actif à éruptions fréquentes.

Au Nord se trouve un second ensemble volcanique, le Massif de la GRILLE; au Sud, enfin, le Massif de BADJINI est, lui aussi, soudé au Kartala.

Il semblerait normal qu'avec un relief aussi accusé et un ensemble de vents amenant des pluies fréquentes et abondantes, la Grande Comore présente un système hydrographique intéressant. En fait, le sol, entièrement lavique, absorbe toutes les eaux, cependant abondantes, de ruissellement, et on ne rencontre pas un seul cours d'eau pérenne.

Il s'ensuit donc un grave problème de géographie humaine : les 100.000 habitants de la Grande Comore (densité : 95) doivent tirer leur eau potable de citernes, construites en blocs de lave et mortier de chaux de corail ou aménagées dans les troncs de baobabs. Ils se répartissent les 400 km^2 de terres arables dans des proportions très inégales : l'agriculture vivrière s'appuie surtout sur le riz de montagne, le maïs, le manioc, la patate, le bananier, le cocotier et une légumineuse : l'ambrevade.

L'impossibilité d'irrigation et les procédés de culture sur brûlis ne permettent pas de bons rendements et accélèrent la ruine des sols.

Par contre, les grandes sociétés, essentiellement la BAMBAO, cultivent des plantes à parfum, du coprah, de la vanille, du girofle, du cacao, du café, exclusivement cultures d'exportation.

La situation économique de l'archipel se détériore d'ailleurs d'année en année, avec une balance commerciale nettement déficitaire et une croissance démographique importante qui oblige une partie de la population à émigrer, principalement vers la côte Ouest de MADAGASCAR.

QUELQUES DONNEES HISTORIQUES

Le caractère, de nos jours encore, instable de la population comorienne, nous amène à poser le problème du peuplement.

1. Les origines du peuplement

L'archipel semble connu depuis l'Antiquité : un navigateur, parlant de MAGAZIDJA, donne une description assez vraisemblable de la Grande Comore.

Les premiers habitants seraient des Noirs, venus de la côte Est-Africaine.

Puis des Arabes, trafiquants d'esclaves, dans la partie Sud-Ouest de l'Océan Indien, se seraient établis sur les côtes.

Ce qui est historiquement certain, c'est, au XIVème siècle, pour des raisons de négoce certes mais surtout à cause de déchirements religieux, la première invasion Chirazienne, dirigée par MOHAMED BEN HAISSA, qui, débarqué à BADJINI, créa ensuite des comptoirs à BOUNI, à BANDAMADZI, à ICONI et à MITSAMIOULI, centres qui vécurent indépendants les uns des autres.

A la fin du XVème siècle, les premiers Portugais, avec Bartoloméo DIAZ, échouent un peu par hasard dans l'île, suivis au siècle suivant par un groupe plus important qui s'établit sur la côte Est, à BANDAMADJI, mais aussi dans le Nord à BANGOIKOUNI et à IVOINI, localités dans lesquelles subsistent des tombes dites portugaises, portant des croix latines.

Aux XVIème et XVIIème siècles, d'autres Chiraziens émigrèrent, par vagues successives, surtout sur la côte Ouest; et après s'être alliés aux précédents, fondèrent dix sultanats : DOMBA, BADJINI, ITSANDRA, OICHINI, M'BOUDE, MITSAMIOULI, HAMAHAMET, BOINKOU et BAMBAO, vivant presque uniquement de piraterie et de traite. Souvent en guerre entre eux, ils durent aussi lutter contre les visiteurs Hollandais, Anglais ou Français.

2. Les incursions Malgaches

Mais le danger le plus grave, au XVIIIème siècle, fut les invasions Malgaches.

Les Betsimisaraka, de la côte Est, et les Sakalava de la côte Ouest, organisaient régulièrement des rezrou d'esclaves et de femmes en Grande Comore, surtout à ITSANDRA et à ICONI, où eut lieu un épisode tragiquement célèbre : les envahisseurs Sakalava étant sur le point de s'emparer de la citadelle, construite sur l'ancien volcan qui domine la mer d'un abrupt de cinquante mètres, plusieurs femmes comoriennes se jetèrent du haut de la falaise plutôt que de tomber entre leurs mains.

3. L'intervention française

Après une sombre série de luttes contre ses rivaux de BADJINI et de FOUMBOUNI, le Sultan de MORONI, *Saïd Ali*, obtint par l'intermédiaire du botaniste Nancéen Léon HUMBLOT, à qui il avait concédé une grande partie de l'île, le Protectorat de la France, le 6 Janvier 1886.

Colonie Française dès 1912, les Comores furent rattachées à MADAGASCAR en 1916.

En 1946, l'archipel recouvrira son autonomie administrative et financière interne avec le statut de territoire français d'Outre-Mer.

APERCU ETHNOGRAPHIQUE

- Le mixage des populations

Il apparaît aisément dans le récit des migrations et des invasions que des ethnies nombreuses et variées ont contribué au peuplement de la Grande Comore.

Actuellement, on note la présence, avec un métissage plus ou moins prononcé, de Noirs : Makoa et Cafres; d'Arabes, de Malais ou Bushmen, de Chinois, de Zanzibarites, d'Indiens, de Malgaches et de Français métropolitains.

- La langue

Le lien entre les divers individus s'établit au niveau de la langue. *L'Arabe* est utilisé dans tout ce qui concerne la religion et le Droit; le *Souahéli* demeure la langue du commerce et des affaires : - les immigrants dits "arabes" avaient séjourné longuement sur la côte Est-Africaine où ils s'étaient métissés avec les populations Bantou et Kouchite -.

Le *Français* est réservé à l'élite intellectuelle et à l'administration.

- La civilisation

Tous les faits culturels et artistiques de la civilisation comorienne sont dominés par l'Islam, que ce soit dans le domaine des arts mineurs - coffias brodés, porte de bois des mosquées ou des maisons particulières, portant, finement ciselés, des versets du Coran; porte-Corans de bois, délicatement sculptés ... - ou dans les arts majeurs, notamment dans la construction de tombeaux ou de mosquées. L'ensemble de la population, même si elle reste, en brousse surtout, attachée à certaines superstitions païennes à tendance fétichiste - tous les enfants portent des amulettes à leur cou; une noix de coco séchée sur le toit de la case en interdit l'entrée aux mauvais esprits, etc ... - a été profondément islamisée par les persécutés de Chiraz qui, tout de suite, organisèrent dans chaque sultanat, une société fortement hiérarchisée - essentiellement d'après la pureté de l'ascendance arabe - dont le cloisonnement, encore rigoureux aujourd'hui, explique en partie l'a-modernisme et l'a-culturation de la masse comorienne, fortement métissée.

L'autorité des Cheiks des Confréries, des Imam des Mosquées, des Foundi des écoles coraniques, demeure toujours incontestée et réservée aux citadins nobles.

Les monuments anciens rencontrés à la Grande Comore s'échelonnent sur une période de huit siècles environ (du Xème au XVIIIème), au cours desquels les techniques et le style n'évoluent guère, que ce soit dans l'élévation d'enceintes fortifiées, dans la construction de palais, de mosquées ou de tombeaux.

Partout, nous retrouvons ce même matériau lavique, noir, dur, difficile à tailler et impossible à polir, ce même mortier de chaux de corail - le ciment n'a été connu qu'avec la colonisation française -.

Mais les vestiges, s'ils sont modestes, sont souvent bien conservés, nombreux, intéressants et originaux, malgré l'uniformité et la monotonie qu'aurait pu provoquer la présence d'un matériau unique et somme toute ingrat.

I. LES FORTIFICATIONS

Ce qui apparaît aussitôt à l'oeil du visiteur profane en Grande Comore, c'est le grand nombre de murs, de fortifications, souvent remarquablement conservés.

C'est ainsi que, notamment à ITSANDRA (planche 1), sur la côte Ouest, à six kilomètres au Nord de Moroni, la capitale, à FOUMBOUNI, sous-préfecture du Sud, mais aussi à TSAOUENI et à BANGOI - KOUNI, près de Mitsamouli, à la pointe Nord, nous avons pu retrouver une double fortification

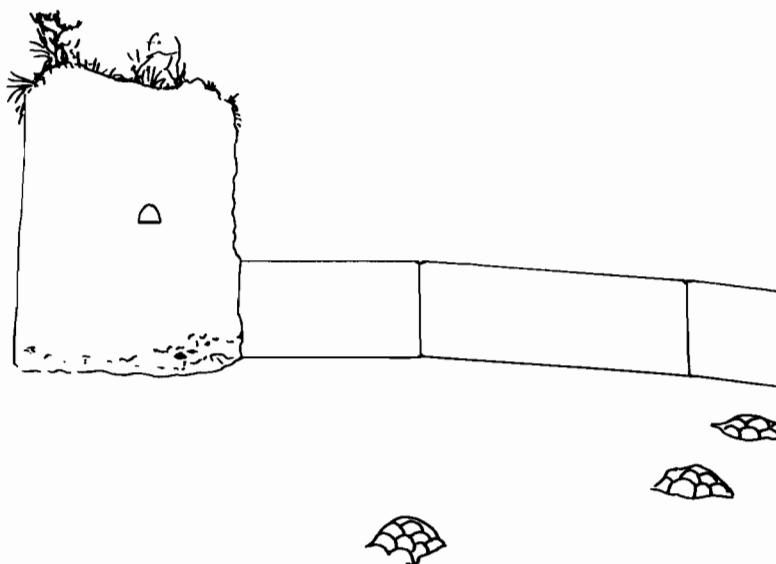


Fig. 1 : ITSANDRA

Angle de la citadelle, côté terre. Le mur mesure 2,50 m de haut et la tour 5 mètres. Les tas de pierres, au premier plan, à droite, sont des sépultures musulmanes actuelles.

renfermant le village de pêcheurs, côté terre et aussi côté mer. Une porte ou deux sont pratiquées dans ces murs. Aux angles de la forteresse, sont construites des tours de vigie, carrées, à deux étages, avec fenêtres sur les quatre côtés. Aucune mention de ces constructions n'est signalée dans les archives.

Fig. 2 : ICONI



Vue d'ensemble du Palais du Sultan. A droite, la colonnade de l'entrée, côté mer, menant au grand escalier. Au premier plan, à gauche, la cité; à sa droite, l'escalier secondaire qui donne, comme le premier, accès aux habitations de l'étage. La façade porte encore un motif de décoration dentelé dans sa partie supérieure. Le toit était à double pente

Interrogés, les autochtones leur donnent deux ou trois siècles. Mais il est intéressant de remarquer que ces enceintes, dont les blocs laviques dont comme le poing sont sertis de mortier de chaux de corail, mesuraient dans les deux mètres de hauteur et une soixantaine de centimètres d'épaisseur pour les murs et quatre ou cinq mètres de haut pour les tours. Ces fortifications se trouvent toutes sur les côtes. C'est donc que l'on craignait l'envahisseur extérieur. Or, la grande époque des invasions belliqueuses est le XVIII^e siècle, avec les nombreux débarquements malgaches. D'ailleurs, la tradition corrobore cette thèse, en ce qui concerne ICONI : on découvre là une véritable citadelle tout en haut d'un ancien volcan qui présente vers l'intérieur du pays un flanc incliné et, pour cela, défendu par de hautes murailles et des tours de guet. Du côté de la mer, la falaise forme un abrupt vertical, position défensive naturelle qui servit de théâtre à l'héroïsme des femmes d'Iconi, devant les envahisseurs Sakalava selon la tradition.

Il nous semble donc vraisemblable de situer la construction de ces forteresses au XVIII^e siècle.

II. LES PALAIS

Ces remparts, nous l'avons vu, protégeaient les ports des attaques extérieures mais surtout mettaient le Sultan à l'abri dans sa citadelle, car ces fortifications ne se trouvent qu'autour des capitales des anciens Sultanats dont certaines ont conservé le palais.

C'est le cas à BANDAMADZI, sur la côte Est de l'île; mais la luxuriance de la végétation a hâté la destruction de l'édifice dont il ne subsiste qu'une aile avec sa porte et son escalier, le tout difficilement identifiable dans un enchevêtrement inextricable de lianes, dû à un total abandon et à un micro-climat plus humide en cet endroit.

A ITSANDRA, on n'aperçoit, de la route actuelle qui coupe le mur d'enceinte, que l'allée qui, entre deux murs de deux mètres de hauteur, gravit doucement le flanc du volcan et conduit à l'ancien palais, entièrement détruit dont les éléments de construction ont été réutilisés pour des travaux plus récents.

Il faut donc, pour se faire une idée de ce que pouvait être le palais d'un Sultan, se rendre à ICONI, où se dressent, à cinq mètres de la mer, les ruines nobles et élégantes de la demeure princière (planche 2).

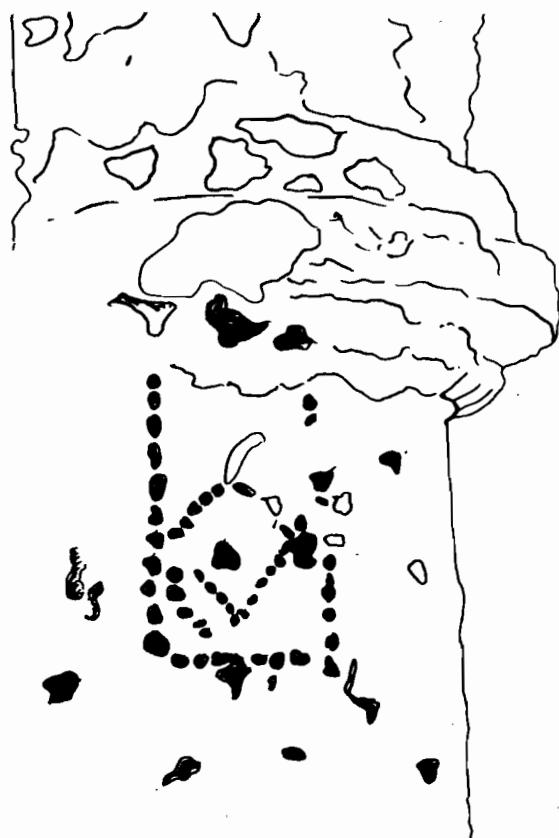


Fig. 3 : ICONI

Détail d'une colonne à l'entrée du Palais. Le chapiteau est constitué de trois moulures. La colonne de section hexagonale est décorée de petites incrustations de lave noire dans le mortier de chaux de corail blanc, selon des motifs géométriques.

D'une longueur totale de quinze mètres sur dix mètres de largeur et six mètres de hauteur, l'édifice se compose d'une triple colonnade aux arcs en mitre surbaissés, à l'entrée, face à la mer, d'un escalier principal menant

aux habitations après le passage de deux portes sous arcades. Sur la façade dont la partie supérieure est crénelée, une autre entrée, avec un escalier plus modeste, perpendiculaire au premier, permet l'accès aux huit pièces qui composent le palais : six de taille réduite, rectangulaires; une grande salle, rectangulaire aussi, portant quatre fenêtres de façade et, enfin, donnant sur la plate-forme qui recouvre la citerne à l'avant de l'édifice côté terre, une salle de réception, si l'on en juge d'après les banquettes de pierre réservées contre les murs; au-dessus, se trouvent des niches dans lesquelles devaient brûler lampes et parfums. Tout au fond de la construction, deux petites salles rectangulaires servaient sûrement au service et au guet côté mer.

Le matériau, toujours lavique, est utilisé en blocs irréguliers de la grosseur du poing pour les murs : mais ce qui est remarquable ici, c'est l'habileté de la décoration, compte tenu de la faiblesse des moyens : les colonnes de l'entrée, de section hexagonale, sont enduites d'un fin mortier de chaux de corail, très blanc, dans lequel on a inseré avant qu'il ne sèche, des petits morceaux de lave noire de forme régulière, ordonnée en motifs géométriques (planche 3).

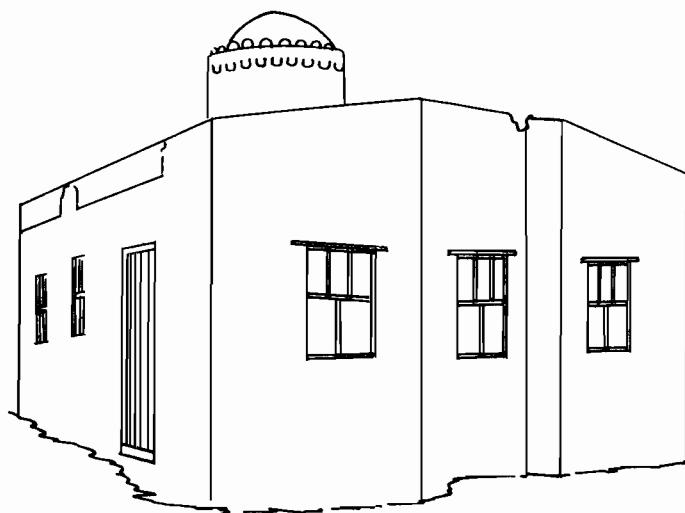


Fig. 4 : TSAOUENI

Mosquée renfermant le tombeau de Mohamed Ben Hassoumani (IX^e - X^e). Sa toiture, légèrement voûtée en berceau, est surmontée d'une coupole, sorte de baldaquin situé juste au-dessus de la sépulture, lui conférant ainsi un caractère sacré.

C'est justement ce style décoratif qui permet de situer, approximativement cet ensemble, à la fondation des dix sultanats, après la seconde migration Chirazienne, au XVIII^e siècle, à notre avis, période de l'apogée commerciale due à une course florissante.

Le palais a dû être abandonné et pillé lors des invasions malgaches qui ont obligé les habitants d'ICONI à se réfugier dans la citadelle dont les ruines, on l'a vu, dominent toujours la ville.

Il est vraisemblable que d'autres édifices de ce genre durent être élevés à la même époque mais n'ont pas survécu aux invasions et aux guerres qui ont suivi et dont les matériaux, éboulés, ont servi à des constructions postérieures.

D'ailleurs, il existe à côté des cases traditionnelles en palmes de cocotier tressées, des maisons de lave, de quatre, cinq mètres de côté et parfois davantage, dont la toiture, les portes et les fenêtres sont toujours absentes, ce qui donne à l'ensemble un aspect de village bombardé.

Mais à ITSANDRA, nous avons découvert une maison au toit construit en double pente (la seule de ce style dans toute l'île) : les habitants lui donnent deux siècles. Cette forme élevée n'est pas sans rappeler la maison malgache traditionnelle des Hauts Plateaux; il semble pourtant que les contacts aient eu lieu exclusivement avec des côtiers, Sakalava essentiellement; mais sans doute, ces derniers avaient-ils eu quelque rapport avec les habitants des Hautes Terres, avant de faire des incursions en Grande Comore ou même de s'y installer.

III. LES MOSQUÉES

Il est, à la Grande Comore, un nombre impressionnant de mosquées, petites ou grandes, riches ou modestes, publiques ou privées, anciennes ou récentes.

Il n'est donc pas question ici d'en faire le recensement mais d'en signaler les plus intéressantes sur le plan archéologique.

C'est à TSAOUENI, à quelques kilomètres au Sud de Mitsamiouli, sous-préfecture du Nord, que les Comoriens situent le point de pénétration de l'Islam dans l'île : en effet, outre des remparts assez bien conservés, la ville possède huit mosquées. La plus ancienne aurait été construite au Xème siècle et contient le tombeau de Mohamed Ben Hassoumani, marabout venu de la Mecque.

Mais il est clair que, dans son état actuel, elle a subi plusieurs restaurations. Cependant, on peut noter que le matériau est constitué ici de blocs de formes et de tailles très irrégulières et mal colmatés. La sépulture du marabout se trouve dans une salle curieuse, légèrement voûtée en berceau et surmontée d'une petite coupole, symbole céleste, posée sur un tambour décoré d'une frise denticulée.

A BANGOI-KOUNI, à quelques kilomètres de Tsaouéni, se trouve également une mosquée très ancienne (certains la disent plus ancienne que la précédente) mais très ruinée aussi et maladroitement restaurée, blanchie régulièrement à la chaux : c'est la "Mosquée du Miracle", construite sans intervention humaine, selon la tradition, Allah ayant voulu transformer ce coin du rivage en un lieu de prière; en fait, la mer a dû fournir, sur la plage, des débris d'un navire, des coraux, des rochers, éléments de construction apparus comme providentiels.

Beaucoup mieux conservée est à ICONI, outre la moderne et blanche mosquée du Vendredi, ornée d'une colonnade en mitre, la petite Zaouïa El Refa, située un peu en dehors du port actuel, à une dizaine de mètres de la mer. L'édifice, de six mètres sur six, d'une symétrie parfaite, a une porte sur trois côtés, - sur le quatrième, le mirhab indique la direction de la Mecque - et deux fenêtres sur chaque mur. A l'intérieur, les assises de quatre piliers centraux laissent supposer que la mosquée possédait une arcature qui

soutenait peut-être une coupole, ICONI étant, ne l'oubliions pas, dotée d'un riche palais et capitale d'un sultanat important.

A ITSANDRA, c'est au contraire, à un mètre à peine du mur d'enceinte, face à la mer, une coquette petite mosquée de quatre mètres de côté, à la construction soignée : matériau plus régulier, mirhab à cinq facettes verticales, recouvert d'un fin mortier bien lissé et décoré d'une corniche. L'ensemble est surélevé par rapport aux autres constructions du village et l'accès au lieu du culte se fait au moyen de trois hautes marches de pierre.

On ne peut clore ce chapitre sur les mosquées sans évoquer MORONI, "la ville aux cent mosquées" mais la plupart sont modernes ou reconstruites. Parmi les plus belles, il faut citer la Mosquée du Vendredi, avec ses deux étages de belles arcades en plein cintre et la Mosquée Salmiaba Hamissi, à l'arcature en mitre. Assurément, des fouilles archéologiques sous les fondations des édifices actuels ou à proximité, donneraient des résultats très intéressants, les hommes ayant l'habitude de respecter les aires sacrées et de reconstruire sur les ruines cultuelles.

Nous avons pu cependant, sur la foi de nos informateurs musulmans, attribuer deux siècles à la petite mosquée Itsambouni (ou mosquée de la mer), édifice de quatre mètres de côté, possédant deux belles portes de bois sculpté. Située au bord de la mer, près du port et donc exposée aux embruns, elle est reblanchie à la chaux chaque année après la saison des pluies, en même temps que les autres constructions de MORONI, ce qui donne à la capitale cet éclat si pur sous son ciel bleu.

IV. LES SEPULTURES

1. Les marabouts

Où lieux où sont enterrés les marabouts et autres personnages vénérés.

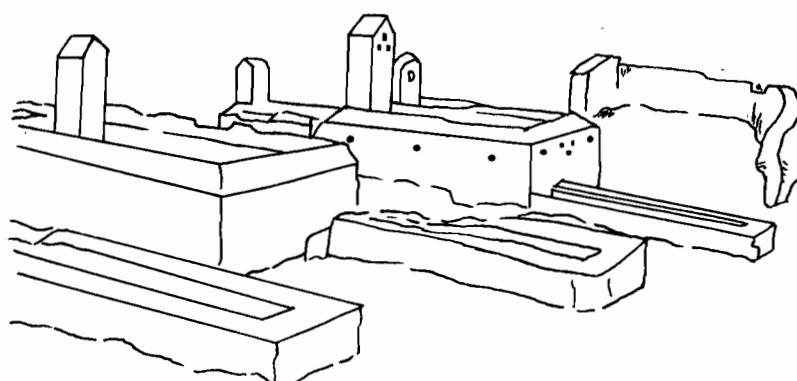


Fig. 5 : Cimetière de BANGOI-KOUNI

Deux types de tombes à encadremens : simples pour les sépultures de droite, élevées et surmontées d'une stèle avec faïences incrustées dans le mortier, pour celles de gauche.

Le plus ancien et le plus saint est, à TSAOUENI, sur la route de Mitsamiouli, le tombeau de *Mohamed Ben Hassoumani* (IXème - Xème siècles) (planche 4); ce marabout, venu de La Mecque, aurait propagé l'Islam dans l'île. Le tombeau, blanchi à la chaux, cube de 1,50 m de côté sur 1,50 m de hauteur, est coiffé d'un toit pointu à quatre pentes et situé dans une grande salle légèrement voûtée en berceau. Il est surmonté d'une coupole, symbolisant la voûte céleste et conférant ainsi à la sépulture un caractère sacré.

Beaucoup plus récent est le mausolée du grand saint comorien *Al Marouf*, à l'intérieur de la Zaouïa qui porte son nom à MORONI où il fit ses études coraniques; il partit ensuite à ZANZIBAR étudier la théologie, le droit et "la science des Traditions et de l'interprétation du Livre". De retour à MORONI, il étendit son influence en donnant des cours à la Mosquée du Vendredi et son prestige, en faisant le voyage de MEDINE et LA MECQUE où un marabout lui prédit qu'"il atteindrait la connaissance de Dieu par la voie de l'Imam Chadélia". A son retour, il rencontra en effet le Cheikh Abdallah Darwich, "porteur du dépôt de la voie Chadélia", qui lui conféra l'investiture et le califat. Il constitua alors le premier daïra d'initiés et fit construire la mosquée qui contient ses restes, placés dans un tombeau richement orné de tapis et de mosaïques de valeur, surmonté ici aussi d'un dôme, représentation symbolique du ciel.

2. Les tombes musulmanes

Le mort étant inhumé dans une fosse à même la terre, parfois recouvert d'une planche, on recouvre la sépulture d'un petit tumulus de blocs laviques noirs et on plante un aloès nain dans la terre funéraire. Mais quelquefois, un ouvrage en maçonnerie est élevé.

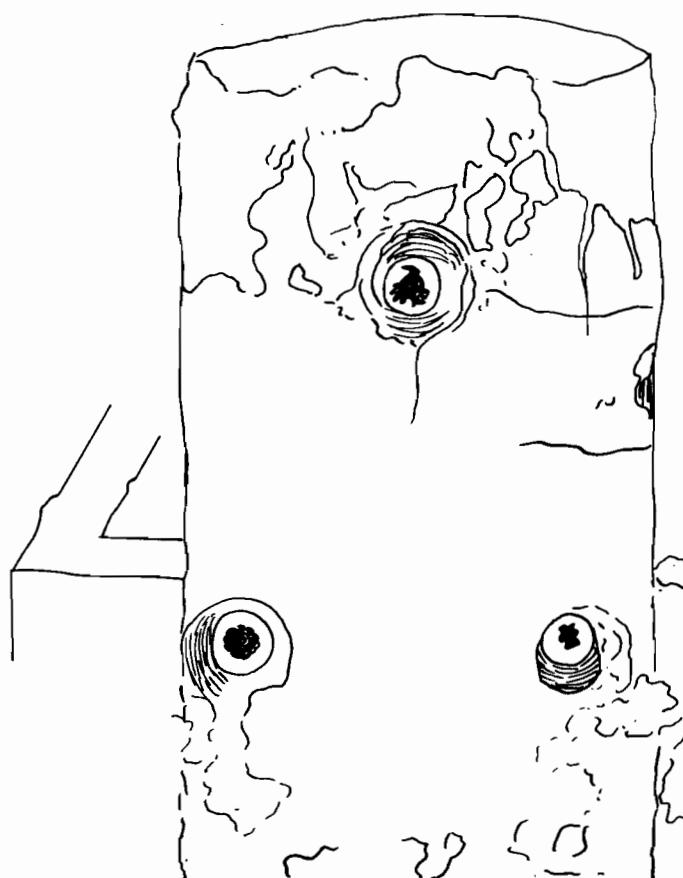


Fig. 6 - Cimetière de BANGOI-KOUNI

Bols de porcelaine blanche à impressions bleues, encore en place dans une stèle du cimetière.

Si c'est une chambre carrée, de 1,50 m à 2 m de côté, surmontée d'un toit pointu en forme de pyramide, le tout en blocs de lave sertis du mortier de chaux de corail et lissés au même mortier, c'est assurément la sépulture d'un personnage important : marabout en général. Nous avons rencontré ce type de sépultures, pratiquement intactes, tout-à-fait au Nord de l'île à IVOINI et à BANGOI-KOUNI où un ancien nous a appris que les tombes construites dataient de deux ou trois siècles et appartenaient toujours à des personnages importants : marabouts, nobles bienfaiteurs ou ... Portugais. Mais nous n'avons découvert aucun symbole d'une inhumation chrétienne dans cette nécropole (planche 5).

3. Le problème des "Tombes Portugaises"

Par contre, nos informateurs nous ayant indiqué d'autres "tombes Portugaises" sur la côte Sud-Est de l'île, à BANDAMADZI, nous avons effectivement trouvé une tombe du deuxième type : quatre murs de un mètre de hauteur encadrent la sépulture, qui mesure 1,80 m de long sur 80 centimètres de large; sur un des petits côtés, une stèle de 1,50 m de haut porte une croix latine, réservée au doigt ou au bâtonnet dans le mortier de chaux de corail encore frais, laissant ainsi apparaître la lave noire et contrastant sur le banc du mortier qui recouvre la stèle.

Mais c'est à IVOINI, à la pointe Nord de l'île, que nous avons fait les découvertes les plus intéressantes. Dans une forêt de bananiers, envahie par une végétation luxuriante aux enchevêtrements de lianes, se trouve une nécropole d'une cinquantaine de tombes, toutes orientées vers la Mecque, (cliché 7).



Cliché 7 : IVOINI

Tombe haute, sans stèle, entourée d'un soubassement de pierre. C'est au pied de la construction, sous l'emplacement de l'assiette incrustée dans l'encadrement que nous avons ramassé les fragments de porcelaine chinoise blanche à impressions bleues XV^e - XVII^e siècles.

appartenant à tous les types : du simple tumulus à la construction maraboutique, en passant par les encadrements de pierre de 1,50 m de haut avec stèle sur un des petits côtés. C'est dans ce type-là que nous avons découvert les dites "tombes portugaises".

Deux d'entre elles portent, en effet, une croix latine gravée dans le mortier frais de la stèle comme à BANDAMADZI (cliché 8). La troisième est signalée par une croix moins nette, le branche horizontale étant remplacée par deux gros points accolés de part et d'autre de la branche verticale.



Cliché 8 : IVOINI

Stèle de la tombe que nous avons fouillée. La croix latine est gravée avec netteté dans le mortier de chaux de corail.

Nous avons enfin découvert, toujours dans le même secteur mais à terre, sous un enchevêtrement végétal assez dense, deux blocs de stèle présentant des signes étranges : l'un d'eux porte une incision verticale, cantonnée de deux courtes incisions horizontales; l'autre, une même incision verticale mais cantonnée de deux gros points ronds.

Que penser de ces éléments dissociés d'une croix qui évoquent irrésistiblement les traits d'un visage humain stylisé ?

Faute de pouvoir en donner la solution, nous allons énumérer ici les éléments du problème. Dans ce cimetière, nous avons ramassé, au pied d'une stèle non chrétienne, plusieurs petits fragments de porcelaine blanche à impressions bleues, débris d'une assiette incrustée dans le tombeau, certainement de provenance persane, XVème - XVIIème siècles (1), ce qui donne une

(1) Selon Mr.J.S.KIRKMAN, Directeur du Musée de Fort-Jésus, Mombasa, Kenya, "The sherds were made in Kerman rather than Kashan ... between the fifteenth and the end of the seventeenth century".

mince approximation chronologique. Une autre remarque mérite d'être signalée: les parties supérieures de toutes les stèles et les faîtes des toits à quatre pentes qui recouvrent certaines tombes sont creuses; ils pouvaient donc contenir la branche verticale d'une croix de bois. Or, souvent, ces stèles sont franchement décapitées; on pourrait donc peut-être imaginer une destruction iconoclaste dans le cas d'une nécropole entièrement chrétienne dont seules auraient été épargnées les croix moins visibles, gravées dans le mortier.

Mais le plus important, bien que déroutant, est, à notre avis, la fouille d'une tombe à croix latine : le mur qui entoure la sépulture mesure 1,50 m de haut et ses fondations descendent jusqu'à un mètre de profondeur.

A 80 centimètres environ, nous trouvons dans de la terre très meuble, cinq ou six gros tessons de céramique au galbe léger; il s'agit donc là d'un grand récipient à large col; la pâte grossière et de cuisson médiocre, porte quelques incisions de lignes horizontales et de chevrons, pratiquées dans la pâte encore fraîche. Il s'agit là sûrement de céramique locale.

Associés à ces tessons, nous découvrons ensuite une omoplate et une tête de fémur de mouton, chèvre ou cabri. Il semblerait donc que nous ayons là les restes d'offrandes contenues dans le récipient dont nous avons retrouvé des fragments. Or, cette pratique est rigoureusement inconnue des Chrétiens et la tombe porte bien une croix latine.

Un peu plus en profondeur, nous apparaît bientôt après un autre tesson, mais d'une céramique tout-à-fait différente, à la pâte fine et homogène, très bien cuite, recouverte d'un vernis ocre, et fabriquée au tour. Il s'agit là sans aucun doute d'une poterie importée d'Europe (1).

A 1,50 m environ, nous trouvons enfin deux fragments de fémur humain (2) mais nos fouilles sont alors interrompues par la nuit tombante. Et pour des raisons indépendantes de ma volonté, j'ai dû quitter la Grande Comore le lendemain, confiant le soin de reprendre notre travail à une personne qui n'a pu le faire.

Mais il est raisonnable de penser qu'en creusant encore de vingt à trente centimètres, nous aurions mis à jour d'autres ossements parmi lesquels certainement le crâne dont la forme aurait peut-être pu nous guider : Européen dolicocéphale, type sémité, négroïde ou malais des autochtones ?

La tradition, représentée par les notables du village, affirme que ce sont bien là des tombes portugaises. Et il est vrai que des Portugais, d'abord à la fin du XVème siècle avec Bartoloméo DIAZ, puis au cours du XVIème, échouèrent dans l'île où ils s'établirent. Or, ce cimetière est au pied d'une crête, sur laquelle sont alignées plus de dix cheminées de fée facilement repérables de la côte.

Peut-être alors, un navire Portugais, attiré par ce site ou en difficulté, y fit-il relâche et ses occupants s'installèrent-ils dans ce secteur ? On rencontre d'ailleurs dans cette région des habitants à la peau plus claire, métis de ces immigrants et des autochtones, dit-on.

(1) Mr. KIRKMAN : "It may be part of a modern stoneware bottle German or Dutch".

(2) Toutes les pièces de la fouille ont été déposées au Musée d'Art et d'Archéologie de l'Université de Madagascar.

Mais dans cette hypothèse, que penser des vases à offrandes enfouis dans la sépulture ? Cette pratique païenne aurait-elle été adoptée par ces voyageurs bien loin de leurs sources spirituelles ?

Où s'agit-il bien là d'un chrétien, volontairement signalé par la croix, mais inhumé par les autochtones selon leurs pratiques ? Et si l'on opte pour la négative, si ces tombes ne sont pas portugaises, la croix latine ne serait alors qu'un motif décoratif, comme les autres signes étranges gravés dans les deux dernières stèles trouvées sur le sol.

Mais les Musulmans ne laissent pas davantage d'offrandes à leurs morts. Le personnage enterré là appartiendrait alors au vieux fonds de peuplement africain de l'île.

Il est impossible, on le voit, de fournir une solution avec les seules données actuelles du problème, qui nécessitent, assurément, un complément de recherches et de fouilles.

CONCLUSION

D'après la rapide étude qui précède, il apparaît difficile de rattacher les édifices Grand-Comoriens à un style précis. Certes, l'influence de l'Orient Musulman est nette dans les coupoles, dans les arcatures des mosquées, qu'elles soient en accolade ou en mitre; mais l'absence de matériaux pour une décoration de bas-reliefs ou de mosaïques confère à cet art une rude modestie, une originale netteté, qui forment un contraste harmonieux avec la luxuriance végétale de son environnement.

traits des organisations sociales des sakalava du nord

les biens et le pouvoir

JEAN-FRANCOIS BARÉ

Aucun ouvrage, utilisant les concepts désormais classiques en anthropologie sociale, n'est actuellement disponible en ce qui concerne les groupes Sakalava du Nord-Ouest Malgache. Le texte qui suit ne peut donc constituer qu'une première approche, essayant de décrire les pratiques sociales et matrimoniales, les règles de la dévolution des biens à partir de la discussion des définitions locales des catégories de parenté (1).

Du fait de la limitation du temps de terrain, ce texte n'est pertinent que dans un triangle : Nosy-Be - Nosy Faly - Analalava. Il est possible que, sur la frange côtière qui s'étend de Diégo-Suarez à Majunga, des variations soient constatables, qui peuvent tenir à la diversité des milieux écologiques qui déterminent en partie la forme des établissements humains. Dans la zone citée, ceux-ci et en particulier Ambatozavavy, se présentent comme des villages littoraux, communautés de pêcheurs et d'agriculteurs, nichés à l'extrême frange des côtes, là où la chute abrupte des massifs volcaniques s'estompe et dégage un "terrain à bâtir" suffisant. De la mer, seule la tache claire de leurs cocotiers les fait discerner de la forêt primaire d'une part et des étendues de palétuviers qui les enserrent (2).

Au contraire des villages d'Imerina, les villages Sakalava du Nord sont formés de la juxtaposition d'unités résidentielles (*tokotany*) qui ne sont décelables qu'après une longue attention. Loin d'être marquée spatialement, leur existence n'est décelable que par la qualité des interrelations qui lient les individus. L'errance, la visite gratuite ne sont que le fait de jeunes gens; l'immobilité des groupes de femmes qui cuisinent ensemble par maisonnée (*tokan-trano*) est extrême; quand aux hommes, une "cartographie fréquentielle" de leurs déplacements montrerait aisément que le village ne forme pas une unité quant à la vie sociale quotidienne.

A chacune de ces unités résidentielles correspond un cimetière (*lolo*) et un domaine foncier distincts. Ceci ne fait que renforcer l'idée de l'artificialité des peuplements (3). Les brûlis (*tetik'ala*), les poivrières et cafiers sont appropriés individuellement ou par couples; dans les fonds, quelques parcelles de riz repiquées nécessitent parfois une entraide dont les groupes sont recrutés sur la base du voisinage; cependant, celle-ci est tout à fait différente de l'entraide à charge de réciprocité (*valin'tanana*) d'Imerina et n'engage que très rarement tous les hommes d'un village.

(1) Il a été rédigé à la suite d'une enquête de 6 mois (Septembre 70 - Mars 71). Je résidais la plupart du temps à Ambatozavavy (Côte-Est de Nosy-Be).

(2) R. Battistini - "Description géomorphologique de Nosy-Be, du delta du Sambirano et de la presqu'île d'Ampasindava", Mémoires de l'I.R.S.M. 1959, série F-Océanographie, pp. 121-340.

(3) D'après beaucoup d'informateurs, la création de villages ne daterait que de la formation de réserves indigènes imposées par les Français à la fin du 19ème siècle.

Cette particularité fait clairement apparaître la séparation entre deux domaines sociaux dominants. En effet, seul l'ancien appareil politique des "ompanjaka" unifiait les unités locales, par l'entremise de rites politiques attachés aux tombeaux royaux d'une part (*mahabo*), vastes enceintes aux sou-bassemens de ciment; en outre, l'existence même d'un appareil de dignitaires aux fonctions politiques différenciées, qui subsistaient à la mort des individus, centraient les attitudes des groupes roturiers (*vohitory*). L'institution du "village" était immédiatement liée au "politique".

A présent, seule la mort fait l'unanimité autour d'elle. "Les funérailles, disent souvent les Sakalava, sont les seuls instants de la vie où nous nous réunissons" (*Amin'ny milevigny fo misy dia fivoriana aminay*). Ces appels implicites au passé sont cependant quasiment culturels. En particulier, les dépenses très importantes qu'occasionnent les enterrements de "roturiers" ne sauraient subsister s'ils n'avaient un sens dans la structure sociale tout entière. C'est le sens qui lie les idéologies de la parenté et la distribution des biens, que je voudrais retrouver ici, et avec lui, la séparation, maintes fois constatée dans les sociétés humaines, entre le domaine du rituel et de l'évènement et celui des règles sociales et de la structure (1).

Cependant, et bien que ce texte n'entende décrire que les groupes "non royaux", on verra que l'obsession de la hiérarchie et du pouvoir politiques influent de l'extérieur, sur les normes sociales elles-mêmes.

AINES ET UNITES RESIDENTIELLES

La norme qui délimite dans la théorie Sakalava, l'accession d'un individu à une unité résidentielle, est essentiellement celle de la patrilocalité : chaque individu, homme ou femme, a par la simple relation de filiation qui le lie à son père, vocation à hériter de ses terres, c'est-à-dire à s'installer dans le même quartier et éventuellement à sa mort, dans la même maison. Il n'est rien à ce sujet de plus évocateur que la réponse des hommes à la question que je posais, sur l'existence d'éventuelles dispositions testamentaires écrites : "*Taratasatsika, baban'atsika*", c'est notre père qui est le papier, disait-on. Et, en effet, une statistique rapide montrait que plus de 75% des individus propriétaires de terre, qu'ils soient homme ou femme, cultivaient une terre qu'ils avaient obtenu de leur père.

Cependant, cette première norme n'allait pas sans contradictions. En supposant, - ce qui vaut pour la suite, et ce qui est réel - que la superficie des domaines fonciers n'augmente pas, les fait premiers de l'accession des femmes à la propriété d'une part, d'autre part de l'existence de frères et soeurs germains rendaient peu viable la règle de patrilocalité.

En effet, les filles d'un ménage devenant les mères de la génération suivante, elles amputent d'autant la part qui devrait normalement être réservée aux hommes et passer à leurs enfants. D'autre part, l'existence d'un partage entre germains et l'inexistence de la notion de biens indivis impliquent un principe culturel de répartition, génératrice d'inégalité.

Les Sakalava du Nord, comme beaucoup de cultures océaniennes, résolvent ce problème par le principe d'aînesse. L'aîné d'un groupe de germains

(1) M. Fortes. 1968

(*taolañ'olo*, litt. "l'os des gens") se voit confier le patrimoine paternel, à charge pour lui d'associer ses cadets (*zandry*) à celui-ci. Mais il est peu de Sakalava du Nord qui ne se plaignent d'un tel principe. Beaucoup d'aînés se voient traiter de "*loha sarotro*", de "mauvaise tête" (1).

Car le principe d'aînesse (2) ne concerne pas que la dévolution des biens fonciers et n'oppose pas que les germains; mais également les collatéraux de la même génération que le système terminologique de parenté appelle indifféremment frères ou soeurs (*rahalahy/anabavy*, Ego masculin parlant, *anadahy/rahavavy*, Ego féminin parlant).

Les liens de parenté qui, en effet, unissent les membres d'une même unité résidentielle sont des liens de descendance par rapport à un ancêtre commun, en général situé à la quatrième génération ascendante. Ceci réunit dans le même groupe local les descendants directs de cet ancêtre et les descendants de certains germains de ses enfants. Ainsi la qualité "biologique" d'aîné absolu d'un groupe de germains peut trouver à se cumuler avec la qualité d'aîné de la branche aînée d'un groupe de résidence, avec la fonction *d'ampijoro*, de prêtre familial.

Cette charge, qu'attestent les objets de prière (*lova fijoroaña*), ne se limite pas à présenter les nouveaux nés aux ancêtres et à les avertir des morts; elle est très souvent cumulée avec celle moins définie de *tale*, de responsable, qui détermine en particulier la distribution des jachères (*tany foaña*).

Ce cumul inévitable, issu d'un principe culturel à intention régulatrice fait apparaître dans les unités résidentielles des écarts économiques et statutaires considérables. En effet, le principe juridique de l'aînesse isolé dans la mémoire généalogique des lignées prestigieuses, qui ne sont pas nécessairement des lignées agnatiques (lignée du père du père), mais généralement des lignées patrilineaires. L'appartenance au *tariky*, groupe à caractère bilatéral où l'on différencie simplement les "enfants des hommes" des "enfants des femmes" (*zanakan'lahy/zanakan'vavy*) n'est souvent déterminée que par une quelconque des lignées, collatérale ou directe, qui lie un individu à l'ancêtre fondateur.

Ainsi, Jaosenga est ampijoro d'une unité locale. Les terres qu'il tient de son père Tombobe, proviennent de la mère de celui-ci, Tinavoko et non de son grand-père, d'origine Comorienne, Bovaliha.

C'est grâce à cette relation directe que Jaosenga assure sa prééminence au sein de son groupe. D'autre part, Tinavoko est particulièrement éminente puisque, propriétaire de terres, elle était également suivante (*marovavy*)

(1) Il convient de remarquer ici l'inversion imaginaire qui fait des cadets (*zandry, faralahy*) les héros et les vainqueurs des contes Sakalava du Nord. Ce trait est d'ailleurs connu dans tout Madagascar.

(2) Cette aînesse est fréquemment métaphorique, sauf dans les cérémonies rituelles. Ceci apparaît parfaitement dans le discours des informateurs, qui ne confondent nullement le principe de l'aînesse biologique et son aspect de règle culturelle.

Ainsi, on dit souvent d'un groupe unilocal réuni pour désigner un nouveau prêtre familial : "Manendry ny zoky be amindreo", choisir celui d'entre eux qui est le grand aîné, ce qui montre que le statut est plus déterminant ici que l'aînesse biologique.

d'une reine. Ce cumul de statut - économico-politique - assure doublement la position de l'ampijoro et, par voie de conséquence, celle du groupe tout entier, qui dépend en partie de lui au sein du fokon'olo.

Les "aînés" sont ainsi à la charnière du système social. Régulateurs de la distribution des biens, ils se trouvent, eux aussi, pris dans l'ambiguité des relations d'autorité, dispensant le droit dans les conflits fonciers de l'assemblée de village (*fokon'olo*), mais, étant investis de la parole et de responsabilités rituelles, ils se trouvent avoir plus de poids individuel pour défendre leurs propres intérêts.

Alors que le principe d'aînesse perturbe la distribution des biens à l'intérieur des groupes de descendance, il a cependant pour résultat global de rééquilibrer les échanges au niveau villageois.

Il n'est pas, en effet, d'attitude plus culturellement méprisée par la conscience collective Sakalava que l'avarice. Le stéréotype de l'*olo matety* du "pingre" s'associe souvent à celui du sorcier (*ampamoriky*), initiateur de toutes les agressivités, barbare qui se situe à l'extérieur des échanges.

Cette attitude constraint, par la rigidité idéologique qui s'y attache, les groupes locaux et les *ampijoro* à faire des funérailles, moment rituel particulièrement important et dangereux, un évènement lié à la destruction ostentatoire de biens. Cette attitude, bien connue à Madagascar (1) et qui a souvent été jugée irrationnelle et antiéconomique, rééquilibre l'édifice villageois perturbé par les spéculations des branches "aînées". En particulier, l'argent issu des terres pérennes n'est qu'une valeur d'usage particulière, qui permet à l'*ampijoro* de maintenir son statut et par voie de conséquence celui de son groupe.

D'autre part, cette distribution ostentatoire de biens qui dissipe en une à trois journées un revenu qui se monte souvent à plus de soixante mille francs malgaches, ce qui correspond au revenu annuel d'un journalier agricole, dont le *tariky* supporte la charge en grande partie, brise les menées d'accumulation des aînés et des personnes éminentes et la force à recommencer un cycle. Leur nouvelle pauvreté n'est ainsi que la condition de leur nouveau prestige.

(1) P. Duran : 1967 - et M. Panoff : 1970.

Les unités résidentielles revêtent donc sur le plan de la parenté la forme d'*unités de descendance* centrées sur un ancêtre (1) qui portent sur une épaisseur de trois à quatre générations. Dans la majorité des unités résidentielles, l'appartenance à des lignées particulières et la norme de patri-localité délimitent pour les hommes l'accès à la distribution des biens, elle-même contrôlée par une idéologie communément acceptée qui repose sur l'idéal de l'homme généreux. Ainsi, la relation d'autorité qui oppose branche aînée à branche cadette n'est au premier chef qu'une sorte de jeu, en ce que cette opposition, qui n'est que transitoire et non permanente comme par exemple des inégalités de classes sociales, est communément acceptée par les partenaires. En outre, une autre dimension, celle de génération, impose la circulation des *lova fijoroana* - et donc de l'autorité sur le groupe de résidence - du dernier membre vivant de la branche aînée au membre de la branche cadette qui suit celle-ci immédiatement (fig.1).

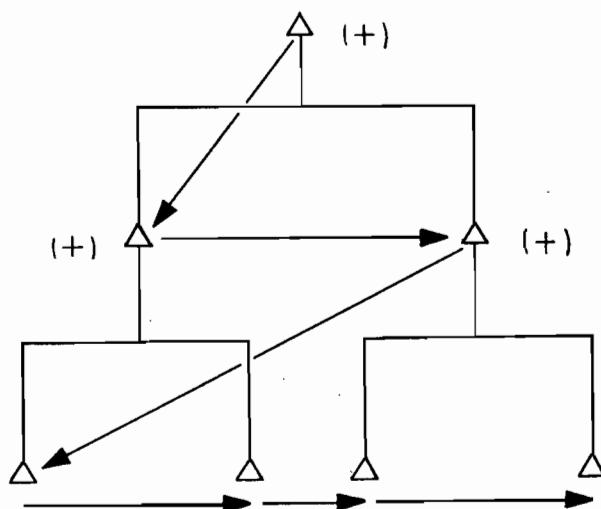


Fig. 1

Transmission théorique des LOVA FIJOROANA

△ : Homme

△△ : Germains

(+) : Décédé

Sur le plan des connaissances individuelles, les réactions citées ci-dessus sur les conduites des aînés, pour être parfaitement justifiées, n'en sont pas moins de simples représentations. En effet, pour autant que la définition Sakalava de l'autorité soit la quête du prestige et des responsabilités rituelles, c'est la forme que prend la distribution des biens au moment de la destruction des épargnes du groupe et, en particulier, le rôle

(1) W.H. Goodenough : 1955 et G.P. Murdock, 1960.

dispensateur de l'*ampijoro* qui détermine les "cadets" ou, plus simplement, les dominés des unités résidentielles - collatéraux hommes et femmes et quelquefois alliés - à rester sur place et, en définitive, à s'aggréger à leurs maîtres épisodiques.

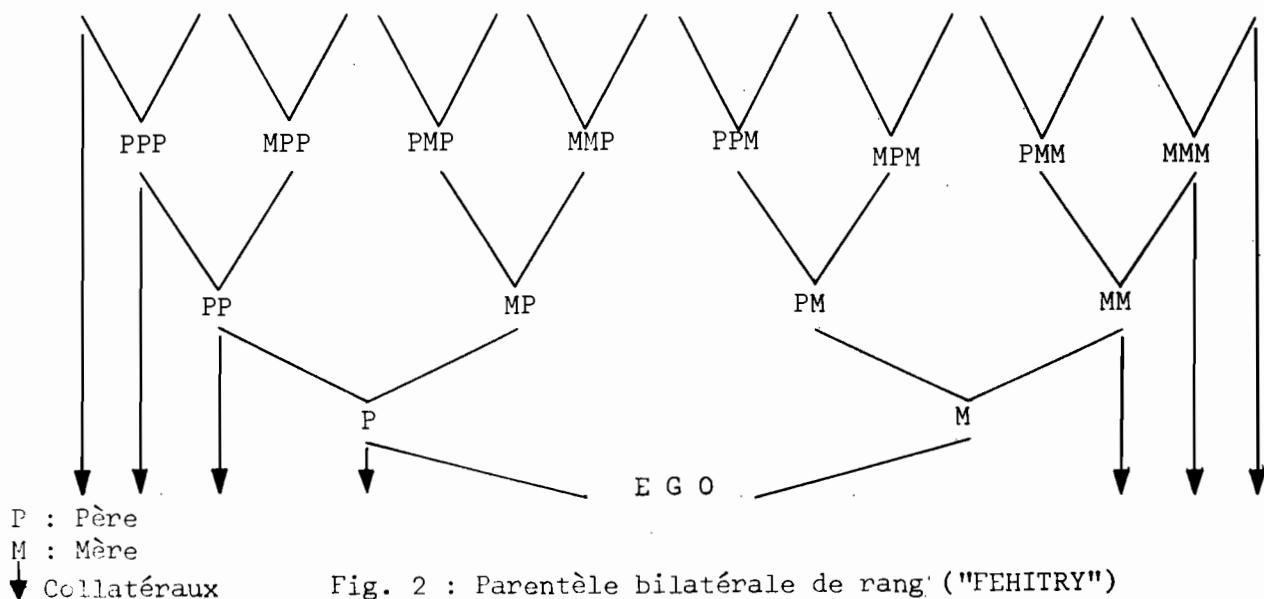
Le point de vue diachronique montre que ces unités de descendance ne sauraient constituer des "ramages" au sens de R. Firth et M. Sahlins (1) qui, au contraire, font émerger une branche aînée qui conserve ainsi l'autorité tant politique que foncière.

LES FEMMES ET L'ALLIANCE

On a vu que les hommes formaient les clés de l'entretien de la permanence des unités résidentielles. C'est ce que souligne l'idéologie agnatique qui fait d'expressions comme "*lehilahy fo mahery*" des leitmotiv; (il n'y a que les hommes pour être durs, solides). Cependant, bien que les rôle sociaux féminins soient couramment dépréciés, il n'est pas nécessaire de les observer longuement pour se rendre compte de leur importance.

Des explications d'informateurs se rapportant au temps de leur jeunesse montrent que les femmes Sakalava étaient, autrefois, nécessairement exclues de l'héritage par excellence, l'héritage foncier. Actuellement, beaucoup de femmes sont au contraire propriétaires de parcelles. Cependant, alors que la patrilocalité permet aux hommes de contrôler en restant sur place la part du domaine foncier qui leur appartient, les femmes mariées sont contraintes par la règle de virilocalité à partir dans le groupe unilocal de leur conjoint.

La règle d'exogamie est par ailleurs extrêmement stricte. Alors que la maîtrise des terres et de la subsistance est essentiellement le fait de



(1) M. Sahlins, 1959.

groupes patrilocaux, chaque individu est contraint de se marier à l'extérieur d'une parentèle (*nodal kindred*) de rang quatrième cousin (voir fig.2) (!), qui comprend donc tous les collatéraux issus des ménages des grands parents des grands parents d'un individu. Ceci a théoriquement pour conséquence d'éloigner les femmes de leurs groupes originels.

Une fois de plus, cependant, une observation diachronique montre que les plaintes féminines sur la sévérité de l'exogamie font partie d'un jeu social défini.

A part quelques cas isolés, j'étais étonné du nombre de femmes d'une quarantaine d'années qui vivaient seules dans leur groupe de résidence d'origine. Sur ma demande, elles m'expliquaient que leur vie n'avait été qu'une suite de malheurs, que leur mari les avaient quittées et que, touchées par le déshonneur (*voa baraka*), elles avaient préféré retourner près de leur père. Ce ne fut qu'en fin de séjour que je m'apercevais de l'étonnante similitude des situations sociales des femmes interrogées. Toutes appartenaient à la génération médiane des groupes unilocaux, toutes étaient propriétaires de parcelles provenant souvent de leur mère; beaucoup exhibaient lors des fêtes des bijoux en or, qui correspondaient mal à l'idée de dépendance qu'elles voulaient donner de leur situation. D'autre part, l'examen des douze généalogies recueillies lors de mon séjour me montrait l'extrême instabilité des mariages. La "norme" correspondait à trois mariages par individu.

Cette instabilité revêt un rôle structural. Elle est une des variables qui rendent en partie caduque la règle d'exogamie. En effet, la répétition de séparations qui proviennent pour la plupart des femmes qui se déclarent *empaka*, lasses, après avoir mis leur conjoint dans une situation telle qu'ils ne peuvent offrir ce qu'elles désirent, rendent la notion elle-même de mariage virilocal non-pertinente. C'est encore une fois des unités locales qu'il faut partir, car elles jouent pour les femmes, de même que pour les hommes un rôle de pivot, de centre, quant à la maîtrise des biens. La vie de la plupart des femmes Sakalava se déroule ainsi en une phase d'accumulation, puis une phase d'exploitation des biens. Les prestations matrimoniales (*fehim-badiâna*) ne signifient donc pas nécessairement, contrairement à ce qu'affirme la littérature anthropologique, un garant de la stabilité des échanges. La signification de ces prestations, qui est en théorie d'assurer au groupe du conjoint d'une femme la cession de sa capacité de reproduction, donc des enfants nés d'elle, est en effet très affaiblie par ces séparations successives qui réitèrent le problème. En particulier, il est culturellement admis que des enfants non sevrés soient éduqués par la mère (*tsaiky mbôla minono*). Parmi les observateurs anciens, ce trait était souligné par Bénévent et Mellis (2), de même que l'extrême instabilité des mariages.

Il suffit, en effet, que la norme d'instabilité soit univoque. Les parents d'un homme qui auront "perdu" les sommes transférées au groupe local de la future épouse après le délai juridique d'une année, spéculeront à leur tour sur leur descendance féminine. Globalement, le rôle de transgression des femmes s'annule donc, pour autant que le sex-ratio soit à peu près équilibré.

(1) Au sens de I.R.Buchler et H.A.Selby, 1968, pp. 86-89.

(2) Bénévent : 1897.

Mellis: 1939.

On peut donc considérer l'instabilité matrimoniale comme une solution culturelle aux sévérités de l'exogamie, une preuve du désir sakalava de ce que Lévi-Strauss a pu appeler "la douleur, constamment déniée à l'homme social de vivre *entre soi*" (1968, p.564). La stabilité de certains mariages provient d'attitudes qu'on pourrait également nommer spéculatives et qui tiennent à des variables autres que purement économiques. Alors que le jeu de l'instabilité est parfaitement accepté, la relation particulière qui lie des beaux frères (*ampivalilahy*) est également très valorisée, *Valilahy tsy afaka*, dit-on, "beau frère, c'est une relation qui ne se rompt pas". Les beaux frères forment souvent une unité de coopération, en particulier dans toutes les activités de la mer et cette unité est très appréciée lorsqu'elle associe de groupes locaux à statut différent. Bien qu'on ne puisse affirmer que le don d'une femme soit une sorte de "dette" ouverte du groupe donneur vers le groupe preneur, il conserve néanmoins une possibilité d'échanges de biens et de services apparemment informels et d'autre part, peut consolider une relation portant à l'origine sur la maîtrise des terres ou une relation de propriétaire à métayer. Les responsables d'un groupe local essaient souvent de donner une fille aux *ampanjaka*, propriétaires de terre, ce qui leur assure, en général, un contrat de métayage (*toko-telo*).

La seule règle positive qui régit le domaine de l'alliance est l'adage : *tsy tsara manambady lavitry*, il ne faut pas se marier loin de chez soi. Et, effectivement, l'endogamie de village atteint soixante pour cent pour la génération médiane des groupes vivants. Ceci a pour effet, pendant une époque restreinte correspondant à une génération, de rassembler les paternels et les maternels (*fokon'baba - fokon'dreny*) dans le même village et parfois dans les quartiers voisins. Des considérations de résidence déterminent donc avant tout les alliances au niveau villageois. Des explications courantes rapportent ainsi l'endogamie de village au bien être des enfants : "*karazañana vadiañana ty avy amin'ny fahatsarañana ny tsaiky; avy izy an baban'ny, mitadia, mahazo; mirañana fo andreny*". (Cette sorte de mariage trouve sa raison d'être dans le bien être des enfants; il va du côté du père, ce qu'il veut il l'obtient et ainsi chez sa mère).

En effet, bien qu'un individu n'ait pas juridiquement accès entier aux terres de sa mère qui sont souvent contrôlées par ses oncles maternels (*zama*) avec qui ses rapports sont tendus, voire hostiles, chacun s'accorde à considérer la relation de filiation qui lie tout individu à sa mère comme une raison qui suffit à lui donner la jouissance d'une terre. Ce trait vient donc encore nier la patrilinearité stricte que surtout les hommes Sakalava se plaisent à décrire.

LES CLANS : STATUT POLITIQUE ET EXOGAMIE

Les règles précédentes et les solutions empiriques qui déjouent la rigueur de certaines d'entre elles, visent toutes à un but : répartir les biens fonciers. On a vu que les seules personnes éminentes vivantes tenaient leur statut de prérogatives rituelles et non économiques.

La notion de clan (traduction approximative de *firazañana*) répète cette forme de définition du prestige et de l'émergence, mais elle ne trouve aucune pertinence par rapport à la maîtrise des terres. Il est probable que l'abolition du servage soit à l'origine du nivellement économique. Cependant, les informateurs les mieux qualifiés ne semblent aucunement se souvenir de différences de statut économique à l'intérieur de "l'ordre" roturier.

Au contraire, le terme est défini en termes de *prestations rituelles*. Chaque clan se définit ainsi par référence à l'entretien des tombeaux royaux (*fanompoaña*) et à cet instant central qui résume toute la symbolique des cultures du Nord, la mort des rois. "Avy amin'ny ampanjaka ny firazañana, miaraka amindreo" (les clans viennent des rois et sont liés à eux).

Chaque individu tient en théorie son appartenance clanique du père de son père. Cependant, les explications schématiques de la plupart des hommes laissent apparaître des associations spontanées qui troubent cette première définition.

Ces explications ont toutes traits à l'unité "*fehitry*" définie plus haut.

"*Fehitry igny, mahazo maro, ôhatra zaho, mahazo Jingo amin'ny dadivavy ko, nindrin'babako, mahazo Tsimety an'nindry. Misy maro koa tavela adingan'ny dadilahy ko.* (Des *fehitry*, on en reçoit beaucoup. Moi par exemple, je suis Jingo (1) du côté de la mère de mon père, Tsimihety par ma mère. Mes grands pères en ont beaucoup oublié et laissé derrière eux).

Le terme de *fehitry*, qui désignait plus haut une parentèle bilatérale centrée sur un individu, c'est-à-dire un groupement de parenté non - empirique, en vient, par une sorte de métonymie, à désigner des descendants particuliers. On perçoit ici qu'un individu peut, dans la mesure où les clans sont idéalement exogames, se réclamer d'autant d'appartenances claniques qu'il existe de lignées indifférenciées formées par toutes les combinaisons des ascendances d'un individu (père, père du père, mère du père, père du père du père, etc ...)(fig.2).

Cette indifférenciation de la notion de clan trouve deux solutions. D'une part, l'importance des hommes en ce qui concerne la perpétuation des domaines fonciers greffe sur la forte norme de patrilocalité une relation théorique de filiation, qui définit, dans la majorité des cas, la transmission des appartiances claniques. D'autre part, un trait caractéristique des clans "roturiers" est de se répartir hiérarchiquement, comme on l'a vu plus haut. D'où une contradiction qui complexifie à l'extrême ce qui subsiste de l'ancien système d'alliances politiques.

On peut, en effet, répartir les clans roturiers en deux classes : les uns sont des clans migrants (originaires des Comores : Antimahôry, par exemple) ou Marobaria (originaires du Sud, dit-on sans autres précisions), d'autres sont au contraire des clans liés à la conquête politique des dynasties Volamena. Parmi ceux-ci, le clan Mañoroañomby, anciens sacrificeurs des rois, est sans conteste le plus éminent.

Cette séparation des statuts à l'intérieur de "l'ordre" *vohitry*, implique une transgression de la norme de patrilinearité. En effet, un individu sait qu'une partie de sa sécurité économique tient à son installation patrilocal. D'autre part, la possibilité de tenir compte d'une appartenance clanique noble, telle que Mañoroañomby, lui assure une audience qui comporte nécessairement la participation aux réunions des conseillers royaux (*rangitry ny ampanjaka*). De ces deux champs sociaux distincts, les individus Sakalava essaient de tirer également parti, soit en restant patrilocal et en se réclamant d'un de ses *fehitry* Mañoroañomby, soit en transgressant la norme de patrilocalité et en s'installant dans un des groupes unilocaux formés d'un des groupes de descendance qui se réclament d'un ancêtre Mañoroañomby.

(1) *Jingo* désigne l'ancienne caste des fossoyeurs royaux.

Du point de vue de l'exogamie globale, cette spéculation provoque une nouvelle fois des conflits de règles. Ceux-ci tiennent au nombre des clans. Contrairement au nombre des clans constatés chez les Masikoro par H. Lavondès (1), les clans Sakalava du Nord, définis par leur type de prestations, sont nécessairement en nombre faible et à effectif numérique important. La définition d'une exogamie de clan n'offre donc pas de réelle pertinence, dans la mesure où le rang de l'exogamie (descendants et collatéraux des grands parents des grands parents) définit plus d'appartenances claniques qu'il n'existe de clans.

Les *vohitory* de bas statut, sont le groupe régulateur de ces conflits, en ce qu'ils suivent le plus fidèlement possible la règle de patrilinearité. En effet, alors que le mariage d'un Mañoroañomby avec un membre d'un clan inférieur donnera toujours un Mañoroañomby, le fait de suivre l'appartenance clanique patrilineaire pour les *vohitory* de bas statut permettra à ceux-ci d'éviter les conflits provoqués chez les nobles par l'établissement d'un régime "dysharmonique" au sens de C. Lévi-Strauss (1968, op. cit.). D'autre part, le respect des roturiers pour les gens liés aux rois, qui sont dits "maîtres de l'interdiction" (*tompon'ny fifadiana*) va dans le même sens et impose à cette attitude tactique une rigueur idéologique; sans anticiper sur des travaux ultérieurs portant sur le pouvoir politique, il apparaît d'après ce qui précède qu'il existe une forte corrélation positive entre le degré de transgression du système social et la hauteur hiérarchique.

En conclusion de ces remarques trop brèves, la description de ces grands traits des systèmes sociaux Sakalava du Nord montre que, comme beaucoup de sociétés Malgaches et Euro-Américaines, ceux-ci appartiennent à une catégorie "complexe" de sociétés, tant au sens du langage courant que dans la terminologie de C. Lévi-Strauss. Les réseaux de réciprocité déterminés par l'alliance laissent ouvertes des tactiques de choix dont ne manquent pas de se servir les anciens maîtres du pouvoir.

Quant au système matrimonial lui-même, je suis loin de pouvoir le définir de manière univoque. La présence d'une parentèle bilatérale, caractéristique de beaucoup de sociétés Malayo-Polynésiennes (2) et également Européennes, l'existence d'une règle alternative de localité avec préférence pour la patrilocalité, la spéculation sur des aînés éminents, ayant joué un rôle dans l'appareil *ampanjaka* empêchent de définir les cultures Sakalava du Nord comme des cultures unilinéaires (Fortes, 1953).

Cependant, certains traits de la terminologie de parenté plaideraient dans certains cas pour cette catégorisation. En effet, l'appellation des collatéraux d'un individu de la génération "moins un" est différente selon qu'il s'agit d'enfants de germains de même sexe ou de germains de sexe différent (voir fig.3). En effet, dit-on dans le cas d'un individu mâle, l'enfant de ta soeur n'appartient pas à ton groupe; puisque ta soeur est mariée à quelqu'un qui est un homme, il sera enterré dans le cimetière du groupe

(1) *Lavondès*, 1967.

(2) *Murdock*, 1960.

de cet homme. ("Ny asidinao, ny tarikinao tsy tompon'ny; ka ilay laolo na-lein'ny anabavynao no lehilahy, mbo hilevigny izy amin'ny lolo n'azy").

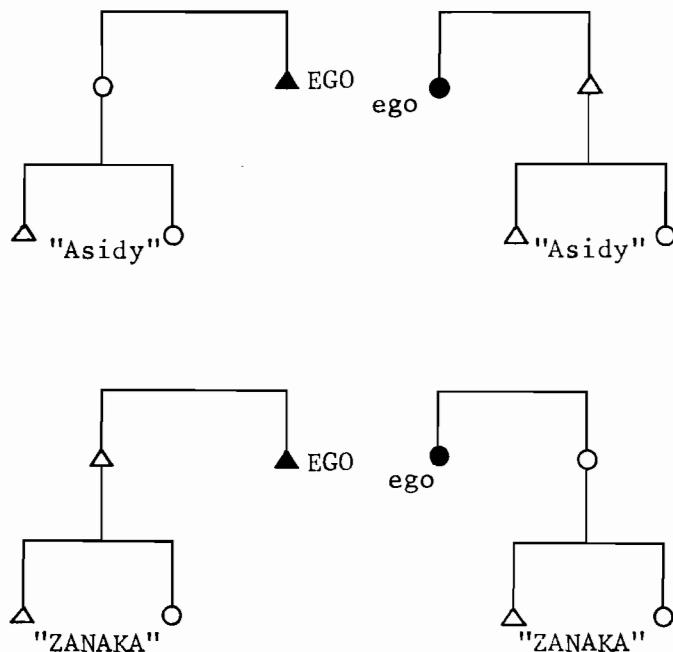


FIG. 3

Le sexe d'un individu n'intervient cependant comme principe classificateur de la parenté que dans des conditions particulières. En outre, l'intervention de variables extérieures à la parenté et parmi celles-ci le lien au pouvoir politique, indifférencie nettement la structure sociale.

Le système social se trouve donc toujours confronté à cette alternative qui renvoie dos à dos des unités sociales discrètes, les groupes unilocaux, le désir de sédentarisation et la nostalgie d'une alliance politique toujours possible.

AUTEURS CITES

- BENEVENT : "Etude sur le Boeni", *Notes, Reconnaissances et Explorations*, vol.I, 1897.
- BUCHLER et SELBY : *Kinship and social organization* - The Macmillan Company, New-York, London, 1968, 366 p.
- DURAN : "La consommation ostentatoire en milieu rural à Madagascar"-- L'Homme - Revue Française d'Anthropologie - t.7, n°2, Avril-Juin 1967, pp.30-47.
- FORTES : "The structure of unilineal descent groups". *American Anthropologist*. Vol.55, 1953, pp.17 à 41.
- FORTES : *Kinship and the social order*, Routledge et Kegan Paul, London 1968.
- GOODENOUGH : "A problem in Malayo-Polynesian social organisation". *American Anthropologist*, n°57, 1955.
- H. LAVONDES : "Bekoropoka : quelques aspects de la vie familiale et sociale d'un village malgache" - *Cahiers de l'Homme* - Mouton, 1967.
- LEVI STRAUSS : "Les structures élémentaires de la Parenté" - Mouton, Paris 1968, 564 p.
- MELLIS : *Volamena Volafotsy* - Tananarive, 1939.
- MURDOCK (Ed.) : "Social structure in South East Asia" - Tavistock, Publication, Chicago 1960, 182 p.
- MURDOCK : "Cognatic forms of social organization" in *Social structure in South East Asia*, 1960.
- PANOFF : "Ethnologie et Economie" - *Esprit*, Septembre 1970, n°9, pp.336-353.
- SAHLINS : "Social Stratification in Polynesia". 1959.

placing the dead: tombs, ancestral villages, and kinship organization in madagascar

maurice bloch (1)

COMpte-rendu par PAUL OTTINO

L'ouvrage consacré à l'organisation sociale des Merina ruraux de catégorie (exclusivement) *andriana* et *hova* (aristocrates et roturiers) se divise en huit chapitres répartis en trois parties.

La première partie *The background to Merina rural society*, présente l'arrière plan historique, sociologique et culturel de la société merina, telle qu'elle a été récemment marquée par l'impact européen sous la double forme missionnaire et coloniale. A ce propos, la réinterprétation de faits historiques comme le *Ramanenjana* "manifestation d'hystérie collective" (1863), la révolte des *Menalamba* (1895) (et, sans doute, de la même façon, les révoltes plus récentes), en tant que réactions exacerbées de défense contre l'irruption forcée et l'imposition de valeurs étrangères destructrices des valeurs ancestrales, est éclairante. De même la comparaison de ces mouvements politiques avec les "*Ghost dances*" d'Amérique du Nord ou encore le rapprochement plus osé fait entre, d'une part, les *mpakafô* ou *mpakarâ* (preneurs de coeur ou de sang) assimilés aux Européens (réputés se nourrir de forces vives des malgaches) et, d'autre part, les *cargo-cults* mélanisiens, formes différentes d'une même protestation dans l'imaginaire contre la puissance économique des étrangers, sont extrêmement riches. Dans le domaine de l'étude du système des valeurs, l'opposition entre les concepts de *Malagasy* et des *Vazaha* (étranger) développée par Bloch, est fondamentale.

Dans la même partie, l'étude de ce que l'auteur appelle la société des ancêtres donne l'image d'une société idéale où le désir de rester *chez soi*, sur la terre ancestrale : le *tanindrazana* et *entre soi*, de se "retrouver vivant dans une même maison et mort dans un même tombeau" pousse à une très forte endogamie. Il en résulte que les groupements locaux sont des groupements familiaux et que les voisins avec lesquels on vit et on travaille sont des parents. Le troisième chapitre qui clôt cette première partie et annonce le reste de l'ouvrage est la description du village d'Ambatomanoina dans la région d'Anjozorobe (à environ 80 km au Nord de Tananarive) où l'auteur a passé la plus grande partie de son séjour de 18 mois. Cette description d'une société rurale réelle, située hors de l'*Imerina historique*, est l'antithèse de la description idéale précédente de la société des ancêtres telle qu'elle existait dans l'*Imerina historique*. Désormais, les paysans qui ne vivent pas dans leur *tanindrazana*, sont obligés de part les impératifs de l'existence de nouer des liens d'entraide et même des liens matrimoniaux avec des voisins qui, comme eux venus d'ailleurs, d'autres *tanindrazana*, ne sont pas des parents.

(1) Seminar Press, London and New-York 1971, 241 pages, Glossaire, Bibliographie, index, 16 photographs.

Le paysan merina vivant hors de l'Imerina historique où se trouvent tous les *tanindrazana* originels est aussi pris dans un dilemme et c'est ce dilemme, cette contradiction entre deux exigences irréconciliables de maintenir le lien avec le *tanindrazana* (deuxième partie) et, en même temps, inévitablement de le briser (troisième partie) qui constitue le thème de l'ouvrage. En effet, dans une société extrêmement hiérarchisée au sens de Louis Dumont (*Homo hierarchicus*) où la référence à un *tanindrazana* de l'Imerina ancienne détermine le rang et le statut, le Merina ne peut conserver son identité sociale qu'en faisant la preuve de ses liens avec un *tanindrazana*. Dans le même temps, en sens inverse et d'une manière tout aussi impérieuse, les nécessités le mettent dans l'obligation de créer de nouveaux liens, d'abord des liens de coopération, puis plus tard des liens d'alliance matrimoniale, avec des étrangers, liens nouveaux, qui, inévitablement à terme, auront pour effet de rompre les liens originels.

Le maintien des liens avec le *tanindrazana* est étudié dans la deuxième partie. A cette occasion, Maurice Bloch insiste sur les rapports entre la terre ancestrale, le tombeau et la parenté. La terre, comme partout dans le monde malayo-polynésien, est un des éléments constitutifs de la parenté au même titre que la descendance. Dans l'ordre idéal, les *foko* jadis, aujourd'hui les *fianakaviana*, sont à la fois des groupements de descendance et de résidence, c'est cette double exigence qui incite l'auteur, pour les caractériser, à parler de *dème* (mot qu'il emprunte à G.P. Murdock, mais qui se trouve déjà avec ce sens dans Platon). La grande originalité des groupements de parenté merina tient à ce que leur cohérence est davantage fondée sur un objet matériel - ici le tombeau - que sur une idéologie de descendance. Dans ce type d'organisation, le tombeau joue un rôle essentiel et les funérailles et les *famadihana* sont les principales occasions où les parents *havana*, membres des mêmes *fianakaviana*, autrefois co-résidents, aujourd'hui largement dispersés, peuvent se retrouver et réaffirmer leur unité.

Ces hauts moments, occasions de dépenses considérables, ne peuvent être que lointainement épisodiques. Au contraire, dans la vie rurale, les paysans sont en relation quotidienne avec leurs voisins. Ces voisins on l'a dit, rattachés à d'autres tombeaux, à d'autres *tanindrazana* ne sont pas des parents. Pourtant, l'idéologie de la parenté est si forte que, par fiction, ils sont considérés comme s'ils étaient des *havana mpifankatia*. Les liens au départ fictifs se doublent inévitablement de liens matrimoniaux conduisant à la constitution de nouveaux *fianakaviana* et de nouveaux groupements locaux à idéal endogame. On comprend à ce point que cela emporte une rupture avec le *tanindrazana* originel. L'auteur étudie donc en détail le mariage et la constitution de nouveaux réseaux matrimoniaux que, rapidement, la même préférence statistique pour les unions endogames tend à refermer sur eux-mêmes. Dès lors, de nouveaux groupements locaux se trouvent constitués et cette troisième partie se termine sur le mouvement final qui est la rupture avec les *tanindrazana* d'origine, rupture en quelque sorte consacrée par l'édition de nouveaux tombeaux constituant désormais de nouveaux points d'ancre des groupes sociaux hors de l'Imerina historique.

Il n'est pas possible dans un premier compte-rendu nécessairement hâtif, d'insister sur l'apport anthropologique. Maurice Bloch considère la société rurale merina comme organisée sur un principe résolument cognatique, bien qu'il note à plusieurs reprises en matière de descendance, une préférence pour un principe patrilineaire ou viriloc. De ce point de vue, le contraste avec la société Merina décrite par G. Condominas (*Fokonolona et collectivité rurales en Imerina*) est total. Pourtant, si G. Condominas avait trop

insisté à mon sens sur le principe lignager - quasi inexistant en Imerina - (plus que sur un principe de filiation), il n'en est pas moins certain que la société merina est fortement influencée par une idéologie qui fait des hommes les maillons et pièces fortes des groupements sociaux. A mon sens, pour que la société puisse valablement être caractérisée comme cognatique ou indifférenciée, il faudrait que les deux sexes soient culturellement et socialement sur le même plan. Or, ce n'est pas le cas. Cependant, il est vrai que dans la structure du système merina (comme dans celles des systèmes indonésiens et euro-américains), rien ne s'oppose à ce que les deux sexes puissent effectivement être mis sur le même plan. Cela est possible dans certains cas, ou contextes, comme par exemple dans celui d'Ambatomanoina étudié par l'auteur. Là, comme sur les franges peu peulées qui entourent l'Imerina ancienne, les exigences du peuplement et les nécessités de recruter des membres de la parentèle venant grossir l'effectif des premiers immigrés, sont évidemment beaucoup mieux servis en un principe cognatique infinitéimement plus souple qu'un principe d'unifiliation.

Il reste un dernier point très important. D'une manière décisive, Maurice Bloch montre que le type d'organisation sociale merina se rattache aux types représentés dans le vaste domaine malayo-polynésien. A cet égard, il est sûr que les sociétés à type d'organisation "indonésienne" de l'Imerina ou du Betsileo, n'ont rien de commun structuralement avec les sociétés lignagères de la côte, en particulier avec les sociétés de l'Ouest Sakalava caractérisées par un type d'organisation très nettement bantou.

hiérarchie et alliance dans un village de l'imerina

de janine razafindratovo

COMPTE-RENDU PAR GEORGES AUGUSTINS

Dans cet ouvrage "Hiérarchie et Alliance dans un village de l'Imerina" (ouvrage qui fit l'objet d'une thèse de troisième cycle), Janine Razafindratovo entreprend l'analyse des rapports hiérarchiques qui lient les deux communautés : Hova (hommes libres) et Mainty (descendants d'esclaves), dans leur contexte sociologique actuel. Une hiérarchie qui avait un contenu sociologique précis dans l'organisation sociale de l'ancienne société merina se maintient à l'heure actuelle, "de facto" sous des formes beaucoup plus souples mais perceptibles et profondément vécues par les intéressés. Néanmoins, cette opposition n'a ni le même sens, ni le même contenu pour chacune des deux communautés; pour les "mainty", elle relève de "l'économique", ils sont incontestablement plus pauvres; pour les "hova", elle relève de la parenté qui scelle, en quelque sorte, une différence de nature. Pour un "hova" l'alliance avec une famille "mainty" demeure absolument inconcevable.

L'étude visera donc à démontrer les mécanismes de la parenté "hova" puis de la parenté "mainty" qui, si elles utilisent des catégories identiques, n'en ont pas pour autant la même signification sociale.

Dans une première partie, Janine Razafindratovo présente le village d'Ilay, cadre de l'enquête; présentation à la fois géographique, humaine et historique. Ilay, situé à quelques kilomètres seulement de Tananarive joua un rôle historique important. Plus exactement, les "hova" (Tsimiamboholahy) furent associés d'assez près à "la genèse du pouvoir". Ceux-ci descendent, en principe, de familles qui colonisèrent Ilay sous Andriamasinavalona.

Lorsque l'unification de l'Imerina fut terminée, Ilay fut intégrée dans l'Avaradrano dont elle constitua une des fédérations. Aucune véritable communauté "andriana" (noble) ne s'établit jamais à Ilay.

A l'heure actuelle, le village compte cent six maisonnes; cinquante trois sont "mainty", vingt sept "hova", une est "antandroy", une "betsimisaraka", une "réunionnaise", vingt trois sont vides. L'échantillon choisi par Janine Razafindratovo comprend, du point de vue du rapport numérique entre "hova" et "mainty", 71,8% de "mainty" et 28,2% de "hova".

La deuxième partie de l'enquête est consacrée à une très intéressante étude socio-linguistique. Des "documents" sont d'abord livrés à l'état brut et permettent au lecteur de saisir comment les mêmes locutions prennent une signification tout à fait différente selon la catégorie sociale du locuteur et comment, en fin de compte, est "vécu", au niveau du langage, la hiérarchie sociale. Un traitement socio-linguistique tente de classer systématiquement ces matériaux, selon les modes de relations possibles entre les deux groupes, c'est-à-dire : l'union, la neutralité ou le conflit.

Dans une troisième partie, Janine Razafindratovo aborde le problème de la parenté et envisage d'abord les différences entre parenté "fotsy" et parenté "mainty"; elle constate que cette dernière tend de plus en plus à se modeler sur la parenté "hova" mais avec de notables distorsions dues aussi bien au passé "mainty" qu'au faible niveau économique de ces derniers. Mais

le noeud de la différence reste l'absence totale d'alliance entre les deux groupes.

A la lumière de ces éléments, l'auteur va s'efforcer d'étudier aussi minutieusement que possible les ressorts de la parenté pour chacun des deux groupes. Seront analysés successivement : la composition des groupes de descendants, le mode de résidence (virilocal ou uxorilocal), les variables entrant en considération pour le choix du conjoint, la composition des héritages, la localisation de la parenté, les modalités de l'entr'aide agricole et, enfin, la structure des maisonnées.

Avant d'aborder l'étude détaillée des matériaux concernant les "hova", l'auteur s'efforce de redéfinir certains concepts clefs, tels ceux de "Havana" (se référant à des individus ou classes d'individus que l'on considère comme parents), "Fianakaviana" (relation de parenté qui unit deux individus ou deux groupes), "Foko", "Fihavanana" (relation entre deux "havana") et tente de délimiter le champ sémantique propre à chaque concept.

Très sommairement résumées ici, les données recueillies par Janine Razafindrato vo permettent de constater que ces termes, adoptés par les "mainty", recouvrent une réalité sociale d'un contenu souvent différent de celui des "Hova". Ainsi, le terme de "Foko", par exemple, ne désigne plus un groupe de descendance cognatique territorialement défini, le "deme" selon Maurice Bloch, (les Tsimiamboholahy pour les Hova d'Ilay) mais une unité beaucoup plus large : la province, le "foko merina". Le "Fianakaviana" a beaucoup moins d'extension que chez les "hova", se localise le plus généralement dans le hameau et finit par se confondre avec le "Tanindrazana". Au point de vue de la descendance, on constate que la plupart des "mainty" font remonter leur généalogie à une femme seule, la plupart des unions antérieures n'ayant jamais été "légalisées"; parallèlement le rôle des ascendants se situe essentiellement dans l'influence maternelle alors que chez les "hova" c'est plutôt l'inverse qui est vrai. Notons le problème si important des "mainty" issus d'unions entre un "andriana" et une femme "mainty", unions jamais légalisées naturellement.

Du point de vue du mariage, on constate une espèce de contradiction entre la peur de l'inceste qui est, semble-t-il, plus forte encore chez les "mainty" que chez les "hova" et un choix de conjoints possibles qui, finalement, se limite au village. Du point de vue de l'entr'aide agricole, enfin, il apparaît très clairement que les "Hova", mieux nantis et de plus en plus individualistes, la subissent alors que pour les mainty, le "valin-tanana" est vécu comme une nécessité cruciale qui permet seule la réalisation de certains travaux agricoles.

Au terme de cette étude, il apparaît clairement que la hiérarchie "hova" à "mainty" se maintient non seulement pour des raisons économiques, les "mainty" dépendant le plus souvent des "hova" pour leurs moyens de subsistance, mais aussi pour des raisons qui tiennent à une certaine idée que les "hova" se font de leur état, idée qui prohibe l'alliance avec une famille "mainty". L'ouvrage de Janine Razafindrato vo présente un exposé très détaillé de la parenté "hova" et la parenté "mainty" ainsi qu'un tableau extrêmement vivant (aspect socio-linguistique de l'enquête) de la manière éminemment complexe dont sont vécus ces rapports entre les deux communautés.

La position même de Janine Razafindrato vo, dont la mère hova est née à Ilay, position à la fois difficile et privilégiée, ajoute encore à l'intérêt de l'ouvrage.

une collection de lampes merina anciennes entre au musée

RENE POTIER

Depuis un certain temps déjà, des lampes malgaches anciennes côtoient les vieux réveils et les pièces détachées d'occasion aux éventaires de brocanteurs tananariviens. Du village où elles sont achetées jusqu'au salon de l'amateur où elles sont exposées, un circuit commercial spécifique s'est instauré; avec pour effet immédiat de décupler les prix fixés en fonction du poids de l'objet et du pouvoir de négociation de l'acheteur.

Dans le même temps, ces témoins de la vie quotidienne du passé prennent volontiers le chemin de l'étranger pour plaire aux yeux des "plus développés" sans doute fatigués du "design". D'ailleurs, les plus belles pièces ont depuis longtemps déserté Madagascar, puisque la collection la plus complète actuellement se trouve au Musée de l'Homme à Paris.

Fort heureusement, le Musée d'Art et d'Archéologie de l'Université vient récemment de faire l'acquisition de quinze *fanaovan-jiro* en pierre qui, avec deux autres lampes obtenues auparavant, commencent une collection qui devra grandir. Ces lampes de forme et de taille extrêmement diverses apparaissent sur les Hauts-Plateaux après les *fanaovan-jiro* en terre cuite, en fer forgé et en bois. Leur fabrication, commencée au XIX^e siècle, s'arrête dès le début du XX^e. Taillées dans une roche tendre (*vatodidy*) qui durcit et se patine avec le temps, les lampes affectent des formes qui vont du simple cylindre à une sculpture compliquée avec anse, cupules multiples, section circulaire ou carrée, etc ... Le plus souvent, la décoration consiste en cercles et en cannelures creusés alternativement en creux et en relief (voir photo).



La valeur artistique de ces objets est souvent remarquable, notamment pour ceux qui conservent des proportions modestes et des formes simples. Il semble bien que cet artisanat n'ait plus d'équivalent actuellement. Il est vrai que la concurrence des moyens plus modernes et plus efficaces d'éclairage pourrait expliquer la disparition rapide des artisans spécialisés. Pourtant, les *fanaovan-jiro* continuent à être impliquées dans les grands moments de la vie sociale (naissances, circoncisions, exhumations ...) et sont l'objet de toute une série d'interdits pour la vie quotidienne.

La collection qu'entreprend le Musée d'Art et d'Archéologie, pour être modeste, n'en fait pas moins partie de sa mission de "sauvetage" des témoins de la culture présente et passée de l'Ile. En l'occurrence, le sauvetage consiste d'abord à "arrimer" solidement ces objets d'art à la terre malgache pour éviter qu'ils ne lèvent l'ancre sur un quelconque navire en partance pour l'étranger.

Pour plus de détails - notamment photographiques - on consultera avec profit :

- la Revue *Objets et Mondes* (Musée de l'Homme), I, 3 - 4, 1961
- la Revue de Madagascar n°2, 1933.

le tissage dans la région d'arivonimamo

GEORGES AUGUSTINS

A l'occasion d'un séjour de recherches dans la région d'Arivonimamo, nous avons pu observer les techniques de fabrication des tissus de soie. Ce sont ces techniques que nous allons présenter brièvement.

LE MATERIAU UTILISE

Délaissant l'élevage délicat du ver à soie, les tisserandes de la région d'Arivonimamo utilisent maintenant un matériau d'origine française : le fil de bourette de soie naturelle, provenant d'usines lyonnaises.

A l'état brut, ce fil peu souple, coupé en maints endroits, est impropre au tissage; il convient donc de lui faire subir un certain nombre d'opérations préliminaires qui le rendront apte à la pose sur le métier à tisser.

La première de ces opérations consiste à tremper les écheveaux dans une solution d'eau de riz, ce qui a pour effet d'amidonner le fil; ou bien, si l'on désire donner au futur *lamba* une couleur autre que la teinte naturelle écrue, l'on utilise, par exemple, un bain composé d'une décoction d'écorces de manioc et d'arbrisseaux préalablement bouillies, on obtient ainsi un gris brun.

De petits sachets de teinture sont également en vente sur le marché d'Arivonimamo et permettent d'obtenir des teintes d'un ocre très chaud (utilisé pour la confection des *lamba mena*).

La seconde opération consiste à transformer les écheveaux primitifs en fuseaux; un appareil de conception très simple permet d'obtenir ce résultat. Il se compose de deux éléments : le *kilipli* ou genre de tourniquet qui remplit l'office d'un dévidoir et le *fanatsodiavalandy* qui permet d'enrouler le fil autour d'une baguette de bambou, formant ainsi un fuseau.

Le maniement en est aisément : la tisserande guide le fil de la main gauche et, de la droite, fait tourner la grande roue du *fanatsodiavalandy*, celle-ci, reliée par un élastique à une roue plus petite (en général une bobine de fil à coudre), entraîne le fuseau qui tourne ainsi à grande vitesse.

Le fil est donc maintenant démêlé, enroulé en fuseaux; il ne reste plus qu'à le dévider de nouveau pour former la chaîne que l'on posera sur le métier à tisser.

L'appareil employé se compose d'une baguette de bois horizontale sur laquelle sont fixés trois supports B,C,D, les deux premiers étant mobiles, ce qui permet d'allonger ou de réduire à volonté la longueur de la chaîne que l'on désire obtenir (voir fig.1).

Sur ces supports sont fixées des baguettes de bois (elles sont indiquées sur les schémas par les lettres E,F,G,H,I).

Deux fils provenant des bobines X et Y sont d'abord noués autour de la baguette F puis suivent le parcours indiqué sur le croquis (fig.2).

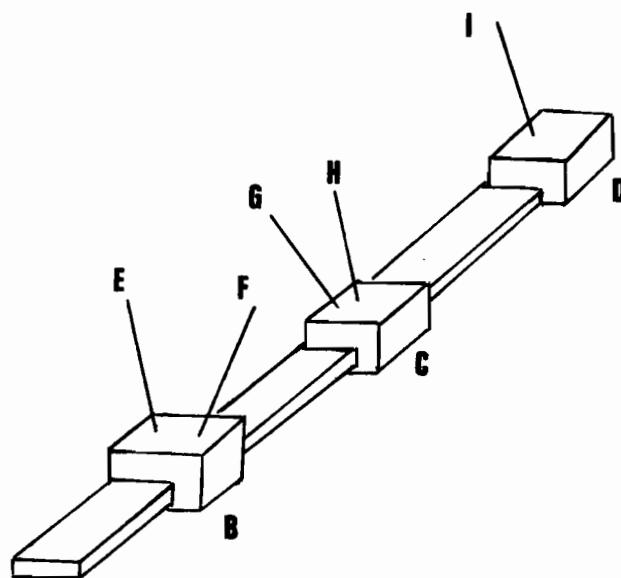


Fig.1 - Schéma montrant le système de réglage de la longueur de chaîne.

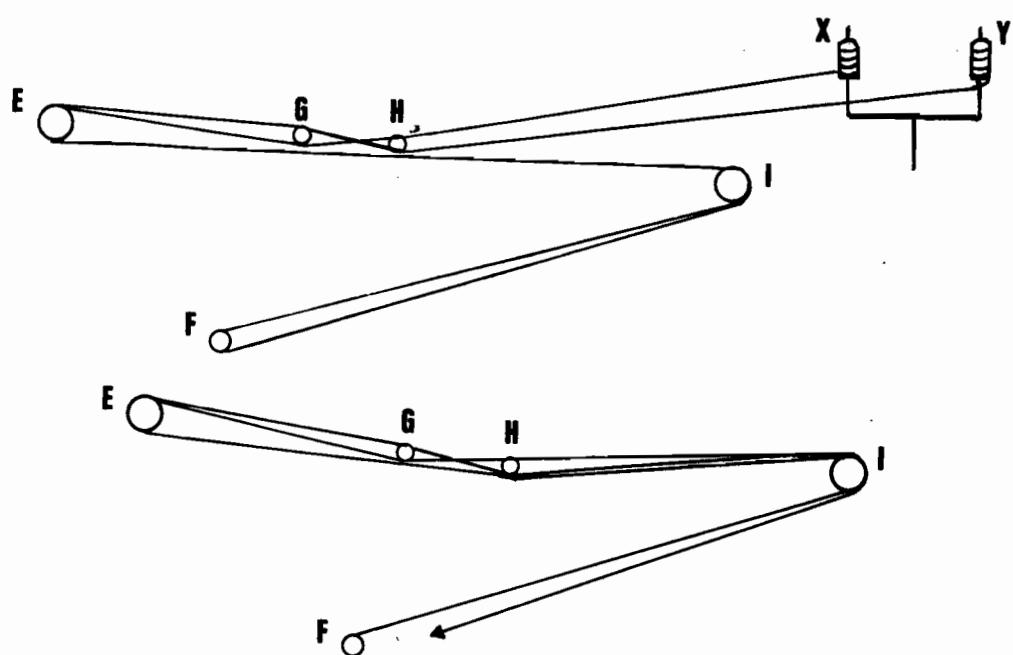


Fig.2 - Système d'écartement des fils.

Toute la difficulté consiste à écarter les fils de façon qu'ils se croisent entre G et H. Les gestes de la tisserande qui associent souplesse et dextérité ne sont pas sans une certaine élégance. La rapidité du mouvement, jointe à sa désapointante apparence de facilité ajoutent encore à l'harmonie du geste.



C1.1 - Tissage en cours (fin du premier temps)

LE METIER A TISSER

Nous référant à la classification du professeur Leroi Gourhan, nous qualifions le métier à tisser utilisé dans la région d'Arivonimamo comme étant de type "océanien".

Il est formé d'un cadre de bois auquel l'ensouple et la poitrinière, sont reliées par des cordes. La chaîne étant continue, il suffit de desserrer les liens de la poitrinière pour faire passer la partie déjà tissée sous le métier.

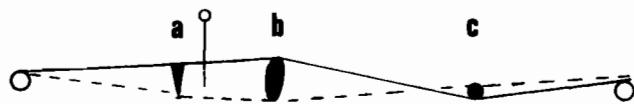
Ne disposant que d'un seul rang de lisses, ce métier de conception très simple, permet néanmoins la réalisation d'une assez grande variété de motifs décoratifs, grâce à l'utilisation de petites baguettes que l'on intercale entre les fils de chaîne.

C'est dans l'élaboration de ces motifs que la tisserande donne toute la mesure de son art.



C1.2 - Préparation de la chaîne avant le tissage

On peut schématiquement dissocier la pratique du métier à tisser en deux temps :



La tisserande pousse le couteau (a) dans la position verticale vers les lisses, ce qui a pour effet de soulever les fils impairs (fig.3).

Fils pairs et fils impairs se croisent alors au niveau de la baguette d'envergure (c), les fils pairs reprenant leur position supérieure.



La barre d'écartement (b) est repoussée le plus loin possible vers la baguette d'envergure (c), le couteau est ramené dans sa position horizontale vers la poitrinière (fig.4). Une vigoureuse pression exercée juste après les lisses obligent fils pairs et fils impairs à se croiser au niveau de la pression ainsi qu'après la barre d'écartement (b) comme l'indique le schéma.

A l'issue de chacune de ces opérations la tisserande fait passer la navette de gauche à droite et égalise le rang ainsi tissé à l'aide du couteau.

les tatouages de la côte est de madagascar

d'après chapelier (1794-1806)

JEAN-CLAUDE HEBERT

"Les insulaires de Madagascar ne sont pas des hommes corrompus et insensés, parce que leurs moeurs sont opposées aux nôtres parce qu'ils se plaisent à tracer sur les différentes parties de leur corps des figures bizarres ..."'

Alexis ROCHON (*Voyage à Madagascar, Paris 1791, pp.143-144*).

En 1940, l'Académie Malgache faisait paraître, sous la férule de H. Poisson, l'édition de certains manuscrits encore inédits de Louis Armand Chapelier, voyageur naturaliste mort à Madagascar à l'âge de 28 ans (1). Les renseignements recueillis par Chapelier avaient particulièrement retenu l'attention de l'éditeur. Ceci se déduit de l'ampleur des notes explicatives portant sur quelques termes sybillins révélés par Chapelier dans la désignation de différents tatouages et aussi du souci de l'annotateur de trouver des points de comparaisons. C'est ainsi que H. Poisson donnait référence à l'étude de Decary sur les tatouages antandroy et, bien plus, avait fait figurer en annexe des extraits publiés, une planche inédite comportant divers dessins de tatouages relevés par Mlle Basse, en 1930, en pays Bara, dans la région de l'Analavelona (2).

Cette dernière préoccupation s'explique par le fait que H. Poisson n'avait pas retrouvé les dessins originaux de Chapelier. Et, cependant, ceux-ci existaient dans les Archives du British Muséum, au département des manuscrits, sous le n°18.138 (ADD.MSS) portant en tête de liasse "Notes autographes de Chapelier" (3).

-
- (1) Etude de Manuscrits de L.A. Chapelier, voyageur-naturaliste (1778-1806). *Texte annoté par Henri Poisson, docteur es-sciences. Paru dans la collection de Documents concernant Madagascar et les pays voisins. Tome deuxième. Tananarive. 1940, 176 p. et XX planches.* Voir à propos des tatouages, pp.41, 59, 87 et planche XI.
- (2) Mlle Basse, chargée de mission par le Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris, soutint en 1935 une thèse intitulée : "Etude géologique du Sud-Ouest de Madagascar" et y annexa une étude sur "Les groupements végétaux du Sud-Ouest de Madagascar", fruit de ses explorations.
- (3) Catalogue du Fonds Malgache du British Muséum par J. Valette. *Bulletin de Madagascar n°253 (Juin 1967), p.440.* Voir fol.2r à 6v de l'Add.Mss. n°18.138 : Notes sur les tatouages betsimisaraka. 8 figures.

Il nous a paru bon de dévoiler aux malgachisants ces dessins, témoignage d'un passé révolu, puisqu'aussi bien les Betsimisaraka ne se tatouent plus aujourd'hui ou très rarement, alors que l'opération semble avoir été de pratique courante jadis (!).

Une deuxième raison a guidé notre propos. Nous avons publié, il y a quelques années, une assez longue étude sur les tatouages sakalava de l'Ambongo (2). Or, à notre avis, le lecteur pourra constater que certains motifs sakalava se retrouvent sur les planches présentées par Chapelier. D'autres graphismes sont étonnamment semblables à ceux relevés par Decary (3) dans le Sud de l'île, tels qu'ils ont été reproduits dans son étude fort bien illustrée, sur les tatouages malgaches. Si bien que l'étude de Chapelier apporte témoignage, selon nous, d'un fond culturel commun et engage même à la recherche d'un archéotype de tatouage spécifiquement malgache.

Mais revenons à Chapelier. En tête du troisième cahier manuscrit publié par Poisson (4), Chapelier note différents types de tatouages et donne leurs appellations malgaches avec leurs emplacements :

- *katsa-ougouch* : Lorsqu'elles (les marques) sont placées aux lobes extérieurs des jambes.
- *katsa-amine-tsi-tsi* : Lorsqu'elles sont placées sur les hanches.
- *katsa-diabolo* : Ces marques se mettent sur le dessus des mains.

Les Malgaches appellent l'action tatouage : *mitetik-katsa* (5).

Il s'agissait là de premières notes recueillies par Chapelier qu'il devait compléter et rectifier par la suite.

-
- (1) Commentant une remarque du Lieutenant de vaisseau Frappaz qui écrivait vers 1824 que "les deux sexes se tatouent les bras et les jambes de diverses manières", Decary écrit en note : "La coutume du tatouage a presque entièrement disparu chez les Betsimisaraka". Les voyages du Lieutenant de Vaisseau Frappaz. Collection de Documents édités par l'Académie Malgache. Paris, p.118 et 224.
 - (2) Hébert J-C. Les tatouages sakalava dans l'ethnie culturelle malgache. Civilisation malgache, n°1, publié par la Faculté des Lettres et Sciences Humaines. Tananarive. 1964-1966. Voir pp.115-165 et 29 pages de figures et cartes en fin d'ouvrage.
 - (3) Decary R. Les tatouages Antandroy, in Revue de Madagascar, Oct.1933, n°4, pp.37-54; et les tatouages chez les indigènes de Madagascar, J1. Soc. des Africanistes, t.V. fasc.I, pp.1-39 avec 241 dessins (1935).
 - (4) MSS. coté C par Poisson.
 - (5) Katsa est cité avec le sens de "tatouage, marque dans la peau" dans le dictionnaire de Richardson; mitetika signifie "donner des coups (de hachette), faire des entailles". Le mot sakalava désignant les tatouages est tombotomboka ou encore tselitselika; le mot merina est havatsa; d'autres mots existent selon les provinces. Cf. Notre étude déjà citée, pp.148-149.

Dans le Vocabulaire Malgache et Français du même auteur se trouvent des renseignements plus intéressants :

"J'ai détaillé, dit l'auteur, la signification de chaque mot le plus exactement qu'il m'a été possible, j'ai placé à la fin de ce vocabulaire les noms des différentes parties du corps humain, ceux des marques que les insulaires se tracent sur le corps, ainsi que quelques phrases de leur langue".

Malheureusement, la fin de ce vocabulaire a été perdue depuis le début du XXème siècle et manque dans le manuscrit étudié par Poisson. Dans la première partie du vocabulaire, on relève cependant, sous le mot *katsa* "marque", les annotations suivantes :

"Les marques que les insulaires se tracent sur le corps sont non seulement un ornement mais le moyen que les indigènes d'une caste emploient pour se distinguer d'une autre. Par exemple, chez les Betsimisaracs (Betsimisaraka), leur manière de se tatouer est particulière; cependant, les Bétalimènes (Betanimena) leurs voisins se tatouent presque de la même façon. Les Antatimés (Antatsimo) qui habitent dans la partie Sud de la côte de l'Est se tatouent les paupières et se font un double sourcil. Chez les Betsimisaracs et les Bétalimènes, il n'y a guère que les femmes qui soient jalouses de cet ornement distinctif ou plutôt elles endurent avec plus de patience les douleurs du tatouage que les hommes qui paraissent beaucoup plus sensibles aux souffrances.

Ces marques diffèrent les unes des autres et portent les noms des diverses parties du corps sur lesquelles elles sont tracées. Par exemple, *katsa-amboviste* désigne celle qui est placée sur le mollet et elle se nomme *katsa-ampé* lorsqu'elle est placée sur la cuisse. On nomme *katsa-amine-tangane* celles qui sont placées sur les côtés extérieurs des jambes, *katsa-aminetsitsi* lorsqu'elles sont placées sur les hanches; *katsa-diabolou*, ces marques se mettent ordinairement sur le dessus des mains. Enfin, on appelle *katsa-andilou* celle qui est placée sur les seins et dont la forme approche de celle d'un soleil. On peut voir ces différentes figures à la fin du vocabulaire".

Ce sont ces figures qui ont été conservées dans le manuscrit du British Muséum; nous les reproduisons plus loin.

On remarquera que les explications de Chapelier sont contradictoires. Les tatouages seraient un signe tribal; cependant, Betsimisaraka et Betanimena - de la région de Tamatave - se tatouaient presque de la même façon. Seuls les Antatsimo (ceux du Sud), au Sud de Tamatave, avaient un tatouage spécial, un double sourcil, non sur les paupières comme dit l'auteur, ce qui serait trop dangereux à pratiquer vu le risque de perforation du globe oculaire, mais sur le front. Nous pouvons affirmer ce détail, car le double sourcil est encore actuellement tatoué au bas du front, parfois même de façon dissymétrique, dans la plupart des groupes ethniques du Sud.

Comme nous l'avons déjà écrit dans notre première étude et comme paraît s'en être rendu compte Chapelier à mesure qu'il approfondissait ses connaissances en langue malgache, la quasi-totalité des désignations données ne se rapporte pas aux dessins des tatouages mais à leurs emplacements :

- *katsa-ongoutch* : signifie "tatouage de jambes" (*ongotra*) (1).
- *katsa-ambovitse* : "tatouage sur les mollets" (*voavitsy*).

(1) Ongotra ou hongotra, mot dialectal correspondant au merina tongotra "pied, jambe" et au sakalava tomboka, id.

- *katsa-ampe* : "tatouage sur les cuisses" (*fe*).
- *katsa-amine-tangane* : "tatouage sur les bras (*any ny tanana*)".

Seul, *katsa-amine-tsitsy* est plus difficile à traduire car les hanches ne portent pas en betsimisaraka le nom de *tsitsy*, mais celui de *valahana* ou encore *lamosina*. Peut-être le terme est-il à rapprocher du provincial *tsitsika* "débauché", vu l'emplacement assez particulier de ces dessins; ou bien de *tsitsika* "épreuve, incision, pratiquée lors d'un serment ou épreuve corporelle". A noter que Chapelier signale deux formules de serments, *tcitci-panta* pour le serment d'alliance ou de paix, *tcitci-delabi* pour l'épreuve du feu par le fer rouge; *fanta* signifie "serment". Quant à *de-labi*, c'est un mot composé de *lela* et *vy*, "langue" et "fer", le fer rouge étant déposé sur la langue. *Tcitci* (*tsitsy*) n'est pas traduit par Chapelier.

Enfin, *katsa-andilou* (ou plutôt *andilan*) doit signifier "tatouage sur les flancs" (de *an-ilana*). Poisson a mal lu les notes de Chapelier : il s'agit de tatouages placés sur les reins et non sur les seins, comme il l'a écrit.

Chapelier devait reprendre quelques années plus tard ces premières notes et rédiger une observation d'ensemble sur les "tatouages". Ce sont ces deux pages, qui accompagnent les dessins de tatouages betsimisaraka que nous reproduisons ci-dessous. On y verra que la technique du tatouage par piqûres répétées avait été parfaitement décrite. Ces pages étaient jusqu'à ce jour inédites (1).

"Le tatouage, cet ornement des peuples sauvages, ou du moins peu policiés, est en usage à Malgache (sic). C'est ordinairement lorsque l'individu de l'un ou de l'autre sexe entre dans l'âge de puberté qu'on les marque du sceau de la nation; car je crois qu'il n'y a que les Malgaches qui se tatouent de cette manière. Le voyageur qui arrive à Malgache est étonné et même surpris de voir des femmes souffrir patiemment l'opération du tatouage. Un petit nombre d'entre-elles font profession de (...) ant; elles ont pour principal instrument, trois aiguilles réunies ensemble et entourées d'une aiguille de fil et qu'elles nomment telou filou (2).

Dans une coquille ou bien sur une feuille de ravenne (3), elles délaient de la suie qu'elles prennent ordinairement au cul de la panelle (4) avec le jus d'une espèce de haricots kalamac, dolichos (5).

Elles tracent sur les parties du corps qu'on veut faire tatouer les marques *katsa* avec un petit morceau de bois très mince qu'elles trempent à fur et à mesure dans la couleur ci-dessus décrite; ensuite elles piquent du paquet d'aiguilles à plusieurs reprises les endroits (choisis).

J'ai vu beaucoup de femmes qui ne sont point tatouées, parce qu'elles ne peuvent supporter cette espèce de tourment. Celles qui le sont, se croient plus jolies et mieux faites que celles qui ne le sont pas.

La plus grande partie des hommes ne sont pas tatoués.

(1) "Notes sur les tatouages betsimisaraka" (8 planches), Add. MSS. n° 18.138, fol. 2r à 6v.

(2) Litt. "Trois aiguilles".

(3) Ravinala : "l'arbre du voyageur".

(4) Panelle : marmite en terre cuite.

(5) Kalamaka, espèce de haricot.

Toutes ces marques portent les noms des diverses parties du corps sur lesquelles elles sont situées.

On nomme katsa-andilon, celles qui sont placées sur les reins (1). Cette marque est une espèce de soleil, comme on peut le voir dans les différentes figures que j'ai dessinées.

Katsa-ampé, lorsqu'elle se trouve placée sur la cuisse et katsa-ambovitsi lorsqu'elle est sur les molets (sic).

Katsa-amine-tangane, lorsqu'elles sont placées sur le dessus de la main et dessous le bras".

On remarquera que katsa-amine-tsitsi a disparu de la liste. L'auteur, dans cette deuxième version, s'est donc rendu compte de son erreur première, tsitsi n'étant pas une partie du corps.

Katsa-diabolon a également disparu au profit de Katsa-amine-tangane, comme déjà dans le *Vocabulaire Malgache et Français*.

Cependant, on s'étonne de ne voir pas figurer dans la liste le mot *tratra* "poitrine" qui, par son emplacement bien exposé aux regards, se prête particulièrement aux tatouages féminins.

Heureusement et ceci compense largement les quelques erreurs de dénomination de Chapelier, ce dernier qui, en sa qualité de naturaliste, était un bon dessinateur, a fait suivre sa courte étude sur les tatouages de huit planches de dessins. Faisant confiance au dessinateur, nous devons croire que les tatouages ainsi représentés sont un bon échantillon des tatouages betsimisaraka de l'époque.

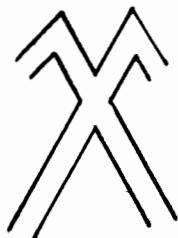
La planche 2 groupe un "tatouage de cuisse" et un "tatouage de mollet". Le motif dessiné sur la cuisse figure un losange barré horizontalement avec, aux quatre coins, des bras cassés. Ce signe semble inhabituel dans l'aire malgache, encore que nous ayons trouvé en Ambongo un motif approchant que nous avions timidement appelé "figuration d'une tortue" (2). A notre avis, nous avons ici la répétition inversée d'un signe primitif qui doit représenter une stylisation humaine. Ce signe se trouve d'ailleurs répété trois fois dans une frise de la planche 11 au-dessus d'une ligne ondulée triple et nous interprétons cette scène comme trois personnages dansants.

Le signe double inversé laisse alors à penser que le graphisme représente l'union de deux êtres, un couple. La barre transversale peut représenter le

(1) Dans le premier paragraphe cité, Poisson avait lu fautivement "les seins".

(2) Cf. Tête D9 "Purs sakalava", en fin d'ouvrage.

sol, comme aussi la jonction de deux personnages. Cette figure est donc obtenue par inversion symétrique du signe primitif reproduit à la planche 1.



Signe primitif représentant
un personnage humain



Motif inversé

Planche 1

Le tatouage du mollet est assez commun dans l'aire malgache. De fait, ce tatouage est pratiqué encore chez les Bara, les Tanosy, les Antandroy et se rencontre plus rarement chez les Sakalava.

La planche 3 montre en bas, à droite, un "tatouage de bras", qui est semblable à quelque chose près, au tatouage de mollet précédent.

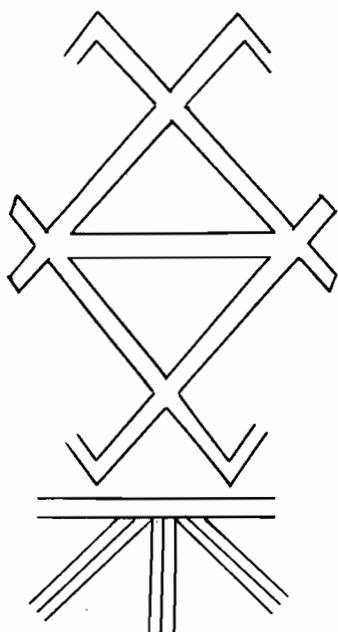


Planche 2 :
en haut : *katsa-anpé*
(tatouage de cuisse)
en bas : *katsa-anbovitsi*
(tatouage de mollet)

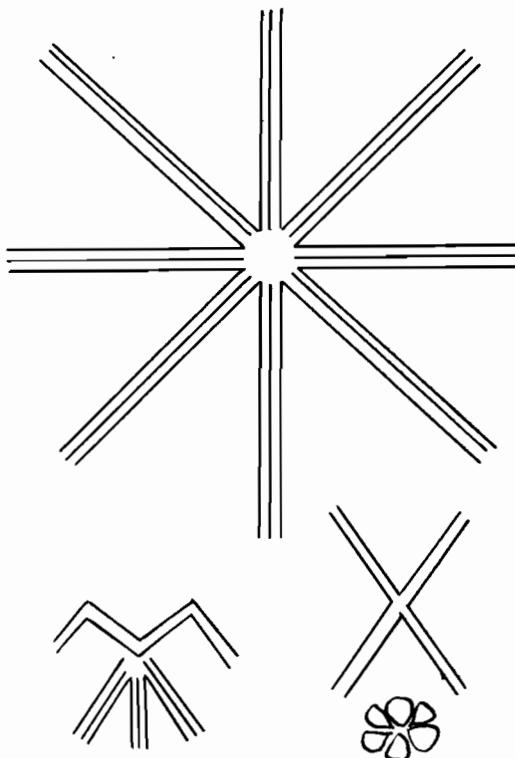


Planche 3 :
en haut : soleil
en bas : *katsa-amine tangane*
(tatouage sur les bras)

La planche 4 comporte un graphisme similaire sous un dessin en forme d'X, avec barre supérieure. Nous verrons que la planche 11 reproduit quant à elle, exactement le même dessin que la planche 2 et il s'agit peut-être d'une inadvertance de Chapelier, à moins qu'il ait rencontré deux personnages tatoués avec le même groupe de signes, ce qui n'est pas impossible non plus.

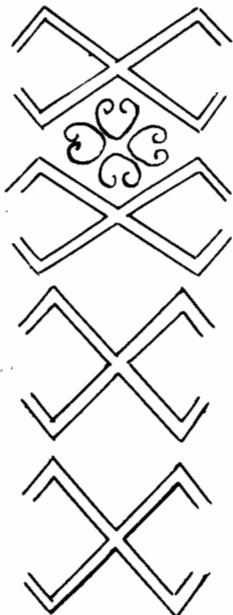


Planche 4 :
en haut : *katsa-amine tangane*
(tatouage sur les bras)
en bas : *katsa-ongoutch*
(tatouage de jambe)

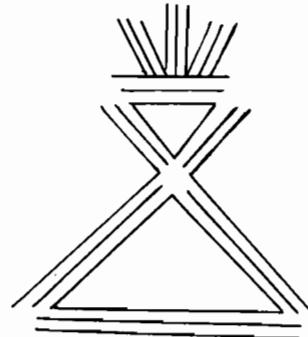
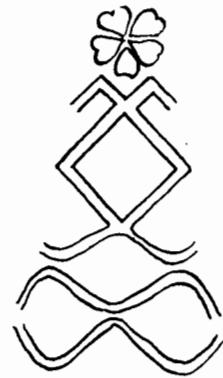


Planche 5 :
katsa-ongoutch
(tatouage de jambe)

Les tatouages des planches 2, 3 et 4, que nous regroupons dans la planche 6, rappellent fort curieusement, en particulier le troisième, les motifs que les Sakalava connaissent sous le nom de *volombava*, "poils de barbe" et *papango manendry* "milan qui plane" (1).

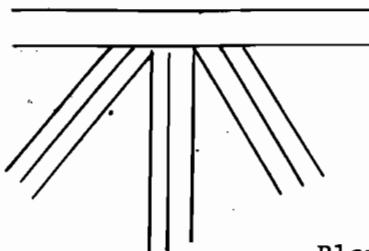
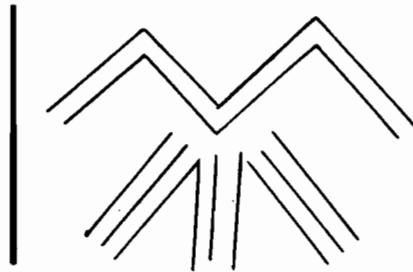
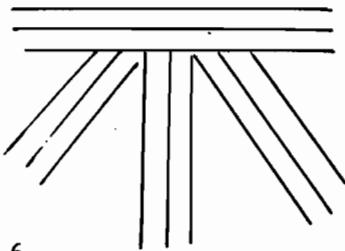


Planche 6



(1) Cf. dessins Pl.10, Pl.11, Pl.12 et Pl.27 de notre étude précitée.

La seule différence est que chez les Sakalava ce motif est généralement dessiné sur le menton. Nous le trouvons cependant une fois en tatouage de poitrine (1). Dans notre étude, nous avions indiqué le caractère sexuel de ce graphisme (2), car le v renversé traversé d'une bissectrice évoque le pubis et la ligne brisée, dénommée "milan qui plane", évoque les jambes écartées d'une femme. Ce même signe simplifié se trouve dans les tatouages antandroy, tanosy et mahafaly où il est fréquemment tracé sur le front, d'un trait unique; il est alors dénommé *liamboro* ou *tomboboro*, "trace" ou "marque d'oiseau" (3).

En pays sakalava, le trait est souvent double; en pays betsimisaraka, selon Chapelier, il est triple; ceci, évidemment, renforce l'image de poils de barbe (*volombava*), mais à notre avis l'image sexuelle est sous jacente.

A notre avis, le motif du "tatouage du bras", de la planche 3 nous paraît être plus proche du prototype original; il est d'ailleurs très proche du motif du *papango manendry* associé au motif *volombava* que nous rencontrons en pays sakalava.

Le grand tatouage de la planche 3 est un soleil, sans discussion possible. D'ailleurs, Chapelier signale la fréquence du signe solaire placé sur les reins. Ce même signe est très répandu chez les Sakalava (4).

Cette même planche comporte encore une simple croix, sans symbolisme apparent, surmontant une fleur à 6 pétales. Chapelier, si nous lisons biens, a écrit au-dessous : "deux", ce qui signifierait peut-être que ce motif était tatoué sur les deux bras.

La planche 4 comporte un "tatouage de bras" et un autre "de jambe". Le premier semble comporter une stylisation humaine inversée (cf. le prototype dessiné planche 6, mais avec ici un trait triple et sans bras), surmontant des *volombava*.

Le deuxième, situé dans la demi-feuille inférieure, est plus curieux. Si nous avons affaire à un "ensemble", comme il faut le penser, l'association des signes figure peut-être une tête dont le 8 renversé aux grandes boucles serait les yeux, le trait horizontal sous-jacent: la courbe des deux narines, le losange : la bouche ouverte avec au-dessous quelques poils de barbe retroussés.

La fleur à cinq pétales en forme de coeurs serait une adjonction ornementale. On peut se demander d'ailleurs si le thème du cœur n'est pas un emprunt aux marins ou aux pirates qui fréquentaient ou avaient fréquenté jadis cette côté car, de toute évidence, ce thème n'est pas malgache.

(1) Pl.13.

(2) p.133-140.

(3) Nous dirons ici que ce même triangle sexuel se trouve gravé à profusion sur le sentier qui traverse l'Isalo pour rejoindre la "grotte des Portugais" et qu'une dalle au passage d'un ruisseau en est littéralement couverte. Il est vrai que ce signe correspond également à une indication du chemin à suivre; c'est un tracé fléché.

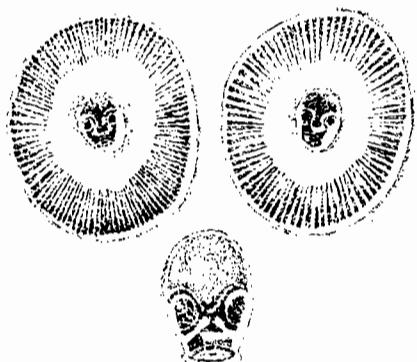
(4) Cf. Notre étude, pp.124-125 et fig. en fin d'ouvrage.

Si notre interprétation est la bonne, on ne peut alors s'empêcher de penser à un rapprochement de cette tête stylisée avec les figurations polynésiennes des *tiki*, ou encore celles de têtes massues des îles Marquises.

Les *tiki* tahitiens, en bois ou en pierres, portent de grands yeux exorbités comme ici, en forme de 8 couché. Les têtes massues des îles Marquises ont également deux énormes globes oculaires et les autres dessins stylisés au-dessous figurent, d'après les études faites par divers ethnologues, les autres parties du visage ainsi énumérées :

- une tête pour le nez,
- des lignes vibratoires pour la moustache,
- une bouche charnue (en forme de deux yeux),
- un menton-socle.

C'est en ce sens que l'ethnologue suisse : Jean Gabus a analysé les symboles qui composent une massue de ce type dans son ouvrage intitulé : "La Main de l'homme" (1). Son interprétation est la suivante (planche 7).



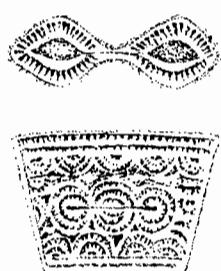
La massue des Iles Marquises et son symbolisme



Les yeux solaires : voient dans toutes les directions; au centre une tête personnifie le pouvoir de la vision, son âme.

Une tête nasale : c'est l'âme des odeurs.

Des bras magiques : ils conduisent et canalisent les flux des ondes d'énergie.



Les yeux de la bouche : c'est l'âme du goût.

Le socle du menton: symbole de la matière brute encore non transformée par l'esprit.

Le cou ?

(1) Op. cit. Musée d'ethnographie de Neuchâtel. 1963.

Pour nous, le tatouage composite betsimisaraka que nous a transmis Chapelier, doit s'analyser en une tête humaine semblable à la tête massue des îles Marquises. Peut-être est-ce simple convergence, peut-être y a-t-il là au contraire une vague réminiscence d'un archétype commun. Il est prudent de ne pas se prononcer.

A l'encontre de notre interprétation, on peut comparer la ressemblance du losange central avec des bras extérieurs à celui de la planche 1; cependant, la barre transversale du losange est ici absente et la symétrie fait défaut, le trait sommital étant une ligne ondulée.

La planche 5 nous offre un autre "ensemble" difficile à interpréter. C'est une série de "huit" couchés, mais tracés en lignes brisées, ouverts à leurs extrémités. La fleur du bas du dessin (entre le troisième et le quatrième "huit" couché) est devenue une stylisation de quatre boucles convergentes rappelant quatre coeurs mais pourtant nettement différenciés.

Pour cet ensemble, notre interprétation sera la même que pour le précédent et nous inspirant de J. Gabus, nous avons donc :

- deux yeux largement ouverts,
- des moustaches (?),
- une bouche en forme de deux yeux ouverts,
- une stylisation poils de barbe bouclés,
- un socle mentonnier.

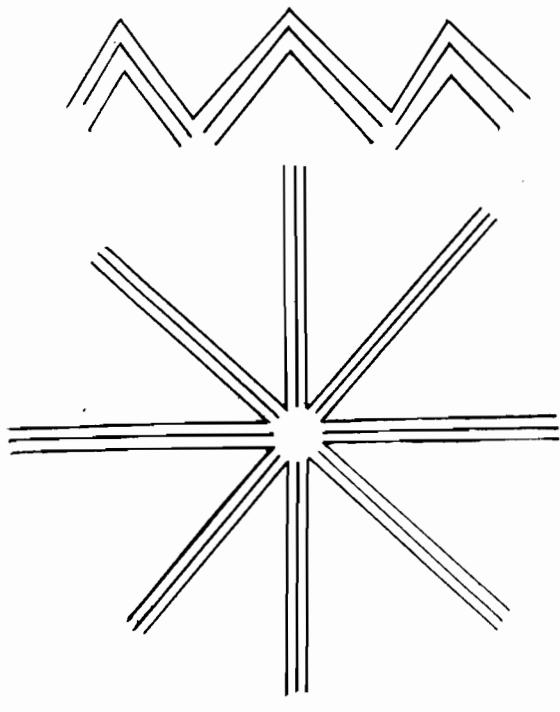


Planche 8 :
en haut : *papango manendry* ?
(milan qui plane)
au centre : soleil

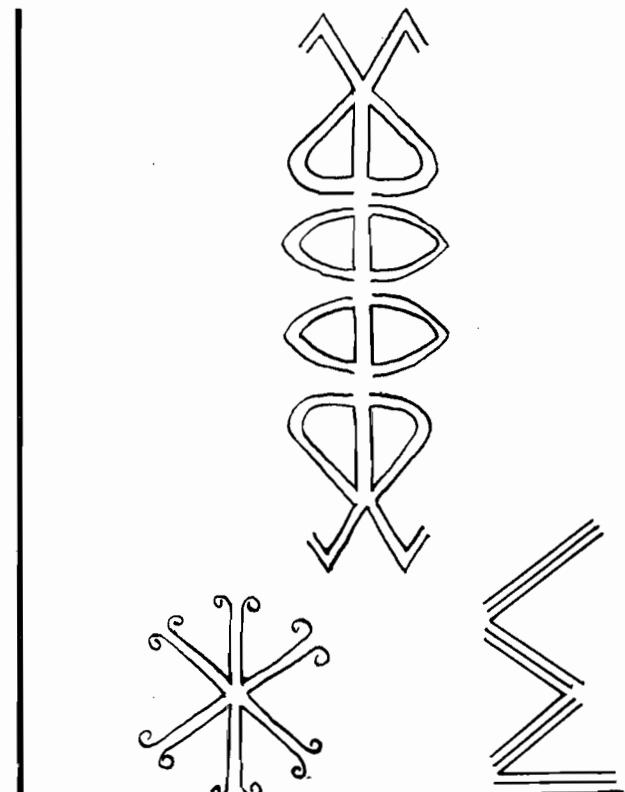


Planche 9 :
en haut : *katsa-anpé*
(tatouage de cuisse)
en bas : *katsa-amine-tsi-tsi*
(tatouage de hanche)

Nous ne dissimulons pas qu'il faille un certain degré d'imagination pour retrouver ce symbolisme. Nous ne l'aurions pas indiqué si la comparaison avec la figure précédente et l'examen de l'ouvrage de J. Gabus ne nous y avait incité.

La planche 8 représente un "milan qui plane", à six branches (celui de la planche 3 n'en avait que quatre) et au-dessous un grand soleil dont le rond central est bien dessiné. Les rayons au nombre de huit sont représentés chacun par trois traits. La figure est donc identique en tous points à celle de la planche 3.

La planche 9 nécessiterait de faire appel encore plus à toutes les ressources de l'imagination. Ici, nous avons toujours quatre éléments superposés comme les "huit" couchés de l'ensemble de la planche 5, mais le "huit" a été transformé, curieusement en forme de poires ou de pastèques coupées par le milieu.

De plus, à chaque extrémité de l'"ensemble" qui doit se lire verticalement, on reconnaît les bras d'une stylisation humaine (et, si l'on veut, les bras et les pieds puisque l'ensemble est symétrique). Nous n'en dirons pas plus, mais il est pour nous évident que cette figure doit se rattacher aux deux "ensembles" déjà étudiés qu'elle évoque par sa forme générale, ici très stylisée dans la ligne d'un mât-totem.

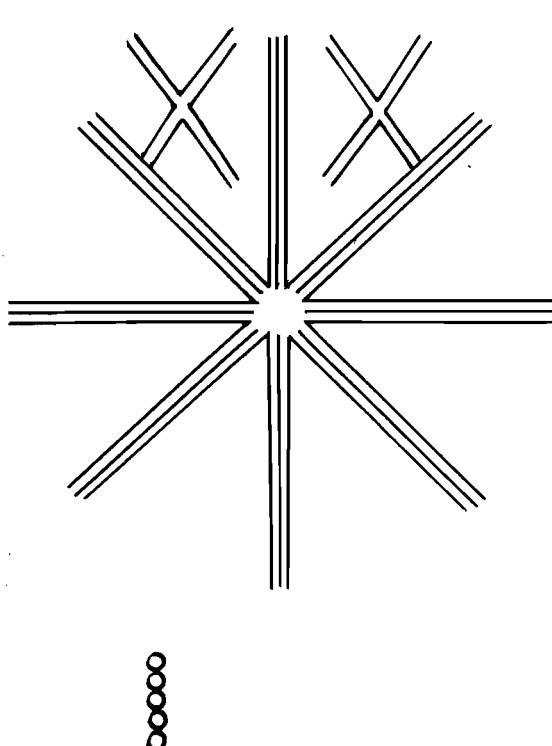


Planche 10 :
en haut : soleil
en bas : *katsa-diabolon*
(tatouage en traces d'oiseau)

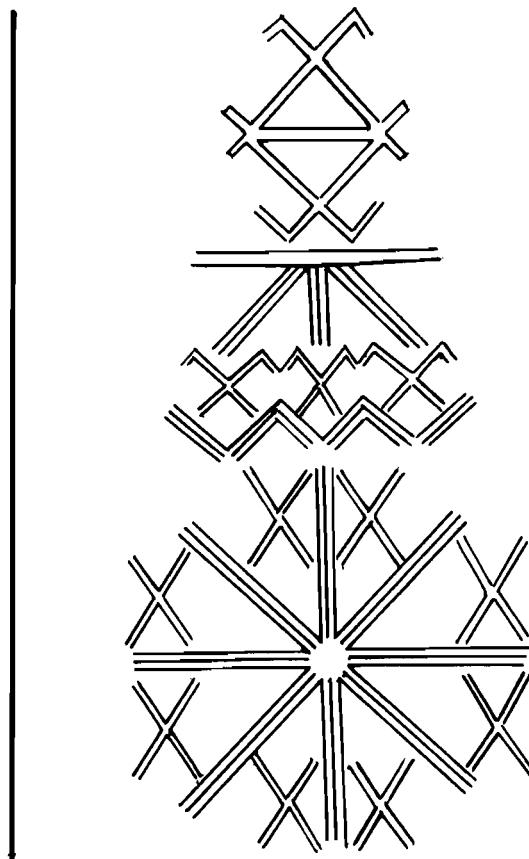


Planche 11 :
katsa-andilon
(tatouage sur les hanches)

Le "tatouage de hanche" de la même planche est une croix bouclée, du type *renamby* par ses volutes terminales, mais à six branches au lieu de quatre dans la croix antandroy.

La ligne brisée à droite est sans signification spéciale.

La planche 10 nous fournit un soleil semblable aux précédents avec, en outre, deux croix en X dans les rayons supérieurs, simple enjolivure.

La "marque en patte d'oiseau" évoque l'empreinte d'un oiseau sur le sable en progression rectiligne. Les tatouages du Sud de l'île portant la dénomination *liamboro*, sont très différents; ils comportent un V ouvert avec sa bissectrice.

La planche 11 qui est très vraisemblablement un "ensemble" tatoué sur le dos ("sur les flancs" comme l'indiquerait la traduction du malgache) reprend beaucoup de thèmes précédents :

- stylisation de deux êtres humains accouplés,
- *volombava* à caractère sexuel,
- trois petits personnages stylisés sur une ligne brisée en forme de *papango manendry*; ce sont peut-être trois personnages qui dansent,
- un grand soleil de même type que les précédents avec des X intercalés entre chaque rayon.

Ce tatouage n'est original en somme que par la frise des trois personnages dansants et par l'accumulation de divers thèmes déjà connus.

En résumé, ces tatouages dénotent "un air de famille certain" et l'on doit conclure qu'ils représentent fidèlement et suffisamment les tatouages *betsimisaraka* de l'époque. On peut regretter seulement que Chapelier n'aït pas poussé plus avant son enquête dans l'interprétation des tatouages selon les indications données par les femmes tatouées elles-mêmes et par leur entourage.

A sa décharge, il faut noter, comme nous l'avons constaté personnellement en pays *sakalava*, que les individus tatoués ignorent le plus souvent le symbolisme sous-jacent des motifs dessinés; ceci est particulièrement net dans les motifs à symbole érotique, lequel est rarement avoué et paraît parfois incompris. Les termes vernaculaires *betsimisaraka* qualifiant les différents motifs auraient cependant certainement aidé à leur compréhension totale mais Chapelier n'en a recueilli aucun.

Il reste, comme le disait Chapelier, que les tatouages sont avant tout un ornement et nous pouvons ajouter un ornement hérité d'un archétype lointain, commun au fonds culturel malgache. A l'encontre de Chapelier, nous dirons que les tatouages ne sont pas un attribut clanique ou tribal et que s'ils sont parfois représentatifs d'une ethnie localisée, c'est toujours par des caractéristiques secondaires, par des détails ayant évolué différemment du prototype originel ou encore par l'importance affective donnée à un motif de tatouage particulier. Mais les tatouages sont et restent, avant tout, une parure réservée aux plus coquettes ... et aussi aux plus courageuses.

Quant aux choix des motifs, il n'est dicté que par des considérations esthétiques léguées par la tradition commune au groupe ethnique considéré. Nous pouvons d'ailleurs dire que par delà les siècles, les mêmes motifs se retrouvent immuables ou presque; qu'en tout cas, ils perdurent très longtemps.

Nous rappellerons à ce sujet que la croix bouclée appelée par les Tandroy *renamby* (étymologie ignorée), si caractérisée localement qu'on pourrait croire à un motif tribal, se rencontre cependant sur des bois de pirogues mortuaires trouvés dans les grottes du Nord-Ouest à plus de 1.000 km de distance, comme sur les monuments funéraires et les volets sculptés des Betsileo et des Tanala, à mi-chemin entre Nord et Sud de l'île (1).

Parallèlement, en pays tanosy où cette croix est encore fréquemment rencontrée dans les tatouages féminins, elle était déjà connue aux environs de l'an 1.600, si notre interprétation des renseignements recueillis par les Pères Jésuites Portugais est bien exacte. Les Pères Luis Mariano et d'Azevedo signalent, en effet, avoir vu sur les poitrines tanosy des croix d'Alcantara et d'Avis, qui ne sont autres que des croix bouclées (2).

L'examen des dessins de tatouages rapportés par Chapelier nous confirme pareillement que certains schémas de tatouages sont pérennes par delà les siècles, en dépit d'influences locales ou tribales plus ou moins sensibles. Or, le fait que certains types de motifs se retrouvent apparentés malgré l'éloignement et les difficultés de communication, comme c'est le cas entre le Nord et le Sud de l'île ou encore entre la côte Ouest de l'Ambongo et la côte Est (3) aux environs de Tamatave, apporte la preuve, selon nous, d'un fonds culturel commun.

Bien plus, les planches dessinées par Chapelier nous ont amené à penser que ce fonds commun pouvait émaner d'une aire culturelle fort éloignée, puisqu'il s'agit des îles Marquises ou plutôt d'une aire originelle commune, si tant il est vrai que Malgaches et Polynésiens ont pu avoir pour berceau la même région de la planète, dans les îles de l'Indonésie. A ce titre, les documents recueillis par Chapelier apportent un témoignage inestimable qu'il était nécessaire d'exhumier des archives du British Muséum.

(1) Cf. Marcelle Urbain Faublée. *L'Art Malgache*. P.U.F. Paris, 1963. Voir pp.60, fig.45 (cercueil du N.O.) et pp.61.

(2) J.C. Hébert. *Les tatouages sakalava dans l'ethnie culturelle malgache. C. L'influence chrétienne (portugaise)*, pp.158-159, et en fin d'ouvrage "croix décrites par le Père Luis Mariano".

(3) Certes, le trajet qui est de près de 500 km n'est pas infranchissable mais il est difficile, au point que les traitants de la côte Est, il y a deux siècles, ne franchissaient pas la grande forêt de l'Est pour aller s'approvisionner en bovidés dans la plaine sakalava où les animaux étaient pourtant plus nombreux et de meilleure qualité. Les traversées faites par Mayeur et Dumaine de la côte Est à la côte N.O. (Analalava et Majunga) n'étaient que des expéditions de reconnaissance et n'ont jamais donné lieu, même par la suite où le parcours était reconnu, à un trafic suivi.

note sur les collections de vohemar

PIERRE VERIN

Sans être très ancien, le site de Vohémar n'en demeure pas moins un haut-lieu de la protohistoire malgache; les défunts que contenait sa nécropole ont été associés à un mobilier d'une richesse incroyable incluant un bel ensemble de céramiques chinoises et islamiques allant du XV^e au XVIII^e siècle.

Les vestiges de cette nécropole ont fait l'objet d'une exploitation intensive et, malgré la richesse des collections accumulées, fort peu d'objets se trouvent actuellement à Madagascar.

Les premières fouilles connues semblent avoir été entreprises par Guillaume Grandidier en 1899. Elles furent fort peu fructueuses.

Vers 1904, M. Maurein pratiqua des fouilles avec plus de succès. Il légua ses découvertes au Musée d'Histoire Naturelle de Nîmes où le Docteur W.G.N. Van der Sleen les a retrouvées. Il a publié une bonne description de ces objets dans le Naturaliste Malgache en 1960. Nous avons pu les étudier à Nîmes où M. Jeantet les a mis à notre disposition pour nos recherches avec la plus grande amabilité.

En 1941, MM. Gaudebout et Vernier procédèrent aux défrichements du terrain de la nécropole et à la fouille de 241 tombes. En trois mois d'effort, huit cents objets ou débris d'objets avaient été extraits et expédiés pour les collections de l'Académie Malgache (lettre de Gaudebout à l'Inspecteur de la Recherche Scientifique R. Decary en date du 8 Novembre 1941).

En 1942, les fouilles furent reprises sur le gîte C (180 tombes) et sur le gîte H; elles furent interrompues par l'avance du corps expéditionnaire anglais.

Ainsi, en 1941 et 1942, 571 tombes furent fouillées par MM. Gaudebout et Vernier. Sauf pour une partie du gîte C des plans avaient été levés; mais comme les numéros des tombes n'ont pas été portés dans la plupart des cas de façon permanente sur les objets, ces plans ne sont, dans l'état actuel des choses, guère utiles à l'archéologue pour interpréter les résultats.

En Septembre et Octobre 1948, Ch. Poirier reprit les travaux et ouvrit 42 sépultures dont 14 avaient été fouillées antérieurement où étaient sans objets. En 1955, M. Millot, Directeur de l'IRSM faisait encore pour le compte de l'ORSTOM vider de leur contenu quelques tombes à Ankekiaratsy et à Ambavaniharana. Il n'a été publié aucun plan de ces fouilles de 1948 et de 1955. Probablement, elles ont eu lieu dans les sites C et H et aussi à l'Est et au Sud-Ouest du cimetière européen. Le Sud du Stade actuel porte encore des trous de tombes restées ouvertes.

De ces énormes découvertes dont le produit devrait (sauf pour la collection de Nîmes) se trouver en quasi-totalité dans les collections de l'Académie Malgache et de l'ORSTOM à Tananarive, il nous reste à Madagascar assez peu de choses. L'essentiel est au Musée de l'Homme où jusqu'en 1971, l'étude en était rendue très difficile. En 1967 et 1968, on pouvait voir quelques objets certains jours, mais souvent aux heures d'ouverture du Département de Madagascar, les placards ne pouvaient être ouverts. Nous avons pu cependant étudier une trentaine de pièces et les dessiner. Celles-ci ajoutées à celles de Nîmes qui sont parfaitement accessibles aux Malgachisants et celles de



FIG. 1

Tananarive nous ont donné une idée suffisamment complète pour notre étude d'ensemble sur l'Archéologie du Nord de Madagascar que nous allons publier prochainement.

Les découvertes de Vohémar sont très variées : d'abord des squelettes sur lesquels Paulette Marquer et Raoul Hartweg ont publiés des observations intéressantes. Les céramiques sont locales, chinoises ou islamiques. Parmi les céramiques chinoises figurent des bleu et blanc de toutes les époques. On a souvent attiré l'attention sur les décors d'animaux fabuleux ou de fleurs des bleu et blanc de Vohémar. Il existe aussi des personnages comme celui que nous reproduisons et des fleurs d'aspect peu courant qui n'évoquent ni le lotus, ni l'aster, ni le chevrefeuille (fig.1). Il y a également des céladons, mais aussi des récipients brûnâtres de la famille des céladons au fond desquels se trouvent des motifs d'animaux : poissons, mais aussi oiseau comme celui que nous reproduisons sur la figure 2.

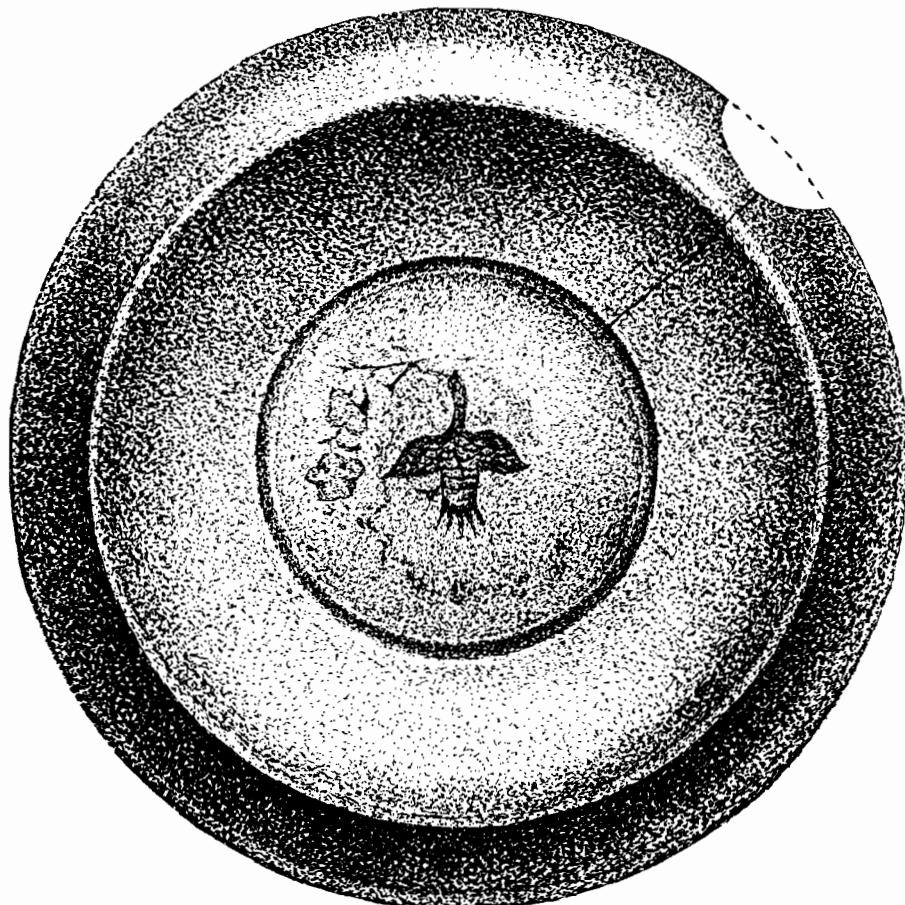
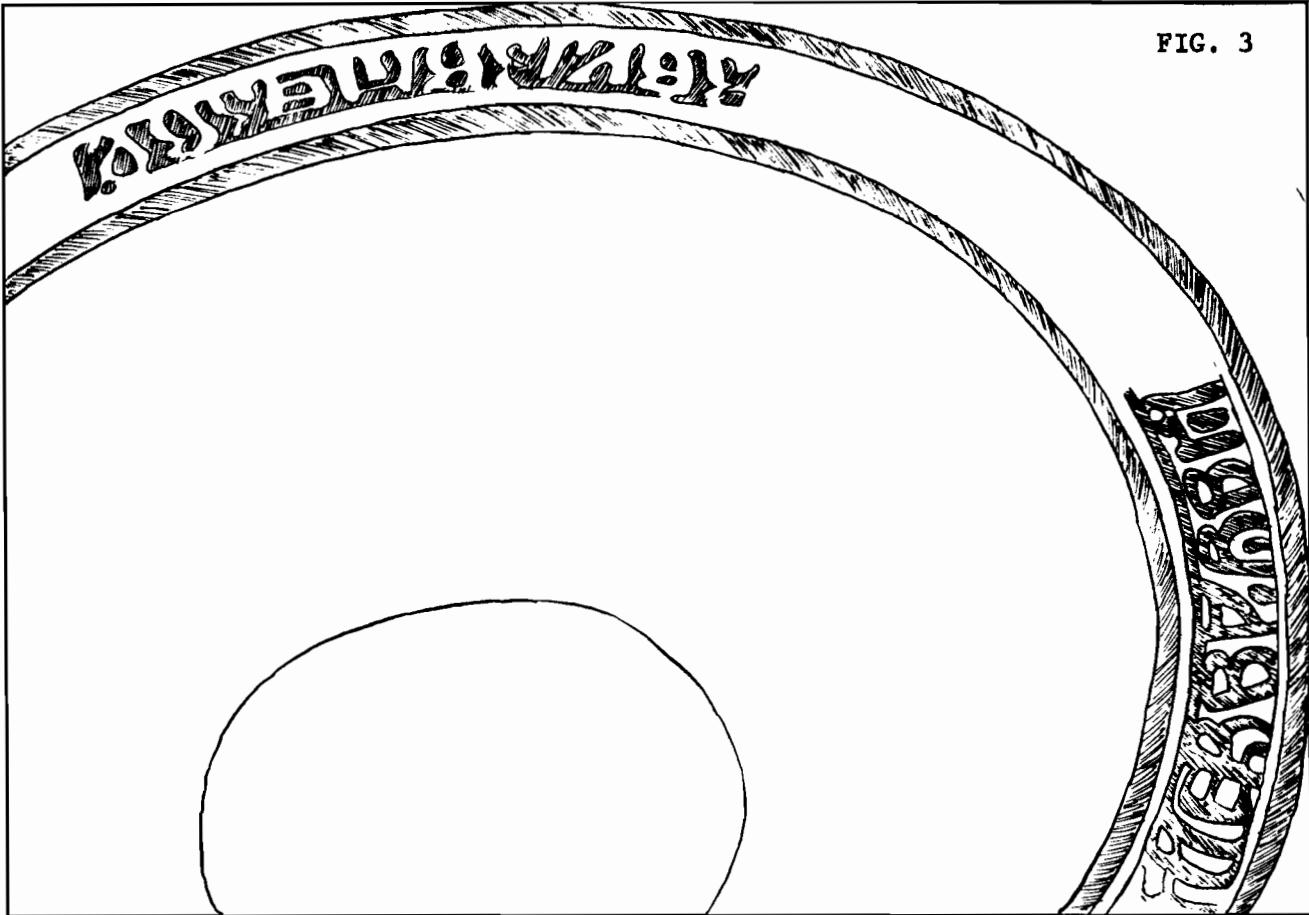


FIG. 2

Les céramiques islamiques sont moins nombreuses, mais trois d'entre elles présentent un intérêt considérable, car elles possèdent sur leur marli une inscription. Sur les deux qui se trouvent au Musée de l'Homme, nous avons pu constater que l'une possédait les caractères qu'avait tenté de calquer Ch. Poirier. La figure 3 présente notre essai de reproduction de l'inscription que nous avons fait au Musée de l'Homme. Il s'agit en apparence de caractères provenant d'une langue indienne, mais si certains sont identifiables, les mots obtenus n'ont jusqu'ici pas livré de sens.

FIG. 3



La collection des verres est très variée et Tananarive en possède une douzaine de spécimens; les perles sont en pierre semi-précieuse et celles en verre proviennent de l'Inde et de l'Europe comme l'a montré Van der Sleen. Un inventaire très soigné a été effectué par Mme Solange Thierry.

Comme dans les autres sites islamiques de la côte orientale d'Afrique, on a trouvé des objets de toilette (aiguilles à kohl et miroirs en bronze dont un à Nîmes possède des caractères arabes). Des bijoux, surtout en argent, des récipients en chloritoschiste, quelques objets en fer, des cuillers en turbo et de rares monnaies dont des photographies ont déjà été présentées par J. et S. Chauvicourt dans leur ouvrage sur la Numismatique Malgache.

Les objets en os étaient très rares : un étui à ciseaux provenant de la tombe H 47 et trois boîtes en os gravées de 5 à 6 cm de longueur faites dans des os de bovidés. Comme tous les objets peu communs, la collection tananarivienne a été dépouillée de ces pièces au profit du Musée de l'Homme. Cependant, en 1968, nous avons pu en dessiner une (figure 4). On y remarque une décoration faite d'intéressants motifs géométriques. A chacune des extrémités du tube un bandeau à chevron incluant à l'extérieur et à l'intérieur des petits

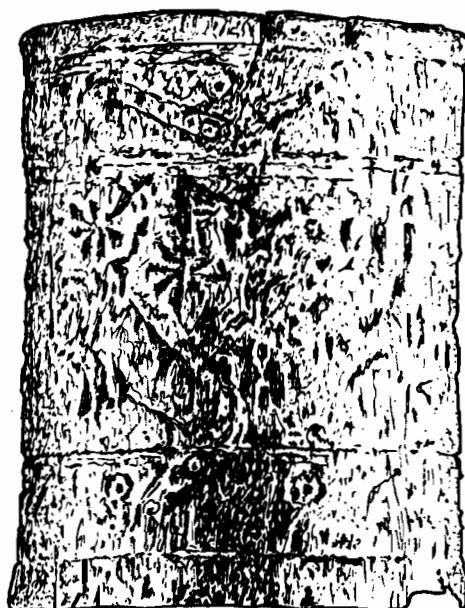


FIG. 4

anneaux. Au milieu du tube les motifs ont été considérablement rongés par l'humidité, mais on reconnaît de jolies petites rosaces florales qui ne sont pas sans évoquer celles de la grande plaque à la lampe de Kingany. La découverte de tels motifs sur des objets islamisés est d'un intérêt particulier pour l'histoire de l'art malgache, quand on sait que ce type de décoration apparaît couramment dans l'art traditionnel des Hautes-Terres, notamment chez les Zafimaniry, mais aussi autrefois chez les Merina et chez les Betsileo.

MUSÉE DE L'UNIVERSITÉ

SERIE TALOHA

PATRONAGE D'HONNEUR

Monsieur le Ministre des Affaires Culturelles de la République
Malagasy

Monsieur le Recteur de l'Université de Madagascar
Monsieur le Président de l'Académie Malagasy

COMITE SCIENTIFIQUE DE PATRONAGE

H. Alimen, N. Chittick, G. Gondominas, R. Cornevin, P. Gourbin, R. Decary,
H. Deschamps, J. Faublée, G. Fournier, J. Kirkman, L.S. Leakey, A. Leroi-
Gourhan, R. Mallet, M. Mollat du Jourdin, Th. Monod, G.P. Murdock, P. Ottino,
A. Parrot, J. Poirier, P. Quoniam, W. Solheim, J. Valette.

Directeur de la Publication : P. VERIN

Secrétariat : A. MILLE

Musée de l'Université, B.P. 564, Tananarive

DEJA PARU

n°1 - 1965. Problèmes généraux de l'archéologie malgache :	650 FMG.
n°2 - 1967. Arabes et Islamisés à Madagascar et dans l'Océan Indien (publié avec l'aide du Secrétariat d'Etat à l'Information, diffusé par l'Association Malgache d'Archéologie, voir 2ème P. de couverture)	500 FMG.
n°3 - 1970. Archéologie des Hautes Terres	500 FMG.
n°4 - 1971. Civilisation du Sud-Ouest	500 FMG.

Catalogues

. Art Sakalava	250 FMG.
. La Poterie Malgache	200 FMG.

Travaux et documents du Musée

1970 :

I - Index toponymique de l'Imerina, par A. MILLE (Edité avec la collaboration de l'Association Malgache d'Archéologie qui en assure la diffusion, voir 2ème page de couverture).	
II et III - Contribution à l'étude des villages fortifiés de l'Imerina ancien, par A. MILLE	2.500 FMG.
IV - Etude des collections muséographiques de l'ORSTOM, par Dominique EVRARD	400 FMG.

1971 :

V - Catalogue des collections ethnographiques du Musée de l'ORSTOM à Tananarive, par Dominique EVRARD - ORSTOM, Tananarive, et Musée d'Art et d'Archéologie, Tananarive	1.000 FMG
VI - Vakana malagasy (perles malgaches), par P. PAGES	500 FMG
VII - Les transformations de l'architecture funéraire en Imerina, par J.F. LEBRAS	500 FMG
VIII - Histoire des Palladium d'Imerina, par J.P. DOMENICHINI	1.000 FMG
IX - Le Fisakana : Archéologie et couches culturelles, par P. RATSIMBAZAFIMAHEFA	500 FMG
<i>Compte de Monsieur l'Agent Comptable de la Fondation de l'Enseignement Supérieur - C.C.P. 99.000 - Tananarive.</i>	

PUBLICATIONS DE
L'ASSOCIATION MALGACHE
D'ARCHEOLOGIE
B.P. 802 - TANANARIVE

Compte bancaire : BNCI (OI) n° 80.090 - TANANARIVE

PARUS

SERIE DOCUMENTS ANCIENS SUR MADAGASCAR

I - Voyage à la Capitale du Roi RADAMA 1825-1826	250 FMG
II - La Côte Nord-Est de Madagascar en 1777	250 FMG
III - Les Débuts de la Mission Quaker et l'Exploration du Moyen-Ouest par Joseph Sewell 1875	200 FMG
IV - La Première Ambassade Malgache du XIXème siècle chez le Sultan de Zanzibar Mascate, Oman en 1833	250 FMG
V - Souvenirs de voyages d'Alfred GRANDIDIER (1865-1870)	450 FMG

OUVRAGES SUR MADAGASCAR

Arabes et Islamisés à Madagascar et dans l'Océan Indien	500 FMG
Antananarivo - Fahizay	250 FMG
Ambatondrafandrana, Lapa Royal, Palais de Justice de la Reine	150 FMG
Honneurs et Récompenses, Décorations Militaires de Madagascar 1787-1896	150 FMG
Index Toponymique de l'Imerina	450 FMG
Archéologie et Traditions de l'Imerina du Nord	épuisé

DEPOT DES PUBLICATIONS :

- . Tananarive : - Librairie de Madagascar, Avenue de l'Indépendance.
- Librairie Mixte, Avenue du 18 Juin.
- . Paris : - Michèle Trochon, 76, rue du Cherche Midi - Paris 6ème.
- Librairie de l'Escalier, Rue Monsieur le Prince - Paris 5ème.

© Université de Madagascar

B.D.P.A. Tananarive - D.L. 010 - 11.71 - 500 ex.

